



*Un cœur en jeu*

JULIA JUSTISS

HARLEQUIN

Angleterre, 1815

Contraint d'assurer sa descendance, le marquis d'Englemere, coqueluche de ces dames, se résigne à prendre femme et jette son dévolu sur la délicieuse et Frivole Clarissa, une richissime débutante. Les fiançailles sont scellées et, lors d'une visite chez sa promise, le marquis rencontre la meilleure amie de celle-ci, Sarah, avec laquelle il noue très vite une relation d'amitié dénuée d'arrière-pensées. Du moins le croit-il - jusqu'à ce que l'annonce du mariage imminent de Sarah l'affecte plus qu'il n'eût fallu. Pourtant, refusant d'admettre l'évidence, il se persuade de n'éprouver pour elle que de l'affection et s'emploie, pour son bonheur affirme-t-il, à la convaincre de renoncer à ses projets matrimoniaux. Hasard ou fatalité, c'est aussi le moment que choisit Clarissa pour rompre... De nouveau libre, le marquis offre alors à Sarah une union de convenance en lui faisant miroiter les avantages d'une fraternelle complicité. La jeune femme accepte contre toute attente - et dès lors, le marquis se retrouve pris à son propre piège. Car comment réussir un mariage de raison avec une femme dont on est, sans vouloir le reconnaître, déraisonnablement épris?

# JULIA JUSTISS

## Un cœur en jeu



### LES HISTORIQUES

Cet ouvrage a été publié en langue anglaise sous le titre :

**THE WEDDING GAMBLE**

Traduction française de CHARLES DUBERNAT

A cette époque...



A son insu, le marquis d'Englemere, héros de ce roman, s'éprend de Sarah, une jeune femme érudite et discrète, à l'opposé de sa fiancée Clarissa, frivole et capricieuse. Toutefois, à la décharge de Clarissa, il faut avouer que l'époque — 1815 — n'était guère propice à l'épanouissement des jeunes filles, cantonnées le plus souvent au rôle de bibelot précieux! En témoigne cet article, paru dans *Le journal de la famille* au XIX<sup>e</sup> siècle et affirmant "qu'une jeune fille n'a point à participer à la conversation puisqu'elle est à l'âge on l'on a tout à apprendre et rien à enseigner. Donc, puisque son rôle est nul, et nulle son importance, il est souhaitable qu'elle n'ait pas de carte de visite personnelle et inscrive son nom au crayon sur celle de sa mère".

# Prologue

— Ce n'est pas parce qu'une danseuse d'opéra t'a mis le grappin dessus qu'il faut en conclure que toutes les femmes se font entretenir! s'exclama Edmund Stanhope, duc d'Englemere, en posant son panier de pêche sur son épaule.

— Ce que tu peux être naïf! répliqua Nicholas en regardant son frère d'un air apitoyé.

— Et toi, tu n'es qu'un cynique !

Edmund referma la porte d'un coup de pied et s'élança sur la pelouse saturée de pluie.

— C'est possible, marmonna Nicholas en lui emboîtant le pas. Mais j'ai de bonnes raisons.

Le soleil perçait les nuages, et changeait en perles les gouttes de pluie suspendues aux branches des arbres. Les deux hommes atteignirent le bord de la pelouse et, tournant le dos à la masse imposante d'Englemere Hall, s'engagèrent dans un sentier tortueux à travers bois.

Nicholas marchait avec précaution, enjambant les branches qui jonchaient le sol, souvenir de la violente tempête qui avait fait rage la nuit précédente.

— En ce qui concerne cette fille, dit-il, tâche au moins de ne pas la payer plus que ce qu'elle ne vaut quand elle te laissera tomber.

— Ce n'est pas son genre, et je te prierai de ne pas lui manquer de respect !

Surpris par la véhémence d'Edmund, Nicholas rattrapa son frère et le dévisagea, vaguement préoccupé.

— C'est donc une aristocrate qui t'a tapé dans l'œil?

— Oui, et c'est une créature de rêve, Nicholas ! Elle est blonde, elle a les yeux bleus et la pureté d'un ange.

Son visage enthousiaste s'assombrit soudain.

— Le seul ennui, c'est que son père est entouré d'escrocs. Il passe son temps à jouer, sans jamais gagner. Il sera bientôt sur la paille, et je le soupçonne de vouloir marier Angela au plus offrant. Je vais peut-être devoir l'enlever et m'enfuir avec elle.

— Ah? Tu as donc l'intention de l'épouser?

— Oui. Figure-toi qu'Angela n'a rien à voir avec ta Lydia.

— Quand j'ai connu Lydia, répondit Nicholas, je lui aurais donné le bon Dieu sans confession, moi aussi. Crois-moi, Edmund, tu ne sauras jamais ce qui se trame derrière ce minois enchanteur ! Pardonne-moi, mais tu es encore bien jeune, et tu ne connais pas grand-chose du monde.

— J'en ai vu assez pour savoir ce que je veux, répliqua calmement Edmund. Et songe bien que, si je me marie et que j'ai des enfants, tu seras bien soulagé toi aussi !

— Ne va surtout pas te sacrifier pour me sauver la mise ! s'exclama Nicholas avec un sourire un peu forcé. C'est vrai ! Depuis la mort de Lydia, je t'ai laissé t'occuper de la succession. Mais ce n'est pas une raison pour donner dans le panneau la tête la première !

— Il n'en est pas question, protesta Edmund. J'ai longuement réfléchi. Et puis, je suis sûr que tu n'es pas tranquille de savoir qu'il n'y a que moi entre ton titre et le cousin Archibald.

— Ne me parle pas de cette canaille ! dit Nicholas en frissonnant. La dernière fois que je l'ai vu, il sentait la lavande à plein nez. Par-dessus le marché, il a essayé de me soutirer de l'argent. J'avoue que je serais bien content d'avoir quelques neveux pour faire reculer Archibald dans l'ordre de succession, même s'ils doivent massacrer ma plus belle paire de bottes avec leurs pieds crottés !

Avant même d'arriver au bout du chemin, ils entendirent le bruit furieux de la Wey gonflée par l'orage. Parvenus sur la berge, ils virent que l'eau blanchie d'écume charriait d'énormes branches et des troncs arrachés en amont.

— Mieux vaut ne pas pêcher sur le promontoire, prévint Nicholas en forçant la voix pour dominer le vacarme du fleuve. L'eau a pratiquement déraciné la vieille souche.

— Tu deviens prudent avec l'âge ! lança Edmund avec un air de défi. Moi, je ne connais pas de meilleur endroit !

— Comme tu voudras, mais ne m'en veux pas si tu mouilles ta belle culotte !

Nicholas regarda d'un œil moqueur son jeune frère ajuster la hotte d'osier sur ses épaules, et s'approcher prudemment d'une souche

déchiquetée qui surplombait le torrent boueux. Après s'y être juché, il se retourna vers son compagnon avec un air de triomphe.

A ce moment, un pan entier de la berge s'effondra, emporté par les eaux. Avant même que Nicholas ait pu prévenir son frère, la souche glissa dans le courant, entraînant Edmund avec lui dans l'eau brunâtre.

Pendant un moment, le malheureux lutta pour trouver une prise sur le bois visqueux. Il parvint à se débarrasser de son panier, essaya de retrouver son équilibre, mais en vain. La souche chavira, et le projeta au milieu de la rivière.

Dès lors, tout alla très vite. Nicholas vit la tête de son jeune frère heurter violemment un rocher qui affleurait à la surface. Le sang jaillit, et Edmund disparut.

Pris de panique, Nicholas jeta son attirail de pêche et se précipita vers la berge, enlevant sa veste tout en courant dans la vase glissante. Il commença à ôter ses bottes péniblement l'une après l'autre et jeta un coup d'œil sur la rivière. Edmund n'avait toujours pas refait surface. Soudain, il vit sa tête ensanglantée surgir, puis plonger de nouveau, une vingtaine de mètres en aval. Il arracha sa deuxième botte d'un geste frénétique, et plongea.

Au bout de quelques secondes, il émergea, la bouche pleine d'herbes folles, les yeux brouillés par l'eau opaque. Le courant l'entraînait irrésistiblement, le ballottait de pierre en pierre, tandis qu'il luttait désespérément pour rattraper son frère.

Enfin, il le vit, presque à portée de main. Mais à ce moment un tourbillon l'emporta dans un mélange de débris, dont il parvint à se dégager au prix d'un effort surhumain. D'une main, il saisit Edmund par les cheveux, et lui tira la tête hors de l'eau. Il laissa le courant les porter jusqu'à une étendue d'eau calme abritée par les rochers, et tira le corps inanimé sur la berge.

Épuisé, les poumons envahis par une odeur de fange et de végétation trempée, il tourna la tête d'Edmund sur le côté, et appuya, avec ce qui lui restait d'énergie, sur ses poumons. Un filet d'eau brune s'écoula entre les lèvres d'Edmund.

— Allez, Edmund, supplia-t-il, encore un effort !

Inlassablement, il répéta l'opération, pressant la poitrine de son frère, soufflant dans sa bouche pour le ramener à la vie. Il savait déjà que c'était fini, qu'il n'y avait plus d'espoir. Mais il essaya encore, jusqu'à ce que ses mains n'en puissent plus, et que les larmes ne lui montrent plus de son frère qu'un visage boursoufflé aux lèvres violacées, souillé par la boue de la rivière.

Au bout d'un moment, il se redressa, hébété. Les rayons dorés du soleil faisaient des auréoles au sommet des grands arbres. Il hissa le corps sans vie de son frère sur ses épaules, et l'emporta en titubant vers les tours d'Englemere Hall.

Une bourrasque de vent froid fit claquer l'écharpe de Nicholas sur son visage, et menaça d'emporter son chapeau ourlé de fourrure. Croisant frileusement les deux pans de son manteau sur sa poitrine, il regarda la frêle silhouette vêtue de noir de sa mère, la marquise douairière d'Englemere, disposer un bouquet de fleurs d'églantine sur la dalle de marbre.

— Venez, mère, dit-il, il faut rentrer. Vous allez prendre froid. Edmund ne serait pas content.

— Encore un instant, Nicholas. Une dernière prière.

La vieille femme se tamponna les yeux avec son mouchoir de dentelle.

— A mon âge, reprit-elle en désignant d'un geste de la main les trois tombes qui encadraient le rectangle de terre fraîchement retournée, on a l'impression que rien ne peut plus nous atteindre. Mais je dois avouer que certaines choses sont bien difficiles à accepter !

— Si je m'étais jeté à l'eau plus vite, dit Nicholas, la gorge serrée, j'aurais peut-être pu...

— Nicky, mon chéri, cesse de te torturer, répondit-elle en lui prenant le bras. Tu as fait tout ce que tu as pu. Je le sais.

Le visage crispé, Nicholas l'aïda à se relever.

— Rentrons au château, mère. Vous avez les doigts glacés. Martha a sûrement préparé une bonne bouillotte.

— Oh, Nicky, ne t'en fais donc pas tant pour moi. Je sais bien qu'il faut que je rentre. Si seulement cette maudite Amelia voulait bien s'en aller!

Elle eut un sourire d'une tristesse qui serra le cœur de Nicholas.

— L'enterrement a eu lieu il y a dix jours et elle est encore là, poursuivit-elle. Mon pauvre Edmund est à peine froid dans sa tombe qu'elle appelle déjà son vaurien de fils « l'héritier ». Je n'en peux plus de la voir déambuler dans le château, en train de changer les meubles de place et de redécorer chaque pièce dans sa tête ! Elle a eu le front de me dire que la bibliothèque serait bien mieux avec une toile cramoisie. Non, mais tu te rends compte ? Quelle mouche a bien pu piquer ton oncle, le jour où il s'est mis en tête d'épouser cette bourgeoise vulgaire et intéressée ?

— L'abominable Archibald m'a déjà demandé de lui prêter de l'argent, répondit Nicholas d'une voix morose. Il prétend que cela ferait mauvais effet pour l'héritier des Stanhope de tomber entre les griffes des usuriers.

La marquise ouvrit de grands yeux. Il lui tapota doucement la joue.

— Rassurez-vous, mère. Je n'ai nullement l'intention de verser une pension à mon cousin. Et il ne restera pas longtemps mon héritier.

Il détourna les yeux en soupirant.

— J'ai négligé mon devoir ces dernières années, je l'avoue. Mais il faut être aussi stupide que ma tante Amelia pour s'imaginer que j'y renoncerai pour de bon !

La main gantée de mitaines de la marquise se referma sur son avant-bras. Au froissement de soie qui se fit entendre, il sut qu'elle avait levé les yeux vers lui. Mais il n'avait pas la force de soutenir ce regard plein de tristesse et d'angoisse.

— Nous avons connu beaucoup d'épreuves ces derniers temps, Nicky. Aussi, réfléchis bien. Il est inutile de te précipiter.

Nicholas se rembrunit. Les paroles de sa mère lui rappelaient la dernière conversation qu'il avait eue avec Edmund. Il prit une profonde inspiration et serra les poings.

— A quoi sert d'attendre, mère ? Le moment est venu. Je ne peux plus reculer.

Il écarta doucement la main de sa mère, et posa la sienne sur la pierre tombale hâtivement gravée.

— Edmund, dit-il, je te le promets, à la fin de la saison, je ramènerai une épouse à Englemere Hall.

## 1.

A travers la porte de la bibliothèque, Sarah entendit des éclats de voix. Ou, pour être plus précis, les éclats d'une seule voix, qu'elle reconnut avec un froncement de sourcils. Sans bien comprendre ce qu'elle disait, elle sut, aux accents suraigus qui lui parvenaient, que la belle Clarissa était contrariée. Comment pouvait-elle faire une telle scène à son fiancé le matin de leurs fiançailles ? Fallait-il qu'elle ait perdu la tête!

En approchant de la porte, elle se trouva nez à nez avec un laquais qui écoutait, l'oreille collée à la serrure, avec un sourire béat sur son visage couvert de taches de rousseur. En l'apercevant, il se redressa précipitamment.

— Si vous avez fini de faire l'argenterie, dit-elle sèchement, la cuisinière voudrait que vous aidiez Simmons à monter le vin.

Rougissant, le jeune homme s'inclina, puis s'éclipsa. Sarah le regarda s'éloigner et poussa un soupir. Dans une minute, les détails du dernier éclat de Clarissa auraient fait le tour des cuisines.

Elle posa la main sur la poignée de la porte en se composant un visage souriant, frappa discrètement et entra.

D'un coup d'œil, elle embrassa la scène. Clarissa, rouge et frémissante, lord Englemere, le dos tourné à la porte, et un projectile qui volait dans sa direction. Elle eut tout juste le temps de se baisser. L'objet siffla à ses oreilles et vint fracasser un vase derrière elle. Comme elle se redressait, elle vit Clarissa passer devant elle, repoussant d'un geste dédaigneux la main tendue de son fiancé.

— Vous n'êtes qu'un mufle, s'écria-t-elle en sortant. Comment ai-je pu accepter de vous épouser? Espèce de brute !

Sur ce, la belle s'enfuit en sanglotant.

Sarah jeta un coup d'œil discret à l'homme qui venait d'essuyer, autant qu'elle puisse en juger d'après ce bref échantillon, un de ces accès de fureur dont Clarissa Beaumont avait le secret. Lorsque ces disputes l'opposaient à sa mère, la pauvre femme passait le reste de la journée allongée sur son lit. Après quoi, Clarissa obtenait tout ce qu'elle voulait.

Son fiancé semblait fait d'une autre étoffe. De toute évidence, Clarissa ne l'avait ni intimidé, ni mis en colère. Il demeurait immobile, et Sarah, en voyant son visage impassible se tourner vers elle, fut bien en peine de deviner ses pensées.

Impressionnée malgré elle, Sarah songea que, si cet homme était aussi fort qu'il en avait l'air, Clarissa avait bien tort d'exhiber son mauvais caractère avant qu'il lui ait passé l'anneau nuptial au doigt.

Ne sachant trop comment engager la conversation, Sarah s'agenouilla pour rassembler les morceaux du vase. Comme elle se penchait, elle vit briller un éclat doré au milieu des fragments de porcelaine, et s'immobilisa, consternée.

Discrètement, elle ramassa la bague de rubis que Clarissa venait de rendre à son fiancé par la voie des airs.

Les bottes cirées remuèrent, la rappelant à la réalité immédiate. Ravalant sa colère, elle poussa les débris sous la table, et dissimula la bague sous la manche de son chemisier. Puis elle se leva. Comment s'y prendre pour rendre à un fiancé la bague que sa promise vient de lui jeter au visage?

L'homme se tourna vers elle et la dévisagea, comme s'il essayait de deviner quelle était sa place dans la maisonnée. Tout en préparant une phrase d'excuse, elle ne put s'empêcher d'admirer la perfection de son physique.

La jaquette de drap vert sombre épousait sans un pli son torse puissant. Seule la manche, légèrement froissée, portait la marque des doigts crispés de Clarissa. Mais les bottes allemandes impeccables, et la culotte de peau immaculée, qui moulait des jambes longues et musclées, n'avaient nullement souffert des trépignements furieux de la belle.

Le seul signe de désordre était une boucle noire qui pendait sur son front, et qu'elle eut l'espace d'un éclair la tentation absurde de remettre en place. Elle se prit à sourire. Tout veuf qu'il fût, le marquis d'Englemere était le plus beau parti d'Angleterre, et n'avait nullement besoin de l'aide de Sarah.

Lorsqu'il lui sourit, elle se vit forcée d'ajouter un autre superlatif au précédent : il était, par-dessus le marché, l'homme le plus séduisant qu'elle ait jamais approché. C'était d'ailleurs ce qu'elle

s'était dit, un an auparavant, lorsqu'elle l'avait rencontré pour la première fois...

Rassemblant ses esprits, elle lui rendit prudemment son sourire.

— Je suis navrée, lord Englemere, dit-elle. Tout le monde est énervé, avec le bal de ce soir, et...

— Miss Wellingford, si je ne m'abuse? Nous nous sommes vus au bal de lady Rutherford. Vous portiez une robe... toute blanche, je crois.

Son sourire s'élargit, et une flamme moqueuse dansa dans ses yeux.

Il s'inclina devant elle.

Sarah fut surprise de le voir si calme, après ce qui venait de se passer. Vaguement impressionnée, elle fit une brève révérence. Ce beau visage aristocratique et indolent semblait décidément cacher des ressources insoupçonnées.

— C'est exact, reconnut-elle. Je m'en souviens. Nous étions venues avec lady Beaumont.

— En effet. Clarissa était habillée de rouge, comme toujours. Toute la ville vous appelait le Feu et la Glace. Après avoir affronté l'incendie, j'avoue que j'ai bien besoin d'un peu de fraîcheur. N'est-ce pas pour cela qu'on vous a envoyée ici, d'ailleurs?

Prise au dépourvu, Sarah détourna les yeux de son regard inquisiteur. Comment lui avouer que la camériste de Clarissa, épouvantée par les cris de sa maîtresse, était en effet venue lui demander d'intervenir avant que celle-ci ne commette quelque irréparable folie?

— Puis-je vous proposer quelque chose à boire, milord ? Un peu de sherry ? A moins que vous ne préfériez du brandy ?

— Du brandy, s'il vous plaît.

Elle lui versa un verre.

— En réalité, dit-elle en le lui tendant, je venais simplement chercher Clarissa. Lady Beaumont est très à cheval sur les convenances. Tant que vous ne serez pas mariés, vous ne devrez pas passer trop de temps ensemble.

— Mais nous sommes seuls, vous et moi. Croyez-vous que les gens jaseront?

Elle leva vivement les yeux vers lui. Mais il demeura impassible. Essayait-il de badiner avec elle? Sûrement pas. Non, il avait dit cela en guise de plaisanterie, histoire de se remettre un peu de ses émotions...

— Bien sûr que non. Clarissa et moi sommes de vieilles amies. Je suis son invitée ici. Je...

— Ah, miss, vous voilà enfin !

Une servante fit irruption dans la bibliothèque.

— Tout est sens dessus dessous en bas ! déclara-t-elle. Aussi vrai que je vous vois ! Il manque deux caisses de vin à la cave. Timms a fait une scène à James, qui n'en peut mais. En plus, les homards pour les pâtés n'étaient pas frais quand la cuisinière les a sortis de leurs paniers, ce qui fait qu'elle en a perdu connaissance ! Ah, et j'oubliais ! Ruddle dit que lady Beaumont est au lit avec ses vapeurs et qu'elle a besoin de vous pour préparer ses remèdes.

Lorsqu'elle eut débité la liste des catastrophes, la servante se rappela qu'elle n'avait pas fait sa révérence. Elle rattrapa précipitamment cet oubli en rougissant.

— Est-ce bien tout? demanda Sarah, quelque peu gênée de cet étalage de petites misères domestiques en présence du marquis. Si vous voulez bien m'excuser, milord ?

Il hocha la tête. Elle sortit de la bibliothèque avec la servante.

— Lilly, dit-elle à voix basse, mais sans refermer la porte, dis à Timms de retourner faire le ménage dans la salle de bal. Je m'occupe de James. Envoie Willy chez Gunter. Qu'il leur dise que lady Beaumont a absolument besoin de homards, et qu'elle compte sur eux pour lui en envoyer. Je descends d'ici cinq minutes pour les remèdes de milady.

Elle hésita un instant, luttant contre l'envie de prendre congé du marquis depuis le vestibule et de se précipiter en bas. Mais il y avait la bague, qu'elle sentait sur son poignet, et qui la rappelait à son devoir.

— Vas-y, Lilly. Je te rejoins tout de suite.

La jeune fille l'interrogea du regard, puis fit une rapide courbette. Sarah la regarda descendre l'escalier, et rentra dans la bibliothèque.

— Je croyais que vous étiez ici en tant qu'invitée?

— Mais... Oui ! C'est-à dire que...

Il la dévisagea, un sourcil levé. Sarah se sentit s'empourprer. Manifestement, elle avait parlé trop fort dans le vestibule.

— Je suis très reconnaissante à lady Beaumont de m'avoir prise sous sa protection, et j'aime me rendre utile. Les détails domestiques la fatiguent beaucoup. Vous comprenez, c'est quelqu'un de très fragile. Je suis heureuse de lui venir en aide, et je sais ce que c'est que de diriger une grande maison.

— Si je ne me trompe, vous êtes l'aînée des Wellingford, n'est-ce pas ?

— Oui. Nous sommes une très nombreuse famille, et il y a beaucoup de domestiques. D'où mon expérience.

Les doigts toujours serrés sur la bague, elle prit une profonde inspiration.

— Mais j'ai encore fort à faire pour le bal de ce soir. Aussi, si vous voulez bien me pardonner, j'aimerais...

— Me rendre quelque chose qui m'appartient, peut-être ?

De nouveau elle le regarda, prise au dépourvu par sa perspicacité. Pourtant, il n'avait pas été question de cette bague entre eux. Elle se sentit vaguement coupable. Ouvrant la main, elle la lui tendit. La bague étincela sur sa paume.

— Ceci est à vous, en effet, milord. Mais, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, j'aimerais mieux la rendre à Clarissa.

Elle marqua une pause, choisissant ses mots avec soin.

— Elle est plutôt... emportée, il faut bien le reconnaître. Mais une fois qu'elle sera calmée, elle viendra vous demander pardon. Et vous lui pardonnerez, n'est-ce pas ?

Il la dévisagea, l'air songeur.

— Est-ce qu'elle a souvent ce genre... d'emportements ?

Sarah contempla la bague dans le creux de sa main. Comment lui répondre sans mentir ?

— Clarissa a un caractère qui s'accorde avec les couleurs qu'elle aime porter, dit-elle prudemment. Mais elle est très généreuse, courageuse et loyale. Bien sûr, elle a besoin d'être domptée. Personne ne s'en est préoccupé, malheureusement. Celui qui s'en donnera la

peine sera récompensé, j'en suis persuadée. Elle est si belle, si pleine de talents. Ne trouvez-vous pas, milord?

Elle n'osait imaginer la réaction de lady Beaumont, si elle devait lui annoncer que le marquis refusait de pardonner! Le cœur battant, elle lui tendit de nouveau la bague, en priant pour qu'il la lui laisse.

S'attendant à sentir les doigts de lord Englemere effleurer la paume de sa main, Sarah ferma machinalement les yeux. Allait-il la prendre ? se demanda-t-elle en frémissant.

—Ouvrez vos beaux yeux, miss Wellingford, dit-il en refermant les doigts de Sarah sur la bague. Je vous épargne la tâche ingrate d'informer lady Beaumont que sa fille a signifié son congé à son fiancé, quelques heures avant de le présenter à la crème de la haute société !

—Merci, milord, répondit-elle, infiniment rassurée de n'avoir pas à affronter les cris de désespoir et de fureur de sa bienfaitrice.

Elle leva les yeux. Le marquis souriait, visiblement amusé par son soulagement.

—Je suis sûre que Clarissa va vous écrire et vous demander une entrevue avant le bal pour s'excuser. Il faut que j'y aille. Je vous en prie, finissez tranquillement votre brandy.

Elle lui tendit la main, en ajoutant :

—Je vous souhaite une bonne journée, milord. Et merci du fond du cœur pour votre compréhension.

Il lui serra la main, mais, à son étonnement, ne la lâcha pas tout de suite.

—Restez avec moi encore quelques instants, s'il vous plaît.

Sarah jeta un coup d'œil désespéré vers la porte.

—Vos problèmes domestiques peuvent bien attendre un peu. Et j'ai horreur de boire tout seul.

Il ponctua ses paroles de son sourire le plus charmeur.

Elle hocha la tête, résignée. Le marquis porta ses doigts à ses lèvres.

— Merci, froide et calme miss Wellingford !

Sarah ne put réprimer un frisson en retirant sa main, sur laquelle elle avait senti le souffle léger de lord Englemere. Froide et calme, avait-il dit ! S'il savait quel effet ce contact fugitif avait eu sur elle ! De

plus en plus troublée à l'idée de se trouver seule avec lui, même avec la porte ouverte, elle s'assit sur le rebord d'une chauffeuse.

Il s'installa confortablement sur un petit canapé en face d'elle, et lui sourit.

—Vous ne risquez absolument rien, dit-il, devinant ses pensées. Et je m'engage à vous libérer avant que votre réputation ait à souffrir de notre entretien.

— Ne soyez pas absurde, protesta-t-elle, furieuse de voir qu'il semblait lire en elle comme dans un livre ouvert. Je sais me défendre, de toute manière. Puis-je vous rappeler en outre que votre cœur est pris ailleurs?

Le sourire du marquis s'élargit.

— Je me rends ! déclara-t-il. Je vous promets de bien me conduire. Mais j'avoue que, après vous avoir vue monter en première ligne pour gérer ce cataclysme domestique avec tant de maîtrise, je suis curieux de savoir ce qui pourrait perturber ce masque impassible. Etes-vous vraiment de glace, miss Wellingford?

— Certes non. J'ai un cœur, comme tout le monde. J'en veux à Wexley de nous avoir affublées, Clarissa et moi, de ce sobriquet ridicule. Vous n'étiez pas à Londres, à l'époque, et j'espérais que, puisque vous aviez pris sa place dans les affections de Clarissa, tout le monde l'aurait oublié.

— Comment voulez-vous qu'on l'oublie? Vous vous obstinez à porter des robes blanches, et Clarissa ne s'habille qu'en rouge ! Vous êtes blonde, elle est rousse. Les gens y pensent spontanément en vous voyant ensemble.

Sarah n'avait aucune envie de lui avouer qu'il n'était pas question pour elle de s'acheter de nouvelles toilettes. Clarissa, en revanche, allait avoir besoin d'un trousseau. De ce côté-là, il pouvait toujours tenter quelque chose.

— Pourquoi ne lui suggérez-vous pas de s'habiller en vert émeraude, comme ses yeux? Elle ne veut pas entendre parler des teintes pastel que portent toutes les jeunes filles pour leur première saison. Elle trouve cela insipide, et n'aime que les couleurs vives.

— Vous croyez qu'elle renoncerait à ses robes écarlates pour mes beaux yeux ? J'en doute !

Voyant l'embarras de Sarah, le marquis éclata de rire.

— Pardonnez-moi, dit-il. Toutes ces questions vous forcent à choisir entre votre loyauté et la vérité. Vous êtes une véritable amie pour Clarissa. Mais dites-moi un peu. Vous n'en êtes pas à votre première saison, si je comprends bien. Comment deux tempéraments aussi opposés ont-ils pu se lier d'amitié ?

— Oh, il n'y a là rien d'exceptionnel ! répondit-elle. Les extrêmes se rencontrent souvent. J'ai connu Clarissa à l'école. Je suppose que c'est là que vous avez rencontré vos meilleurs amis vous aussi.

— Exact. Mais mes condisciples d'Eton avaient le même âge que moi. Or, vous semblez plus âgée que Clarissa.

— J'ai vingt-trois ans, milord. Nous étions ensemble à la pension pour jeunes filles de Mme Gidding.

— Et puis ?

Sarah le regarda en fronçant légèrement les sourcils. S'attendait-il à ce qu'elle évoque de vieux souvenirs de classe ?

— Tout ce qui touche ma fiancée m'intéresse, expliqua-t-il.

— Cela se comprend, reconnut-elle.

— Vous étiez en train de me dire comment vous êtes devenues amies...

Toujours sur ses gardes, Sarah reprit son récit :

— Comme je vous le disais, nous nous sommes connues à l'école. Avec sa personnalité, Clarissa était évidemment le chef de classe. Après quelques... frictions, nous avons appris à nous apprécier, et nous sommes devenues amies.

— Des frictions, miss Wellingford ? Vous m'inquiétez. Racontez-moi un peu à quels agissements se livrait ma future fiancée ?

— Oh, rien de bien grave, rassurez-vous !

Sarah hésitait à entrer dans les détails, même s'il semblait désireux de tout savoir sur sa belle. Clarissa ne le lui pardonnerait jamais et, de toute façon, il ne lui appartenait pas, à elle, d'en dire trop long.

Il la regardait cependant avec insistance, comme s'il attendait d'elle des révélations sensationnelles. Mais si c'était le cas, il en serait pour ses frais.

— Nous avons eu quelques divergences d'ordre... stratégique, disons, mais nous les avons surmontées. Par la suite, nous nous sommes cantonnées à des frasques de collégiennes.

— Elle prenait les risques, et vous limitiez les dégâts, je parie !

— C'est à peu près cela, oui. Je prônais toujours la prudence, tandis qu'elle avait davantage le goût de l'aventure.

— La Passion et la Prudence ! Quelle belle association pour un roman, vous ne trouvez pas ?

— Oh, cela n'a pas duré longtemps. L'année suivante, les choses sont devenues difficiles chez moi, et j'ai dû quitter l'école. Nous nous sommes perdues de vue, avant de nous retrouver par hasard, au printemps dernier, à une réception chez lady Moresby. Clarissa m'a invitée chez elle. J'ai rendu quelques services à lady Beaumont, et puis...

— C'est alors que Wexley a eu ce mot malheureux ?

— Oui, dit-elle, peu désireuse de s'étendre sur ce sujet.

Le lendemain de cet incident, lady Beaumont l'avait invitée chez elle à Grosvenor Square. Mais Sarah ne voulait pas que lord Englemere le sache. Il en déduirait certainement que Clarissa la considérait comme un simple faire-valoir. Et il n'aurait pas forcément tort, d'ailleurs.

— Toujours est-il, reprit-elle, que, apprenant que j'habitais chez une vieille tante parce que ma mère était trop malade pour me garder, lady Beaumont m'a gentiment invitée chez elle pour la fin de la saison.

— Dans le but de vous avoir sous la main pour rendre quelques menus services, je suppose, observa-t-il en fronçant les sourcils.

Sarah lui lança un coup d'œil furieux. Le fait qu'il ait raison ne la mettait que plus mal à l'aise. Il aurait pourtant dû savoir qu'elle n'accepterait jamais une insinuation aussi indélicate, fût-elle exacte !

— Je suis très bien traitée dans cette maison, répliqua-t-elle non sans aspérité. Si j'ai dit quoi que ce soit pour suggérer le contraire, c'est que je me suis mal exprimée.

Elle se leva.

— Et maintenant, je vous souhaite le bonjour.

Il se leva à son tour, visiblement perturbé.

—Ça y est ! s'exclama-t-il. Je vous ai blessée. Pourtant, je ne voulais pas vous manquer de respect, à vous, ni à notre hôtesse. J'ai dit une parole de trop, comme cela m'arrive souvent avec mes amis.

Sa bouche esquissa un sourire contrit.

— Je vous supplie de me pardonner, miss Wellingford.

Une fossette se creusa au coin de sa bouche. Sarah fut prise d'une envie absurde de la toucher. Elle pinça les lèvres, furieuse de voir qu'une fois de plus la perspicacité de lord Englemere la troublait profondément. Bien sûr, il était on ne peut plus charmant. Sans doute s'entraînait-il devant son miroir !

— Miss Wellingford? insista-t-il, sérieusement cette fois.

Elle hocha la tête, mais avant qu'elle ait pu répondre, la servante apparut dans l'encadrement de la porte.

— Pardonnez-moi de vous importuner encore, miss, dit-elle, hors d'haleine, mais il faut absolument que vous veniez !

La pauvre Lilly semblait complètement désemparée. Sarah fit une révérence au marquis, qui lui prit la main et la baisa.

— J'arrive, Lilly, dit-elle.

— Merci pour cette conversation, miss Wellingford, dit le marquis.

Il jeta un coup d'œil par-dessus l'épaule de Sarah, pour s'assurer que la servante était repartie, puis ajouta :

— Je vous demande pardon pour toutes ces questions. Je me rends compte à mes dépens que le rythme endiablé de la saison ne nous permet guère d'apprendre à nous connaître. Je crains d'avoir essayé d'abuser de votre amitié avec Clarissa.

Elle retira sa main, en essayant de lui dissimuler son émotion.

— Pour ne vous rien cacher, milord, je me demande moi-même si toutes ces fêtes ne sont pas précisément destinées à empêcher les couples de faire plus ample connaissance !

Comprenant un peu tard que cette remarque n'était pas tout à fait innocente, elle le fixa. Il la regardait en souriant.

Partagée entre l'exaspération et l'envie de rire, elle secoua la tête.

— Je vous quitte, milord, reprit-elle. Sinon, je crains que vous ne me forciez encore à tenir des propos irrévérencieux.

— Vous allez où le devoir vous appelle?

— J'aime me rendre utile, je vous l'ai déjà dit, dit-elle fièrement.

Elle sortit, poursuivie par le rire de lord Englemere.

Elle ne s'en était pas trop mal tirée. Une fois réglés les problèmes domestiques, elle irait trouver Clarissa, dans l'intention bien ferme de lui dire sans ambages ce qu'elle pensait de son attitude.

Quelle femme intelligente ! songea Nicholas lorsqu'elle fut sortie. Et charmante, en plus ! Certes, il ne fallait pas se fier aux apparences. Ce n'était pas la première fois qu'il la rencontrait. Mais en règle générale, elle s'efforçait de ne pas se faire remarquer, et il n'avait pas prêté attention à elle.

Elle n'avait rien de cette beauté lumineuse qui attire tout de suite le regard des hommes. Mais ses yeux gris, et ses tresses d'un blond argenté étaient on ne peut plus ravissants. Et son corps, à y bien réfléchir, méritait mieux qu'un coup d'œil en passant. La glace ne fondrait-elle pas, si quelqu'un se mettait en tête de découvrir ce que cachaient les plis lourds de sa robe, et de faire tomber ces cheveux d'or en cascade sur ses épaules?

Aussitôt, le marquis se ressaisit. Il y avait plus urgent à faire que de se laisser aller à ces pensées profanes !

La jeune femme qui venait de le quitter était exactement à l'opposé de son impétueuse fiancée. Il avait jeté son dévolu sur Clarissa Beaumont à cause de sa beauté, et aussi parce que, parmi toutes les filles à marier qui encombraient les salons, elle était la seule qu'il ne trouvait pas ennuyeuse comme la pluie.

Mais il n'avait pas prévu qu'une débutante à peine sortie de l'enfance pouvait se révéler une courtisane aguerrie doublée d'une mégère!

Nicholas fit tourner le brandy dans son verre et le contempla un instant, l'air morose. Avait-il eu raison de laisser miss Wellingford rendre la bague à Clarissa ? Mais comment résister à la prière de ces beaux yeux gris aux reflets d'argent?

Le souvenir de la vilaine scène que sa fiancée lui avait faite le fit frissonner. Il avait intérêt à trouver un stratagème, et vite, s'il ne voulait pas passer le restant de ses jours à regretter un moment de galanterie.

Après avoir choisi les bonnes bouteilles, passé du baume au cœur de toute la maisonnée, administré une potion à lady Beaumont et vérifié la fraîcheur des homards, Sarah se mit en quête de Clarissa.

Chemin faisant, elle laissa ses pensées s'égarer du côté du marquis. Pourquoi un homme comme lui avait-il offert sa main à une jeune femme aussi égoïste que Clarissa? Fallait-il qu'elle lui ait tourné la tête, comme elle savait si bien le faire! En outre, Nicholas Stanhope était l'un des personnages les plus en vue du tout-Londres, et il était bien naturel qu'il jette son dévolu sur une femme qui faisait rêver tous ces beaux messieurs.

Prise d'un remords subit, Sarah chassa ces pensées peu charitables de son esprit. Il fallait être juste. Le marquis d'Englemere était, de l'aveu unanime, un homme de cœur et d'honneur.

S'il n'avait été le plus célèbre joueur de la haute société, elle l'aurait même trouvé irréprochable. Mais le fait était qu'il jouait — et que sa chance au jeu était proverbiale.

Il avait débarqué à Londres, sortant d'Oxford, auréolé d'un titre fort envié, mais avec des compétences on ne peut plus modestes. En quelques années, cependant, il avait amassé au jeu une fortune qui égalait presque celle de Golden Ball. La rumeur disait même que, quel que fût l'enjeu, le marquis d'Englemere ne pouvait pas perdre.

Pour Clarissa comme pour l'élite de la société londonienne, sa chance était un atout de plus à verser au crédit de son irrésistible virilité.

Mais elle, Sarah, n'était absolument pas de cet avis.

Elle avait vu son père saisi par la fièvre du jeu, et connaissait trop bien l'optimisme invétéré qui lui faisait supporter les caprices de la fortune, en se disant qu'à la prochaine main, ou au prochain coup de dés, celle-ci ne manquerait pas de lui sourire de nouveau. C'est ainsi qu'il avait misé jusqu'au dernier sou, sans une seule pensée pour sa famille.

Voilà pourquoi elle-même s'était juré de ne jamais lier son sort à un joueur.

Mais Clarissa ne partageait pas son horreur des tapis verts. Il ne restait donc qu'à prier pour que la chance de lord Englemere dure

toute sa vie, et que, en dépit de ses exaspérants défauts, la future lady Englemere soit heureuse avec lui.

Cette pensée, toutefois, ne la rassura pas complètement. La plus belle fille du monde ne pouvait donner que ce qu'elle avait et Clarissa avait de plus en plus tendance à l'oublier, à ses risques et périls...

Parvenue devant la porte de son amie, Sarah frappa et entra sans attendre de réponse. A peine avait-elle fait un pas dans la chambre qu'elle s'arrêta, stupéfaite devant le spectacle de Clarissa renversée sur le canapé, les jupes outrageusement relevées au-dessus des chevilles, en train de peindre les ongles de ses orteils avec du vernis argenté.

— Grand Dieu, Clare ! s'exclama-t-elle, horrifiée. Il ne te suffit pas de te conduire comme une harpie avec ton fiancé ! Maintenant, il faut que tu aies l'air d'une traînée !

Clarissa éclata de rire en se redressant sur le canapé, visiblement enchantée par l'air scandalisé de son amie.

— Tu ne trouves pas que ça me va bien ? demanda-t-elle.

— Tout à fait, si tu veux qu'on te prenne pour une fille des halles. Mais je te rappelle que tu seras bientôt la marquise d'Englemere, et je doute que...

— Oh, Sarah, ne fais donc pas tant d'histoires ! J'ai bien le droit de m'amuser un peu, non ?

Sans se départir de sa bonne humeur, Clarissa fit un geste à sa camériste.

— Monte-nous du thé, ou n'importe quoi, Harris, ordonna-t-elle. Sarah va me faire la morale, et j'aime autant que tu ne sois pas là à ouvrir de grands yeux et à gémir derrière moi.

Harris prit son temps pour sortir. Sarah en profita pour reprendre son calme.

— Je suis ravie de voir que tu n'as pas perdu toute ta lucidité, déclara-t-elle. Par le ciel, Clare, qu'est-ce qui t'a pris de traiter lord Englemere comme ça ? As-tu perdu la tête ?

Clarissa rabattit ses jupes sur ses chevilles et observa Sarah, l'air à la fois coupable et soupçonneux.

— Oh, Sarah, tu ne vas pas encore me sermonner, j'espère ! Je regrette de m'être emportée. Là ! Tu vois que je peux me montrer raisonnable !

— Je suis ravie de te l'entendre dire, mais permets- moi d'en douter, Clare. Est-ce raisonnable selon toi, de dévaler Bond Street à toute allure dans ta voiture ?

— Voyons, Sarah, il était 8 heures du matin, et il n'y avait personne pour me voir. En plus, Montclair m'avait mise au défi de le faire !

— Et l'autre jour, quand tu as laissé Wexley priser dans ta main ?

— Oh ça ! s'exclama Clarissa avec un gloussement satisfait. Il n'arrêtait pas de me dire des sottises et sa moustache piquait... C'était d'un drôle !

Elle se rembrunit soudain.

— Englemere a eu tort de me le reprocher. En plus, il m'en veut d'avoir valsé deux fois avec Arthur chez Almack mercredi dernier. Comprends-moi ! C'est ma première saison. J'ai bien le droit d'en profiter, non ? J'ai déjà promis d'aller m'enterrer avec lui à Englemere en septembre. D'ici là, j'ai bien l'intention de me donner du bon temps !

— On dirait que tu n'as pas envie de l'épouser !

Clarissa contempla ses ongles vernis, en remuant les orteils pour les faire briller à la lumière.

— Mais si, voyons !

— Je sais bien qu'il est joueur, dit Sarah. Surtout, si tu as le moindre doute...

— Sûrement pas ! En tout cas, pas en ce qui concerne le jeu. Tout le monde joue, et en plus, lui, il gagne tou- jours.

Un léger pli vint troubler la perfection de son front d'ivoire.

— La seule chose qui m'ennuie, c'est qu'il lui arrive d'être absolument sinistre. A l'entendre, je ne dois avoir d'yeux que pour lui. Mais à part ça, je n'ai rien à lui reprocher. Il est immensément riche, et tout le monde raffole de lui.

Clarissa prit un miroir et fit bouffer ses jolies boucles, blondes et dorées avec un sourire complaisant.

—Est-ce que tu savais que depuis qu'il est veuf — et cela va faire quatre ans — il n'a jamais daigné s'intéresser à une femme ? Je veux parler des femmes du monde, bien sûr. Je suis la première. Si tu savais comme il me tarde d'être à ce soir, quand il l'annoncera à tout Londres. Ces dames en seront vertes de jalousie!

— Tu comptes donc sur une annonce au bal de ce soir? J'avais cru comprendre que tu avais mis un terme plutôt... brutal à vos relations.

Clarissa parut ébranlée, mais elle se ressaisit vite.

—Allons donc! Il s'en remettra, fais-moi confiance! Je vais lui envoyer un petit mot en lui disant —je ne sais pas, moi... — tiens ! Je lui dirai que je me suis emportée parce qu'il avait l'air fâché avec moi, ou autre chose, qu'importe !

Elle fit un grand sourire à Sarah, sans paraître noter son air offusqué.

— Les hommes sont si vaniteux ! Il me croira. A moins que... Attends! J'ai une meilleure idée. C'est toi qui vas écrire la lettre. Tu sauras trouver les mots qu'il faut mieux que moi.

—Je n'en ferai rien, répliqua fermement Sarah. Englemere n'est pas un imbécile. Tu lui as jeté sa bague à la figure! Qu'est-ce qui te dit qu'il te considère encore comme sa fiancée?

Clarissa dévisagea Sarah comme si elle avait perdu l'esprit.

—Les hommes ne rompent pas leurs fiançailles pour une petite scène !

—Ah? Tu appelles cela une petite scène, toi? Que feras-tu s'il ne veut rien entendre?

Sarah s'attendait à des protestations horrifiées, ou à des regrets de la part de son amie. Mais celle-ci se contenta de hausser les épaules.

—Eh bien, j'épouserai quelqu'un d'autre et on n'en parlera plus ! Peut-être Wexley, ou Montclair... il est si amusant !

— Wexley ? répéta Sarah, consternée.

Elle avait du mal à en croire ses oreilles. Englemere, Wexley, Montclair... Clarissa semblait jouer avec les hommes comme une fillette trop gâtée avec sa collection de poupées.

—Pourquoi pas ? répondit Clarissa avant que Sarah ne soit complètement revenue de son ébahissement. Mais ne t'inquiète pas !

Englemere m'épousera. Et s'il compte me faire obéir au doigt et à l'œil, il ne tardera pas à déchanter, je te le garantis !

—Ce n'est pas en lui faisant des scènes ou en te peignant les ongles comme une gourgandine que tu y arriveras ! répliqua Sarah, outrée.

—Mme Ingram le fait bien !

Devant la réaction horrifiée de son amie, Clarissa fronça les sourcils.

—Eh oui, je suis au courant. On dit qu'elle est sa maîtresse. Mais que veux-tu que ça me fasse? Quand il m'aura épousée, il ne la regardera même plus.

L'attitude de Clarissa avait changé. Ce n'était plus de la confiance, mais de la fanfaronnade, et Sarah ne put s'empêcher d'éprouver de la compassion pour elle. Son amie avait senti le danger. La maîtresse officielle d'Englemere ne sortait pas précisément du couvent. Elle était très belle, et avait plus d'un atout dans son jeu.

—Je suis bien sûre qu'il apprécie ton tempérament, et peut-être même les ongles peints en argent, répondit Sarah d'une voix conciliante. Mais il n'a sûrement jamais demandé à Mme Ingram de devenir sa femme.

—Oh, n'en parlons plus, Sarah, tu n'es qu'un trouble-fête. Allez, sois un amour, et écris-moi cette lettre.

—Pas question ! répliqua Sarah. Je te préviens pour la dernière fois: ne joue pas à ce jeu avec Englemere ! Cela ne prendra pas.

—Qu'en sais-tu? répliqua Clarissa, soudain soupçonneuse. Ah, c'est vrai, j'oubliais que vous venez d'avoir une longue conversation, tous les deux. Si je ne te connaissais pas si bien, je dirais que tu es jalouse, ma parole !

Ce fut au tour de Sarah de foudroyer son amie du regard.

—Heureusement que tu me connais bien, en effet, répondit-elle, en s'efforçant de maîtriser son indignation. En tout cas, je te le répète: si tu ne veux pas finir vieille fille, je te conseille de mettre de l'eau dans ton vin à l'avenir !

Clarissa blêmit.

—Comment peux-tu me dire une chose pareille ! s'exclama-t-elle en réprimant un sanglot. Vieille fille, moi ? Si je m'attendais à ça de la part de ma meilleure amie !

Sarah s'en voulut d'avoir été si brutale. Elle s'approcha de Clarissa, et la prit dans ses bras.

— Pardonne-moi, Clare, dit-elle. Tu sais que je dis cela pour ton bien. Ah, voilà Harris avec ton thé. Repose-toi, pendant que ta méchante amie s'en va voir si tout se passe bien aux cuisines.

Elle regarda Clarissa en souriant.

— Tu ne m'en veux pas trop, j'espère ?

Les yeux brillant de larmes, Clarissa hocha la tête d'un air songeur. Sarah songea avec une pointe d'envie que les larmes n'avaient en rien perturbé la parfaite ordonnance de sa beauté.

Elle fit un pas vers la porte, puis se retourna.

— Oh, j'allais oublier...

Elle tendit la bague à Clarissa.

— Tu avais raison. Il n'a pas l'intention de rompre. Ecris-lui toi-même, cela vaut mieux. Et applique-toi bien !

Clarissa n'éleva pas la moindre protestation. Quelque peu rassérénée, Sarah la laissa aux soins de sa camériste, tout en priant le ciel que les bonnes intentions de son amie ne soient pas un simple feu de paille.

Pour l'heure, elle-même avait d'autres problèmes à résoudre.

Sarah jeta un coup d'oeil circulaire sur la salle à manger déserte. Plateaux d'argent, bols de punch, bouquets... rien ne manquait au couvert fastueux qu'on avait dressé sous sa supervision. Elle hocha la tête, satisfaite. La soirée était une grande réussite. Clarissa se comportait de façon exemplaire, et elle, Sarah, avait toutes les raisons d'être contente.

Son regard s'arrêta sur son reflet dans la glace au-dessus du buffet. Elle soupira. Sa robe de satin blanc, impeccablement coupée, lui allait à merveille, mais ne la mettait guère à son avantage. Elle avait l'air d'un fantôme, ou d'une statue de glace taillée pour une fête des neiges.

— Je savais bien que je vous trouverais là !

Elle sursauta, et jeta un coup d'œil rapide dans l'immense miroir. Lord Englemere s'approcha en souriant à son reflet.

— Votre place est auprès de vos invités, ajouta-t-il. Ces messieurs vont vous regretter, car vous êtes ravissante ce soir.

Elle se tourna vers lui en ouvrant de grands yeux surpris. Il semblait sincère. Elle fronça imperceptiblement les sourcils. Pure galanterie, songea-t-elle. Ne venait-elle pas de se dire qu'elle n'avait pas plus de vie qu'une statue ?

— Il faut toujours sourire à un compliment, assura-t-il.

Alors qu'elle ouvrait la bouche pour répondre, une petite voix la mit en garde. Elle pinça les lèvres. Seigneur ! Qu'avait donc cet homme pour la troubler ainsi et, pire encore, lui donner envie de dire la vérité, plutôt que de débiter les formules conventionnelles qu'elle avait appris à utiliser dans le monde ?

— Je voulais vous féliciter, reprit-il. La soirée est très réussie.

— C'est fort aimable à vous, milord, mais vous faites erreur ! C'est lady Beaumont qu'il faut féliciter, comme vous le savez.

Les yeux de Nicholas pétillèrent de malice. Il avait l'air d'un petit garçon qui s'appête à jouer un bon tour à quelqu'un.

— J'ai horreur des compliments hypocrites, répliqua-t-il. Je sais que c'est mal, mais c'est plus fort que moi.

— Si tout le monde faisait comme vous, la société s'effondrerait ! dit-elle en riant.

Puis, redevenant sérieuse :

— Tout se passe très bien, je vous l'accorde. Clarissa est...

— Oh, Clarissa est parfaite, coupa-t-il. J'ai reçu un petit mot d'excuse absolument irréprochable cet après-midi. Avec seulement quatre fautes d'orthographe. J'imagine que vous l'avez bien sermonnée, n'est-ce pas ?

— Je lui ai parlé, en effet, répondit Sarah, quelque peu embarrassée. Mais c'était à peine nécessaire. Elle regrettait déjà ce... petit incident. D'ailleurs, son attitude le prouve assez, ne trouvez-vous pas ?

— Sans doute. Mais je me demande parfois s'il ne vaut mieux pas laisser les choses suivre leur cours.

Le marquis avait parlé sans animosité, mais Sarah ne s'y trompa pas. Confusément, il semblait regretter son intervention. Tout en reconnaissant qu'elle s'était mêlée de ce qui ne la regardait pas, elle en fut contrariée. Après tout, elle s'était donné du mal pour arranger les choses.

— Je n'avais pas l'intention de me mêler de ce qui ne me regarde pas, déclara-t-elle avec réticence. Si j'ai eu tort, je vous en demande pardon. Et maintenant, comme vous me l'avez fort justement fait remarquer, il faut que j'y aille.

Alors qu'elle passait devant lui, il la retint par le poignet. Une fois encore, le contact de sa main la fit tressaillir.

— Je sais que vous pensiez bien faire, dit-il en lui caressant le bras. En fait, vous avez trop bon cœur pour ne pas voler au secours de votre prochain. Il me semble décidément que vous n'êtes pas vraiment de glace, miss Wellingford. Je comprends mieux maintenant pourquoi vous détestez tant ce surnom.

Sarah fit un pas en arrière en retirant sa main. Pas étonnant qu'il ait autant de succès ! songea-t-elle. Il la tenait comme hypnotisée sous le feu de son regard.

Son esprit sembla se figer, tout entier absorbé par le flot de sensations et d'émotions qui l'envahissait : les battements de son cœur au rythme de l'orchestre qui jouait dans la salle voisine, les odeurs mêlées de cire d'abeille, de roses et de savon à barbe, le sombre éclat des yeux d'Englemere, et sa silhouette athlétique qui se détachait en contre-jour sur la lumière des chandeliers.

Rougissant légèrement, elle se tourna à demi, et commença à jouer avec les couverts parfaitement alignés de part et d'autre d'une assiette.

— J'ai un cœur, comme tout le monde, reconnut-elle, mais je sais aussi me défendre.

— J'en conviens volontiers, répondit-il en remettant à sa place une fourchette qu'elle avait déplacée. Pour moi, la glace est un corps solide sur lequel on peut se promener avec plaisir, et sans crainte de le voir se briser. Et maintenant, poursuivit-il en lui prenant la main pour la poser sur son bras, laissez-moi vous accompagner jusqu'à la salle de bal. Je suis certain qu'il y a tout un tas de beaux jeunes hommes qui se languissent de votre retour.

Le voilà encore qui fait le galant ! se dit-elle. Cette fois, malgré tout, elle se sentit flattée.

— Comme vous y allez, milord ! protesta-t-elle en rougissant. Disons qu'il y en a un ou deux qui aimeraient danser avec moi.

— Vraiment ? Et qui sont-ils, si je puis me permettre ? Vous avez eu l'amabilité de résoudre mes problèmes sentimentaux. Si nous parlions un peu des vôtres ? Vous êtes venue à Londres dans l'espoir d'y trouver un mari, n'est-ce pas ?

Encouragé par son silence, il poursuivit :

— D'après ce que vous m'avez dit, vous n'avez personne pour vous aider à faire votre choix, n'est-ce pas ? Je pourrais peut-être vous rendre ce service ? Qu'en dites-vous ?

Elle lui jeta un coup d'oeil intrigué. Il ne pouvait pas dire cela sérieusement ! Mais la courtoisie exigeait qu'elle fasse au moins semblant de le prendre au sérieux.

— C'est fort aimable à vous, mais je n'oserais...

Il sembla surpris, comme s'il ne s'attendait pas à un refus. Craignant de l'avoir offensé, elle se hâta d'ajouter :

— Vous plaisantez, j'en suis sûre, mais...

— Je suis on ne peut plus sérieux, au contraire, miss Wellingford, insista-t-il. Ne suis-je pas le mieux placé dans cette ville pour guider vos pas ?

— Etes-vous donc si certain de mon inexpérience? répliqua-t-elle, légèrement piquée. En outre, je ne saurais abuser...

— Vous n'abusez pas du tout! Je considérerais cela presque comme un... devoir envers ma fiancée.

Il prit une pose de père de famille avant de reprendre :

— Allons, miss Wellingford, dites-moi tout.

Sarah poussa un soupir. C'était absurde! L'idée que l'incomparable marquis d'Englemere allait passer ses soupirants en revue lui paraissait totalement inconcevable. Mais une part d'elle-même, toutefois, mourait d'envie de se prendre au jeu.

— Tout cela est ridicule, protesta-t-elle pour la forme.

— Mon enfant, vous me blessez ! Allons, dites tout à l'oncle Nicholas !

Sans savoir pourquoi elle céda, peut-être pour la même raison qui faisait qu'avec lui elle avait toujours envie d'être sincère, Sarah se laissa convaincre. Elle se pencha vers lui, et commença d'une voix basse :

— Le premier est assez jeune. C'est Marshall Beckman. Sa famille est du Yorkshire, je crois.

— Le petit-fils du magnat du charbon ?

— Oui, répondit-elle, perturbée par la soudaine froideur du marquis. Je reconnais que son grand-père n'était qu'un commerçant, mais du côté de sa mère, il n'y a rien à dire. C'est un jeune homme charmant, bien qu'un peu... timide.

Comment s'en étonner, d'ailleurs, alors qu'une moitié de la ville le snobait à cause de son grand-père, tandis que l'autre se moquait de son allure maladroite et dégingandée, et de son visage piqué par la petite vérole?

— Je n'ai rien contre lui, mais j'ai la conviction qu'il ne fait pas le poids ! Qui d'autre?

Sarah ne put réprimer un petit rire.

—Le deuxième vous conviendra sûrement davantage, alors ! Le baron Broughton doit peser au moins trois fois plus lourd que moi ! Et bien que je le soupçonne d'être plutôt en quête d'une mère pour ses six enfants que d'une épouse, il se montre plein d'attentions à mon égard.

La marquis fronça les sourcils, et prit l'air sévère.

—Bonne famille, en effet, mais en dépit de ses millions, le baron est trop fasciné par les tables de jeu pour recevoir une approbation sans réserve.

Sarah eut beau essayer, elle ne put dissimuler tout à fait son amusement à entendre le prince du jeu londonien censurer ainsi un de ses semblables.

—Je vois ce que vous pensez, dit-il en riant. C'est la paille et la poutre, n'est-ce pas ? Mais vous semblez oublier un détail. Moi, je ne perds jamais ! Le baron, en revanche, à ce qu'on dit, dépense tout ce qu'il gagne pour... mais ceci n'est pas pour vos chastes oreilles. Je pense seulement que vous ne vous contenteriez pas d'une simple position de... gouvernante !

Elle le regarda, l'air pensif.

—Croyez-vous que je cherche le grand amour ? Je ne suis plus une enfant, et il y a déjà longtemps que j'ai renoncé à ces idées romanesques. S'il me faisait l'honneur de me demander ma main, je suis certaine que le baron me traiterait avec gentillesse et respect.

—Allons donc ! répliqua-t-il en éliminant le baron d'un revers de la main. A défaut de grand amour, le dévouement et la fidélité sont une exigence incontournable. J'insiste sur ce point !

Adieu, baron Broughton ! pensa Sarah, alors qu'un troisième visage se présentait à son esprit, beau et froid comme le marbre.

—En parlant de dévouement, dit-elle, il y a bien quelqu'un qui m'en témoigne à l'envie, mais je me demande si...

—Ah, ah ! s'exclama Englemere. Dites-moi qui est l'oiseau rare ?

Sarah détourna les yeux. Tout à coup, le jeu ne lui semblait plus aussi amusant. Elle n'avait aucune envie de parler de sir James. En fait, moins elle pensait à lui, mieux elle se portait, et elle commençait à se mordre les doigts de s'être lancée dans l'inventaire de ses

soupirants. Mais elle en avait à la fois trop dit, et pas assez pour satisfaire la curiosité du marquis.

— Sir James Findlay.

Cette fois, le sourire disparut complètement du visage de Nicholas.

— Hors de question, déclara-t-il résolument. Il a déjà enterré deux épouses. On prétend qu'elles se sont suicidées. On le reçoit dans le monde, c'est déjà beaucoup à mon avis. Mais aucune mère sensée ne prendra le risque de laisser sa fille seule avec lui. Je m'étonne que lady Beaumont l'ait laissé vous approcher!

— Elle a trop à faire pour me suivre partout. Mais sir James est un homme charmant !

— Possible, mais je persiste à penser que ce serait une grave erreur. Il la regarda fixement dans les yeux.

— Je ne plaisante pas, Sarah... pardon ! Miss Wellingford ! C'est une canaille. Et il ne s'agit pas d'une rumeur, mais de mon expérience personnelle. Je vous conseille fortement de l'éconduire !

L'insistance d'Englemere déplut à Sarah, en dépit des doutes qu'elle-même nourrissait à l'égard de sir James.

— Je suis au courant de ce qu'on dit sur lui, répliqua-t-elle, et je trouve choquant qu'un homme soit condamné pour des médisances ! Sir James vient d'une très bonne famille et comme vous le dites vous-même, aucune porte ne lui est fermée, que je sache. Et pour ma part, je n'ai rien à lui reprocher !

— Je vous demande pardon, miss Wellingford, je n'avais aucunement l'intention de vous dicter votre ligne de conduite. Je n'ai parlé que dans le souci de votre sécurité.

La rapidité avec laquelle il s'était excusé suffit à faire retomber la colère de Sarah. Elle se sentit soudain un peu stupide.

— Je le comprends parfaitement, répondit-elle. Pardonnez-moi de m'être emportée. Il faut bien vous l'avouer, sir James a beau être séduisant, bien élevé et amusant, je sais que je ne pourrais l'aimer. L'ennui, c'est qu'il est de loin le plus assidu de mes soupirants. Et, pardessus le marché, il est très riche.

— Riche? Ni plus ni moins que les autres, que je sache, répondit-il, l'air surpris. L'argent a-t-il donc tant d'importance à vos yeux?

Sarah sentit le changement dans sa voix. Mais qu'importait qu'il sache que pour elle, en effet, l'argent avait de l'importance, puisque c'était la vérité? Elle n'aurait pas dû prendre garde à la note réprobatrice des paroles d'Englemere. Mais à son grand désarroi, elle dut constater que cela lui faisait un peu mal.

— D'aucuns ne peuvent se permettre le luxe d'être désintéressés, argua-t-elle.

— Bien entendu ! Il faut bien s'acheter des robes, des bijoux et de jolies voitures pour sortir, répliqua-t-il légèrement sarcastique.

— Il s'agit bien de cela! s'exclama-t-elle, piquée. Non ! Je parlais de se nourrir, de se vêtir, d'avoir un toit au-dessus de sa tête !

A peine ces mots étaient-ils sortis de sa bouche qu'elle se reprocha sa vivacité. Elle se détourna, le visage cramoisi.

— J'ai entendu dire que votre père avait des ennuis, dit la voix d'Englemere derrière elle. Les choses vont donc si mal?

Sarah sentit la colère remonter en elle. Elle était furieuse contre elle-même, d'abord. Pourquoi s'être laissée aller à lui raconter sa vie? Soudain, elle le détestait. Avec ce ton protecteur qu'elle trouvait insupportable, il avait réussi à faire resurgir ce fardeau de soucis qu'elle s'efforçait de dissimuler aux autres !

Elle se retourna et le regarda droit dans les yeux.

— Lord Englemere, dit-elle, croyez-vous que je serais assez folle pour me lancer sur le marché du mariage, toute inexpérimentée que je suis, si je n'y étais pas poussée par les circonstances ?

— Holà! Que vois-je? s'exclama une voix du côté de la porte. Un tête-à-tête avec Englemere? Vous n'y pensez pas, ma chère !

L'accent railleur la fit grimacer. C'était bien le moment! Elle aurait voulu avoir tous ses esprits pour affronter sir James. Et à cause du marquis, c'était loin d'être le cas.

— Je me demandais où vous étiez passée! reprit sir James d'une voix nonchalante. Je parie que lady Beaumont vous a encore chargée d'un petit service ! Venez, je vous ramène !

Il prit Sarah par la main.

— Au revoir, Englemere ! dit-il en s'inclinant. Ah ! j'oubliais! Tous mes vœux de bonheur! Avant long-temps, vous me rendrez la politesse !

Puis, couvant Sarah des yeux avec une insistance délibérée :

— La prochaine danse est pour moi, ajouta-t-il, en l'entraînant de force.

Sarah ne put que faire un signe de la tête au marquis en guise d'adieu.

— Vous vous êtes un peu trop avancé en disant cela à lord Englemere, ne trouvez-vous pas? dit-elle en essayant de dégager sa main. Je ne vous ai pas encore dit oui. D'ailleurs, vous ne m'avez même pas encore fait votre proposition !

Sir James resserra imperceptiblement l'étau de ses doigts. Sans trop savoir pourquoi, Sarah fut prise d'une sorte de panique, d'une envie folle de fuir loin de lui. Mais il ne lui en laissa pas le temps.

— Nous savons tous les deux que je vous ferai ma demande bientôt, reprit-il. Combien me reste-t-il de temps, selon nos conventions ? Dix jours, je crois. Et le moment venu, je n'ai aucune raison de douter de votre réponse.

Quelque peu remise, Sarah le regarda à la dérobée. Au fond, pourquoi ne lui plairait-il pas? Il était indéniablement séduisant et élégant. Peut-être était-ce la froide perfection de son profil, qui aurait fait les délices d'un sculpteur grec? A moins que ce ne soit la lueur inquiétante qui brillait parfois au fond de ses yeux bleus? Ou encore cette insupportable arrogance...

— Vous n'êtes pas mon seul soupirant.

— Allons donc, ma chère. Vous n'allez pas me mettre en concurrence avec ce godelureau boutonneux, j'espère ! Il est indigne de vous, ma colombe. A ce que j'ai appris, il est actuellement en Ecosse. Il est allé essayer un étalon.

— Vous êtes sûr? s'étonna-t-elle. Je l'ai vu hier et il ne m'en a rien dit!

— Vraiment? répondit-il en secouant la tête d'un air réprobateur. Je me trompe peut-être, mais cela m'étonnerait. Le cheval est à moi.

— De toute façon, il n'est pas mon seul admirateur.

— Vous voulez parler du gros baron? demanda-t-il, condescendant. Je ne m'y fierais pas, si j'étais vous, ma biche! Pour commencer, il est entiché de quelqu'un d'autre. Ensuite, il a un penchant fort regrettable pour les tapis verts. Malheureusement, la

chance semble l'avoir abandonné ces temps-ci. Il sera bientôt dans l'incapacité d'entretenir sa maîtresse. Dans ces conditions, comment voulez-vous qu'il se marie?

— C'est lui qui vous l'a dit, je suppose!

Sir James pouffa de rire, et lui toucha le bout du nez avec le doigt, comme un aîné plein d'indulgence.

— Les nouvelles circulent vite dans les clubs de Londres, dit-il. Et je pense que celle-ci est exacte. Allons, vous feriez mieux de me choisir, ma chérie.

Sarah s'écarta brusquement de lui.

— Je ne suis ni votre colombe, ni votre biche, et surtout pas votre chérie ! Je vous serais reconnaissante de ne plus m'appeler ainsi !

Un éclair menaçant brilla dans les yeux pâles de sir James. De nouveau, Sarah frissonna. Mais cela ne dura qu'une seconde. Il se mit à rire aussitôt, si bien qu'elle se demanda si elle n'avait pas rêvé.

— Mais vous êtes vraiment une colombe, ma chérie ! Une colombe ravissante, courageuse, qui ne songe qu'à écarter les prédateurs de ses petits. Mais n'ayez crainte, je sauverai la nichée... Car c'est cela, l'enjeu, n'est-ce pas? Sauver Wellingford Hall et l'héritage de votre frère, et assurer une dot à vos jeunes sœurs ?

Avant qu'elle ait pu faire un geste, il porta sa main à ses lèvres et la baisa. Instinctivement, elle essaya de la retirer, mais il la retint entre ses doigts serrés.

— Ma fortune est à votre disposition, ajouta-t-il. Je serais heureux de vous libérer de tous vos soucis.

De nouveau, elle essaya de dégager sa main, et cette fois, il ne la retint pas, se contentant de lui caresser brièvement le poignet, comme pour se faire pardonner de l'avoir serré si fort.

— Vous et moi sommes nés pour nous entendre, vous verrez ! conclut-il.

— Peut-être répliqua-t-elle froidement. Mais comme vous me l'avez vous-même fait remarquer, il reste dix jours. Qui sait si d'ici là M. Beckman n'en aura pas fini avec votre cheval, ou si la chance ne sourira pas de nouveau au baron?

Sir James s'arrêta brusquement au moment d'entrer dans la salle de bal, et la regarda avec un sourire énigmatique.

—J'en doute fort, laissa-t-il tomber.

Par bonheur, les mouvements de la danse tenaient Sarah éloignée de sir James, ce qui la dispensait de lui faire la conversation. Elle le soupçonnait depuis des semaines de jouer au chat et à la souris avec elle. Parfois il s'intéressait à elle et ne la quittait pas d'une semelle; parfois, au contraire, il semblait indifférent, même si cela ne l'empêchait pas de suivre les manœuvres de ses rivaux d'un air ironique et calculateur.

Quand donc cette danse finirait-elle? Sarah était de plus en plus tendue, mal à l'aise. Douze heures auparavant, tout au plus, Beckman lui avait dit qu'il se ferait une joie de la voir au bal. Sir James l'avait-il délibérément envoyé en Ecosse? D'un homme comme lui, se dit-elle, on pouvait tout craindre — y compris d'être responsable de la malchance du baron. On le disait infallible aux dés et imbattable aux cartes. D'ailleurs, les joueurs avertis l'évitaient comme un pestiféré.

La musique cessa enfin. Findlay ne la lâchait pas des yeux. Une sorte de répulsion s'empara subitement d'elle, comme si elle avait atteint les limites de ce qu'elle pouvait endurer à cause de lui. Mais il n'en avait pas fini, visiblement. Il saisit son carnet de bal, et se mit à l'étudier. Indignée, Sarah retint son souffle.

—Ah, le baron Broughton est en retard, à ce que je vois. Mais qu'importe! Sa valse me revient!

—Pardonnez-moi, sir James, dit lord Englemere, surgissant à côté de lui.

Puis, se tournant vers Sarah :

—Vous m'aviez promis cette danse, n'est-ce pas, miss Wellingford? Pas d'objection, Findlay?

Sans même attendre de réponse, il entraîna Sarah dans la danse. Tout d'abord, elle s'accrocha à lui comme à une bouée ballottée par une mer déchaînée. Puis, petit à petit, sous sa conduite experte, elle commença à se sentir plus détendue.

—Voilà qui est mieux, miss Wellingford. Je sais bien que Findlay n'est pas un personnage agréable, mais j'ai horreur de danser avec un manche à balai !

Sarah eut un petit rire nerveux.

—Merci d'être venu à mon secours, dit-elle. J'avoue que je n'en pouvais plus de ses... attentions !

—A merveille ! s'exclama-t-il, ravi. Vous semblez en veine de conversation. Ma bravoure est plus que récompensée, ma parole !

—Est-ce donc si héroïque d'avoir remis sir James à sa place ?

—Findlay? dit-il avec une moue dédaigneuse. Non, c'est vous, ma belle, la cause de mes tourments ! Vous m'avez quitté tout à l'heure avec un regard à fendre l'ame! Depuis lors, je n'ai eu de cesse que de vous retrouver, et vous demander pardon, quitte à affronter votre courroux !

—Vous n'avez rien à vous faire pardonner, milord ! Il faut que j'épouse un homme fortuné. Je n'ai pas le choix, aussi désagréable cette perspective soit-elle.

—Pourquoi faut-il que les innocents payent pour les coupables? s'exclama-t-il avec une véhémence qui la surprit. Mais vous vous trompez ! Je vous dois des excuses. Je n'aurais jamais dû insinuer que vous cherchez à vous marier par intérêt.

—Je ne suis pas une martyre pour autant, répondit-elle, au bord des larmes. C'est triste à dire, mais je suis loin d'être la seule dans ce cas.

— Je sais. Le devoir avant tout ! Mais Sarah, je vous en supplie... n'importe qui plutôt que Findlay.

— Oh, je vous en prie, ne parlons plus de lui. Ne gâchons pas cette belle soirée ! Mais dites-moi, quel que soit le plaisir que me procure votre aimable compagnie, ne devriez-vous pas être en train de danser avec Clarissa ?

—Je crains d'avoir encore une fois encouru son déplaisir !

Il leva les yeux au plafond, l'air excédé.

—J'ai osé exprimer des réserves au sujet de ce bellâtre de Wexley. L'effet a été immédiat : elle m'a quitté sur-le-champ pour aller danser avec lui.

Sarah leva de grands yeux horrifiés vers lui.

A ce moment, la musique cessa.

—Allez, quittez cet air soucieux, dit Nicholas en lui effleurant le front. Ah ! Voilà lady Beaumont qui vous fait signe. Il va falloir

reprendre du service. Quant à Clarissa, ne craignez rien, je m'en charge.

—Pour cela, je vous fais confiance. Merci encore pour votre aide !

Il retint sa main dans la sienne et la serra doucement. — C'était un plaisir. Bonne fin de soirée, miss Wellingford.

L'esprit confus et la main tremblante, Sarah alla retrouver lady Beaumont.

Englemere la regarda s'éloigner, songeur. A présent, il fallait retrouver sa fiancée, et recoller les morceaux encore une fois. De ce côté-là, les choses allaient comme prévu. Et dès que ses problèmes personnels seraient réglés, il aurait peut-être du temps à consacrer à ceux de miss Wellingford.

Il y avait cependant, à ce propos, quelque chose qui le tracassait. Que signifiait cet intérêt subit pour une femme qu'il ne désirait pas, et ne songeait pas à épouser? Car il fallait bien se rendre à l'évidence : miss Wellingford l'intriguait au plus haut point.

Pour commencer, il avait découvert qu'elle n'était pas de glace. Tout l'indiquait, ne fût-ce sa réaction lorsqu'il l'avait surprise seule dans la salle à manger, ce mélange d'innocence et de passion contenue qu'il avait senti en elle, même s'il n'était pas destiné à en faire personnellement l'expérience, bien entendu.

En outre, il appréciait sa franchise. Elle parlait sans détour, et n'avait pas recours aux ruses traditionnelles des femmes. Ses yeux gris, où se reflétaient toutes les nuances de son âme, et ses petits éclats de rire, aussitôt réprimés, l'amusaient autant qu'ils le charmaient.

Il sourit en repensant à la façon dont elle avait froncé les sourcils lorsqu'il lui avait fait compliment sur sa toilette. Que n'aurait-il donné pour savoir ce qui se passait dans son esprit, sous son fragile vernis de calme, et surtout ce qu'elle aurait dit sans l'intrusion de Findlay !

Non, décidément, elle perdait son temps avec ce niais de Beckman, et ce vieux barbon de Broughton !

Quant à Findlay, c'était une autre affaire... Le visage d'Englemere s'assombrit. Pour envisager sans frémir de vivre avec un tel individu,

sous prétexte de secourir sa famille, il fallait que Sarah ait bien du courage et du dévouement !

Comment éviter une telle catastrophe, l'empêcher de sacrifier sa pure beauté à cette canaille?

Bon sang, il devait bien y avoir un homme, parmi ses nombreux amis, qui était désireux de se ranger et serait digne d'épouser Sarah Wellingford!

Mais avant de chercher l'oiseau rare, il lui fallait d'abord ramener la belle Clarissa à la raison.

### 3

Bercée par la douce chaleur de la cheminée, Sarah écoutait d'une oreille distraite les bavardages de lady Beaumont, ponctués par les réponses polies d'Englemere. Ce flot de paroles, monotone, ininterrompu, lui faisait l'effet d'un ruisseau qui s'écoule paisiblement dans la campagne.

Soudain, le carillon de la pendule l'arracha à sa rêverie.

Lady Beaumont jeta un coup d'œil inquiet sur le cadran.

—Clarissa a décidé de nous montrer la nouvelle robe que vous avez commandée pour elle, milord, dit-elle. Ce vert émeraude lui va à merveille, et je crois comprendre qu'elle a la ferme intention de faire sensation ce soir.

—Notre patience ne tardera pas à être récompensée, répondit le marquis avant de vider son verre.

Il alla s'appuyer contre la cheminée. Sarah le suivit des yeux, sans pouvoir se retenir d'admirer son élégance à la fois sobre et raffinée. Il portait une redingote et un pantalon noirs, un gilet blanc immaculé et un jabot de dentelle. Malgré son apparente nonchalance, cependant, elle devina que le marquis trouvait le temps bien long.

Clarissa avait quarante minutes de retard.

Sentant sur elle le regard insistant de lady Beaumont, Sarah se tourna vers sa bienfaitrice.

— Sarah, ma chère, allez donc aider Clarissa !

— Harris et sa couturière sont déjà auprès d'elle, répondit-elle. Je crains de n'être pas d'un grand secours.

Son intuition lui disait que le retard de son amie était l'effet d'une nouvelle contrariété, ou d'un calcul délibéré. Quoi qu'il en soit, elle ne se sentait pas d'humeur à dépenser des trésors de diplomatie en pure perte.

— Harris est au fond de son lit. Une crise de nerfs, à ce qu'on m'a dit, insista lady Beaumont, quelque peu piquée par le refus de Sarah.

—J'y vais, milady, répondit celle-ci.

Sarah monta l'escalier d'un pas lent. Etrange, cette subite indisposition de Harris ! songeait-elle. Ce n'était pas son genre de faire défection... Surtout en un jour pareil ! La réception de la duchesse d'Avon était l'une des plus courues de la saison, et à l'heure qu'il était, dans chaque bonne famille de Londres, les carriéristes s'affairaient frénétiquement autour de leurs maîtresses.

Parvenue sur le palier du premier étage, elle tendit l'oreille. A sa grande surprise, aucun éclat de voix ne lui parvint de la chambre de Clarissa. Ce silence ne lui dit rien qui vaille. Quelle nouvelle extravagance avait traversé l'esprit de son amie? Elle n'osait se l'imaginer!

Au bout d'un moment, cependant, elle haussa les épaules, excédée. Pourquoi s'en faire, après tout? Elle avait tout essayé pour arranger les choses. Au fond, Englemere avait peut-être raison : il faut parfois laisser les événements suivre leur cours.

Et aussi se soucier un peu d'elle-même, pour changer.

Comme pour marquer cette résolution, Sarah entra dans sa chambre, et s'assura, pour la dixième fois peut-être aujourd'hui, que rien ne manquait à sa toilette du soir.

La perspective du bal de lady Avon fit passer une ombre sur son visage. Malgré sa joie et son impatience, elle ne pouvait se défendre d'une espèce d'appréhension. Elle était sans nouvelles de Marshall Beckman depuis les fiançailles de Clarissa. Pire encore, on disait à Londres que le baron Broughton jouait contre sir James, et qu'il perdait.

Cette nouvelle ne laissait pas d'alarmer Sarah. Le baron lui faisait une cour assidue depuis quelque temps déjà. A supposer qu'il se déclare, elle serait tentée de lui dire oui, ne fût-ce que pour échapper à Findlay. Mais il y avait Wellingford ! Resterait-il au baron assez d'argent pour racheter l'hypothèque? Rien n'était moins sûr.

La jeune femme eut un mouvement d'impatience. Après avoir enterré son père, ruiné par le jeu, elle avait fuit le serment de ne jamais confier son destin à un joueur. L'ennui était que, si elle repoussait les avances de tous ceux qui s'approchaient des tapis verts, la liste de ses soupirants risquait de s'en trouver singulièrement raccourcie !

Elle avait vu le banquier de sa famille quelques jours auparavant. Malgré la sympathie qu'il lui avait manifestée, il ne lui avait guère laissé d'illusions. Si les dettes de la famille n'étaient pas payées à l'échéance prescrite, Wellingford serait saisi avec tout ce qu'il contenait.

Il restait six jours. Trois, en fait, car même avec une licence exceptionnelle — elle rougit à l'idée de n'avoir pas même le temps de publier les bans —, son malheureux époux aurait sans doute besoin de deux jours, peut-être trois, pour rassembler la somme nécessaire.

Seul sir James en connaissait le montant. Elle le lui avait avoué depuis longtemps déjà, espérant que cela suffirait à le décourager. Mais au contraire, il avait redoublé d'attentions ! A présent, elle se mordait les doigts de ce mauvais calcul : elle avait la désagréable impression que sir James faisait tout pour avoir le champ libre, en écartant Beckman tout d'abord, puis en ruinant le baron Broughton.

Le cœur serré, elle sortit de sa chambre, et se rendit chez Clarissa.

Le spectacle qui s'offrit alors à elle chassa immédiatement ces sombres pensées de son esprit. Drapée dans une robe en satin vert émeraude, Clarissa se pavanait en majesté devant la glace, sous le regard extasié de sa couturière française.

— Ah, mam'zelle, n'est-elle pas magnifique ? s'exclama celle-ci à l'intention de Sarah.

Magnifique n'était pas précisément le mot qui vint à l'esprit de Sarah en voyant son amie. Elle comprenait à présent les vapeurs de cette pauvre Harris. Si Clarissa avait décidé de faire une apparition fracassante à la soirée de lady Avon, le moins qu'on puisse dire était qu'elle avait mis toutes les chances de son côté !

L'éclat des chandeliers se reflétait en vagues chatoyantes sur les formes voluptueuses de Clarissa, moulant ses hanches et ses longues jambes fines à chaque ondulation de son corps sensuel. Un décolleté vertigineux offrait une vue plongeante sur son opulente poitrine, et Sarah, horrifiée, crut même distinguer les aréoles corail de ses seins qui pointaient sous la dentelle transparente de son corsage.

Clarissa, qui avait tout d'abord semblé inquiète en voyant son amie entrer, leva le menton d'un air de défi.

— C'est Englemere qui a choisi le tissu et la couturière, déclara-t-elle. Harris m'a déjà dit ce qu'elle en pense. Elle a pleuré, tempêté, tant et si bien que je l'ai envoyée se coucher pour sa peine. Alors, inutile de t'y mettre toi aussi !

Sarah réfléchit. C'était son devoir d'essayer de dissuader Clarissa de paraître ainsi vêtue. Mais elle était lasse de ses extravagances, et consternée par l'inconvenance de cette robe sur les épaules d'une jeune fille qui n'en était, après tout, qu'à sa première saison.

Elle frémit en pensant à la réaction de lady Avon. Quant aux amoureux transis de la belle... L'image de Wexley s'étranglant avec son bol de punch lui traversa brièvement l'esprit et elle ne put s'empêcher de sourire.

Que faire ? Inutile de sermonner Clarissa. Cela ne servirait qu'à renforcer sa détermination. Elle prit donc le parti de rire ouvertement.

— Pour l'amour du ciel, Clare, on dirait que tu as décidé de les faire tous mourir de jalousie !

Après un instant de surprise, Clarissa se détendit.

— J'y compte bien ! déclara-t-elle. Tu ne trouves pas que ma toilette est d'un chic fou ? D'accord, je reconnais que c'est un peu... osé, pour une première saison, mais au moins Englemere ne pourra pas se plaindre que j'ai l'air d'une débutante !

— Ne me dis tout de même pas que c'est lui qui a choisi cette robe, Clare !

Clarissa joua distraitement avec la broche d'émeraude qui était censée interdire aux regards indiscrets d'admirer de trop près sa gorge.

— Nous avons regardé quelques modèles ensemble, expliqua-t-elle. Mais il en a eu vite assez, et il est parti pour son club, en me laissant carte blanche. Mme Thérèse a bien essayé de me persuader que ce n'était pas convenable à mon âge. Mais dès que j'ai vu cette robe, j'ai su que c'était celle qu'il me fallait.

Elle caressa du bout des doigts les boucles d'oreilles assorties à la broche.

— Le corsage est peut-être un peu... décolleté, non ?

— Mme Thérèse pourrait sans doute le reprendre d'ici demain. Et tu as bien autre chose à mettre ce soir, hasarda Sarah.

— Tu n'y penses pas ! Je l'ai commandée exprès pour le bal de la duchesse d'Avon ! répliqua Clarissa, qui commençait à s'impatienter. Et en plus, Englemere est odieux avec moi ces temps-ci. Quand on me verra là- dedans, il se rendra compte qu'il y en a de moins difficiles que lui !

Les deux amies se jaugeèrent, et Sarah comprit, à l'air obstiné de la jeune fille, que rien ne la dissuaderait de paraître ainsi vêtue.

Renonçant à s'obstiner en vain, elle ouvrit un tiroir de la commode et en tira un châle de tulle brodé de fils d'or.

— Ceci devrait aller parfaitement avec ta robe, dit-elle.

Clarissa regarda le châle avec une moue dubitative puis, apparemment satisfaite de voir que Sarah n'avait plus d'objection, consentit à cette menue concession.

— Oui, je crois que ça sera joli. Qu'en penses-tu, Lizette?

La couturière murmura quelques paroles d'approbation, puis drapa le châle autour des épaules de sa cliente. Peu convaincue par le résultat, Sarah lui fit signe de s'écarter, plia le châle en deux et en glissa les pointes sous les bras de Clarissa.

— Tu crois que tu pourras danser avec ça ? demanda-t-elle.

Clarissa fit deux tours sur elle-même en s'admirant dans la glace.

— Oui, ça me plaît. C'est moins... osé, j'en conviens.

Lorsque les deux amies firent leur entrée dans le salon, tous les regards se tournèrent vers elles. Manifestement, les efforts de lady Beaumont pour entretenir la conversation avaient vite tourné court, et un silence pesant régnait sur la pièce.

Clarissa fit une profonde révérence. Soulagée de la voir enfin apparaître, sa mère esquissa un sourire. Englemere s'approcha sans donner le moindre signe d'impatience. Pourtant, constata Sarah en jetant un coup d'œil à la pendule, elles avaient maintenant une bonne heure de retard.

— Je suis désolée de vous avoir fait attendre, mère. Je me suis souvent demandé ce que je ferais sans Harris. Eh bien, maintenant je le sais ! Il me faut trois fois plus de temps pour m'habiller!

— Tu es resplendissante, ma chérie ! N'est-ce pas, milord?

Elle tourna un regard anxieux vers le marquis, qui porta les doigts de Clarissa à ses lèvres.

— Nous voici récompensés de notre patience, déclara-t-il. Ce vert émeraude et ces fils d'or s'accordent à merveille avec vos cheveux de feu. Vous êtes éblouissante, Clarissa. J'ai l'impression que je vais faire bien des envieux ce soir !

— Merci, milord, répondit Clarissa en se trémoussant d'aise. Sarah, veux-tu sonner, qu'on nous apporte nos manteaux ?

Sarah hocha la tête et se dirigea vers le cordon de la sonnette. Clarissa fit mine de s'éloigner, mais Englemere la retint par l'épaule.

— Mes félicitations pour votre robe, ma chère, dit-il en attrapant les deux coins du châle. Permettez-moi de me régaler avant de devoir vous partager avec le tout-Londres.

Avec un sourire malicieux il entreprit d'enlever la fine étoffe des épaules de Clarissa.

— Englemere ! s'écria celle-ci d'une voix stridente, en lui saisissant les mains.

— Qu'y a-t-il, ma belle? s'étonna-t-il.

Comprenant qu'elle n'avait aucune raison valable de lui résister, Clarissa baissa les bras, et se figea, muette comme une statue.

Les doigts de Sarah s'immobilisèrent sur le cordon de la sonnette.

— Et voici la beauté enfin dévoilée ! s'exclama Englemere.

D'un geste théâtral, il enleva le châle... Le sourire disparut instantanément de son visage. La fine étoffe glissa de ses doigts et tomba sur le tapis.

— Cla-ri-ssa!

Lady Beaumont poussa un gémissement, porta les mains à sa poitrine, et s'effondra sur le canapé.

Rappelée à elle-même par le cri de sa bienfaitrice, Sarah lâcha le cordon. L'espace d'un instant, elle vit, sur le visage du marquis, une expression de profonde lassitude.

— Si je m'attendais..., murmura-t-il.

Sarah fouilla dans son réticule et en tira un flacon de sels. Tout en l'agitant sous le nez de lady Beaumont, elle ne put s'empêcher de contempler les deux fiancés.

Avec sa bravoure coutumière, Clarissa soutenait le regard d'Englemere sans broncher. Elle respira profondément, au risque de révéler plus encore les trésors à demi nus de sa poitrine, puis toisa son fiancé, fière et dédaigneuse.

— Si l'on vous a dit que j'étais au bord de la faillite, on a grossièrement menti, ma chère, dit Englemere d'une voix glaciale. Je n'ai nul besoin que ma future épouse aille exhiber ses charmes sur une scène, ou sur le trottoir, je vous assure !

— Vous m'insultez, Englemere, répliqua Clarissa en se baissant pour ramasser le châle qu'elle remit sur ses épaules. Allez, mère, levez-vous. Timms va apporter nos manteaux.

— N'inversez pas les rôles, Clarissa, répondit Englemere. C'est vous qui nous insultez, votre mère et moi, avec cette robe !

Il lui souleva le menton et la força à le regarder dans les yeux.

— Cette petite comédie a peut-être satisfait votre vanité. Mais voyez l'état de votre mère ! Et vous avez fait manquer la moitié de la soirée à miss Wellingford. Maintenant, cela suffit ! je vous donne vingt minutes pour mettre une robe décente.

Clarissa serra les dents, et lui jeta un coup d'œil noir.

— J'ai commandé cette robe pour le bal de ce soir, et je la porterai, déclara-t-elle. Si elle ne vous plaît pas, à qui la faute ? Il fallait rester chez la couturière, au lieu de vous échapper comme vous l'avez fait.

— Allons donc ! Vous saviez fort bien que je n'aurais jamais donné mon accord pour... ça !

Ils se défièrent du regard sans rien dire pendant quelques secondes. Enfin, malgré sa fureur, Clarissa baissa les yeux.

— J'ai dit vingt minutes ! C'est plus qu'il n'en faudra, considérant le peu qu'il y a à enlever. Lady Beaumont, veuillez demander à miss Wellingford d'aller aider Clarissa.

Timms entra, les manteaux posés sur le bras. Le marquis se tourna vers lui.

— Faites descendre la couturière de miss Clarissa, voulez-vous ? J'exige qu'on la congédie sur-le-champ.

Sur le point de sortir, Clarissa se retourna.

— Comment osez-vous... ?

—Ma chère, dit-il, coupant court à ses protestations, vous ne pensez sûrement pas que je garderai une domestique assez stupide pour habiller sa maîtresse comme une fille des rues !

Lady Beaumont poussa un gémissement. Sarah retint son souffle. Blême de rage, Clarissa leva la main pour gifler son fiancé, mais il lui saisit le poignet.

—Je ne m'y risquerais pas, si j'étais vous, dit-il calmement.

Clarissa libéra sa main d'un geste rageur, puis, faisant demi-tour, se dirigea vers la porte qu'elle claqua violemment en sortant.

Dans le vestibule, Sarah entendit un fracas de porcelaine brisée, et se demanda lequel des vases de Chine venait d'être immolé sur l'autel de la sainte fureur de Clarissa.

Elle sursauta en sentant une main sur son bras.

—Nous partons dans vingt minutes, dit le marquis, d'une voix où pointait une note de lassitude. Si Clarissa décide de rester à bouder dans son coin, libre à elle. Mais venez, je vous en prie. Je serais navré que vous manquiez la soirée à cause d'elle.

Il la regarda en esquissant un sourire, puis se dirigea vers la console.

— Chère lady Beaumont, je suis sûr qu'un petit remontant vous fera du bien...

La porte s'ouvrit avant qu'il ait pu saisir le flacon, révélant Timms, flanqué de trois laquais immobiles dans le vestibule parmi les débris de porcelaine qui jonchaient le sol de marbre.

Sarah monta au premier de nouveau, sans enthousiasme, n'osant s'imaginer l'état dans lequel elle allait trouver Clarissa. Le marquis aurait tout de même pu attendre d'être marié pour faire la leçon à sa fiancée !

A la surprise de Sarah, Clarissa changea de robe à une vitesse inattendue et, fait plus étonnant encore, sans un mot. Mais de toute évidence, ce n'était que partie remise. Il était malheureusement certain que le reste de la soirée ne se passerait pas sans incident.

Le marquis et lady Beaumont les attendaient dans le vestibule, revêtus de leurs manteaux de cérémonie. Lorsqu'elles parurent dans l'escalier, lord Englemere sortit une montre de la doublure de sa cape et la consulta; ostensiblement.

—Je constate que vous pouvez être ponctuelle quand vous le voulez bien! observa-t-il. C'est encourageant!

Occupée à ajuster le col de la cape que le valet venait de poser sur ses épaules, Clarissa fit mine de n'avoir pas entendu. Englemere s'approcha d'elle.

— Il se fait tard, dit-il. Vous souhaitez toujours y aller?

Clarissa ne lui accorda pas un regard. Ignorant superbement le bras qu'il lui offrait, elle se dirigea vers la porte. Lady Beaumont et le valet s'immobilisèrent, éberlués, et le flegmatique Timms lui-même dut s'y prendre à deux fois pour actionner la poignée de la porte. Sarah crut surprendre l'ombre d'un sourire sur les lèvres du marquis, qui haussa finalement les épaules, et offrit son bras à lady Beaumont.

La soirée était déjà bien avancée lorsqu'ils arrivèrent. Avant même qu'ils aient pu localiser leur hôtesse pour lui présenter leurs devoirs, un jeune homme blond, assez corpulent, les accosta.

—Dieu merci, vous voilà, Englemere ! Je commençais à me demander si je ne m'étais pas trompé de date !

—Désolé, Hal. Mesdames, permettez-moi de vous présenter mon ami Henry Mountbanke Waterman. Hal, voici lady Beaumont, miss Clarissa Beaumont et miss Sarah Wellingford.

Clarissa le gratifia d'un sourire radieux. Le jeune homme ouvrit la bouche, saisi d'admiration.

— Enchanté de faire votre connaissance, monsieur Waterman, dit-elle. Je meurs d'envie de danser. Me ferez-vous le plaisir?

Avant qu'elle ait pu lui tendre la main, Englemere l'arrêta.

—Hal sera ravi d'être votre cavalier plus tard, ma chère, dit-il. Mais tout d'abord, nous devons saluer la duchesse et trouver un siège pour votre mère !

Clarissa tenta en vain de dégager sa main.

— Allons, venez, ma chère, insista le marquis de la voix cajoleuse qu'on utilise pour flatter un enfant rebelle. Mal, que dirais-tu d'inviter miss Wellingford? Rassurez-vous, Sarah, il a l'air d'un ours, mais il est doux comme un agneau.

Le marquis fit semblant de ne pas aviser le coup d'œil haineux de Clarissa.

« Voilà qui s'appelle jouer avec le feu », songea Sarah en les regardant s'éloigner. Elle se tourna vers le géant blond qui attendait, la bouche toujours grande ouverte, et lui sourit.

— Je suis sûre que Clarissa dansera avec vous plus tard, dit-elle, mettant un terme à un silence qui menaçait de se prolonger indéfiniment.

Waterman revint à lui en sursautant.

— Oh, très peu pour moi, m'dame ! Toutes ces froides beautés me terrifient. Elles me rappellent ma mère. Je suis ici pour danser avec vous !

— Avec moi ? dit Sarah en ouvrant de grands yeux.

— Nicky nous a dit que ce goujat de Findlay tournait autour de vous. Il paraît que vous avez besoin de quelqu'un pour vous... comment a-t-il dit, déjà ?

— Pour me servir de paravent ? suggéra-t-elle malicieusement.

— C'est ça ! Avouez que j'ai le physique de l'emploi ! Rien de tel pour boucher le paysage ! D'habitude, je fais les réceptions comme la peste. Mais j'ai pas eu le choix : c'est mon meilleur ami.

— Lord Englemere ?

— Oui. Vous ne pensez tout de même pas que je parlais de Findlay ! Celui-là, il n'est pas fréquentable !

Sans même faire semblant de s'offusquer de ce commentaire peu charitable, Sarah se laissa entraîner dans la danse. Malgré sa corpulence, Hal se révéla excellent danseur, ce qui ne laissa pas de surprendre sa cavalière.

— Pourquoi n'aimez-vous pas sortir, monsieur Waterman ?

— A cause des femmes. Elles me font une peur bleue ! Je crains de leur faire mal, vous comprenez ? De leur marcher sur le pied, ou de leur serrer le bras trop fort...

Il baissa les yeux vers elle, subitement inquiet.

— Vous n'êtes pas trop fragile, j'espère ?

— Mais non, rassurez-vous !

— Le pire, c'est qu'il y en a qui rêvent tout de même de m'épouser ! Je sais bien que, physiquement, je ne fais pas le poids... du moins pas dans le bon sens ! Mais pour leurs mamans, ça n'a pas d'importance : j'ai de l'argent.

— Vous êtes trop modeste, monsieur Waterman. Je suis sûre que si les femmes recherchent votre compagnie, ce n'est pas seulement pour votre argent. Vous êtes très bien de votre personne, vous savez !

Hal tressaillit et faillit manquer un pas. Sarah le remit obligeamment en rythme.

— Nick m'avait prévenu que vous étiez gentille, madame, mais là, vous y allez un peu trop fort ! Mon valet se plaint qu'il n'arrive pas à m'habiller correctement. Et ma mère dit que je suis la plus grande déception de sa vie !

— C'est trop injuste ! s'exclama Sarah dans un élan de sympathie. Mais je suis sûre qu'elle dit cela sans le penser. J'ai bien peur d'avoir beaucoup déçu la mienne, moi aussi.

— Cela m'étonnerait, répliqua-t-il avec conviction. Je n'ai pas grand-chose dans la tête, mais Nicky, lui, sait ce qu'il dit ! Il vous aime bien, et il ne se trompe jamais. Et puis...

Il s'interrompit soudain, l'air contrarié.

— Zut, ma mère m'appelle ! Je parie qu'elle va encore me glisser une pimbêche dans les pattes ! Désolé, miss, faut que j'y aille !

Toujours en dansant, il l'entraîna vers l'autre extrémité de la pièce.

— J'ai promis à Nicky de vous confier à Ned. Aussi, je n'ai pas le choix. Vous ne m'en voulez pas trop ?

Sarah le rassura d'un sourire.

— Pas du tout, monsieur Waterman. J'ai beaucoup apprécié cette danse. Et aussi votre conversation !

— Vrai de vrai ? s'écria-t-il, le visage éclairé par un timide sourire. Vous le direz à ma mère, n'est-ce pas ?

— A supposer que miss Wellingford ait envie de faire la conversation à ton auguste maman ! dit une voix juste derrière elle. Si tu me présentais, Hal ?

Waterman salua le nouveau venu d'une solide bourrade dans le dos.

— Ne vous offusquez pas, miss Wellingford, Ned me taquine toujours ! Sir Edward Austin Greeves, miss Wellingford... Ouvrez l'œil, gibier de potence ! Findlay est là-bas...

Il désigna discrètement la porte.

— Holà! ma mère s'impatiente! Bon, je vous laisse. Serviteur, miss Wellingford !

Avec une célérité inattendue, il fit demi-tour et s'éloigna.

Sarah se tourna à son tour vers l'autre extrémité de la pièce. Comme s'il attendait ce moment, sir James Findlay s'inclina cérémonieusement.

Edward lui prit la main.

— Voulez-vous danser, miss Wellingford?

Elle bredouilla quelques paroles d'acceptation et le suivit, tendue comme la corde d'un arc, sentant sur elle le regard insistant et narquois de Findlay. Il la contemplait avec un rictus satisfait, attendant son heure comme un oiseau de proie.

— Etes-vous envoyé par lord Englemere vous aussi? s'enquit-elle en essayant de chasser sir James de son esprit. Comme c'est étrange!

— Nick est mon ami. J'ai eu maintes fois l'occasion de m'en rendre compte. Tant qu'il veillera sur vous, vous n'aurez rien à craindre... de ce côté-là.

Il jeta un coup d'œil significatif en direction de Findlay.

Sarah comprit seulement alors le sens des paroles de Waterman. Le fiancé chevaleresque de Clarissa avait demandé à deux de ses amis d'assister à la réception pour veiller sur elle et... qui sait? lui faire la cour. Elle eut une lueur d'espoir, qui s'éteignit aussitôt. A supposer qu'elle le veuille, elle n'avait plus le temps de trouver un nouveau soupirant. Seulement, Englemere n'en savait rien... Des larmes de reconnaissance mêlée de regret lui brûlèrent les yeux.

— Je ne me souviens pas de vous avoir vu à Londres, sir Edward, dit-elle en s'efforçant de penser à autre chose. Avez-vous horreur des réceptions, comme M. Waterman?

— Je sors le moins souvent possible, en effet, expliqua-t-il. Quitte à ruiner le peu de crédit que j'ai auprès de vous, je dois reconnaître que je viens rarement à Londres pendant la saison. Je suis un provincial, en quelque sorte.

Il avait fait cet aveu avec réticence, s'attendant sans doute à ce qu'elle lui reproche son manque de sociabilité. Il ignorait encore que, pour Sarah, la campagne signifiait le calme, la sécurité, la stabilité.

— Comme vous avez de la chance ! s'exclama-t-elle. Si je pouvais passer ma vie à Wellingford, j'en remercierais le ciel chaque jour !

Sentant que sa sincérité avait quelque peu troublé sir Edward, elle ajouta, sur un ton plus léger :

— Où sont vos terres, sir Edward ?

— Dans le Kent. J'éleve des chevaux, et j'ai quelques milliers d'arpents de cultures. Mais je doute que cela vous intéresse beaucoup.

— Au contraire ! Depuis la retraite de notre intendant, c'est moi qui m'occupe de Wellingford. Etes-vous au courant des méthodes de M. Coke ?

— Bien sûr ! dit-il, surpris et ravi à la fois. J'ai assisté à la conférence qu'il a donnée à Holkham l'automne dernier. Voulez-vous que je vous raconte ?

Sarah ne se fit pas prier. Ned se lança alors dans un compte rendu détaillé de la conférence, et elle se passionna pour les détails de la culture des navets, de l'orge et du blé, de l'élevage du bétail et des moutons. Elle était tellement absorbée qu'elle en oublia Findlay, et fut toute étonnée de se trouver nez à nez avec lui au bord de la piste de danse.

— Bonsoir, miss Wellingford, dit-il en baisant sa main. La prochaine danse est pour moi.

— Miss Wellingford souhaite prendre un rafraîchissement. Je l'accompagne au buffet, objecta sir Edward.

— Je m'en charge, répliqua le baron en tendant le bras vers Sarah. Ensuite, nous danserons.

— Miss Wellingford et moi étions en train de bavarder, sir James. Votre danse attendra.

Mais au lieu de s'effacer, Findlay leur coupa la route, et posa la main sur l'épaule de Sarah.

— J'ai moi aussi des choses à dire à miss Wellingford, décréta-t-il. Comme je la connais depuis plus longtemps que vous, j'ai la priorité.

Sarah sentit les doigts du baron s'enfoncer dans sa chair. Elle grimaça de douleur. Le regard de sir Edward se posa sur la main de Findlay.

— Si vous avez décidé de faire un esclandre, monsieur, dit-il d'un ton menaçant, laissez-moi vous dire que l'endroit est mal choisi. Mais si vous y tenez, sachez que je suis votre homme !

— Messieurs, je vous en prie ! interrompit Sarah, voyant que plusieurs invités observaient la scène, intrigués. Pas de querelle ici ! Sir Edward, je meurs d'envie de reprendre notre conversation, qui m'intéresse au plus haut point. En attendant, j'irai avec sir James.

— Je ne vois pas pourquoi, répliqua sir Edward, calme et résolu.

— Je crois, que c'est... préférable, expliqua-t-elle.

A contrecœur, elle quitta le bras de son cavalier. Mais en voyant le sourire sardonique et triomphant de sir James, elle s'empressa d'ajouter :

— Je tiens à vous remercier, sir Edward. Cette conversation m'a passionnée plus qu'aucune autre depuis mon arrivée à Londres.

— Tout le plaisir a été pour moi ! Et surtout, n'hésitez pas à m'appeler en cas de besoin !

Aussitôt, Findlay entraîna Sarah dans le vestibule. Une fois à l'écart des regards, il tira de sa poche un mouchoir de batiste, et l'agita sous son nez.

— Chaque fois que je le rencontre, j'ai l'impression d'être dans une écurie ! Je me demande ce que vous avez trouvé de si intéressant dans sa conversation !

— Les écuries, justement, répliqua-t-elle sèchement.

— Allons donc ! Je suppose que mon intervention a été un grand soulagement pour vous, dit-il d'une voix cauteleuse qui souleva le cœur de Sarah. Ce n'est pas gentil d'essayer de me rendre jaloux. Vous avez failli réussir. Mais ces champions de la dernière heure arrivent trop tard, de toute manière.

— A vous entendre, on croirait qu'il s'agit d'un jeu !

— C'en est un, en effet, dit-il avec un rictus suffisant. Un jeu auquel j'ai bien l'intention de gagner.

Comme elle ouvrait la bouche, il leva la main.

— Oui, je sais ! Je ne vous ai pas demandé votre main encore. Et je n'ai donc pas votre réponse. Cependant...

Son visage s'assombrit.

— Je ne sais pas pour quelle raison Englemere se mêle de tout ça. Mais qu'importe ! Aucun de ses amis n'est digne de vous et, de toute façon, il n'est plus temps de gagner leur cœur. Le premier, en plus de sa corpulence grotesque, est affublé d'une mère auprès de laquelle cette mégère que vous considérez comme votre meilleure amie passerait pour sœur de la Charité. Quant à Greeves... ! Je me demande ce qu'il sait faire en dehors de donner de l'avoine aux chevaux !

— Il se trouve, répliqua Sarah d'une voix polaire, que j'adore la campagne, et qu'à mes yeux sir Edward est à la fois intéressant et plein d'esprit !

— Ah vraiment ? Je crois que notre voyage de noces sera on ne peut plus bucolique ! J'en meurs d'impatience !

Sans ménagement, il la força à passer dans une petite antichambre. Soudain alarmée, Sarah s'immobilisa.

— Sir James, s'exclama-t-elle, qu'allez-vous.. ?

— N'ayez pas peur, ma colombe. Je n'ai nullement l'intention de vous compromettre. D'ailleurs, la chose est déjà faite avec Englemere ! Mais je vous préviens, vous perdez votre temps : il est bien trop malin pour se laisser prendre à vos manigances.

— Qu'insinuez-vous, monsieur ? protesta Sarah, horrifiée, en faisant un pas en arrière vers la porte-fenêtre qui donnait sur le jardin. Jamais je n'ai eu l'intention de piéger lord Englemere !

Findlay hocha la tête, l'air narquois.

— C'est fort sage de votre part. Car même si cette commère de lady Jersey le surprenait la main dans votre corsage, il ne se tiendrait pas obligé de vous épouser.

— Comment osez-vous ! s'écria-t-elle, au comble de l'indignation.

— Oh, pour vous, j'oserais n'importe quoi, ma colombe. N'ai-je pas déjà écarté deux de vos soupirants ?

Il fit un pas vers elle. Sarah battit en retraite, jusqu'au moment où elle sentit la porte-fenêtre dans son dos. Findlay lui prit les mains, et la serra contre lui, tout en la déshabillant du regard avec une lenteur insolente. Il s'attarda tout d'abord sur son visage, puis sur son cou, et fixa enfin sa poitrine avec une insistance insoutenable.

— Vous serez à moi, et à personne d'autre, souffla-t-il d'une voix rauque.

Sarah se figea, restant de glace tandis qu'il suivait de l'index le contour de ses lèvres.

— Moi seul connais les trésors de votre beauté et de votre esprit, ma colombe. Vous réagissez à la moindre suggestion. Je trouve cela... terriblement excitant !

Il se rapprocha, les yeux brûlant d'une horrible concupiscence. Sarah crut qu'il s'apprêtait à l'embrasser et sentit son cœur se soulever. Tout en sachant qu'elle ne pouvait le repousser vraiment, elle chercha désespérément un moyen de retarder l'inéluctable.

— Sir James, dit-elle, haletant d'angoisse, pourquoi vous donner tant de peine pour me séduire ? Vous savez parfaitement que je ne vous aime pas et ne répondrai jamais à vos... avances.

— L'amour, la haine, répliqua-t-il en haussant négligemment les épaules. Quelle différence ? Il n'y en a aucune à mes yeux. Je vous enseignerai le plaisir, ma jolie, et vous aimerez cela, je vous le garantis !

— Vous semblez bien sûr de vous ! répliqua-t-elle en essayant de le repousser.

— En effet, dit-il en riant. Et pourquoi pas ? Je n'ai plus de rivaux, et vous... vous n'avez plus de temps.

Elle sentit son souffle précipité sur son visage comme il se penchait pour lui embrasser les cheveux.

— Et je vous enseignerai l'art de me plaire, reprit-il.

Il lui saisit la main, et enleva lentement son gant, pour mieux baiser son poignet. Oubliant qu'elle ne pouvait lutter contre lui, Sarah, écoeurée, essaya de libérer sa main — en vain. Il la maintenait contre lui, comme pour lui prouver qu'il pouvait sans effort la tenir à sa merci.

— Parfait, dit-il avec un sourire satisfait. Je vois que vous apprenez l'obéissance. Vous finirez à genoux devant moi, vous ferez mes quatre volontés.

Dans un ultime sursaut de révolte, Sarah parvint à se libérer. Alors, oubliant ses résolutions, elle le gifla de toutes ses forces.

Il la contempla un instant, interdit, incrédule. Puis il porta lentement la main à sa joue. Une lueur menaçante brillait dans ses yeux... Avant qu'elle puisse esquisser le moindre geste, il la plaqua contre le mur et bâillonna sa bouche.

—Vous n'auriez pas dû faire cela, ma colombe, dit-il d'une voix frémissante.

Il saisit la main qu'il avait baisée et l'approcha de la flamme d'une chandelle. Sarah poussa un cri, étouffé par la main de Findlay, toujours pressée sur sa bouche.

— Le plaisir et la douleur se ressemblent tellement! chuchota-t-il avec jubilation. Ne l'oubliez jamais, ma douce colombe !

Les larmes coulèrent sur les joues de Sarah. Elle se mordit la lèvre pour s'empêcher de hurler de nouveau. La douleur était atroce, noyait tout, épuisait ses dernières forces. Lorsqu'elle diminua enfin, elle crut que ses jambes allaient fléchir.

Puis, enfin, Findlay relâcha son étreinte.

—Je serai absent de Londres pendant un jour ou deux, reprit-il sur le ton de la conversation. Je dois faire quelques préparatifs pour vous recevoir. Et transférer des fonds. De quelle somme aurai-je besoin?

La question était destinée à mettre le point final à l'humiliation de Sarah, car il savait parfaitement le montant de la dette. Dans un sursaut de fierté rageuse, elle se redressa et le toisa avec mépris.

— Neuf mille huit cent cinquante-six livres ! déclara-t-elle entre ses mâchoires serrées.

Ayant dit cela, elle le repoussa d'une main et détourna les yeux.

Findlay eut un rire mauvais.

— Courageuse, par-dessus le marché ! Si vous saviez combien il me tarde de vous épouser ! A jeudi, donc, et tâchez de ne pas enflammer d'autres cœurs entretemps ! Je trouverais fort ennuyeux d'avoir à écarter leurs carcasses de mon chemin lorsque je viendrai vous demander votre main.

La douleur reflua par vagues successives. Lorsque Sarah retrouva la force d'ouvrir les yeux, Findlay avait disparu. Elle s'appuya, chancelante, sur la console, prise d'une épouvantable nausée.

Au bout d'un moment, elle sortit en titubant sur la terrasse, se dirigea vers les buissons, et se laissa tomber sur un banc à l'abri des regards. Combien de temps y resta-t-elle, prostrée, sanglotante? Elle n'aurait su le dire. Sentant ses forces revenir, elle se leva, et s'enfonça dans le sentier obscur qui descendait vers la rivière.

Elle déboucha dans une clairière déserte, et rencontra la rambarde métallique de l'embarcadère. Un brouillard épais flottait sur l'eau, et les torchères faisaient des halos irréels dans la brume. Soulagée de ne voir personne dans les environs, elle s'assit sur la margelle de pierre léchée par le clapotis de la rivière.

Epouser Findlay ! Il n'en était plus question.

Mais dans ce cas, Wellingford était bel et bien perdu.

Marshall Beckman était parti, et le baron hors de question. Waterman, pour sa part, n'aurait sans doute jamais le courage de se déclarer, même s'il en avait envie. Restait sir Edward. Mais comment l'aborder?

—Cher sir Edward, murmura-t-elle en essayant d'imaginer la scène, vous m'avez invitée à m'adresser à vous en cas de besoin. Auriez-vous l'immense amabilité de m'épouser, pour me sauver de sir James? Oh, et pendant que j'y suis, il me faudrait dix mille livres d'ici demain !

Impossible !

Il fallait bien qu'elle se marie, pourtant. Il n'y avait pas d'autre solution. Elle avait certes envisagé de se faire engager comme gouvernante, et de confier à sa tante Sophrina le soin de lancer Lizbet dans le monde. Lizzie était adorable et ravissante. Même sans dot, elle constituait un beau parti. Peut-être même trouverait-elle un mari assez riche pour se charger de l'éducation de ses autres sœurs... Pendant un temps, ce projet lui avait paru réalisable. Hélas, les

objections n'avaient pas tardé à surgir. Sophrina pourrait sans doute recueillir Lizbet, mais que deviendraient Meredyth, Cecily, Emma... et Colton, l'unique garçon? Si elle trouvait à se placer comme gouvernante, elle voyait mal ses employeurs héberger le reste de la tribu par-dessus le marché! Et qui payerait les études de Colton à Eton, sans parler du trousseau de Lizbet pour la saison ? Enfin, si Colton n'héritait pas de Wellingford, il n'aurait plus aucune chance de faire carrière dans l'armée, comme il l'ambitionnait.

En revanche, si elle-même se résolvait à épouser Findlay en dépit de tout, elle pourrait donner une dot à ses sœurs, qui pourraient alors faire de beaux mariages. Colton finirait ses études à Oxford, et achèterait la charge d'officier des hussards dont il rêvait, à moins qu'il n'administre le domaine familial. Dans ce cas, elle, Sarah, pourrait faire restaurer Wellingford et racheter le mobilier vendu par son père...

Wellingford... Aussitôt, la demeure apparut devant ses yeux, avec son immense vestibule élisabéthain, ses colombages où grimpaient les rosiers, ses deux ailes élégantes et leurs fenêtres palladiennes inondées par le soleil de l'après-midi. Si elle n'agissait pas, tout cela serait perdu pour toujours.

Mais il lui restait une opportunité d'éviter le désastre.

Avec un peu de chance, si elle ne donnait pas satisfaction à Findlay, il la renverrait peut-être là-bas... Mais ce fragile espoir, très vite, lui apparut comme chimérique. Selon toute vraisemblance, ce scélérat chercherait plutôt à la punir qu'à la bannir.

De toute façon, il souhaitait sûrement avoir un héritier... A l'idée de ce qu'elle devrait endurer pour le lui donner, la jeune femme frissonna.

Prise d'un haut-le-cœur, elle fit quelques pas entre les buissons puis, revigorée par la fraîcheur de la nuit, s'aventura sur la berge.

La rivière coulait paisiblement à ses pieds, et elle se laissa bercer par le murmure réconfortant des eaux calmes, vaguement tentée de se laisser emporter par elles, et d'y trouver l'oubli des minutes affreuses qu'elle venait de vivre.

—Miss Wellingford? Que faites-vous seule dans ce brouillard ?

Sarah sursauta, et faillit perdre l'équilibre.

— Attention !

Lord Englemere se précipita pour la retenir.

— Vous ne devriez pas vous promener si près de la rivière. Vous avez failli...

Soudain, il s'interrompit, et la dévisagea.

Il lui avait fallu un moment pour aviser ses cheveux défaits, ses traits rougis et sa robe froissée. Fermant les yeux, Sarah chercha désespérément quelque chose à dire pour détourner son attention.

— Vous avez l'air bouleversée, miss Wellingford. J'espère que mes amis ne vous ont pas importunée.

— Bien sûr que non. Au contraire ! Ils sont charmants et je dois vous remercier de les avoir envoyés vers moi. Ce sont d'excellents cavaliers, mais j'avoue que la danse m'a épuisée. J'avais besoin... de prendre l'air, voilà tout.

Il contempla la berge sans rien dire, et Sarah en profita pour changer de sujet.

— Mais vous-même, dit-elle, que venez-vous faire ici ?

Il l'observa attentivement avant de répondre :

— Ma douce fiancée persiste à me traiter comme un pestiféré. A peine avait-elle salué la duchesse qu'elle s'est précipitée dans les bras de Wexley. Au bout d'un moment, j'ai fini par trouver le spectacle assez déprimant, et je suis sorti pour fumer mon cigare. Oui, je sais, c'est une habitude déplorable, mais que voulez-vous...

— Je vous laisse à votre vice, répondit-elle avec un pâle sourire.

Elle fit un pas en direction du sentier, mais Englemere la rattrapa.

— C'est encore un coup de Findlay, je parie, dit-il en la regardant dans les yeux.

— Il faut que je rentre.

Il la tira doucement par le bras.

— Pourquoi ne pas vous confier à moi, Sarah ? Votre situation est donc si grave ?

— Vous ne pouvez en avoir idée ! s'écria-t-elle, donnant libre cours à son amertume. Mon père a tout bradé : l'argenterie, les meubles, tout ce qui avait la moindre valeur, aussi infime soit-elle. Sans parler des bijoux de ma mère. Les portraits de nos ancêtres ornent les châteaux partout en Angleterre !

Elle marqua une pause, surprise de s'être laissée aller à cet aveu devant lui. Elle en avait déjà trop dit et, en même temps, n'avait plus envie de s'arrêter, comme si le poids du passé était soudain trop lourd à porter.

— Il a vendu toutes les terres qu'il pouvait, reprit-elle, engagé tout ce qu'il ne pouvait vendre, sans jamais ramener un seul penny à la maison. Si bien que le jour où il a eu la bonne idée de se rompre le cou à cause d'un pari stupide, nous nous sommes retrouvés sans un sou, ou presque.

Elle s'interrompt un moment, et détourna les yeux vers la rivière avec une moue désabusée.

— Grâce à Dieu, il ignorait que les livres avaient de la valeur aussi. J'ai vendu la bibliothèque. Cela nous a permis de tenir jusqu'à présent.

— La saison n'est pas encore finie, Sarah ! Débarrassez-vous de Findlay ! Vous n'envisagez pas sérieusement de l'épouser, tout de même !

— Épouser Findlay ? s'écria-t-elle avec un rire strident, presque hystérique. J'ai la chair de poule rien qu'en le voyant ! Mais que la saison soit bientôt finie ou pas, quelle importance ? Je n'ai plus le temps d'attendre.

Il fronça les sourcils. Soudain, Sarah fut prise de l'envie désespérée de tout lui expliquer, afin qu'il ne pense pas qu'elle était simplement lasse d'être pauvre, et de vivre d'expédients.

— Vous ne savez pas encore tout, reprit-elle. Voyant qu'il n'avait plus rien à marchander, mon père a emprunté dix mille livres en hypothéquant Wellingford.

— Comment a-t-il pu ? Le domaine est sûrement inaliénable !

— Mais non ! Un de nos ancêtres, furieux de voir que son fils avait pris le parti de Cromwell, a demandé au roi de lever l'inaliénabilité. Elle n'a jamais été rétablie.

Le regard de Sarah erra quelques secondes au-delà de la rivière, puis elle enchaîna d'une voix sourde :

— Nous n'avons découvert cette dette que six mois après sa mort, lorsque les créanciers se sont adressés à notre notaire. Ils ont consenti à nous octroyer trois mois de plus. Le délai expire vendredi.

— Seigneur!

— Je sais que c'est peu de chose à côté des sommes qu'on perd au jeu, dit-elle tristement. Mais pour nous, c'est énorme. Nous sommes acculés. J'espérais tenir jusqu'à ce que ma sœur Elizabeth ait l'âge de faire ses débuts. Mais nous ne pouvions plus attendre. Etant l'aînée, il a fallu que je me lance. Et comme le délai vient à expiration, sir James est mon ultime espoir.

— Vous n'avez pas d'autre famille?

Sarah secoua la tête.

— Mes parents étaient tous les deux les derniers survivants. Il ne nous reste que ma grand-tante Sophrina... et si nous perdons Wellingford, elle ne pourra tous nous héberger.

Elle prit une profonde inspiration, puis conclut :

— Je ne vais pas me contenter de me croiser les bras en regardant les miens mourir de faim, dispersés loin de moi chez de vagues parents comme... comme des meubles mis au rebut. Je ferai tout, jusqu'à mon dernier souffle, pour que mes sœurs se marient et que mon frère conserve ses droits sur Wellingford et sur son avenir. Vous en feriez autant, j'en suis sûre !

Nicholas admira l'étincelle de fierté et de noblesse qui brillait dans les yeux de Sarah.

— Oui, admit-il.

A sa grande surprise, Sarah n'éprouva aucune honte d'avoir ainsi dévoilé la déchéance de sa famille. Au contraire, elle se sentait comme libérée, réconfortée, un peu moins seule.

— Il faut que je rentre.

Englemere fit un pas pour l'accompagner. Elle l'arrêta d'un geste.

— Non, je vous en prie, restez! Vous n'avez pas fini votre cigare, et il ne faudrait pas qu'on nous voie rentrer ensemble.

Englemere hocha la tête à contrecœur.

— Allez, si vous le désirez. Mais je ne m'avoue pas vaincu. Il y a sûrement une meilleure solution.

— J'apprécie votre sollicitude, milord. Mais les choses sont ainsi, l'on n'y peut rien.

— Ce n'est pas si sûr : Dieu merci, nous ne sommes pas encore à vendre.

Il lui prit la main et, comme il la portait à ses lèvres, ses doigts effleurèrent la brûlure. Sarah poussa un cri de douleur.

— Vous vous êtes blessée? s'exclama-t-il. Faites-moi voir cela.

Elle tenta de lui dissimuler sa plaie, mais le moindre mouvement ne servait qu'à rendre la douleur plus aiguë.

— Voilà ce qui arrive quand on se promène seule dans le brouillard, reprocha-t-il en tournant le bras de Sarah vers la lueur vacillante d'une torche.

Mais soudain il se figea et la dévisagea, interdit.

— Ce... ce n'est rien, balbutia-t-elle. J'ai renversé une chandelle.

Il la regarda de nouveau, nullement convaincu. Ses traits se durcirent, et il étouffa un juron en lui lâchant le bras.

— Où est Findlay? demanda-t-il.

Elle le considéra, désemparée.

— Pour... pourquoi? balbutia-t-elle, angoissée.

— Je vais vous reconduire auprès de lady Beaumont. Je crois que le baron a besoin d'une bonne leçon.

Sarah mit un certain temps à saisir le sens de ses paroles.

— Oh, non ! N'en faites rien, je vous en supplie ! s'écria-t-elle, épouvantée à l'idée que Findlay se vengerait sur elle si Englemere s'en prenait à lui. Je vous en conjure, milord, si mes désirs ont la moindre importance pour vous, n'intervenez pas !

Englemere la considéra, immobile, pendant un long moment.

— Bien, dit-il enfin. Il en ira à votre guise... pour le moment.

— Merci, milord. Maintenant, il faut que j'y aille.

— N'épousez pas sir James, insista-t-il d'une voix rauque.

— Je n'ai pas le choix, répondit-elle d'une voix douce, mais résolue. Toutefois, en dépit de mes problèmes momentanés, je ne me laisserai pas mener comme un agneau à l'abattoir. Et je n'ai pas l'intention de me soumettre, encore moins de disparaître, comme les malheureuses qui m'ont précédée ! Sir James apprendra à ses dépens que je peux me défendre. Je sais me servir d'un pistolet.

Elle eut un sourire désabusé, puis ajouta :

— Il se peut que l'un de nous ne survive pas à la nuit de noces. Mais au moins, j'aurai sauvé Wellingford.

— Sarah...

— Il n'y a rien d'autre à dire, milord. Merci pour votre sympathie.

Cette fois, il la laissa aller. Au moment de disparaître entre les arbres, la jeune femme se retourna. Elle ne vit que la lueur rouge de son cigare, tourné vers elle, dans la nuit.

De retour au château, elle se fit panser le poignet par une domestique compatissante, à qui elle raconta qu'elle avait renversé une chandelle allumée. Puis, après avoir hâtivement raccommodé son gant, elle se mit en quête de lady Beaumont.

— Dieu merci, vous voilà! s'exclama celle-ci en la voyant. Où donc étiez-vous passée, mon enfant? Venez, j'ai absolument besoin de vous!

— Remettez-vous, lady Beaumont. Je vais vous apporter vos sels.

— Il est bien question de cela, ma fille! Allez me chercher Clarissa immédiatement!

Sarah sentit que le scandale tant redouté avait enfin éclaté.

— Qu'a-t-elle fait encore pour vous mettre dans cet état, milady? s'enquit-elle, prise d'un sombre pressentiment.

— La misérable! s'exclama lady Beaumont. Non contente de snober — je dis bien snober! — la duchesse d'Avon, elle est allée se pendre au cou de Wexley. Trois fois! Ils ont dansé ensemble trois fois! Aux yeux de tout le monde! Et si vous aviez vu comme il la serrait. C'était tout simplement indécent!

— Je reconnais que ce n'était guère convenable, mais ils se connaissent depuis longtemps, et...

— Il ne s'agit pas de cela, ma fille! Oh, si je pouvais, j'étranglerais ce Wexley de mes propres mains! Mais vous ne savez pas tout! Non content de s'exhiber avec ma fille, ce malotru a eu le front de lui embrasser goulûment le poignet au milieu de la deuxième danse. Et il a pris son temps, permettez-moi de vous le dire! Sous les yeux de la comtesse Lieven, en plus! Et pour couronner le tout, Englemere a choisi ce moment pour arriver!

— Il n'a pas dû aimer cela!

— Lui aussi, je l'étranglerais volontiers. Quelle mouche l'avait piqué de malmener ma pauvre Clarissa, tout ça parce que sa robe avait le malheur de lui déplaire? C'est à cause de lui qu'elle est arrivée au bal dans tous ses états!

Sarah essaya de suggérer que Clarissa avait aussi des torts dans cette affaire, mais lady Beaumont avait manifestement décidé de rendre Englemere responsable de tout.

— Personne n'a entendu ce qu'il lui a dit, mais ce n'était sûrement pas gentil, parce que...

Lady Beaumont s'interrompit, comme si elle hésitait à aller au bout de sa phrase.

— ... parce que ma pauvre chérie a réagi très violemment.

Sarah retint son souffle, redoutant la suite. Lady Beaumont contempla le mur en face d'elle, l'air désespéré.

— Elle l'a giflé.

— Ici ? En pleine salle de bal ? s'exclama Sarah, éberluée.

— En plein visage ! A mon avis, il en portera la marque pendant plusieurs jours.

Visiblement satisfaite à cette idée, elle sourit brièvement. Puis, revenant à son souci du moment, elle se leva d'un bond.

— Englemere n'a rien dit. Il l'a traînée dehors. Si vous aviez vu son regard ! On aurait dit qu'il allait la tuer.

Elle prit Sarah par le bras, et lui montra la porte du salon de repos.

— Je ne saurais intervenir, milady, protesta Sarah. Ils sont sûrement en train de s'expliquer, et je...

— Mais la vie de ma fille est en danger ! Son avenir aussi, bien entendu. Oubliez-vous tout ce que j'ai fait pour vous ?

Sarah soupira. Autant se retrouver face à face avec sir James plutôt que d'interrompre une querelle d'amoureux ! Mais lady Beaumont l'implorait du regard, et, une fois de plus, elle n'osa se dérober...

— Je vais voir ce que je peux faire, promit-elle.

— Mes sels ! gémit lady Beaumont en allant s'effondrer sur le sofa. Non, je les trouverai toute seule. Courez, ma fille. Sauvez ma Clarissa !

L'effet de mélodrame était parfait, songea Sarah, amusée malgré elle, en se dirigeant vers la porte.

Quelques invités formaient un attroupement dans le vestibule. Sarah leur fit signe de se disperser et s'approcha de la porte du salon.

La voix d'Englemere parvint à ses oreilles, à la fois forte et posée.

— ... supporter que vous vous donniez en spectacle avec ce bellâtre enrubanné et simple d'esprit !

— Bellâtre? s'emporta Clarissa. Vous dites cela parce qu'il s'habille mieux que vous. Et lui, au moins sait comment on traite une dame.

— En embrassant la fiancée d'un autre devant tout le monde? Vous parlez d'un gentilhomme! En ce qui me concerne, je sais parfaitement comment on traite une dame... quand j'en rencontre une !

Sarah poussa un gémissement. Les choses s'annonçaient mal ! Elle poussa la porte et entra.

— Je vous en prie, un peu de retenue ! implora-t-elle. Au moins, parlez moins fort !

Autant s'époumoner dans la tempête ! Ni l'un ni l'autre ne sembla l'avoir entendue.

— J'en ai assez de vos réflexions et de vos insultes ! Ce n'est pas une bague que vous m'avez donnée, mais une chaîne et un boulet !

D'un geste rageur, Clarissa arracha le rubis de son doigt.

— Si elle vous embarrasse, je veux bien la reprendre, répliqua Englemere.

Horriifiée, Sarah s'avança et referma les doigts de son amie sur le bijou.

— Ne fais pas cela, Clarissa. Tu le regretteras !

— Ne t'en mêle pas, Sarah, répondit Clarissa en l'écartant d'un geste, avant de déposer la bague dans la main tendue du marquis. Cher lord Englemere, reprit-elle, je suis absolument navrée de vous décevoir, mais je me rends compte que nous ne sommes pas faits l'un pour l'autre : je n'ai pas le moindre goût pour l'esclavage!

Sur ce constat péremptoire, elle se dirigea vers la porte, superbe et dédaigneuse.

— Harpie ! laissa tomber Englemere.

Sarah s'élança après son amie.

— Clarissa, ne...

Le marquis la retint par le bras.

— Non, Sarah, cette fois, je vous demande de ne pas intervenir.

Elle se retourna et le dévisagea, stupéfaite.

— Ne me dites pas que... vous l'avez fait exprès?

Le marquis baissa les yeux, l'air embarrassé.

— Si, je l'ai fait exprès, mais avant de m'adresser des reproches, n'oubliez pas qu'il s'agissait de ma vie. Aux grands maux les grands remèdes !

— Je commence à comprendre, murmura-t-elle, encore incrédule.

— Cela n'a pas été tout seul ! Je commençais à craindre que son ambition ne l'emporte sur sa vanité.

— Vous êtes injuste, milord ! Je reconnais que son caractère a besoin de... s'améliorer. Mais on ne peut accuser Clarissa de rechercher un titre de noblesse. Autant que je sache, le duc de Gresham a...

— Vous avez raison. C'était injuste de ma part, reconnut-il en se passant la main dans les cheveux. Croyez-moi, si j'avais pensé un seul instant qu'elle m'aimait, j'aurais tout fait pour éviter une rupture. Mais il est bien évident qu'elle se contrefiche de ma personne. En outre, elle tombe dans tous les pièges, aussi grossiers soient-ils ! La robe de l'autre soir, par exemple... Quand j'ai vu que Clarissa acceptait de la porter — pire, se réjouissait de la porter ! —, j'ai compris qu'il fallait en finir.

Sarah ouvrit la bouche. Décidément, elle allait de surprise en surprise.

— Vous voulez dire, commença-t-elle, stupéfaite, que c'est vous qui avez eu l'idée de cette robe indécente ?

Englemere eut le bon goût de rougir.

— J'hésitais à vous l'avouer. Vous allez me trouver en dessous de tout...

Sarah eut du mal à réprimer un sourire. Le stratagème lui paraissait des plus ingénieux, au contraire. Mais il n'allait pas s'en tirer à si bon compte !

— Vous n'avez aucune vergogne, décidément, milord ! Vous vous êtes arrangé pour que Mme Thérèse taille cette robe, afin de voir comment Clarissa réagirait, c'est bien ça ?

— J'avais absolument besoin de savoir si nous avions la moindre chance d'être heureux ensemble. Dans le cas contraire, nous étions voués au malheur, elle et moi. Le procédé n'était pas très élégant, j'en conviens, mais l'intention était bonne.

— N'empêche, c'était une duperie. Ce n'est pas bien !

— Auriez-vous accepté de porter une robe pareille?

— Il ne s'agit pas de moi, milord, et de toute façon...

— L'auriez-vous portée?

— Eh bien... je ne sais...

— Non, miss Wellingford, vous ne l'auriez jamais portée. Ni vous, ni aucune femme sensée, déclara-t-il avec un sourire enjôleur. C'est pour cela que vous ne me désapprouvez pas, au fond, quel que soit le procédé.

Cette fois, Sarah ne put s'empêcher de rire.

— Bon, dit-elle, je le reconnais, je vous comprends, étant donné les circonstances. Mais cela ne veut pas dire que je vous excuse !

Il la regarda avec satisfaction.

— Vous me pardonnez, c'est l'essentiel. Je vous en remercie.

Sarah n'en croyait pas ses oreilles. Il semblait attacher de l'importance à son opinion ! Cette découverte eut raison de ses dernières réticences.

— Je dois admettre avoir toujours pensé que vous n'alliez pas bien ensemble, confessa-t-elle. Mais il ne faut pas être trop sévère envers Clarissa. Elle est...

— Epargnez-moi son panégyrique, interrompit-il. Elle est assez grande pour savoir ce qu'elle fait. Sinon, il faudra que son mari s'en charge, mais que Dieu lui vienne en aide !

Sarah poussa un soupir. Il fallait bien avouer qu'il avait raison...

— Je suppose que vous allez partir un peu, pour savourer votre liberté? demanda-t-elle.

— J'ai l'impression d'avoir des ailes, en effet! répondit plaisamment Englemere. Mais je dois rester en ville. Tout est à refaire, voyez-vous.

— Mais rien ne vous oblige à vous marier si vite.

Il demeura songeur quelques instants, en lui caressant distraitemment la main.

— Ma mère a beaucoup souffert de la mort de mon frère, expliqua-t-il. Seul le fait d'avoir un petit-fils pourrait atténuer sa peine... Aussi est-il grand temps que je remplisse mon devoir envers ma famille.

— Voulez-vous que je vous dresse la liste des débutantes à marier? proposa Sarah d'un ton enjoué. Vous connaissez mon immense expérience du monde !

— Je vous en serais très reconnaissant, ma chère ! répliqua-t-il sur le même mode.

— Il faudra que j'y réfléchisse. Mais pas ce soir. Je suppose que vous avez hâte de retrouver vos amis et votre club.

— Excellent conseil. Avec un peu de chance, Clarissa a entraîné tous les curieux dans son sillage. Nous pourrions donc nous esquiver sans nous faire remarquer.

Sarah sursauta.

— Seigneur ! Lady Beaumont m'attend ! Il faut que j'y aille !

— J'espère qu'elle ne vous rendra pas responsable de ce fiasco !

— Même lady Beaumont ne s'attend pas à ce que je fasse des miracles.

— En êtes-vous si sûre? insista-t-il avec un de ces sourires qui la remuaient chaque fois jusqu'au tréfonds de l'âme.

Il prit avec précaution sa main blessée.

— Y a-t-il quelque chose que je puisse faire pour vous, madame l'entremetteuse?

— Hum... Si, réflexion faite, vous décidez de vous enfuir sur votre blanc palefroi, tâchez de retrouver M. Beckman, et envoyez-le-moi !

— En voilà une bonne idée ! répondit-il en lui baisant les doigts.

Sarah s'éloigna sur un dernier sourire — et le marquis se sentit en proie à une euphorie irrésistible. Rapidement il rassembla ses affaires et sortit. Libre ! Il était libre comme l'air. Et dire qu'il avait failli se laisser passer la corde au cou par une péronnelle qui n'avait que sa beauté pour elle !

Fort heureusement, la providence avait jugé bon, pour une fois, de le tirer de ce mauvais pas !

L'espace d'un instant, il fut tenté de suivre le conseil de miss Wellingford. Pourquoi ne pas se retirer sur ses terres en attendant que s'évapore à Londres le scandale causé par sa rupture avec Clarissa? Par la même occasion, il pourrait peut-être partir à la recherche de Beckman...

L'image de Sarah surgit alors dans son esprit. Malgré ses soucis et la douleur causée par sa blessure, la jeune femme avait encore trouvé le courage de plaisanter... Brusquement, son euphorie l'abandonna, remplacée par une rage froide : si Sarah ne s'y était pas opposée avec la dernière énergie, il serait allé trouver Findlay sur-le-champ !

« Non, Sarah Wellingford, se jura-t-il, Vous n'épouserez pas sir James Findlay, j'en fais le serment ! »

Puis il soupira de frustration. Hélas, ce n'était pas en assassinant ce scélérat qu'il résoudrait tous les problèmes de la jeune femme. Elle avait besoin d'argent — et Beckman en avait. Pourtant, elle méritait tellement mieux que ce blanc-bec ! Ned et Hal auraient également fait l'affaire, bien sûr, mais comment les convaincre en si peu de temps ?

C'est alors qu'il s'enfonçait dans l'obscurité des rues de Londres que la solution lui apparut, dans son évidente et lumineuse simplicité.

Et dire qu'il n'y avait pas pensé auparavant!

Pourquoi diable harceler ses amis, alors qu'il n'avait qu'à épouser lui-même Sarah Wellingford?



## 5

Debout au beau milieu de la chaussée, Nicholas étudiait sa décision sous tous les aspects. Et plus il y pensait, plus elle lui semblait bonne. En épousant Sarah Wellingford, il ferait d'une pierre deux coups : non seulement il s'acquittait de son devoir envers sa famille, mais il arrachait une femme qu'il admirait aux griffes d'un individu vil et méprisable.

Sarah Wellingford avait passé l'âge des grands élans romanesques. Elle serait une hôtesse avisée, une bonne maîtresse de maison, une compagne agréable. Mieux que cela : ils étaient amis. Leur union reposerait non pas sur une passion éphémère, mais sur les fondations solides du respect et de la confiance mutuels.

Par-dessus tout, Sarah n'avait rien à voir avec ces coquettes qui traînent dans leur sillage une cohorte d'admirateurs extasiés. Sa beauté n'était pas de celles qui enchaînent les cœurs, et poussent les hommes aux plus folles actions. Au contraire, pour l'apprécier à sa juste valeur, il fallait un homme raffiné et plein d'expérience.

Elle était intelligente, capable, aimable... et sûre ! Puisqu'il lui fallait, une fois encore, miser sur la vertu d'une femme, quel meilleur pari que Sarah Wellingford ?

Oui, décidément, il ne pouvait mieux choisir.

L'idée ne l'effleura pas un instant qu'elle trouverait peut-être présomptueux de sa part de supposer qu'elle serait ravie de l'agréer. Mais la jeune femme avait eu l'air si résigné, si accablé en le quittant pour aller vers ce qu'elle considérait sans doute comme sa destinée

inéluçtable ! Et il mourait d'impaticnce de voir son soulagement lorsqu'il lui proposerait cet arrangement.

Il ne fallait pas perdre un instant, et il allait la trouver tout de suite.

Galvanisé par cette certitude, il fit demi-tour... mais, au bout de quelques pas, s'immobilisa de nouveau. En ce moment, Sarah était sans doute auprès de lady Beaumont, en train de l'éventer et de lui offrir des sels. Il n'avait pas la moindre chance de l'arracher à ses devoirs. Autant essayer d'arracher son père à une table de jeu !

Il faudrait donc, décida-t-il à regret, attendre le lendemain matin.

Les yeux rivés sur son élégant attelage, Nicholas attendit que la voiture se soit immobilisée pour se lever péniblement. Les derniers soubresauts de la voiture ne firent qu'aggraver la douleur lancinante qui lui martelait les tempes. « Seigneur ! songea-t-il en poussant un gémissement. On dirait que toutes les cloches d'Oxford carillonnent dans ma tête ! »

Ah, cette ultime bouteille de cognac ! Quelle fâcheuse idée !

Il avait retrouvé Ned et Hal chez White's. Ensemble les trois joyeux compères avaient fêté la nouvelle de sa délivrance jusqu'à une heure avancée de la nuit. Et malgré les soins diligents de son valet, qui lui avait préparé une de ses mixtures souveraines pour les lendemains de fête, il avait affreusement mal au crâne. Ses yeux brûlaient, comme si on avait allumé une bougie sous ses paupières, et il avait la bouche pâteuse, emplie d'un goût atroce, qui lui rappelait le brouet infâme qu'on lui servait à Eton en guise de petit déjeuner.

Toutefois, malgré son piteux état, il était tiré à quatre épingles, comme il sied pour une demande en mariage. Du moins l'espérait-il... car il s'en était remis aux soins experts de Baines, épuisé par l'effort surhumain d'avoir quitté son lit de douleur à une heure positivement indécente, pour aller secourir une demoiselle en détresse. Pourvu au moins que Sarah lui sache gré d'un tel exploit !

Il tendit les rênes à son valet, tout en vouant aux gémonies les incapables chargés de l'état des rues de Londres. Baines hocha la tête, l'air vaguement narquois, lorsque son maître l'informa de sa décision de poursuivre sa route à pied. Au bout de quelques dizaines de mètres d'une laborieuse progression, qui lui donna l'impression

d'avoir fait une marche de plusieurs kilomètres, il monta enfin les marches du perron de Beaumont House.

Le heurtoir de cuivre retomba avec un bruit terrible. Au bout d'un moment apparut Timms, que Nicholas gratifia de son plus charmant sourire.

— Bonjour, Timms. Puis-je...

— Ces dames sont sorties, milord, coupa Timms en s'inclinant respectueusement.

Avant que Nicholas ait pu ajouter un mot, Timms repoussa la porte. Nicholas eut tout juste le temps de glisser sa botte entre le lourd battant et le chambranle. Il grinça des dents, mais parvint à garder le sourire.

— Un instant, Timms, s'il vous plaît.

Le maître d'hôtel baissa les yeux vers la botte importune, puis dévisagea l'intrus, impassible.

— Je vous demande pardon, lord Englemere, mais j'ai reçu l'ordre de vous interdire notre porte.

— Je comprends, mais c'est pour une affaire urgente et je...

— Votre botte, milord...

La main sur la poignée de la porte, le zélé laquais fixa de nouveau le pied de Nicholas.

Celui-ci soupira et tira une pièce d'or de son gilet.

— Laissez-moi entrer juste une minute, pria-t-il en la tendant à Timms.

Après une brève hésitation, Timms empocha la pièce et ouvrit la porte. Nicholas entra, non sans frémir à l'idée que sa botte avait sans doute subi un dommage irréparable. Baines aurait du mal à s'en remettre, à coup sûr !

— Pouvez-vous demander à miss Wellingford de descendre? Je suis certain qu'elle sera ravie de me voir.

— Miss Wellingford est sortie.

Le sourire disparut du visage de Nicholas.

— Sortie? Que me chantez-vous là, espèce de...

Timms fit un pas en arrière, en levant les bras, comme s'il s'attendait à ce que le visiteur le frappe.

— C'est la vérité, milord ! s'exclama-t-il. Je vous le jure ! Miss Wellingford est sortie. Elle a dit qu'elle voulait se promener.

La frayeur du maître d'hôtel n'était nullement feinte, et Nicholas n'avait aucune raison de mettre sa parole en doute. Ce contretemps ne fit rien pour apaiser l'épouvantable migraine qui lui vrillait le crâne.

— Quand sera-t-elle de retour ?

— Elle ne me l'a pas dit, milord. Je regrette.

— Où est-elle allée ?

— Miss Wellingford n'a pas jugé bon de m'en informer, milord.

— N'avez-vous pas une idée de l'endroit où elle s'est rendue ? Où va-t-elle se promener d'habitude ?

— Je ne sais trop, milord, répondit Timms en fronçant les sourcils. Dans le parc, peut-être.

— Le parc ? Quel parc ?

Timms demeura interdit.

— Pour sûr, je l'ignore, milord.

Un bruit se fit entendre à l'étage. Timms s'empressa de rouvrir la porte.

— Au revoir, milord.

— Dites à miss Wellingford que je suis passé, et qu'il faut que je la voie de toute urgence.

— Je ne sais si je le puis, milord. Mes ordres sont... formels, voyez-vous.

Etouffant un juron, Nicholas tira une autre pièce de sa poche. Le maître d'hôtel tendit sa main gantée.

— Je compte sur vous pour lui délivrer mon message, dit Nicholas avant de lui donner la pièce.

— Comptez sur moi, milord.

Le marquis s'éloigna, furieux et déprimé.

Il fit le tour des parcs de Londres, ballotté sans ménagement par des cochers qui menaient des attelages boiteux. Hyde Park, Green Park, Regent's Park... Nulle part il ne vit trace de miss Wellingford. Il fallait se rendre à l'évidence. Ou Timms s'était trompé, ou il avait bel et bien manqué Sarah.

En désespoir de cause, il renonça, rentra chez lui et avala de quoi pacifier son estomac en révolte.

Au début de l'après-midi, il tenta de nouveau sa chance chez lady Beaumont, pour s'entendre dire que miss Wellingford avait accompagné milady et miss Clarissa dans les magasins, mais qu'elle serait de retour à l'heure du thé. Il y fut à l'heure dite, mais on l'informa que ces dames avaient rencontré des amies, et prenaient le thé en ville avec elles.

A l'aide de quelques pièces d'or, Nicholas apprit qu'elles devaient ensuite assister à une soirée musicale chez lady Standish. C'en était trop ! A bout de patience, il rentra chez lui une nouvelle fois et prit un dîner spartiate en se demandant s'il réussirait un jour à mettre la main sur l'insaisissable miss Wellingford...

Sarah installa lady Beaumont confortablement sur un canapé du salon de musique et profita de ce que Clarissa était déjà accaparée par une demi-douzaine de soupirants pour se retirer dans une antichambre faiblement éclairée.

« Il n'y a pas d'autre solution, alors fais-toi une raison ! »

Pour la centième fois peut-être de la journée, elle essayait de s'en convaincre. Elle en était presque à souhaiter que tout soit déjà dit et fait. Tout, y compris la brutale réalité, valait mieux que cette attente angoissante.

— Ah, vous voilà ! Enfin !

S'arrachant à ses sombres pensées, elle se retourna. Lord Englemere se tenait debout sur le pas de la porte.

— Savez-vous que j'ai fouillé cette maison de la cave au grenier pour vous trouver ?

— Je... je vous demande pardon, milord ?

— Mais enfin, Sarah... je veux dire miss Wellingford, depuis ce matin, j'ai parcouru Londres en tous sens à votre recherche. Voulez-vous m'épouser ?

Sarah demeura tout d'abord stupéfaite. Puis, à mesure qu'elle reprenait ses esprits, elle se demanda si elle avait bien entendu, ou si le marquis se moquait d'elle.

— Que... que disiez-vous milord ?

Il alla fermer la porte, et revint vers elle.

— Pardonnez-moi, miss Wellingford, je crains d'avoir été un peu abrupt. Je suppose que Timms ne vous a pas donné mon message?

— Je ne l'ai pas vu de la journée. J'étais sortie...

— J'en sais quelque chose. Ce cerbère a même essayé de me claquer la porte au nez! Mais oublions cela. Comme je vous le disais, je m'y suis mal pris. Je vais donc recommencer depuis le début.

Il lui prit la main et posa un genou en terre.

— Chère Sarah, plus je vous connais et plus je vous respecte et vous admire. Me ferez-vous l'honneur de devenir ma femme?

Sarah le fixa un moment sans comprendre. Qu'avait-il dit? Cela n'avait pas de sens! Ou bien alors, elle était victime d'une hallucination. Le manque de sommeil, ces longues heures d'angoisse l'avaient épuisée. C'était la seule explication possible.

— Je... j'ai dû mal comprendre, milord ! bredouilla-t-elle.

— J'ai pourtant été très clair, répliqua-t-il, non sans une pointe d'impatience. Je vous ai demandé à deux reprises si vous vouliez être ma femme.

— Mais... pourquoi?

— C'est tout simple ! Vous voulez vous marier, n'est-ce pas ? Eh bien, moi aussi. Vous êtes jolie, spirituelle, bien élevée, capable, et je serais ravi et honoré de faire de vous la marquise d'Englemere. De mon côté, je suis plutôt riche, assez bien de ma personne et, je l'espère, moins repoussant à tous égards que Findlay.

— Il n'y a pas de comparaison, déclara Sarah en lui arrachant ses mains pour arpenter la pièce d'un pas nerveux. Mais vous déraisonnez, milord! Vous pourriez épouser n'importe qui ! Je suis prête à parier la fortune que mon père a perdue qu'il n'y a pas une femme libre dans tout Londres qui ne rêve de vous épouser !

— Je connais au moins une exception ! répliqua-t-il, désabusé.

— Mais pourquoi moi, grand Dieu? Qu'ai-je à vous offrir? Je n'ai ni fortune, ni charme, ni beauté. Je connais des dizaines de débutantes qui ne demandent qu'à...

— Par exemple ?

— Mon Dieu, je ne sais trop par laquelle commencer. Que diriez-vous de...

— De Sarah Wellingford? Excellente famille. Caractère doux et compatissant. Au demeurant honnête, loyale, courageuse comme personne, dotée en outre d'une qualité dont aucune autre femme de Londres ne peut se vanter.

Sarah eut un éblouissement. Elle ne pouvait pas croire qu'il était sérieux. Et pourtant, un fragile espoir renaissait en son cœur, en même temps qu'une immense curiosité...

— Quelle est cette qualité, milord ?

— Je la considère comme mon amie.

— Oh!

Sarah ne trouva rien de mieux à dire. Qu'eût-elle pu répondre, en vérité, sinon que c'était là, sans nul doute, la demande en mariage la plus invraisemblable qu'on pût imaginer !

— Je reconnais qu'on se marie rarement par amitié, dit-il, comme s'il devinait ses pensées. Mais autant que je sache, ce n'est pas interdit par la loi.

— Je ne l'ignore pas, répondit-elle. Croyez que je suis flattée, mais étant votre amie, comme vous dites, je ne puis vouloir que votre bien. Or, vous méritez infiniment mieux que moi, milord ! Et puis...

Prise d'un soupçon, Sarah marqua une pause, puis interrogea d'une voix tremblante d'émotion :

— Pourquoi tenez-vous tant à m'aider, milord?

Elle détourna les yeux, en songeant à Clarissa et à Chloe Ingram.

— J'ai peur que vous ne regrettiez ce geste chevaleresque, murmura-t-elle. Je ne ressemble pas à celles que vous avez... connues.

— Eh bien, tant mieux ! s'exclama-t-il. Le ciel me préserve de ces créatures exaltées ! Vous êtes tout ce que je recherche, Sarah ! Le calme, la droiture, la beauté discrète...

Il lui souleva le menton et la força à le regarder.

— Ce n'est pas un caprice éphémère, Sarah. J'ai bien réfléchi, et j'en suis venu à la conclusion que c'est la meilleure solution pour vous comme pour moi. Bien sûr, nous ne sommes pas amoureux fous l'un de l'autre. Mais nous nous respectons et nous admirons comme de vrais amis. J'ai vu des gens se marier pour de plus mauvaises raisons que cela, vous savez !

Il prit soudain l'air dépité.

— Et puis, songez un peu à mon humiliation si vous me préféreriez Findlay ! Je ne m'en remettrais jamais.

Sarah ne put s'empêcher de sourire. Contre toute raison, un fol espoir était en train de naître au plus profond d'elle-même, qu'elle tenta désespérément d'étouffer. Elle ne pouvait, ni ne devait, accepter l'offre d'Englemere.

— Non, milord. Votre proposition me va droit au cœur, mais je n'y saurais songer.

— Sarah, faites-moi la grâce de croire que je sais ce que je fais. Je veux vous épouser. Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour vous rendre heureuse, et un seul mot de vous suffirait à faire mon bonheur. Alors, dites- moi oui, je vous en prie.

— Milord, vous n'y songez pas sérieusement...

— Sarah, insista-t-il en posant un doigt sur ses lèvres. Dites : «oui».

La jeune femme demeura silencieuse tout d'abord, incapable d'imaginer qu'elle pourrait épouser Nicholas Stanhope, cet homme étonnant qui s'était proclamé son champion. Tout cela lui semblait incongru, impossible, et en même temps...

Etre libérée de ses soucis, hors d'atteinte de Findlay...

Elle avait soif de liberté et de bonheur. Trop longtemps elle s'était sacrifiée. C'était devenu une habitude, au point de l'amener à envisager l'ultime sacrifice, qui l'aurait livrée à sir James.

Et voilà qu'un homme proposait de la sauver, au tout dernier moment, contre tout espoir...

— Oui, murmura-t-elle.

— Merci, répondit Nicholas. Je vous obtiendrai une licence spéciale, et je parlerai à ma mère. Nous pourrions nous marier chez elle, si vous acceptez. Disons... demain après-midi? Qu'en pensez-vous?

— Demain, si vous voulez, milord.

Demain ! Le souvenir de l'affreuse échéance lui revint à l'esprit.

— Mon Dieu ! s'exclama-t-elle, affolée. C'est demain que sir James doit me faire sa proposition !

— Eh bien, il en sera pour ses frais, déclara-t-il, en haussant les épaules.

Il saisit la main blessée de Sarah et y posa délicatement les lèvres.

— Sarah chérie, murmura-t-il, vous n'aurez plus jamais à souffrir à cause de lui.

La gorge nouée par un sanglot, elle ne put que hocher brièvement la tête.

— Il faut également que j'envoie mon secrétaire lever l'hypothèque de Wellingford. Quel est le montant de la dette ?

Cette question la laissa sans voix. Elle avait annoncé la somme à Findlay par défi. A présent, seule comptait l'humiliation que le baron avait essayé de lui infliger. Bien sûr, son orgueil était mal placé, étant donné les circonstances, mais elle dut s'y reprendre à deux fois avant d'avouer :

— N... neuf mille huit cent cinquante-six livres.

— Une misère, observa-t-il.

— Une misère? répéta-t-elle, interloquée. C'est une fortune !

— Oh, c'est un bien grand mot. Disons : une petite fortune. A ce compte-là, la mienne est immense, voire indécente !

Il lui sourit, et soudain elle sentit son embarras disparaître.

— Et vous, vous êtes fou ! dit-elle en riant.

— Que nenni ! Dites plutôt que je suis arrogant, tyrannique, gâté. Mais je compte sur vous pour corriger ces défauts !

— Comment oserais-je, alors que vous me traitez avec tant de générosité? Je vous promets de ne pas me mêler de vos affaires, et de faire tout mon possible...

— Ne me remerciez surtout pas, ma chère... sinon, je vous étrangle!

— Je trouverai bien un moyen de vous témoigner ma reconnaissance, répondit-elle. Mais surtout... si jamais vous reprenez vos esprits au cours de la nuit, sachez que je comprendrai parfaitement.

— Sarah, Sarah! Je n'ai qu'une parole! Je viendrai vous chercher chez lady Beaurnont demain à midi.

— A... demain, milord, dit-elle, d'une voix étranglée par l'émotion. Elle fit mine de se lever, mais Nicholas la retint.

— Il est d'usage de s'embrasser, quand on est fiancés.

Sarah ouvrit de grands yeux, mais n'eut pas le temps de protester. Tout d'abord, elle sentit les lèvres de Nicholas effleurer les siennes doucement, hésitantes, presque timides. Puis il se fit plus audacieux — et l'émoi que Sarah croyait endormi pour toujours resurgit telle une flamme qui l'embrasa tout entière. Vaincue, elle lui rendit son baiser avec fièvre.

Il réagit aussitôt, la serra plus fort, jusqu'à ce qu'elle sente la chaleur et la force de son corps contre le sien, les battements rapides de son cœur dans sa poitrine. Les mains de Nicholas lui caressèrent le dos, étreignirent sa taille, remontèrent vers sa poitrine...

Là, elles s'immobilisèrent. Il s'écarta, la laissant pantelante et frustrée.

— Ma douce Sarah, murmura-t-il d'une voix rauque, je commence à penser qu'il n'y a rien de meilleur que les fiançailles hâtives !

Nicholas s'efforça de rester impassible en attendant qu'on lui apporte son chapeau, sa canne et son manteau. Cette journée qui avait si mal commencé s'achevait en apothéose.

Il repensa au baiser qui venait de sceller leur engagement. La réaction de Sarah avait été stupéfiante. Aucune réticence, aucune coquetterie... La vie avec elle promettait bien des délices !

Comme il remettait son chapeau sur sa tête et se dirigeait vers la porte, toutes ces sensations se cristallisèrent soudain en une révélation aveuglante.

Sarah savait embrasser un homme. Quelqu'un le lui avait appris.

Et par-dessus le marché, elle avait eu un excellent professeur.

## 6

Pour la quatrième fois, Sarah alla contempler la place déserte par la fenêtre. Puis elle se tourna vers le cadran de la pendule sur la cheminée. Plus que cinq minutes...

Une marguerite pendait, alanguie, d'un vase posé sur le buffet. Distraitement, elle la prit entre ses doigts. Elle avait attendu de se retrouver seule dans sa chambre, après le concert, pour prendre vraiment conscience de ce qui venait de lui arriver. L'euphorie et la confusion s'étaient calmées, laissant place à l'incroyable réalité. Elle, Sarah Ann Wellingford, venait d'accepter la main du plus célèbre joueur d'Angleterre !

Machinalement, elle jeta un coup d'œil à son reflet dans la glace.

Sarah... Ann... Stanhope, marquise d'Englemere !

Aux yeux de la société, elle ne pouvait rêver demande en mariage plus flatteuse. Le marquis avait beau faire peu de cas de sa haute position, il ne pouvait ignorer qu'ils n'étaient pas du même rang. En réalité, elle n'avait qu'une objection sérieuse à lui opposer : son horreur du jeu et des joueurs. Mais comment le lui expliquer? Pouvait-elle refuser d'épouser cet homme généreux sous prétexte que sa fortune ne tenait qu'aux caprices du hasard, c'est-à-dire à l'infortune d'autrui?

Mais pourrait-elle vivre heureuse en sachant que son avenir et celui de leurs enfants seraient constamment à la merci d'un mauvais coup de dés, ou d'une main malheureuse aux cartes?

La chance des Englemere avait beau être proverbiale, la fortune pouvait abandonner le marquis à tout moment. Qu'advierait-il alors? Aurait-il la force de renoncer aux cartes, et de se retirer chez lui ? Que se passerait-il, si tel n'était pas le cas?

Mais même si la chance tournait, avait-elle le choix? De l'autre côté, il y avait Findlay. Elle ne se sentait pas la force de repousser le marquis pour se jeter dans les bras du baron.

Elle repensa à son visage convulsé de rage lorsqu'il l'avait plaquée contre le mur, tenant son poignet au-dessus de la flamme. Non,

décida-t-elle finalement, au bord de la nausée à ce souvenir, plutôt perdre Wellingford que de se donner à sir James !

En dehors de son goût immodéré du jeu, elle n'avait rien à reprocher à Englemere, au contraire. Il était généreux, intelligent, plein d'attentions, et son amitié ne lui avait jamais fait défaut. Elle appréciait sa compagnie, et en plus...

Elle porta la main à sa poitrine, comme pour comprimer les battements de son cœur.

... En plus, leur baiser avait éveillé en elle des sensations qu'elle pensait avoir complètement oubliées.

Grâce à lui, Wellingford resterait dans la famille. Avec le temps, et une gestion avisée, elle parviendrait à faire revivre le domaine de ses ancêtres... Oh, certes, entre elle et Nicholas, il ne serait jamais question de grand amour. Ni l'un ni l'autre n'en était aux premiers émois du cœur. Il était veuf et, malgré sa liaison avec Chloe Ingram, tout indiquait qu'il restait inconsolable. Quant à elle, elle avait dû renoncer à son premier amour à cause d'un mauvais coup de dés. Mais elle saurait être ce que son époux attendait d'elle : une épouse digne et compétente, qui lui donnerait bientôt un héritier.

A supposer qu'il veuille encore d'elle, bien entendu ! Baissant les yeux, Sarah se rendit compte qu'elle avait machinalement effeuillé les pétales de la marguerite. Un seul restait. Il était presque midi.

Elle avait supplié Nicholas de bien réfléchir. Et s'il en avait conclu que tout cela n'était qu'une folie, que ce mariage était une idée absurde, comme elle le lui avait dit? Elle pensa à Chloe Ingram, à ses yeux mauves, son teint d'albâtre, son corps voluptueux. Pourquoi un homme habitué à goûter de telles délices s'accommoderait-il d'un ordinaire aussi insipide que Sarah Wellingford?

A ce moment, la pendule commença à égrener les douze coups de midi. Au dernier coup, Timms frappa et entra.

— Sir James demande à vous voir, mademoiselle. Dois-je le faire entrer?

Le cœur serré, elle hocha la tête et se tourna vers la porte, sans remarquer que le dernier pétale de la marguerite tombait en tourbillonnant lentement sur le plancher.

Nicholas jeta un coup d'œil à sa montre et poussa un juron. Sans laisser le temps à Jeb de retenir les chevaux, il donna un vigoureux coup de fouet, et la voiture partit à toute allure.

Il avait eu un mal de chien à trouver l'évêque. Ensuite, le secrétaire avait protesté, disant qu'il lui faudrait des jours pour rassembler les documents nécessaires au mariage. Il était midi passé de cinq bonnes minutes, et il était prêt à parier que cette insolente canaille de Findlay serait ponctuel, comme d'habitude. Qu'il s'avise seulement de poser une main sur Sarah, et, par le diable, il le réduirait en charpie !

Evitant de justesse deux charrettes lourdement chargées, frôlant les bornes à tous les tournants, manquant de culbuter plusieurs honnêtes bourgeois, il parvint enfin à Beaumont House à 12 h 10. Jetant les rênes à un laquais, il monta les marches quatre à quatre, et ne reprit son souffle qu'une fois dans la pièce où Timms, le visage pâle et dévoré d'inquiétude, le fit entrer.

Il s'arrêta net. Acculée dans un coin du canapé, prisonnière des bras de Findlay, Sarah se débattait avec l'énergie du désespoir pour empêcher ce dernier de l'embrasser.

Nicholas dut se tenir à quatre pour ne pas bondir immédiatement sur le goujat.

— Désolé d'être en retard, ma chérie, dit-il en s'efforçant de prendre l'air dégagé.

Findlay sursauta et se tourna vers lui. La surprise et l'irritation déformaient son visage. Mais il se ressaisit vite, et déclara, avec l'air d'ennui qui le caractérisait :

— Englemere ! vous devriez comprendre que vous êtes de trop ! Si c'est Mme Ingram que vous cherchez, vous voyez bien qu'elle n'est pas ici !

Pendant ce temps, Sarah regardait Nicholas, l'air effaré, comme si elle avait vu un fantôme.

— N... Nicholas, murmura-t-elle.

Englemere s'avança et lui prit la main, qu'il s'empressa de baiser. Elle était glacée. Il attira la jeune femme derrière lui et lui dit :

— J'espère que vous ne m'en voudrez pas d'arriver si tard. J'ai eu quelque difficulté à obtenir la licence.

Sarah hochait la tête sans comprendre. Nicholas se retourna vers Findlay.

— Vous serez donc le premier à nous féliciter, sir James, dit-il.

Le regard du baron alla de Sarah, qui s'était reculée jusqu'à la fenêtre, au marquis, puis revint sur Sarah.

— Que me chantez-vous là ? demanda-t-il, pâle de stupeur.

Nicholas regarda sa fiancée en fronçant les sourcils.

— Comment, ma chère, vous ne lui avez rien dit ? Ce n'est vraiment pas gentil de votre part ! Quand il faut ruiner les folles espérances d'un soupirant, autant le faire sans tarder.

— J'ignore à quel jeu vous jouez, Englemere, déclara sir James en faisant un pas vers Nicholas, mais trêve de plaisanteries ! Miss Wellingford était sur le point d'accepter ma demande en mariage. Retirez-vous, je vous prie.

— Vous n'y êtes pas du tout, Findlay, rétorqua le marquis. Miss Wellingford a déjà accepté une demande en mariage... la mienne !

Findlay dévisagea Nicholas quelques secondes, l'air éberlué, puis se tourna vers Sarah, qu'il toisa, le visage convulsé en un rictus fielleux.

— Cette petite comédie ne m'amuse absolument pas, ma colombe. Vous me le payerez, je vous le promets ! Englemere, si vous... Aïe !

Il n'eut pas le temps d'achever. Nicholas le souleva de terre par le nœud de sa cravate. Le beau visage du baron vira au rouge, puis au violet, tandis que ses bras impuissants battaient l'air.

Au bout d'un moment, Nicholas le laissa retomber.

— Je comprends votre déception, dit-il d'un air dédaigneux. Etant donné les circonstances, nous comprenons que vous éprouviez le besoin de vous retirer sans plus tarder. Voulez-vous m'excuser un instant, ma chère Sarah ?

Les doigts de Nicholas se refermèrent sur le bras de Findlay. Il le propulsa sans ménagement vers la porte. Suffocant et titubant, le baronnet n'opposa aucune résistance. Lorsqu'ils furent dans le vestibule, Nicholas referma la porte, et le relâcha.

— Englemere, dit Findlay d'une voix étranglée par la rage, je vous...

Nicholas se pencha vers lui, jusqu'à ce que leurs nez se touchent presque.

— Si vous vous approchez de ma femme à l'avenir, je ne me contenterai pas de friper votre jolie cravate.

Sir James soutint sans ciller son regard.

— Mon Dieu, que de violence ! s'exclama-t-il d'une voix douceuse. Vous n'iriez tout de même pas jusqu'à me tirer dessus, Englemere !

— Pourquoi gâcher une balle ? Mais soyez tranquille : lorsque j'en aurai fini avec vous, vous regretterez que je ne vous aie pas abattu d'un coup de pistolet!

— Vous m'insultez, milord. Je ne sais ce qui me retient de vous en demander compte !

— Comme il vous plaira, baron! Qui sont vos témoins, je vous prie?

Une lueur de haine mêlée de dépit s'alluma dans les yeux du baron. Il savait qu'il n'était pas à la hauteur de son rival, pas plus à l'épée qu'au pistolet.

— Façon de parler, dit-il avec un rire jaune. Vous savez que j'ai horreur de la violence, milord !

— Tiens donc ! J'avais cru comprendre le contraire ! ironisa Englemere. Priez pour que rien n'arrive à Sarah, Findlay. La moindre menace, le moindre incident, et je saurai où vous trouver. Pensez-y !

— Oh, rassurez-vous, je ne l'oublierai pas. Je n'oublie jamais rien ! riposta le baron en se dirigeant vers la porte.

Cette menace à peine voilée mit le comble à la fureur de Nicholas. Avant que son ennemi ait pu atteindre la porte, il agrippa sa cravate et l'obligea à pirouetter pour lui faire face. Puis il serra la fine étoffe de toutes ses forces, jusqu'à ce que Findlay, les yeux exorbités, porte les mains à son cou d'un geste suppliant.

— C'est cela, Findlay ! N'oubliez jamais ! rugit Englemere à l'oreille du baron.

— Votre canne et vos gants, sir James ! dit la voix de Timms par-dessus son épaule. Avec votre permission, lord Englemere.

— A vous la première manche, Englemere, déclara Findley, qui avait recouvert sa superbe, en coiffant son chapeau.

Il contempla Nicholas pendant une seconde, l'air soudain railleur.

— Vous et cette pauvre Sarah Wellingford ! Quelle plaisanterie !  
Avant que Nicholas ait pu le rattraper, il s'abrita derrière Timms et gagna la porte.

— Bien le bonjour, milord, dit-il au moment de sortir, avec un moulinet insolent de sa canne.

Timms referma le battant derrière lui.

— Miss Wellingford vous attend, milord, dit-il en tirant familièrement Nicholas par la manche, tant il était troublé par le récent incident.

Le marquis prit une profonde respiration et s'efforça de reprendre son calme.

Oui, plus que jamais, Sarah allait avoir besoin de lui...

Il retrouva la jeune femme exactement où il l'avait laissée.

— Je regrette que Findlay soit arrivé le premier, dit-il. Mais l'évêque était sorti, et il a fallu des heures à son secrétaire pour...

Il s'interrompt subitement en voyant l'extrême pâleur de Sarah, qui le contemplait avec des yeux écarquillés, sans expression, serrant et desserrant convulsivement ses petites mains.

De nouveau, il sentit la colère s'emparer de lui.

— Est-ce qu'il vous a encore brutalisée?

Elle secoua la tête, laissant échapper une larme qui perlait au bord de ses cils.

Soudain, il se rappela ce qu'elle lui avait dit la veille : « Si vous retrouvez vos esprits... Je comprendrai parfaitement. »

— Vous avez cru que je ne viendrais pas, n'est-ce pas? demanda-t-il, incrédule.

Elle ouvrit la bouche, mais ses lèvres tremblaient si fort qu'elle ne put prononcer une parole.

— Pauvre ange, murmura-t-il, vous avez dû passer une matinée affreuse !

Il lui ouvrit ses bras. Sarah n'en pouvait plus. Elle se jeta contre lui, et le serra de toutes ses forces en donnant libre cours à ses sanglots.

— Là, ma chérie, c'est fini, maintenant, souffla-t-il dans ses cheveux. Il est parti, et je vous promets qu'il ne vous ennuyera plus jamais.

Comme il la tenait, fragile et frémissante, dans le creux de ses bras, Nicholas sentit ses derniers doutes l'abandonner. S'il avait besoin d'une seule et unique raison d'épouser Sarah Wellingford, il venait de la trouver : sans lui, elle était perdue. Findlay ne s'avouerait pas vaincu aussi facilement. D'un homme comme lui, tout était à redouter.

Petit à petit, elle sembla se calmer. Il sentit ses doigts relâcher leur étreinte sur ses épaules. Elle se redressa et le considéra.

— Pardonnez-moi, milord, dit-elle. J'ai horreur des femmes pleurnicheuses !

D'un geste impatient, elle s'essuya les yeux. Il lui prit la main, et, d'un baiser, effaça la trace des larmes.

— Il faut vous préparer à rencontrer ma mère, déclara-t-il.

Il la fit asseoir sur le canapé, et tira une petite boîte de sa poche.

— Je ne suis pas sûr qu'elle vous aille...

Fascinée, Sarah le regarda ouvrir la boîte. La bague reposait sur un coussinet de velours rouge. Une grosse perle entourée de diamants étincelants... Il la lui passa au doigt.

Elle le fixa, médusée.

— Mais... ce n'est pas...

— Le rubis ? dit-il en riant. Non, Sarah ! C'était la couleur de Clarissa. Pour vous, il fallait autre chose. Quoi de mieux qu'une perle ?

Elle contempla la bague en ouvrant des yeux émerveillés.

— Elle est magnifique, milord. Et c'est juste ma taille ! j'espère que vous ne vous êtes pas ruiné pour...

— Rassurez-vous, il nous restera toujours de quoi vivre ! Mais lorsque je suis arrivé, vous m'avez appelé Nicholas.

Il la prit dans ses bras.

— Merci... Nicholas.

Le marquis se pencha vers ses lèvres entrouvertes. Cette fois, elle les lui offrit et leurs bouches se joignirent en un baiser passionné, tandis que leurs mains se perdaient en folles caresses.

Il aurait voulu que cette étreinte se prolonge, tant il était submergé par l'ivresse que faisait monter en lui la réaction de Sarah. Mais, à sa grande déception, la jeune femme le repoussa

brusquement. Il voulut protester, et essaya de l'attirer de nouveau contre lui. C'est alors qu'il surprit son regard effaré fixé sur la porte, derrière lui.

En se retournant, il vit lady Beaumont, immobile sur le seuil telle une statue de sel. Elle les jugeait, la bouche ouverte, l'air horrifié.

— Sarah... Ann... Wellingford ! parvint-elle à balbutier.

Nicholas se tourna vers Sarah.

— Vous ne lui avez rien dit? demanda-t-il.

Elle lui sourit, embarrassée, puis se leva en remettant de l'ordre dans ses tresses. Mal lui en prit... Lady Beaumont vit la bague étinceler à son annulaire — et s'évanouit.

Sitôt que sa bienfaitrice eut retrouvé ses esprits, Sarah alla attendre Nicholas. Le plus difficile restait à faire...

Elle était bien placée pour le savoir, car ce n'était pas la première fois qu'elle devait affronter une mère dans les mêmes circonstances. Elle se souvenait encore du regard dédaigneux que lady Sandiford avait jeté sur cette pauvre

Sarah Wellingford qui avait la folle prétention d'épouser son fils. Elle aurait tant voulu oublier cet accueil glacial, ainsi que le bonheur insouciant auquel elle se croyait promise aux côtés de Sinjin... Tout cela était bien loin, désormais. Et en même temps, si proche ! Lorsque Nicholas l'avait embrassée, elle avait senti renaître de ses cendres le feu qu'un autre avait allumé le premier en elle.

La voix de Nicholas la fit sursauter.

— Calmez-vous, ma chérie, murmura-t-il. Ma mère a beau être une femme lettrée, elle n'a rien d'un monstre ! Elle verra tout de suite à qui elle a affaire, et ne pourra qu'approuver mon choix.

— Et si elle ne l'approuve pas? s'enquit Sarah.

— Elle l'approuvera, affirma-t-il. De toute manière, moi, je l'approuve, et c'est tout ce qui compte.

La jeune fille se laissa emmener, comme dans un rêve. Que de bouleversements en quelques heures ! Nicholas, en qui elle ne voyait au début qu'un affable gentilhomme, était devenu pour elle le plus cher des amis, l'homme auquel elle avait accepté de confier son salut et celui de sa famille.

Serait-il jamais autre chose? L'histoire, disait-on, ne se répétait jamais. Sinjin et elle avaient grandi et joué ensemble, comme voués l'un à l'autre par le voisinage et l'amitié qui liait leurs familles. Mais leurs pères s'étant tous deux ruinés au jeu, il avait fallu de toute urgence restaurer la fortune des deux familles. Sinjin avait alors pris le commandement d'un régiment qui faisait la guerre en Espagne contre les Français. En partant, il avait donné à Sarah une chevalière qu'elle portait encore en sautoir, tout en sachant que leur union était désormais impossible...

La jeune femme en était là de ses réflexions quand Nicholas, après avoir congédié le laquais, l'aida à monter en voiture.

« Attention, Sarah ! se dit-elle. Nicholas ne sera pour toi qu'un ami. Il te faudra accepter sa maîtresse, son goût de la vie mondaine, et apprendre à devenir l'épouse digne et docile qu'il désire. »

— Et maintenant, dit-il en lui dépliant la couverture sur les genoux, il faut annoncer à ma mère quand nous voulons nous marier.

— Pensez-vous que vendredi après-midi lui conviendra?

— Ne vous souciez pas de cela. Je ne tiens pas particulièrement à de longues fiançailles, dit-il en baisant la paume de sa main, mais pourquoi précipiter les choses? La décision vous appartient, ma chérie. Je sais que les femmes attachent beaucoup d'importance à leurs noces. Si vous rêvez d'un grand mariage à Saint-George, avec une réception, dites-le. Je ferai tout ce que vous voudrez.

— Mais, Nicholas... vous oubliez l'hypothèque!

— N'ayez crainte! Je n'ai pas attendu votre consentement pour m'en occuper!

D'un geste nonchalant, il tira un document de sa poche et le déplia. C'était l'hypothèque de Wellingford, acquittée jusqu'au dernier penny.

Sarah contempla le document, puis son fiancé, d'un air incrédule. Il lui souriait, le visage empli de tendresse.

L'émotion de la jeune femme fut alors indescriptible. Elle ferma les yeux, n'osant croire en son bonheur. Wellingford était sauvé. Ils étaient tous sauvés ! Sauvés, grâce à Nicholas, de la déchéance et de la honte. Le marquis avait agi à son insu, sans jamais lui faire sentir la

faveur qu'il lui faisait. Non content de lui rendre son bien, il lui restituait sa fierté.

— Vous avez le droit de m'embrasser, suggéra-t-il. Je n'en demande pas davantage.

Sarah replia le document soigneusement, et le mit dans son réticule. Puis, avec ferveur, elle se pencha vers son futur mari pour répondre à sa requête...

Glendenning, l'imposant maître d'hôtel de lady Stanhope, les introduisit auprès de la marquise douairière d'Englemere. Nicholas serra furtivement la main de Sarah, et la conduisit vers une petite femme brune et mince, toute vêtue de noir.

La vieille femme tendit la joue à Nicholas, ses grands yeux verts, pareils à ceux de son fils, fixés sur Sarah. Malgré son grand âge, elle était restée très belle, avec son teint lilial et ses mains fines posées sur ses genoux. Son visage lisse ne trahissait pas la moindre émotion. Sarah sentit son cœur battre plus vite dans sa poitrine.

— Mère, puis-je vous présenter ma fiancée, miss Sarah Wellingford ?

— Je suis très honorée de vous rencontrer, milady, dit Sarah en faisant une révérence.

— J'étais impatiente de vous connaître, miss Well...

Un coup d'œil rapide de Nicholas l'interrompit net.

— Sarah, rectifia la marquise. Mon fils me dit que vous allez vous marier ?

— Oui. Cela pourrait se faire dans une semaine. La réception aura lieu chez sa tante, lady Sophrina Harrington, expliqua Nicholas.

— Je vois, dit calmement la marquise.

Un silence pesant s'ensuivit, qui ne fit rien pour soulager le malaise de Sarah. Soudain, la marquise frissonna.

— Il commence à faire un peu frais, tu ne trouves pas, Nicholas ? Sois gentil, va me chercher mon châle. Je l'ai laissé dans la bibliothèque, il me semble.

Elle le regarda en souriant avec tant d'insistance qu'il n'osa refuser, sachant pertinemment que ce n'était qu'un prétexte.

— Bien sûr, mère, dit-il en s'inclinant. J'y vais tout de suite.

Il sortit, non sans adresser un sourire d'encouragement à Sarah.

— Parfait, dit la marquise quand il eut refermé la porte. Si nous avions une petite conversation entre femmes, ma chère?

Malgré ses manières engageantes, Sarah sentit que la marquise l'étudiait, à l'affût du moindre faux pas.

— Je crois comprendre, reprit lady Stanhope, que vous ne connaissez pas mon fils depuis longtemps, n'est-ce pas ?

— C'est exact, milady. Depuis à peine quelques semaines.

— Eh bien, pour un coup d'essai, c'est un coup de maître, mon enfant!

— Oui, milady. Bien des femmes m'envieront, j'en conviens.

La marquise hocha la tête. La tension était telle que Sarah n'eut pas la force de lutter plus longtemps. La marquise voulait la mettre à l'épreuve, c'était évident. Eh bien, elle était prête à relever le défi.

— Je souhaite qu'il n'y ait pas de malentendu entre nous, milady, déclara-t-elle. Je n'ignore pas que vous espérez mieux, pour votre fils, que cette pauvre Sarah Wellingford, qui n'a ni nom, ni fortune.

Lady Stanhope demeura de marbre. Sarah prit une profonde inspiration.

— J'ai l'intention d'être pour lui la meilleure épouse possible. Je sais ce que vous pensez mais ne puis changer ce que je suis. J'espère que vous nous donnerez votre bénédiction, pour le bien de votre fils, et quelles que soient vos réserves me concernant.

Là-dessus, Sarah se tut, et regarda fièrement la marquise.

— Ah, voilà Nicholas, dit celle-ci après quelques secondes d'un silence interminable.

— Bon ! J'espère que vous avez fini l'inventaire de mes nombreux défauts ! s'exclama-t-il en entrant.

— A peine ! répondit Sarah.

— Nicky, est-ce que Michael est là ? demanda la marquise.

Elle se tourna vers Sarah.

— Ma chère, je suis sûre que vous souhaitez vous rafraîchir un peu avant le thé. Michael va vous conduire dans la chambre bleue.

Le stratagème n'était guère plus subtil que le précédent, mais Sarah ne put qu'obtempérer, convaincue que la marquise allait profiter de son absence pour dire à son fils qu'elle ne consentirait jamais à ce mariage.

Alors qu'elle passait devant Nicholas, il lui prit la main.

— Il faut bien obéir, ma chérie, murmura-t-il. Mais je vous trouve très bien telle que vous êtes. Revenez vite, surtout !

Quelque peu rassérénée, Sarah s'inclina devant lady Stanhope, et sortit.

Nicholas suivit Sarah des yeux jusqu'à ce que la porte se soit refermée sur elle. Malgré son visage impassible, il comprit que l'entretien n'avait pas été de tout repos pour elle.

— Es-tu bien sûr de vouloir te marier si vite? interrogea sa mère.

Il se tourna vers elle.

— Depuis le temps que vous me harcelez pour passer devant le pasteur, vous devriez être ravie d'apprendre que tout sera réglé d'ici une semaine !

— Je n'ai pas le souvenir de t'avoir harcelé, comme tu dis, répliqua-t-elle. Quand tu m'as annoncé la nouvelle hier soir, j'étais trop abasourdie pour réagir. Mais depuis, j'ai réfléchi. Cette précipitation ne me plaît guère. Pourquoi ne pas publier les bans, et organiser un mariage dans les règles?

— Mais il s'agit d'un mariage dans les règles, mère! protesta-t-il en s'efforçant de maîtriser son irritation.

— En t'épousant, miss Wellingford va devenir très riche, observa la marquise.

Nicholas blêmit. Venant de sa propre mère, un tel soupçon ne pouvait que le toucher au vif ! Mais il parvint à se dominer, sentant qu'elle cherchait surtout à éprouver ses sentiments.

— Je reconnais que la famille de Sarah traverse de cruelles difficultés. Les mauvaises langues la soupçonneront certainement d'être intéressée. Mais vous venez de la voir. Cela devrait suffire à lever vos soupçons.

A sa grande déception, lady Stanhope fit une moue sceptique.

— Je n'ai rien à redire à ses manières, en effet, déclara-t-elle. Mais vous m'avez habituée à des femmes d'une grande beauté... Je trouve miss Wellingford... plutôt ordinaire. Je crains, voyez-vous, qu'une fois passée l'exaltation de cette prouesse chevaleresque, vous n'en veniez à regretter ce mariage.

Pendant un moment, Nicholas fut trop choqué pour répondre.

— Ordinaire... Sarah? répéta-t-il comme s'il ne comprenait pas le sens de ce mot.

Incrédule, il contempla le beau visage de sa mère. Pour la première fois de sa vie, il avait l'impression d'être face à une inconnue.

— Je n'en reviens pas ! s'exclama-t-il, au comble de la révolte. Après tout ce que nous avons enduré, vous attachez encore de l'importance aux apparences? Si je m'attendais à cela de votre part! Je croyais au contraire que vous sauriez discerner ce qui se cache sous cette surface que vous qualifiez d'ordinaire — et qui ne l'est pas du tout !

Il s'interrompit brusquement, pour laisser à Glenden-ning le temps d'apporter et de servir le thé. Lorsque le maître d'hôtel se fut retiré, Nicholas se dirigea vers la cheminée, tournant le dos à sa mère.

— Pas de thé pour moi, déclara-t-il sans se retourner. Dès que Sarah sera prête, je l'emmènerai chez lady Sophrina.

Il jeta un coup d'œil noir à sa mère par-dessus son épaule.

— J'ose espérer que sa tante saura lui faire meilleur accueil que vous !

En un éclair, la marquise se précipita vers lui.

— Attends, Nicky. Laisse-moi au moins le temps de te demander pardon !

Il se retint juste à temps de la repousser.

— Que voulez-vous dire, mère?

— Pardonne-moi, Nicky. Ma ruse a trop bien réussi. Je n'en puis plus !

Nicholas dévisagea sa mère, de plus en plus déconcerté.

— Ruse? Quelle ruse?

La marquise éclata d'un rire nerveux, et le tira par la main.

— Viens boire ton thé, que je t'explique...

Toujours réticent, il se laissa conduire jusqu'au canapé.

— Pour commencer, ta Sarah me paraît en tout point digne de ton estime, et j'en suis enchantée ! Mais je voulais m'en rendre compte par moi-même. Après le fiasco de tes fiançailles, j'avais de bonnes raisons de me méfier. Et si je t'avais interrogé sur tes sentiments à

l'égard de Sarah, tes réponses circonspectes ne m'auraient guère avancée, avoue-le ! Tandis qu'en te faisant sortir de tes gonds...

Le soulagement de Nicholas fut immense. Il commençait enfin à comprendre.

— Je vois, dit-il en esquissant un sourire. Elle a passé l'examen avec succès?

— Mieux que cela, mon fils ! Mais j'espère bien que jamais plus tu ne me regarderas comme tout à l'heure !

Nicholas éclata de rire. Elle le fixa, l'air sévère.

— Je sais ! reprit-elle. J'ai eu ce que je méritais. Mais il fallait que je sache. Mets-toi à ma place... Et maintenant, me voilà tout à fait rassurée.

— Si vous avez fait subir à Sarah le même interrogatoire qu'à moi, vous pouvez préparer vos excuses les plus plates, déclara-t-il un peu sèchement.

— Tu aurais été fier de sa réaction, Nicky. Elle n'a pas cherché à me raconter des histoires, ni à se justifier. Et surtout, elle ne s'est pas laissé intimider, au contraire !

— Je m'en doute bien. Je parie qu'elle a répondu : « Madame, je sais mieux que quiconque que votre fils se marie au-dessous de son rang, mais je ferai tout pour être digne de lui. »

— Exactement!

Elle lui prit les mains, d'un geste timide.

— D'après ta réaction, je vois que tu fais mieux que t'intéresser à elle. J'en suis heureuse, Nicky. Et je sais que tu ne t'abaisserais pas à faire un mariage de pure convenance.

Nicholas se rembrunit soudain.

— J'ai infiniment d'affection et d'estime pour Sarah, dit-il. Nous avons de bonnes raisons de nous marier. Mais ne vous faites pas d'idées, mère : il n'est pas question de grand amour ! C'est une expérience que je ne souhaite pas faire de nouveau.

La marquise demeura silencieuse pendant un long moment.

— Nicky, mon chéri, dit-elle enfin, ne laisse pas le passé empoisonner ta vie !

— Je ne veux pas en parler, mère, répliqua-t-il.

Elle le regarda tendrement dans les yeux.

—Tu as beau être un homme, et moi une vieille nigaude, tu seras toujours pour moi le fils bien-aimé dont le bonheur m'est plus cher que tout au monde. Peut-être devrais-je laisser Sarah prendre ma place, désormais, poursuivit-elle avec un sourire mélancolique. Elle est si différente de Lydia !

— Dieu merci ! ne put-il s'empêcher de rétorquer. L'espace d'un instant, l'image de sa défunte épouse surgit dans sa mémoire. Elle était belle, pleine d'esprit et de vivacité. Le tout-Londres n'avait d'yeux que pour elle. Et lui contemplait ses succès avec une béatitude vaniteuse et aveugle...

Mais ces souvenirs étaient trop amers. Il les chassa de son esprit, et baisa la main de sa mère.

—Merci, mère, dit-il. J'aurais épousé Sarah contre votre avis, mais je préfère le faire avec votre bénédiction. Pour ne vous rien cacher, je trouve qu'elle vous ressemble.

— Tu n'es qu'un fripon ! s'exclama-t-elle, flattée malgré elle. Que veux-tu que je dise, après cela ? Ta Sarah est parfaite !

Lorsque Sarah revint, elle trouva Nicholas et sa mère en tête à tête sur le canapé. Elle s'immobilisa sur le seuil, incapable de subir un nouvel interrogatoire.

Elle les salua d'un signe de la tête, mais ne fit pas un pas dans leur direction.

—J'espère que vous ne m'en voudrez pas, milady, dit-elle, mais je me sens lasse. Nicholas, j'aimerais retourner tout de suite chez ma tante.

Avant que Nicholas ait pu esquisser un geste, la marquise se précipita vers elle.

— Ne partez pas tout de suite, Sarah ! Je vous dois des excuses. J'ai déjà tout expliqué à Nicholas. Il fallait absolument que je sache pourquoi vous et mon fils vouliez vous marier. Ce qui explique cet accueil... peu courtois, j'en conviens. Dites-moi que vous pardonnez à une mère qui ne pense qu'au bonheur de son fils !

Complètement médusée, Sarah contempla la main de la marquise tendue vers elle. Elle n'arrivait pas à y croire, tant elle se sentait lasse, épuisée par toutes ces émotions.

— Bien sûr, murmura-t-elle machinalement.

— Merci, ma chérie, dit lady Stanhope. Vous savez, je n'ai eu que des garçons à élever. J'ai toujours rêvé d'une fille. A présent, j'en ai une, grâce à Nicholas.

Elle ouvrit ses bras à Sarah, qui s'y précipita de bonne grâce. Par-dessus l'épaule de la marquise, elle surprit le clin d'œil malicieux de Nicholas. Complètement rassurée cette fois, elle lui sourit.

Après tout, ce ne serait peut-être pas si terrible d'être la jeune marquise d'Englemere !

Nicholas jeta un coup d'œil anxieux dans la glace et, pour la dixième fois peut-être en une demi-heure, redressa la rose blanche qui ornait sa boutonnière, et rectifia sa cravate.

— Arrête de jouer avec ta cravate, Nick, dit Ned, nonchalamment vautré sur le canapé. Si tu continues, elle aura l'air d'un chiffon !

Avec un regard noir à son vieux compagnon de débauche, Nicholas s'approcha de la petite table posée devant la cheminée. Deux bols emplis de pétales de rose, disposés de part et d'autre d'une croix en or, avaient suffi à en faire un autel improvisé. Il déplaça les chandeliers de quelques millimètres, puis alla changer l'orientation d'une bergère sur laquelle le soleil de l'après-midi déversait un flot de lumière dorée.

— Ne touche à rien, Nicky ! C'est absolument parfait. Tu connais Sarah !

D'un geste de la main, Ned indiqua les chaises alignées dans un ordre impeccable en face de l'autel, les draperies de satin blanc qui paraient la cheminée et le tour de la porte, ainsi que les bouquets sur les buffets.

— Assieds-toi donc ! ordonna Hal en le propulsant dans un fauteuil. Tu vas finir par user le tapis.

Nicholas se laissa tomber sur le siège, mais, sitôt assis, bondit de nouveau sur ses pieds. Hal secoua la tête, l'air désespéré. Ned éclata de rire.

Vexé, Nicholas fit une grimace. Ils avaient beau jeu de se moquer de lui ! Comment ces deux joyeux célibataires pouvaient-ils savoir à quelle vitesse une femme bouleversait la vie d'un homme ?

« Du calme, mon vieux ! » se dit-il en prenant une profonde inspiration. Cette fois, il avait la conviction de ne pas s'être trompé. De toute manière, il avait été échaudé une fois. Et on ne l'y reprendrait plus !

Des bruits de pas approchèrent dans le corridor. Enfin ! Il se précipita vers la porte et sortit à la rencontre du cortège.

Quelques instants plus tard, il entra de nouveau, tenant le bras de sa mère. Il la conduisit jusqu'à sa chaise puis, après l'avoir embrassée sur le front, alla prendre sa place auprès de la cheminée. Il levait la main vers sa cravate lorsque son regard rencontra celui, malicieux, de Ned. Alors, il laissa retomber son bras en soupirant d'exaspération.

Les premiers accords d'un morceau de Mozart le firent sursauter. Les invités se tournèrent vers la porte... Le cœur battant, Nicholas les imita.

Sarah parut la première, vêtue d'une robe très sobre en satin doré dont les manches légèrement bouffantes étaient de tulle blanc tressé de fils d'or. Une ceinture de la même étoffe serrait sa taille juste sous sa poitrine. Nicholas reconnut la façon d'un grand couturier à la manière dont la robe épousait les formes harmonieuses de la jeune femme. Le corsage habilement décolleté laissait à peine deviner la naissance de ses seins. Le regard de Nicholas s'y attarda un instant avant de remonter vers son visage.

Les teintes dorées de sa robe semblaient se refléter sur ses joues et rehaussaient la subtile roseur de ses pommettes. Ses cheveux étaient tressés en couronne, entrelacés de tulle brodé d'or, et piqués de boutons de roses blanches.

Elle leva les yeux, l'aperçut et sourit timidement. A ce moment, un rayon de soleil éclaira sa chevelure blonde et fit étinceler le satin chatoyant de sa robe. Elle avait l'air d'une princesse, songea-t-il, admiratif. Mais princesse ou pas, que lui importait? Elle était belle, tout simplement.

Elle vint s'asseoir auprès de lui dans un bruissement de satin, et Nicholas se sentit soudain enveloppé d'un délicieux nuage de lavande. Le pasteur entonna les formules rituelles du mariage. Sarah répéta les paroles sacramentelles d'une voix claire et ferme. Nicholas, en revanche, était encore si bouleversé qu'il ne put s'empêcher de bredouiller quelque peu.

Ned lui tendit l'anneau, qu'il passa au doigt de Sarah. Le pasteur les proclama mari et femme. Puis, comme Sarah le regardait en souriant, il se pencha vers elle pour l'embrasser.

Lorsqu'il sentit ses lèvres frémir sous les siennes, il tressaillit. Douce Sarah! Sarah... son épouse pour la vie...

Encore tout étourdi, il sortit à la suite du pasteur, passant devant les invités, qu'il voyait à peine, comme dans un brouillard.

Pendant que les témoins signaient le registre, il se ressaisit, et alla signer à son tour d'une main raffermie. Puis, comme Sarah l'imitait, il lui chuchota à l'oreille :

— L'or vous va à ravir.

Elle le dévisagea, l'air amusé.

— J'ose espérer qu'ainsi vous ne regretterez pas d'en avoir tant dépensé pour moi ! dit-elle non sans dérision.

Il lui prit le menton en riant.

— Quand vous vous moquez ainsi, je vois des paillettes danser dans vos yeux. Vous savez très bien ce que je voulais dire. Vous êtes resplendissante, Sarah.

— Encore des flatteries, milord?

— Non, ma belle frondeuse. Je vous ai toujours dit la vérité... sauf une fois. Mais c'était dans une autre vie.

— Venez, les tourtereaux ! appela Ned sur le pas de la porte. Vos invités attendent pour vous féliciter.

Sarah regarda vers l'autre extrémité de la pièce, où Nicholas était en grande conversation avec un ministre de Sa Majesté, l'air aussi naturel que s'il s'était agi d'un de ses plus vieux amis. Semblables à des voiliers qui croisent nonchalamment autour d'un grand vaisseau, Cecily, Emma et Meredyth Wellingford tournaient autour de lui avec des airs extasiés.

Incrédule, la jeune femme fixa son alliance. Elle avait du mal à y croire ! Cet homme vers qui tous les regards se tournaient à un moment ou à un autre était donc son mari ! Les dernières semaines avaient été si pleines d'événements et d'imprévus de toute sorte qu'elle n'avait vraiment pris conscience de ce qui lui arrivait qu'au moment de signer le registre de la paroisse.

« Sarah... Ann... » Après une hésitation, elle avait ajouté : « Stanhope ».

Elle était mariée depuis une heure. Une heure déjà ! Cette idée lui donnait le vertige. Elle avait l'impression d'être la Cendrillon du

conte, somptueusement vêtue pour aller à la rencontre du prince charmant. Un dernier doute persistait. Peut-être après tout n'était-ce qu'un rêve? Au douzième coup de minuit, le charme serait rompu, et elle redeviendrait Sarah Ann Wellingford, l'aînée d'une famille menacée par la ruine et la disgrâce.

Un nouveau coup d'œil à son anneau d'or suffit à la rassurer. Non, ce n'était pas une illusion. Le marquis l'avait bel et bien prise pour femme, et lorsque sonnerait minuit, elle lui appartiendrait corps et âme...

Le cœur battant d'impatience, les joues rougies par l'émotion, elle repensa au baiser qu'ils avaient échangé dans la voiture de Nicholas, alors qu'elle serrait contre elle l'acte de propriété de Wellingford Hall. Son émotion était telle qu'elle en avait oublié sa pudeur et avait embrassé Nicholas avec toute la ferveur amoureuse dont elle était capable.

Soudain, l'image de Chloe Ingram surgit dans son esprit, et elle sentit son cœur se serrer dans sa poitrine. Quelle folie l'avait prise, de s'abandonner comme une vulgaire coquette entre les bras d'un homme qu'elle connaissait à peine? Il lui avait pourtant dit et répété qu'il l'aimait par-dessus tout pour sa discrétion et sa réserve !

Pour le meilleur et pour le pire, elle devait se contrôler, ne jamais oublier pourquoi il l'avait choisie. Il attendait d'elle, au surplus, quelque chose que sa maîtresse ne pourrait jamais lui donner : un fils, un héritier.

Elle poussa un soupir. Comment résister au charme irrésistible de Nicholas lorsqu'il l'approcherait, la caresserait pour la faire sienne ? Elle avait cru un instant être parvenue au bout de ses peines, mais elle se trompait. Le plus difficile restait à accomplir...

Nicholas fit valser une dernière fois sa mère. Puis, lorsque la musique s'arrêta, il la ramena à son fauteuil et prit congé d'elle pour aller retrouver Hal et Ned, qui l'attendaient dans la salle à manger.

A ce moment, Sarah apparut dans l'encadrement de la porte et se dirigea vers un groupe d'invités. Les feux des chandelles semblaient converger sur elle, comme tous les regards. Mais elle ne semblait pas s'en apercevoir. Au contraire, elle allait de l'un à l'autre avec l'aisance souriante et naturelle d'une parfaite maîtresse de maison.

Le marquis la suivit des yeux. Le moindre de ses gestes était empreint d'une grâce modeste et d'une autorité qui l'emplirent d'admiration, et d'un sentiment de légitime fierté.

— Quand je pense qu'on a dit qu'elle était de glace ! s'exclama Ned, regardant dans la même direction que Nicholas.

— Quelle bêtise, renchérit Hal. C'est un soleil que tu as épousé, veinard !

— Eh oui, mes amis, répondit Nicholas. Je suis un homme comblé.

Comme il portait à ses lèvres sa coupe de champagne, cependant, il entendit Hal étouffer un juron, tandis que Ned s'écriait :

— Que le diable l'emporte !

Tous deux avaient les yeux fixés sur Sarah. Surpris, Nicholas pivota... et manqua avaler de travers.

Sir James Findlay venait d'inviter Sarah à danser.

Son apparition leur fit l'effet d'une nuée sombre masquant brusquement le soleil.

Nicholas bondit sur ses pieds, renversant son verre sur le guéridon.

— Le scélérat ! Je vais l'étriper !

Ned rattrapa le verre au bord de la table. Hal, lui, retint Nicholas par le bras.

— Du calme, Nick. Pas de scandale, surtout !

— Il a raison, approuva Ned. Non, mais quel culot ! Il n'était même pas invité ! Cela dit, tu ne peux pas le mettre à la porte devant tout le monde. Cela ferait mauvais effet, le jour de tes noces.

Frémissant de rage, Nicholas essaya de repousser la main qui le retenait.

— Vous ne savez pas ce qu'il lui a fait !

— Eh bien, assieds-toi, et raconte ! dit Ned en le tirant par la manche. Lady Jersey vient de l'apercevoir, et elle te regarde. Si tu fais un esclandre, toute la ville sera au courant demain matin !

Nicholas s'assit à contrecœur, et raconta brièvement à ses amis l'incident qui était survenu chez la duchesse d'Avon. Ned jura de nouveau dans sa barbe, pendant que Hal jetait un coup d'œil assassin en direction de Findlay. Englemere acheva son récit en leur expliquant comment il avait éconduit l'ancien soupirant de Sarah.

— Cette canaille fait le malin parce qu'il sait bien que je ne le mettrai pas à la porte, n'étant pas chez moi, marmonna Nicholas en rongant son frein. Mais il ne l'emportera pas au paradis, croyez-moi! Vous ne voyez donc pas qu'il est en train de me narguer? Je ne peux pas laisser passer cela !

— Tu as raison, répondit Ned. Il faut faire quelque chose.

Les trois hommes regardèrent en direction du couple formé par Sarah et Findlay. Avec un sourire crispé, la jeune femme s'efforçait de le tenir à distance, tandis qu'il se penchait vers elle afin de lui parler à l'oreille.

Ned serra les mâchoires.

— Bon, à nous de jouer! dit-il en tapant sur l'épaule de Hal. Les amis sont faits pour ça, pas vrai, Waterman ?

Hal se leva, les yeux fixés sur Findlay, tout en posant la main sur l'épaule de Nicholas pour le forcer à rester assis.

Avec un grognement de rage, celui-ci regarda ses deux amis s'éloigner.

— Ce n'est vraiment pas juste ! Ce sont toujours les mêmes qui s'amuse, maugréa-t-il, désabusé.

— Ne t'inquiète pas, Nicky ! On ne va pas trop l'abîmer, dit Ned.

Les deux compères s'approchèrent de Findlay, trop occupé avec sa partenaire pour s'apercevoir de leur présence. Hal lui agrippa le coude. Il se retourna vivement, essayant en vain de se dégager.

— Emmène Sarah, dit Hal à sir Edward. Je m'occupe de monsieur.

Ned prit le bras de Sarah.

— Vas-y doucement, conseilla-t-il. Tu ne connais pas ta force, parfois.

Cloué bien à contrecœur sur son fauteuil, Nicholas vit Hal entraîner Findlay sans ménagement vers le vestibule, tandis que Ned tirait un de ses amis d'Oxford par la manche. Il lui souffla quelques mots à l'oreille. Le jeune homme s'inclina devant Sarah et l'invita à danser. Satisfait, Ned emboîta le pas à Hal.

S'il n'avait pas épié leur moindre geste, Nicholas aurait eu le plus grand mal à suivre ce qui se passa ensuite. Hal, tout en se penchant comme pour mieux entendre un commentaire sans doute peu amène

de Findlay, lui porta subrepticement un violent coup de poing dans l'estomac.

Derrière Ned, qui saluait bruyamment un vieil ami en guise de diversion, Nicholas vit Findlay se plier en deux sous la douleur puis se laisser entraîner dehors par Hal sans opposer la moindre résistance.

Le marquis sourit, satisfait. Mais le visage angoissé de Sarah lui revint à la mémoire, et il se rembrunit. Dès qu'elle en aurait fini avec cette danse, se promit-il, il irait l'inviter et s'efforcerait de la reconforter...

Enfin la musique cessa. Mais comme il s'élançait en quête de Sarah, un trio de demoiselles Wellingford se précipita vers lui. Essayant de se rappeler les présentations de la veille, il décida que la plus âgée devait être Meredyth. Les autres devaient être Cecily et Emma, mais elles se ressemblaient tellement qu'il était bien incapable de les distinguer.

— Lord Englemere, dit l'une d'elles. Il faut absolument que vous goûtiez à ces délicieuses glaces. On vient juste de les sortir de la glacière !

Voyant du coin de l'œil que Sarah venait d'être invitée pour une autre danse, Nicholas accepta de bonne grâce la coupe qu'on lui tendait, et invita ses nouvelles belles-sœurs à prendre place à ses côtés sur un canapé.

— Pour commencer, dit-il, je ne veux plus entendre parler de lord Englemere ! Pourquoi ne pas m'appeler... oncle Nicholas, par exemple ?

Et il sourit aux souvenirs que ce nom éveillait en sa mémoire.

Cecily et Emma ouvrirent de grands yeux effarés et se tournèrent toutes les deux vers Meredyth.

— Je n'oserai jamais ! murmura la seconde.

— Milord, dit Meredyth, êtes-vous bien sûr que... Ce serait incorrect, j'en ai peur.

— Pas le moins du monde, déclara Nicholas.

— Formidable! s'exclama Cecily en battant des mains.

Emma se mit à glousser de plaisir, et baissa les yeux en rougissant.

— Colton, viens ! appela Cecily en faisant un signe de la main à son frère. Lord Englemere dit que nous pouvons l'appeler oncle Nicholas. C'est gentil de sa part, tu ne trouves pas ?

Elle se tourna, les yeux brillant d'enthousiasme, vers Nicholas.

— Comme je suis heureuse que Sarah vous ait épousé au lieu de cet abominable sir James !

Nicholas eut un sursaut. Comment savaient-elles ?

— C'est vrai, insista Cecily, qui ne se tenait plus d'enthousiasme. Il est aussi riche, plus gentil, et tellement plus beau que sir James !

— Cecily, gronda Meredyth, ça ne se fait pas de parler des gens en leur présence !

Elle se tourna vers Nicholas avec un air navré.

— Elles ont besoin d'être reprises en main, j'en ai peur ! Sarah s'est beaucoup occupée de nous quand nous avons dû... je veux dire quand notre gouvernante est partie.

— Je suis flatté que vous approuviez tous le choix de Sarah, dit Nicholas, en réprimant un sourire. Je suppose qu'elle vous avait parlé de sir James dans ses lettres ?

— Oh non ! Elle ne nous en a jamais dit un mot, répondit vivement Cecily. C'est lady Sandiford qui nous en a parlé.

— Lady Sandiford est notre voisine, expliqua Meredyth. Elle a beaucoup d'amis à Londres qui la tiennent au courant de ce qui s'y passe.

— C'est vrai ! intervint Emma. Et quand ses amis lui ont appris que Sarah allait faire un beau mariage, elle est venue tout de suite nous annoncer la grande nouvelle. C'est curieux, d'ailleurs, d'habitude elle ne vient jamais nous voir. En tout cas, pas depuis que Sinjin est parti.

— Sinjin est le fils de lady Sandiford, expliqua Colton à Nicholas. Il est capitaine au dixième régiment de hussards de Sa Majesté.

— Si vous le voyiez en uniforme ! s'exclama Emma, extasiée. C'est un bel officier !

Un bel officier ! Nicholas cessa soudain de sourire.

— A mon avis, lady Sandiford n'était pas du tout contente ! déclara Cecily. Elle n'a jamais aimé Sarah !

— Oui ! Elle préfère Elizabeth.

— N'empêche ! coupa Cecily. Chaque fois que Sarah recevait une lettre de Sinjin, elle se précipitait à Wellingford pour savoir ce qu'il lui avait écrit.

— Tu parles ! s'écria Colton, exalté. Il lui racontait des charges de cavalerie ! Si tu crois que cela intéressait cette vieille...

— Colton ! s'écria Meredyth, horrifiée.

— Tu sais très bien que j'ai raison, insista Colton. Lady Sandiford a toujours rêvé d'un mariage entre Elizabeth et Sinjin !

— Absurde ! répliqua Cecily. Tout le monde sait que Sinjin n'avait d'yeux que pour... Aïe !

Le cri de douleur de Cecily perça le silence. Nicholas tendit l'oreille en affectant un intérêt poli.

— Ces commérages n'intéressent pas lord Englemere, dit Meredyth. Allons, venez !

Elle le regarda, l'air confus.

— Elles ne peuvent s'empêcher de jacasser. Je suis... désolée. Vous n'en avez sûrement pas l'habitude !

Elle fit une révérence, destinée sans doute à effacer cette mauvaise impression, puis entraîna ses sœurs et Colton vers le buffet.

Nicholas contempla sa coupe. La glace avait fondu, et n'était guère appétissante. De toute façon, il avait d'autres préoccupations. Ainsi, Sarah avait pour voisin un bel officier qui était amoureux d'elle, à en croire cette impénitente bavarde de Cecily ! Seigneur ! Etait-ce possible ?

Il se leva, fort contrarié par cette révélation, et sortit dans le jardin, sans prêter attention aux groupes d'invités qui bavardaient autour de lui. Cette fois, il ne pouvait plus refouler les souvenirs désagréables qui surgissaient en foule dans sa mémoire.

Lydia, bien sûr ! L'épouse ravissante qui ne se lassait pas d'être le point de mire de la haute société ! Lydia, dont la douceur s'était si vite aigrie, et qui lui reprochait amèrement de la délaisser pour ses journaux sans intérêt, ses amis, ses livres, et ses rendez-vous chez les notaires...

Après la première saison, les affaires l'avaient retenu en ville. Las de ses reproches incessants, il avait fini par lui louer cette maison à Bath qu'elle lui réclamait inlassablement. C'est là qu'un beau jour il

l'avait rejointe une semaine plus tôt que prévu. Et au lieu de sa belle épouse boudeuse, il avait trouvé une lettre.

Les mots en étaient restés gravés dans sa mémoire. Aujourd'hui encore, ils étaient là, comme au premier jour, cinglants et glacés: «Je ne t'ai jamais aimé... Je pars rejoindre un homme qui m'aime vraiment, un officier de la garde royale, un vrai gentilhomme... N'essaie pas de nous retrouver. » Bien entendu, il n'en avait rien fait et s'était lancé à leur poursuite. Sa femme s'y attendait sans doute, car elle avait conduit son phaéton à toute allure sur la route sinueuse qui allait de Londres au cantonnement des gardes. Il avait trouvé la voiture au sortir d'un tournant, fracassée contre une borne, quelques mètres après le virage qu'elle n'avait pu négocier. Il était arrivé trop tard pour la reprendre, trop tard pour donner une seconde chance à leur mariage. Lydia gisait parmi les décombres, la tête pendante comme une poupée de chiffon, les yeux grands ouverts.

« Je ne t'ai jamais aimé... »

Nicholas arrêta un domestique qui passait avec un plateau chargé de coupes de Champagne. Il en prit une et la vida d'un trait.

Au bout d'un moment, la fraîcheur du soir, alliée à l'action bienfaisante du vin pétillant, commença à agir sur lui.

Pourquoi s'étonner que Sarah ait eu un galant? Ne l'avait-il pas soupçonné lui-même, d'ailleurs, en voyant comme elle avait répondu à ses baisers? A présent, il savait : c'était un vicomte à moitié ruiné qui lui avait appris à embrasser, avant de rejoindre son régiment.

Il l'avait aimée, sans nul doute. Avait-elle répondu à son amour?

Mais que lui importait, au fond? Pourquoi Sarah lui aurait-elle avoué un amour passé ? Lui-même ne lui avait encore rien dit de ses désastreuses expériences !

Elle était venue à Londres en quête d'un mari ; il l'avait sauvée d'un engagement catastrophique. Quels qu'aient été jadis ses rapports avec cet officier, c'était bien fini, désormais.

« Laissons les morts enterrer les morts ! décida-t-il. Sarah n'est pas Lydia, Dieu merci ! »

Ce qui ne l'empêcha pas de prier le ciel pour qu'un certain officier des hussards reste longtemps à guerroyer contre Napoléon...

Quelques heures plus tard, vêtue d'une robe de voyage turquoise, Sarah dit adieu à sa famille. Salués par les vœux de bonheur de ses sœurs et de Colton, ils montèrent dans la voiture qui devait les emmener jusqu'au pavillon que Ned leur avait prêté dans les environs de Londres pour leur lune de miel.

Assise à côté de Nicholas, dont la jambe se pressait contre la sienne à chaque cahot de la route, Sarah pensait à la nuit qui s'annonçait. Malgré son excitation, elle tremblait d'émoi. Le gentilhomme qu'elle venait d'épouser, et dont elle savait encore si peu de chose, était si séduisant, et si viril...

La main de Nicholas, se posant sur la sienne, la fit sursauter.

— Cette couleur vous va à ravir, ma chère épouse, dit-il d'une voix douce. Et surtout, n'allez pas m'accuser encore de flatterie !

— M... merci, milord, répondit-elle avec un petit rire nerveux.

— Mes amis m'appellent Nicky, corrigea-t-il. Je vous autorise à en faire autant. Mais j'avoue préférer la façon dont vous dites : « Ni-cholas ».

Elle sentit ses doigts lui effleurer la joue.

— Dans votre jolie bouche, reprit-il, c'est la plus douce des musiques.

Ses paroles achevèrent de la rassurer. Qu'avait-elle à craindre de lui ? Il était si tendre, si prévenant avec elle ! Quelque chose lui disait qu'il ne pouvait lui faire du mal.

Elle lui tendit ses lèvres.

Il ne chercha pas à prolonger leur baiser et murmura :

— La journée a dû vous épuiser. Reposez-vous. Je vous réveillerai quand nous serons arrivés.

Elle aurait voulu bavarder avec lui, apprendre à mieux le connaître, mais elle se sentait si bien entre ses bras, la tête appuyée sur son épaule, que ses paupières s'alourdirent malgré elle...

Les doigts serrés sur un verre de brandy, Nicholas attendait que la femme de chambre ait fini de préparer

Sarah pour la nuit. Il ne pouvait, lui non plus, se défendre d'une vague appréhension. Le souvenir du fiasco qu'avait été sa lune de miel était encore vivace. Après une nuit de noces désastreuse, il s'était vu interdire la porte de la chambre de Lydia sous les prétextes

les plus divers. Pour lui, cependant, il ne pouvait y avoir qu'une explication : la peur de cette intimité qui venait soudain sceller les vœux de deux jeunes époux.

Il secoua la tête et se gourmanda pour ses craintes infondées. Avec Sarah, il n'avait pas à craindre ce genre de désagrément. Au contraire! Elle avait une façon de répondre à ses baisers qui promettait bien des délices.

Un coup sec retentit à la porte. Nicholas entra, vêtu d'une robe de chambre en satin fermée par des brandebourgs.

Becky, une jeune camériste de Wellingford que Sarah avait prise à son service, était en train de broser les cheveux de sa maîtresse. Elle fit volte-face et tira sa révérence.

— Un instant, milord, dit-elle, juste le temps de...

— Je m'en charge, répondit-il en tendant la main vers la brosse.

Becky interrogea Sarah du regard. Oppressée, celle-ci hocha brièvement la tête.

La camériste tendit la brosse à Nicholas, esquissa une nouvelle révérence, puis sortit.

Sarah ne se retourna pas. Elle savait que son mari ne portait pour tout vêtement qu'une simple robe de chambre, et n'osait encore le regarder. Elle ouvrit la bouche, mais la referma tout de suite, incapable de prononcer une parole.

Nicholas entreprit de défaire ses cheveux, noués en une natte épaisse sur sa tête.

— Quels beaux cheveux vous avez, Sarah, murmura-t-il.

Lentement, il entreprit de dénouer la longue chevelure en y faisant courir ses doigts comme un peigne.

Lorsqu'il eut fini, il souleva la masse de boucles dorées qu'il laissa tomber en cascade sur la gorge de Sarah. Les mèches soyeuses lui effleurèrent les joues et elle sentit leur contact sur les pointes de ses seins à travers l'étoffe légère de son déshabillé.

Nicholas posa délicatement les lèvres dans le creux de son épaule dénudée. Sarah poussa une exclamation de surprise et se raidit. Surpris par sa réaction, il l'attira sur le sofa et s'assit auprès d'elle.

— Que se passe-t-il, Sarah? demanda-t-il d'une voix douce. Vous êtes nerveuse comme une biche... et vous avez les mains glacées !

— Ce... ce n'est rien, bredouilla-t-elle en détournant les yeux, honteuse de se montrer craintive alors qu'il était si prévenant.

— Qu'est-ce qui vous tracasse, ma chérie? insista-t-il. Vous avez peur, n'est-ce pas ? Je parie que Findlay vous a dit des horreurs sur mon compte.

Sarah leva les yeux vers lui, incapable de répondre, tant le souvenir de ces minutes affreuses avec sir James l'obsédait.

— Dites-moi, Sarah. Il vous a parlé de moi, n'est-ce pas?

Elle hocha la tête.

— L'infâme canaille ! s'exclama-t-il, les yeux brillant de colère.

Devant le désarroi de Sarah, cependant, il se radoucit, prit ses mains, et les réchauffa dans les siennes.

— Il me le payera! Qu'a-t-il dit, au juste?

— Je suis désolée, Nicholas. Je... je n'ai pas peur, je vous assure !

— Allons donc! répliqua-t-il en souriant. J'ai l'impression que vous allez rentrer sous terre, comme si j'étais sur le point de vous dévorer!

Joignant le geste à la parole, il lui mordilla les doigts en riant, et elle ne put s'empêcher de sourire.

— Il m'a dit des choses affreuses, c'est vrai, reconnut-elle. Mais je ne l'ai pas cru.

— Je n'en suis pas si sûr! répliqua-t-il en la prenant dans ses bras. Qu'a-t-il dit exactement, Sarah?

— Je n'ai pas envie d'en parler.

— Je dois savoir, pourtant.

— Eh bien, il a dit que vous ne...

Elle s'interrompit, rougissante, et détourna les yeux.

— ... que vous ne vous occuperiez pas de moi... que vous...

Non, c'était impossible ! Lui répéter ce que Findlay avait dit... Ces mots monstrueux... Qu'il s'empresserait de faire son devoir pour voler sans tarder dans les bras de sa ravissante maîtresse. Quant aux propos qu'il avait eus pour parler de... Là encore, elle n'osait plus même y penser !

— Que je... ? insista-t-il.

Elle entrouvrit les lèvres, les referma aussitôt. Au bout d'un moment, elle dit :

— Je suis désolée, Nicholas. Le reste est trop ignoble... Je ne puis le répéter.

Elle prit une profonde inspiration pour tenter de dominer le tremblement qui l'agitait.

— Tout ce qu'il voulait, c'était gâcher ma nuit de noces. Mais il n'y réussira pas. Je suis prête, Nicholas. Je vous l'assure !

— Vous n'avez donc pas peur de moi ?

— Bien sûr que non !

La spontanéité de sa réponse le fit sourire.

— Merci, Sarah. Il faut me croire : jamais je ne vous ferai souffrir. Vous le savez, n'est-ce pas ?

Elle hocha la tête, incapable d'arracher son regard à celui de son mari.

— Savez-vous aussi... ce qui se passe entre un homme et une femme pendant une nuit de noces ?

Sarah hocha la tête, de nouveau sans rien dire.

— Il ne faut pas nous attendre à passer en un instant de l'amitié à une intimité parfaite. Nous disposerons de la maison de Ned aussi longtemps que nous voudrons, et nous prendrons notre temps.

— Mais, Nicholas, je veux être votre femme maintenant, ce soir ! protesta-t-elle.

Aurait-elle la force d'attendre plus longtemps ? Et ce soir, qui sait s'ils n'allaient pas concevoir, un enfant, leur enfant ? Attendre ! Pourquoi ? Pour sentir son angoisse grandir en même temps que son impatience ? Oh non ! Elle ne s'en sentait pas la force.

— Nicholas, je vous en supplie !

— Etes-vous bien sûre que... ?

— Sûre et certaine !

Un sourire ému éclaira le visage de Nicholas.

— Très bien, ma chérie, dit-il à mi-voix. Il en sera comme vous le souhaitez.

## 8

Le cœur battant, Sarah lui sourit à son tour, résolue à se donner à lui sans la moindre réserve. Mais au lieu de la mener vers le lit, il reprit la brosse et, avec une lenteur étudiée, la fit courir dans ses cheveux épars. Avec un soupir de plaisir, elle releva la tête et s'abandonna aux soins de Nicholas.

Une douce torpeur l'envahit bientôt, mais il ne lui laissa pas le loisir de fermer les yeux : posant la brosse, il commença à lisser les tresses défaites entre ses doigts, partant des épaules pour descendre vers sa poitrine, effleurant au passage les pointes de ses seins.

— Vos cheveux sont chatoyants comme la soie, chuchota-t-il. Ils sont tels que je les avais rêvés, plus beaux encore...

Doucement, presque avec dévotion, il l'attira vers lui et posa les lèvres sur son front avant de tracer un chemin de baisers légers vers ses tempes, puis ses oreilles, dont ses dents mordillèrent délicatement les lobes. Sarah laissa échapper un faible gémissement.

Enfin les lèvres de Nicholas vinrent se poser sur sa bouche.

Il faisait durer le plaisir, attisant son impatience, et le supplice de l'attente. D'abord sa bouche ne fit que jouer avec le velours de ses lèvres. Puis sa langue en décrivit les contours, éveillant mille sensations exquises sur son passage.

Au plus profond d'elle-même, Sarah sentit naître une fièvre intense, comme une flamme qui renaît de braises que l'on croit éteintes. Soudain elle le voulait plus proche encore, plus intime. Obéissant à l'appel impérieux de ses sens en tumulte, elle s'arqua contre lui.

Les mains de Nicholas se refermèrent sur ses épaules, tandis qu'il approfondissait leur baiser, faisant monter encore la fièvre qui la dévorait. Insatiable, elle se serra contre lui, comme pour mendier le contact de ses mains et de son corps tout entier sur le sien.

Sans cesser de l'embrasser, Nicholas la souleva et la déposa au bord du lit. Puis il retroussa le bas de sa chemise de nuit, et, avec une

exquise lenteur, effleura ses chevilles, puis ses jambes, jusqu'aux genoux, avec un murmure admiratif.

— Etes-vous vraiment sûre, ma chérie? demanda-t-il d'une voix oppressée.

Sarah brûlait. Elle était dévorée par un feu intérieur, comme un volcan envahi par la lave en fusion.

— Oui ! Oui, je vous en prie !

D'un geste rapide, il lui enleva sa chemise puis s'assit à côté d'elle sur le lit. Toujours sans se presser, il promena sa main sur la peau nue de sa hanche, puis remonta, pour refermer les doigts sur un sein palpitant.

— Vous êtes belle..., chuchota-t-il en se penchant.

Sa langue titilla la pointe rose, goûtant chaque relief avec délice. Sarah était au-delà de ce qu'elle avait imaginé de plus fou, et elle ne put s'empêcher de crier en sentant monter en elle ce flot de sensations merveilleuses.

La main de Nicholas s'attarda un moment sur ses reins cambrés, puis s'égara paresseusement sur son ventre avant de glisser vers le cœur de sa féminité.

— C'est là, murmura-t-il, là que nos deux corps vont s'unir. Etes-vous prête?

Prête? Que voulait dire ce mot, alors qu'elle avait l'impression que sa chair se consumait sous le feu du désir? C'est simple, elle ne s'était même pas rendu compte qu'il avait enlevé sa robe de chambre ! Lorsqu'il s'allongea sur elle, elle sentit soudain le contact de sa virilité et retint instinctivement son souffle...

Un éclair de douleur... un cri...

Nicholas s'immobilisa, et laissa à Sarah le temps d'accepter sa présence en elle. Au bout d'un bref instant, la jeune femme se détendit, et d'agréables sensations déferlèrent sur elle comme des vagues, d'abord presque imperceptibles, puis de plus en plus fortes.

Elle s'y abandonna avec un soupir extasié.

La bouche de Nicholas allait d'un sein à l'autre, puis venait se désaltérer à sa bouche, et pendant ce temps il continuait d'entrer en elle, cherchant les profondeurs inviolées de sa virginité. La brûlure

s'atténua peu à peu, tandis que l'exaltation revenait, comme les forces d'un orage qui se rassemblent.

Sarah ferma les yeux, envahie par un étrange sentiment d'urgence qui allait grandissant.

La respiration de Nicholas devint haletante, les muscles de ses bras se crispèrent. Parvenu au sommet de son plaisir, il se libéra dans un cri, son corps tout entier se souleva, comme foudroyé, puis il se laissa rouler à son côté sur le lit, et attira son amante contre lui.

Sarah écoutait le bruit de leur respiration, qui petit à petit reprenait son rythme naturel. Elle éprouvait un mélange d'allégresse et de déception. Désormais, elle était vraiment la femme de Nicholas — et les sinistres prophéties de Findlay ne s'étaient pas accomplies, bien au contraire. Elle repensa à la douceur, à la patience, dont Nicholas avait fait preuve et ce seul souvenir suffit à raviver son émoi.

— Oh, Nicholas! murmura-t-elle. C'était merveilleux !

— En êtes-vous bien sûre? répondit-il en lui baisant les lèvres. J'avais promis de ne pas vous faire mal, mais je ne suis pas sûr d'avoir réussi.

— Un tout petit peu, avoua-t-elle. Mais quelle importance ? C'était si bon, exactement comme vous me l'aviez dit!

Il l'embrassa de nouveau, et leurs langues s'entrelacèrent. La tension brûlante qui s'était un instant apaisée commença à renaître.

— La prochaine fois sera encore meilleure, mon amour.

Ses doigts jouèrent avec les mèches éparées des cheveux de Sarah, qu'il fit courir comme des plumes autour de ses seins. Chaque frôlement accroissait l'excitation qui revenait, intense, dévorante.

— Je... j'ai du mal à le croire, balbutia-t-elle, éperdue.

— Patience, mon amour...

De nouveau, la main de Nicholas s'arrêta à l'orée de sa féminité. Sarah poussa une plainte sourde et se cambra à sa rencontre, invitant ses doigts à frayer leur chemin. Il sentit qu'elle voulait l'entraîner dans un rythme endiablé tandis que sa langue traçait en un délicieux supplice de lentes arabesques autour de l'aréole d'un sein. Sarah gémissait, ondulait, grisée de se sentir femme, fée, magicienne... Elle ne croyait pas pouvoir éprouver davantage de plaisir et pourtant chaque mouvement l'enlevait plus haut encore. Seigneur! Elle avait

l'impression qu'au bout de cette course folle vers... elle ne savait trop quoi !... au bout de cette course folle, elle allait mourir de plaisir.

En effet, un monde de délices insoupçonnées s'ouvrit bientôt devant elle, alors que le contact brûlant de la langue de Nicholas prenait la relève de ses doigts, poussant sa pointe jusqu'au centre de son être éperdu. Elle n'y tenait plus... Dans un élan désespéré elle se jeta contre lui, trouvant instinctivement le rythme qui emporta leurs corps.

Et le miracle s'accomplit : le regret inavoué que le magicien qui lui procurait pareilles sensations ne fût pas

Sinjin lui traversa l'esprit — puis, en un éclair, fut réduit en cendres.

Et lorsque Nicholas entra en elle, le plaisir fut cette fois sans mélange. Le corps superbe de son mari se dessinait dans la pénombre, son souffle haletant courait comme un vent du désert sur ses seins, et il l'emplit complètement, allant, venant en elle sur une cadence furieuse et cependant accordée aux élans de son propre corps.

Ils crièrent leur bonheur à l'unisson et demeurèrent longtemps immobiles dans les bras l'un de l'autre, gisant sur un rivage de béatitude.

— Etait-ce meilleur? demanda-t-il dans un souffle.

— Infiniment, reconnut-elle.

— Bien!

Il l'embrassa légèrement.

— Sarah, mon épouse chérie..., chuchota-t-il.

Tant de ferveur perçait dans sa voix que Sarah sentit son cœur se serrer.

De nouveau, il se laissa rouler sur le côté, et l'attira contre lui. Avec un long soupir, il enfouit sa tête dans l'oreiller. Quelques moments plus tard, elle entendit sa respiration calme et profonde. Sa poitrine se soulevait régulièrement; il dormait.

Elle le contempla, saisie d'un curieux mélange de crainte et d'émerveillement. Il l'avait prise avec une infinie douceur, lui avait donné un plaisir dont elle n'avait jamais soupçonné l'intensité. Son destin, pensa-t-elle, était désormais scellé. Car même s'ils n'avaient

pas échangé de mots d'amour, le langage éternel du désir les avait irrévocablement unis...

A cette certitude, un calme profond l'envahit. Elle avança timidement la main pour frôler le corps musclé endormi auprès d'elle. Saurait-elle jamais lui rendre, par ses propres caresses, la plaisir inouï qu'il lui avait prodigué par les siennes?

Soudain, sa main s'immobilisa tandis qu'une petite phrase sournoise s'imposait à sa mémoire.

« Le ciel me préserve des femmes passionnées ! » avait dit Nicholas un jour.

La sérénité de Sarah s'évanouit. Et dire qu'elle avait failli oublier! Son mari l'avait épousée pour des raisons pragmatiques, non pour les exaltations du cœur. Dans ses bras, elle avait certes connu une extase totale, et sa vie en était irrémédiablement changée.

Mais lui?

Il avait connu d'autres femmes, et en rencontrerait sans doute d'autres encore. Et pourtant jamais il ne se donnerait entièrement à l'une d'entre elles — surtout pas à celle qu'il avait prise pour épouse légitime.

Aussi, si elle voulait demeurer à l'abri d'une déception cruelle, ne devait-elle jamais oublier sa place — ni son devoir.

Sarah s'assit en chantonnant au petit bureau de son boudoir. Elle prit une gorgée de thé et se tourna vers la fenêtre pour admirer la lumière du soleil dans le parc de Stanhope House.

Elle poussa un soupir nostalgique. Le bonheur simple des jours passés ensemble à la campagne l'avait comblée et c'est bien à contrecœur qu'elle avait rappelé à Nicholas qu'ils devaient regagner Londres pour le bal de lady Jersey.

Ce séjour champêtre avait été parfait. Que d'heures exquis ils avaient consacrées à explorer la campagne ensoleillée, avec leurs paniers à pique-nique et leurs cannes à pêche accrochées à la selle de leurs chevaux ! Quand il pleuvait, ils jouaient au billard ou aux échecs, et, le soir, se faisaient mutuellement la lecture, à moins qu'elle ne joue du piano pour lui.

Et aux jours succédaient des nuits dont le souvenir la faisait encore frémir de plaisir...

Mais les meilleures choses avaient une fin et sitôt qu'elle avait retrouvé Stanhope House, mille questions oubliées étaient revenues l'assaillir. Toutes tournaient autour de Nicholas, bien sûr : en dépit de sa malveillance, Findlay avait sûrement vu juste en prédisant qu'il la délaisserait dès qu'elle porterait son enfant.

Dans un sens, songea-t-elle, c'était mieux ainsi. Elle avait de plus en plus de mal à résister au vertige de la passion. Chacune de leurs étreintes l'amenait plus près de l'abandon total. Un jour, elle le savait, elle donnerait libre cours à la folie de son désir, oubliant pourquoi Nicholas l'avait épousée, et le serment qu'elle-même s'était fait.

Cela ne devait pas être. Elle s'était juré de tenir son rôle auprès de lui, quitte à laisser à d'autres le privilège qu'elle se refusait. Et elle ne revenait jamais sur une parole donnée.

Cette résolution prise, la jeune femme se concentra de nouveau sur les papiers étalés sur la table et son regard tomba sur la lettre où Jenkins, l'intendant de Wellingford, détaillait les réparations effectuées au cours de l'hiver, ainsi que les projets pour le printemps. Il avait visiblement fait bon usage de l'argent qu'elle lui avait envoyé, mais elle crut lire entre les lignes qu'un supplément serait le bienvenu.

Alors, Sarah se sentit reprise par un mélange familier de nostalgie, de déception et de honte. La terre de Wellingford était riche, certes, mais il faudrait bien de la patience et du labeur avant qu'elle rapporte assez pour qu'elle puisse l'exploiter par ses propres moyens. En attendant, elle n'avait guère d'autre ressource que l'allocation généreuse que lui versait Nicholas, et dont elle mettait soigneusement de côté tout ce qu'elle ne dépensait pas pour ses toilettes.

Elle fit un calcul rapide et, au bout d'un moment, reposa sa plume, le cœur battant : il lui restait largement assez d'argent, au moins pour parer au plus urgent!

Il ne lui restait qu'à répondre à Jenkins.

La tête pleine d'images d'un Wellingford restauré dans toute sa splendeur, elle laissa courir sa plume sur le papier. Ce ne fut qu'au

moment de sceller l'enveloppe qu'elle s'arrêta, prise d'un soudain scrupule.

Cet argent, Nicholas le lui avait donné pour tenir son rang de marquise d'Englemere. Et même s'il la laissait libre d'en user à sa guise, sans jamais exiger qu'elle lui rende compte de ses dépenses, il n'apprécierait peut-être pas d'apprendre qu'elle l'engloutissait dans les travaux des champs. Bien sûr, tout en répugnant à lui cacher quoi que ce soit, elle ne se sentait pas obligée de lui révéler la totalité de ses projets. Après tout, Wellingford commencerait bientôt à rapporter beaucoup d'argent, et tout redeviendrait comme avant. Dans un sens, ce n'était qu'une avance et, elle en avait l'intime conviction, un excellent placement.

— Englemere ! Vous devriez avoir honte ! se récria lady Jersey en donnant un coup d'éventail sur le bras de Nicholas. Depuis votre arrivée, vous n'avez dansé qu'avec Sarah. C'est tout juste si vous m'avez saluée!

— Que voulez-vous, ma chère, répliqua-t-il sans se démonter, c'est pour vous que nous avons interrompu notre lune de miel. Sans votre aimable invitation, nous serions encore au fin fond de la campagne !

— Englemere ! Comment osez-vous tenir de tels propos dans mon salon ! Un mari amoureux de sa femme, mais c'est indécent, mon ami ! Allez, filez. Il y a une foule de jolies dames qui rêvent de valser avec vous, et moi, j'ai quelques mots à dire à Sarah.

Nicholas s'inclina avant de s'éloigner. Mais après avoir fait quelques pas, il se retourna pour observer sa femme. Sa robe vert émeraude mettait admirablement en relief l'or pâle de ses cheveux, et semblait jeter des paillettes de jade dans le gris de ses yeux. Ils étaient mariés depuis un mois déjà, et pourtant sa beauté l'étonnait toujours. Ce soir encore, il la trouvait aussi éblouissante que lorsqu'elle lui était apparue, dans le satin et la soie de sa robe de mariée.

Fermant les yeux, il ne put s'empêcher de penser à la sensualité pure et profonde qu'elle dissimulait sous l'exquise pudeur de son apparence. Chacune de leurs étreintes était une espèce de miracle. La fraîcheur et l'enthousiasme de Sarah l'avaient lavé du souvenir de ses expériences précédentes, comme si, avec elle, c'était toujours la

première fois, comme s'il découvrait en même temps qu'elle les délices de l'amour.

Pourtant il sentait un reste de réserve virginale qui tenait secrète une passion couvant comme un feu au plus profond d'elle-même. Au-delà du plaisir de leur union charnelle, il avait maintes fois cherché à pénétrer ce mystère qui n'appartenait qu'à elle. Cette quête était devenue un jeu, une aventure exaltante. Pourquoi diable, avec une épouse aussi désirable et désirante que Sarah, aurait-il eu besoin d'une maîtresse?

Cette découverte le frappa de stupeur. Etait-ce la voix de son cœur qui lui suggérait de tirer un trait sur le passé ? Il ne se sentait pas encore prêt. Pour l'heure, il ne pensait qu'à jouir des plaisirs d'un mariage qui le comblait au-delà de ses espérances.

— Que ne donnerais-je, milord, pour que ce sourire satisfait soit dû au bonheur de me revoir! susurra une voix sensuelle à son oreille.

Dans un bruissement de soie noire, Chloe Ingram se glissa près de lui, offrant à ses regards sa poitrine généreusement découverte.

— Oh, Nicholas ! reprit-elle sans lui laisser le temps de répondre. J'ai cru que vous m'aviez oubliée!

— Je n'oublie jamais mes amis, répondit-il en baisant galamment la petite main gantée et parfumée qu'elle lui tendait.

— menteur! répliqua-t-elle en se penchant vers lui pour lui donner l'occasion d'admirer de plus près son décolleté. Sans vous, Londres est d'un ennui mortel. Grâce au ciel, vous voici de retour !

— Allons, ma chère, je suis sûr que vous avez eu mille occasions de faire passer le temps, rétorqua-t-il impitoyablement.

— Ne m'en parlez pas ! dit-elle en baissant les paupières. Par votre faute, j'ai même commis quelques... folies.

Elle leva vers lui un regard humide et suppliant. En vain. Nicholas l'avait trop souvent mise en garde contre son penchant invétéré pour les tables de jeu. Jusqu'à présent, il avait réglé ses dettes en se contentant de hausser les épaules. Mais pour une raison mystérieuse, il était soudain las de ses caprices.

— Je vois, dit-il froidement. Vous avez recommencé, n'est-ce pas, Chloe? Je vous avais pourtant prévenue.

— Je sais, mais c'était plus fort que moi. Nicky... Ah, si vous aviez été là, tout aurait été différent ! Dites-moi, puis-je toujours compter sur votre aide?

Elle fixa sur lui le regard implorant de ses célèbres yeux mauves. Que désirait-elle, au juste? Nicholas n'aurait su le dire. S'agissait-il seulement de lui prêter un peu d'argent? Il ne se sentait pas encore prêt à décider de l'avenir de leur relation, et décida de procéder par ordre.

— Envoyez une note à mon secrétaire, dit-il prudemment. Mais il faut être raisonnable, Chloe. Je ne pourrai peut-être pas vous aider indéfiniment. Etant donné ce qu'Ingram vous a laissé, vous ne devriez pas tant jouer!

Le coup porta : elle pâlit.

— Ah! dit-elle, l'air dépité. Votre petite sainte-nitouche vous a remis dans le droit chemin, n'est-ce pas? C'est quelqu'un de tout à fait vertueux, à ce que j'ai entendu dire !

Il voulut la remettre à sa place, mais elle posa la main sur sa joue.

— Oh, Nick, pardonnez-moi. Vous avez raison, je ne suis pas raisonnable. Mais... j'ai si peur de l'avenir, si peur de rester... seule !

Elle fit semblant d'essuyer une larme.

— Voyons, Chloe, dit-il en se radoucissant, vous savez bien que je n'abandonne jamais mes amis !

— J'étais sûre que je pouvais compter sur vous ! s'exclama-t-elle, rassérénée, en lui lançant une œillade langoureuse. Vous avez toujours été si bon pour moi !

Elle ponctua cette dernière phrase d'un sourire pathétique, et posa la main sur le bras de Nicholas comme pour lui signifier, par ce simple geste, qu'elle reprenait possession de lui.

Instinctivement, Nicholas leva les yeux et vit Sarah qui les regardait, impassible. Il retira immédiatement son bras, mais, au moment même où leurs regards se croisèrent, Sarah baissa les paupières et fit demi-tour, comme si elle cherchait à effacer de sa mémoire ce qu'elle venait de voir.

Nicholas sentit le découragement s'emparer de lui. Avant longtemps, sa femme saurait qui était cette inconnue avec laquelle il semblait en si bons termes. Mais, en attendant, à cause de cet aparté

stupide, elle continuerait à se méprendre sur la nature de leur relation... Tout en maudissant ce mauvais coup du sort, le jeune homme se demanda s'il ne devait pas rattraper Sarah, et tout lui expliquer. Puis, pensant qu'un peu de jalousie ne nuirait pas, il se ravisa.

C'est alors qu'il vit Sarah s'immobiliser en portant la main à sa bouche. Puis elle poussa un cri et se jeta dans les bras d'un homme de haute taille, sanglé dans le superbe uniforme bleu des hussards.

Nicholas regarda, pétrifié, le nouveau venu embrasser sa femme avec une effusion dont un esprit plus jaloux que le sien n'eût pas manqué de prendre ombrage.

Il ne pouvait s'agir que de Sinjin, bien entendu ! Nicholas étouffa un juron. Peste soit de l'armée, qui accordait des permissions à tort et à travers !

Oubliant Chloe et les couples qui tournoyaient autour de lui, il traversa la salle, glacé à la perspective de rencontrer celui qui, le premier, avait fait battre plus vite le cœur de Sarah.

En deux enjambées il fut auprès d'eux. La main sur la poitrine, Sarah avait fait un pas en arrière, et dévisageait le nouveau venu avec une expression de profonde incrédulité.

— Sinjin? bégaya-t-elle au bout d'un moment. Quelle surprise ! Je... je suis si heureuse de vous revoir ! Pourquoi ne m'avoir pas écrit que vous aviez une permission?

Nicholas surgit à côté d'elle, les yeux fixés sur Sinjin. Avec un sourire forcé, elle se tourna vers lui et, prenant l'officier par le bras :

— Milord, dit-elle d'une voix tremblante, permettez-moi de vous présenter un vieil ami, qui est notre voisin à Wellingford, le capitaine Saint-John Stafford, vicomte Sandiford. Sinjin, voici mon mari, Nicholas Stanhope, lord Englemere.

Le capitaine se figea, frappé de stupeur.

— Votre... mari ? répéta-t-il.

Sarah pâlit.

— Oui. Nous sommes mariés depuis un peu plus d'un mois. Je vous ai écrit, Sinjin. Vous n'avez donc pas reçu ma lettre?

Pendant d'interminables secondes, ils se regardèrent tous les trois sans rien dire. Nicholas essaya en vain d'articuler des paroles de bienvenue qui ne voulaient pas sortir de sa bouche. La gorge serrée, il ne put faire mieux que d'esquisser un vague sourire.

Le capitaine le dévisagea longuement, puis ses yeux se portèrent sur Sarah.

— Vous connaissez les caprices de la poste, dit-il enfin. Votre dernière lettre m'informait que vous partiez pour Londres, pour... affaires urgentes. J'ai immédiatement demandé une permission, mais nous avons eu quelques ennuis avec les Français, et j'ai dû attendre.

Cet échange donna le temps à Nicholas de se ressaisir quelque peu. Il tendit la main au capitaine.

— Enchanté de vous rencontrer, capitaine, dit-il, retrouvant les usages du protocole. J'ai beaucoup entendu parler de votre bravoure.

— Vraiment? s'étonna Sarah.

— Colton est intarissable sur vos exploits ! confirma Nicholas.

Le capitaine sembla reprendre ses esprits à son tour, et serra la main que lui tendait Nicholas.

— Pardonnez mes mauvaises manières, milord, dit-il en jetant un coup d'œil complice à Sarah. C'est l'habitude des camps ! Je suppose que Colton a largement exagéré. Il ne rêve que de batailles !

Nicholas ne put s'empêcher de trouver ce signe de connivence tout à fait insupportable. Non content d'être grand et athlétique, le vicomte Sandiford était fort séduisant, ce qui n'arrangeait rien à ses yeux ! Les regards des deux hommes se rencontrèrent, et ils se toisèrent sans aménité pendant un long moment.

— Vous voilà donc en permission, capitaine? reprit Nicholas.

Puis, poussant la politesse plus loin qu'il ne l'aurait voulu, il ajouta :

— Comptez-vous rester longtemps à Londres ? Il faut absolument que vous veniez nous voir !

— Oh oui, Sinjin, insista Sarah. J'aimerais tant que vous fassiez plus ample connaissance. Et nous avons... tant de choses à nous dire !

Un nouveau silence s'ensuivit, pendant lequel Sinjin, en proie à une émotion croissante, contempla Sarah.

— En effet, dit-il enfin. C'est promis, je viendrai vous voir.

Avec un bruissement de satin rose, lady Jersey fit irruption dans leur petit cercle.

— Ma chère Sarah ! Qui est ce bel inconnu que vous accueillez avec tant d'enthousiasme ?

— Le capitaine Sandiford est un vieil ami de Sarah, expliqua Nicholas. Il est actuellement en permission.

Le capitaine s'inclina avec grâce.

— Pardonnez mon intrusion, milady, dit-il galamment. J'aurais dû vous présenter mes respects sitôt arrivé. Même au fin fond de l'Espagne, on ne parle que de votre beauté et de votre généreuse hospitalité. J'osais espérer que vous n'auriez pas le cœur de mettre un vieux troupié à la porte.

Ravie du compliment, lady Jersey partit d'un rire cristallin. Le capitaine avait immédiatement deviné à qui il avait affaire ! Nicholas se rembrunit, ne sachant trop s'il devait admirer la perspicacité du capitaine, ou en prendre ombrage.

A ce moment, le cercle s'élargit de nouveau. Cette fois, c'était Chloe Ingram qui les avait rejoints. Nicholas leva les yeux au ciel. Il ne manquait plus qu'elle !

Mais il n'était pas au bout de ses surprises. Sans la moindre gêne, elle vint se planter entre son hôtesse et le nouveau venu.

— Il faut absolument que vous me présentiez, milady, déclara-t-elle. J'ai moi aussi un ami dans l'armée. Peut-être l'avez-vous rencontré ?

Un silence stupéfait tomba sur le petit groupe. Nicholas regarda lady Jersey du coin de l'œil. Comment la reine de la société londonienne allait-elle réagir à cette intrusion ?

Mais lady Jersey prit le parti d'en rire. Son regard malicieux alla de Sarah à Nicholas, puis au capitaine. Enfin, elle se tourna vers Chloe.

— Capitaine Sandiford, puis-je vous présenter Mme Chloe Ingram ? Mrs Ingram est sans nul doute l'une des plus jolies veuves de Londres !

Le capitaine s'inclina, et Chloe fit une révérence.

— Il faut absolument que nous parlions, capitaine, dit-elle. Je suis sûre que nous avons moult choses en commun !

— Je n'en doute pas ! s'écria lady Jersey avec un nouvel éclat de rire. Mme Ingram va vous offrir un rafraîchissement, capitaine. Sarah, ma chère, permettez que j'emmène votre séduisant époux. C'est ma soirée, et je n'ai pas encore eu le plaisir de danser avec lui.

L'orchestre attaqua une valse. Lady Jersey regarda Nicholas, l'air avide. Comprenant qu'il allait avoir droit à un interrogatoire en règle, il s'inclina néanmoins devant son hôtesse, résigné au pire, et lui offrit son bras.

— Tout l'honneur est pour moi, Sally, dit-il. Mais promettez-moi de fleurir ma tombe si jamais le galant à qui vous avez promis cette danse vient me demander des comptes !

— Vous êtes décidément incorrigible ! s'exclama lady Jersey, aux anges.

Au moment de s'éloigner, elle se tourna vers Sarah.

— Rassurez-vous, ma chère ! je vous le rends tout de suite !

Nicholas jeta un dernier regard vers la casaque bleu clair qui s'éloignait en compagnie de Chloe. La fureur ne voulait pas le quitter.

Il éprouvait une envie irrépressible de régler son compte au bel officier sur-le-champ, afin de lui ôter toute envie et tout espoir de lui prendre Sarah.

Mais d'où venait cette frayeur subite qui lui glaçait le sang, cet effroi inattendu et en même temps étrangement familier ?

Et soudain, il comprit. Le souvenir de Lydia surgit dans sa mémoire. Elle aussi l'avait quitté pour un officier. Il avait brusquement l'impression d'être revenu des années en arrière. Le cauchemar allait-il se reproduire ?

Au prix d'un immense effort, il parvint à reprendre ses esprits. Tôt ou tard, il faudrait régler la question du séduisant vicomte Sandiford.

Mais ce n'était ni le lieu, ni le moment.

Tard dans la nuit, Nicholas et Sarah rentrèrent à Stanhope House, où un laquais à moitié endormi vint leur ouvrir la porte.

La soirée s'était terminée sans incident. Le capitaine avait dansé deux fois avec Sarah, puis invité Chloe, la maîtresse des lieux et plusieurs autres dames. Et lorsque Nicholas avait pris la main de Sarah pour la deuxième valse, elle lui avait souri et ils avaient devisé tout en dansant, sans qu'il soit une seule fois question de Sandiford.

Il ne sut donc pas trop s'il devait se réjouir ou s'inquiéter lorsque la jeune femme lui annonça qu'elle souhaitait lui parler avant qu'il ne se retire. Tout en admettant qu'une bonne discussion à propos du capitaine s'imposait, il n'en voyait plus l'urgence dès lors que le beau soldat n'était plus dans les parages immédiats.

Avec une moue résignée, il frappa à la porte du boudoir. Connaissant Sarah, il savait à quoi s'en tenir : elle n'était pas du genre à tergiverser. Si un problème survenait, elle voudrait certainement l'aborder sans tarder.

Il la trouva debout devant la cheminée, les mains tendues vers la flamme dont les reflets dansaient dans sa chevelure blonde. Il souleva délicatement la tresse, et déposa un baiser dans son cou.

—Plus tard, murmura-t-elle en le regardant avec un sourire prometteur.

Elle l'invita à s'asseoir à côté d'elle sur le canapé.

—Que vous ont dit mes sœurs et Colton à propos de Sinjin ? demanda-t-elle.

Nicholas sentit tout désir l'abandonner subitement.

— Quelle importance? répondit-il en haussant les épaules.

— J'aimerais mieux ne pas répéter des choses que vous connaissez déjà, expliqua-t-elle. Après nos retrouvailles plutôt... euphoriques de ce soir, je pense vous devoir une explication.

— Euphoriques ! Le mot est faible ! observa-t-il avec une pointe de dépit.

— Ne comptez pas sur moi pour vous en demander pardon ! s'exclama-t-elle. J'admets certes avoir manqué de discrétion. En cela, j'ai eu tort. Mais Sinjin est mon plus vieil ami. Son régiment fait la guerre dans les Pyrénées. J'ai lu les journaux, et je sais qu'il est constamment en première ligne. Quand je l'ai vu devant moi, sain et sauf, je n'ai pu contenir ma joie. Je pense que vous en auriez fait autant dans les mêmes circonstances.

— C'est probable, reconnut Nicholas. Mais de là à embrasser les gens en plein bal, tout de même... !

— Je ne l'ai pas embrassé ! répliqua-t-elle en riant malgré elle. Je l'ai serré dans mes bras, c'est différent ! Sally Jersey peut en penser ce qu'elle veut, je m'en moque ! Les Sandiford sont nos voisins, et nos deux familles sont intimes depuis des générations.

Elle le regarda, dans l'attente de sa réponse, tandis qu'il préparait soigneusement ses mots pour lui révéler ce qu'il avait appris de son côté.

— Vos sœurs m'ont raconté tout cela, en effet, confessa-t-il.

— Quelles commères ! protesta Sarah. Quelles autres horreurs vous ont-elles racontées?

— Il semblerait que lady Sandiford les a tenues informées de votre... euh... carrière londonienne. Cecily prétend que la vicomtesse ne vous aime guère, mais Emma pense au contraire qu'elle vous adore tous, tant et si bien qu'elle rêve de marier son fils avec votre sœur Elizabeth. Surtout depuis qu'elle a une dot, bien entendu.

Sarah demeura impassible.

— Ce serait une excellente idée, dit-elle. Sinjin ferait un très bon mari pour elle. Et lui ne peut rêver de meilleure épouse.

— En êtes-vous bien certaine?

— Absolument.

Après un moment de silence, elle reprit :

— Sinjin et moi devons nous marier, mais lady Sandiford n'a jamais été vraiment d'accord. Comment lui en voudrais-je, d'ailleurs? Elle voulait que son fils épouse une belle héritière. Je n'étais ni belle ni riche...

Nicholas fronça les sourcils. Tout à coup, la mère lui semblait aussi peu sympathique que le fils !

Sarah contempla les flammes avec un sourire mélancolique.

— Nos pères respectifs passaient leur temps ensemble à jouer. Quand j'ai eu l'âge de me fiancer, les deux domaines étaient lourdement endettés, et nous avons compris que ce mariage était impossible, et qu'il fallait y renoncer.

— Pourtant, Sandiford a paru pour le moins consterné de vous trouver mariée !

— J'avais fait le vœu de ne jamais convoler. Mais le devoir a été le plus fort.

Elle le regarda en souriant, puis lui prit la main et l'embrassa.

— Et j'en ai été récompensée au-delà de toutes mes espérances.

Emu, Nicholas la prit entre ses bras. Il avait failli lui demander si elle avait aimé son beau soldat. Mais à quoi bon? Cela n'avait plus guère d'importance, au fond.

Et, pourtant, il ne pouvait se défendre d'un étrange sentiment de malaise. Il s'efforça de le chasser, puis y renonça. Pourquoi nier l'évidence ? Oui, il avait besoin de savoir si sa femme avait aimé jadis un autre homme. Mais du diable s'il s'abaîsserait jamais à poser une telle question !

— J'ai aimé Sinjin, avoua Sarah à cet instant, comme si elle avait deviné ses pensées. J'étais l'aînée d'une ribambelle de filles. Mon père avait tendance à me traiter un peu comme un fils, et Sinjin me lançait des défis à cheval, au pistolet, à la chasse. Quand nous avons grandi, notre camaraderie a naturellement évolué vers quelque chose de plus tendre.

Nicholas sentit son cœur se serrer. De vieilles blessures se réveillaient au plus profond de sa mémoire.

— J'espérais que vous étiez heureuse avec moi, Sarah!

— Je suis heureuse! Comment pouvez-vous en douter? s'exclama-t-elle en ouvrant de grands yeux étonnés.

Nicholas se sentit un peu mieux.

— Je suis content de vous l'entendre dire. Nous avons vécu des moments merveilleux. Mais que va-t-il se passer, maintenant?

— Si vous l'exigez, je ne le recevrai pas.

C'était une offre sincère, sans arrière-pensée. Nicholas sourit, de plus en plus rasséréiné. Pendant un bref instant, il fut tenté d'accepter le sacrifice de sa femme. Mais il connaissait trop bien la société de Londres. On ne manquerait pas de se demander pourquoi la porte de Stanhope House restait fermée au vicomte Sandiford...

— Cela ne nous avancerait guère, répondit-il. Trop de gens ont vu ce qui s'est passé ce soir. Mieux vaut que nous restions en bons termes avec lui, comme il sied entre amis. Mais nous n'irons pas plus loin. Je suis prêt à tout pour votre bonheur, mais il ne faut pas trop m'en demander !

— Ne craignez pas que le retour d'un vieil ami me fasse oublier mes devoirs envers vous, déclara-t-elle. Avant même de venir à Londres, j'ai tiré un trait sur le passé. Vous avez été si bon pour moi et pour ma famille... Vous seul comptez, désormais.

— J'ose espérer que le devoir et la gratitude ne sont pas la seule et unique raison de votre dévotion, dit-il d'une voix sourde.

Sarah lui prit le visage entre ses mains.

— Nous ne choisissons pas notre destin, répondit-elle en le regardant tendrement dans les yeux, mais nous sommes cependant responsables de notre bonheur. Si jamais j'en ai jamais douté, les quelques semaines passées ont suffi à m'en convaincre.

Elle jeta les bras autour de son cou, et l'embrassa, comme elle seule savait l'embrasser. Ses lèvres se posèrent tout d'abord avec légèreté sur sa bouche, puis se firent plus insistantes, le forcèrent à livrer passage à sa langue, qui réveilla les braises du désir.

— Oh, Nicholas, vous m'avez tant apporté ! murmura-t-elle. Si seulement je pouvais vous rendre ne fût-ce que la moitié de vos bienfaits !

Il se sentit soudain envahi par un désir nouveau, inconnu, de l'avoir à lui, rien qu'à lui, pour toujours.

—Je vous promets que vous en aurez l'occasion ! répondit-il en la prenant dans ses bras.

Assise à sa coiffeuse, Sarah jeta un dernier coup d'œil à son reflet dans le miroir. Elle avait choisi une de ses nouvelles robes, la plus élégante, faite d'un tissu bleu nuit avec des épaules bouffantes et des brandebourgs en fil doré.

Depuis leur apparition au bal de lady Jersey, tout Londres savait que lord et lady Englemere étaient de retour dans la capitale après leur lune de miel. Les curieux ne manqueraient pas de se presser à leur porte, pour faire la connaissance de la jeune épouse de Sa Seigneurie.

En prenant le petit déjeuner avec elle, Nicholas avait affirmé qu'il devait voir son notaire pour une affaire urgente, et lui avait demandé de l'excuser auprès des éventuels visiteurs. Mais Sarah n'était pas dupe. Il avait pris la mesure de Sinjin, et s'attendait sans doute à ce qu'il cherche à la voir sans tarder, afin de s'expliquer avec elle. Elle ne put s'empêcher d'admirer sa prévenance, en leur ménageant un tête-à-tête dont il comprenait la nécessité.

Par-dessus le marché, il ne semblait pas lui en vouloir de n'avoir rien dit de cette malheureuse histoire d'amour, dont la révélation lui était venue brutalement la veille, chez lady Jersey. Manifestement, il considérait que c'était du passé, et que cela ne le concernait nullement.

Sitôt rentrée à Stanhope House, elle avait éprouvé le besoin de tout lui dire, et de l'assurer de sa fidélité et de son dévouement. C'était bien la moindre des choses. Quel mari ne se serait pas formalisé de voir sa femme se jeter dans les bras d'un autre homme aux yeux de tout le monde ?

Même un mari dont le cœur n'était pas engagé..., songea-t-elle avec une pointe de tristesse.

Il ne lui avait pas fait le moindre reproche. Au contraire ! Il avait dit qu'il ne songeait qu'à son bonheur et, en gage de confiance, l'avait autorisée à recevoir son ancien amoureux chez lui. Bien sûr, il avait peut-être agi ainsi par goût du risque, en bon joueur qu'il était. Mais elle ne pouvait s'empêcher de penser que, de la part d'un mari, c'était bien de la générosité et de la considération.

A la perspective de la visite imminente de Sinjin, la jeune femme sentit son agitation grandir. L'heure était encore trop précoce pour les visites. Pourtant, le connaissant, elle savait qu'il viendrait au moment où il avait les meilleures chances de la trouver seule.

A peine avait-elle formulé cette pensée qu'on frappa à la porte.

Le cœur battant, elle se leva et posa un châle sur ses épaules.

A l'idée de descendre, et de se trouver seule avec Sinjin pour la première fois depuis trois ans, elle sentait les forces lui manquer. Le moment qu'elle redoutait tellement, depuis qu'elle était venue à Londres dans l'espoir de se marier, était venu.

Lorsque Glendenning entra dans le salon pour annoncer que milady était là, il trouva Sinjin regardant par la fenêtre, les mains croisées derrière le dos.

— Faites apporter du sherry pour le capitaine, ordonna Sarah, et dites à lord Englemere que nous avons de la visite, afin qu'il nous rejoigne sitôt son retour.

— Cela sera fait, milady.

Sarah attendit, la poitrine légèrement oppressée, qu'il fût sorti, pour regarder Sinjin. Les paroles de bienvenue qu'elle avait préparées moururent sur ses lèvres.

Il était bien le même, et pourtant elle le trouvait changé. Elle ne put s'empêcher de frissonner en le voyant. Il semblait amaigri, et ce changement ne faisait que rehausser sa haute stature. Sa peau était bronzée par l'âpre soleil du Midi, à l'exception d'une cicatrice blanche qui marquait sa joue. De fines rides prolongeaient ses yeux et les commissures de sa bouche tendue et crispée.

Lorsqu'ils s'étaient quittés, il était encore un adolescent rieur. A présent, c'était un homme, et il n'y avait plus rien de juvénile en lui. Il avait un air d'autorité, celui d'un être habitué à donner des ordres difficiles et à être obéi. Son regard était droit et dur, comme s'il avait connu toutes les privations, tous les dangers, et les avait tous surmontés.

Au bout d'un moment, cependant, son visage se détendit, et il esquissa un sourire. Deux petites fossettes creusèrent ses joues. Sarah frémit. C'étaient les mêmes fossettes qu'elle aimait tant caresser au

cours de ce dernier été de bonheur, quand tous deux formaient des projets d'avenir.

— Mon Dieu ! murmura-t-il, la voix étreinte par l'émotion, vous êtes toujours aussi belle, Sarah !

Une lueur de joie pure et innocente brilla dans les yeux de Sarah. Elle fit un pas vers lui — puis s'arrêta brusquement, en se rendant compte qu'elle avait failli se jeter dans ses bras.

Le cœur battant à tout rompre, elle détourna les yeux, atterrée par l'intensité de ses sentiments. Après toutes ces longues années, elle pensait que cet amour ardent s'était éteint, et que, s'ils devaient se revoir, ils se retrouveraient bons amis, comme avant leur séparation. Pourtant, elle eut toutes les peines du monde à demeurer impassible devant lui. Une douleur lancinante lui déchira le cœur.

Heureusement, Sinjin ne fit pas mine de venir à elle. Et Glendenning entra à ce moment précis, portant un plateau sur lequel étaient posés une carafe de sherry et deux verres. Sarah rendit grâce au ciel de cette diversion, et s'empressa de remplir un verre, en s'efforçant de maîtriser le tremblement de sa main.

Lorsqu'elle eut fini, elle le lui tendit, en prenant garde à ne pas lui toucher la main.

— Vous semblez en pleine forme vous aussi, Sinjin, dit-elle d'une voix altérée. Vous avez quelques années de plus, comme moi, mais vous êtes toujours le même, séduisant et élégant !

Il but une gorgée de sherry, puis s'assit et la contempla, tout en jouant avec son verre, une expression de tristesse désabusée sur le visage.

— Pas assez séduisant, à ce que je crois comprendre, déclara-t-il au bout d'un moment, puisque vous en avez épousé un autre.

Sarah sentit la même douleur lancinante lui étreindre le cœur de nouveau.

— Pourtant, répondit-elle vivement, vous deviez vous y attendre ! Ne vous avais-je pas écrit pour vous dire que je ne pouvais plus honorer ma promesse ? Si je ne voulais pas perdre Wellingford, il me fallait partir pour Londres, et me marier le plus vite possible. Vous avez bien reçu cette lettre, n'est-ce pas ?

— Oui, je l'ai reçue. Pour tout vous dire, je l'ai lue et relue si souvent que je peux la réciter par cœur, bien qu'elle soit à présent en lambeaux. Vous disiez — je cite : « J'ai tout envisagé, et ne vois d'autre façon honorable de faire face à nos obligations que d'épouser un homme fortuné. C'est pourquoi je dois renoncer à la promesse que je vous ai faite, et partir pour Londres. Quelle que soit ma répugnance à cette idée, je ne pourrais supporter de perdre Wellingford. Jamais je ne m'y résoudrai... »

Il se tourna vers la fenêtre.

— Cette idée vous paraissait-elle à ce point répugnante? demandait-il sans la regarder. Ou bien aviez-vous hâte de vous marier, après trois longues années de solitude ?

— Oh, Sinjin! protesta-t-elle avec véhémence. Comment pouvez-vous me soupçonner de vous avoir trahi de mon gré?

Il se retourna vers elle, le visage bouleversé.

— S'il s'agissait seulement de sauver Wellingford, pourquoi ne pas avoir lancé Elizabeth dans le monde à votre place ? Elle est assez grande à présent, et aussi belle qu'elle promettait de l'être. Je ne doute pas qu'elle aurait tourné la tête à plus d'un riche soupirant ! Pourquoi avoir cherché à vous marier vous-même, si vous n'en aviez pas envie ?

— Sinjin, pour me faire de tels reproches, il faut que vous ignoriez vraiment tout de la situation ! Lizbet n'avait ni dot, ni relations. Jamais elle n'aurait attiré l'attention des partis les plus désirables ! Tout ce qu'elle aurait pu espérer, c'était qu'un homme riche l'épouse sans amour. Elle est trop sensible, trop vulnérable pour une telle épreuve ! Non, Sinjin, si l'une de nous devait se sacrifier, il fallait que ce soit moi. J'étais l'aînée, c'était mon devoir.

Sarah s'interrompit un moment, pour laisser aux battements de son cœur le temps de s'apaiser un peu, puis reprit :

— Même si j'avais décidé de lancer Lizbet dans le monde, je n'aurais pas pu : je n'avais même pas assez d'argent pour l'accompagner à Londres en tant que chaperon !

Il ouvrit la bouche pour parler, mais elle lui imposa silence d'un geste de la main.

— Je n'allais tout de même pas la laisser livrée à elle-même dans une ville comme Londres, avec notre tante Sophrina pour unique protection ! Il faut voir les choses en face, Sinjin. Vous savez aussi bien que moi que certains messieurs peu délicats chercheraient à profiter d'une beauté comme la sienne sans pour autant s'embarasser des liens du mariage !

Au bout d'un long silence, il hocha la tête.

— Oui, je suppose que vous avez raison, convint-il.

— Vous comprendrez donc pourquoi je suis partie moi-même, en dépit de mes sentiments pour vous !

Il se leva et s'avança vers elle, les bras tendus.

— Je suis désolé, Sarah, je ne voulais pas vous offenser. Mais quel choc de revenir et d'apprendre, de votre propre bouche, que vous êtes mariée ! Et, à ce que j'ai cru comprendre, avec un homme que vous aimez peut-être autant que moi !

— J'ai eu beaucoup de chance ! répondit-elle en songeant à Findlay avec effroi. J'ai bien failli en épouser un autre, et je dois dire que je l'ai échappé belle ! Nicholas et moi nous sommes liés d'amitié pendant la Saison. Lorsque l'hypothèque est arrivée à son terme, et qu'il a appris que j'étais prête à épouser sir James pour sauver Wellingford, il m'a proposé un mariage de convenance.

— C'est fort aimable à lui.

Le ton sarcastique de Sinjin fit bondir Sarah.

— Parfaitement ! C'était très chevaleresque de sa part, et plus que cela ! Si vous ignorez à quel point le marquis d'Englemere est exceptionnel, alors vous ignorez tout de la société de ce pays. Et cela ne l'a pas empêché non seulement de m'épouser, mais aussi de me donner tout l'argent dont j'avais besoin pour racheter l'hypothèque de Wellingford. Il a même poussé la générosité jusqu'à me permettre de vous voir seul.

— Vous voulez dire que vous ne m'auriez pas reçu sans sa permission ? demanda Sinjin, la voix étranglée par le ressentiment.

— En effet ! En tout cas, je ne vous aurais pas vu en aparté. Malgré notre vieille amitié... peut-être à cause d'elle, en fait ! ajouta-t-elle avec une pointe de nostalgie. Cela n'aurait pas été convenable.

Il la regarda, incrédule.

— Vous auriez poussé l'obéissance jusque-là?

— Bien entendu. Lord Englemere est mon mari, Sinjin.

Il demeura frappé de stupeur, comme si la réalité — Sarah mariée, et tout ce que cela signifiait pour elle — venait seulement de prendre un sens à ses yeux. Il se laissa tomber dans un fauteuil, comme assommé par cette révélation.

Sarah s'assit à son tour, rassurée. Sinjin semblait avoir enfin retrouvé ses esprits. Il comprenait sa situation et ce qu'elle impliquait...

— Allez-vous rester longtemps en Angleterre, ou devez-vous rejoindre votre régiment bientôt? s'enquit-elle au bout d'un long silence.

— J'ai un mois de permission, mais mes affaires me retiendront peut-être plus longtemps en Angleterre. Je rejoindrai certainement mes hommes après cela. En conscience, je ne puis quitter l'armée avant que le Buonaparte ne soit défait.

— Je vois, dit-elle simplement, en frissonnant à l'idée du danger qu'il courait chaque jour en Espagne. Il faut faire en sorte que votre séjour ici soit le plus agréable possible. Il y avait nombre de jeunes filles de bonne famille à marier au bal hier soir. Je suis sûre qu'elles seront enchantées de rencontrer un bel officier comme vous. Et je ne parle pas d'Elizabeth, qui...

— Sarah, je vous en supplie ! s'écria-t-il, ulcéré. Ne vous mettez pas en tête de me marier! Cela ne m'intéresse absolument pas !

— Sinjin, ce qui est fait est fait. Il faut penser à l'avenir, maintenant.

Pensif, il gagna la fenêtre et offrit le liquide ambré de son verre à la lumière du jour.

— Oui, dit-il d'une voix morne. Lorsqu'une porte se referme, il faut bien en ouvrir une autre.

— Bien sûr. Votre mère serait si heureuse que vous songiez à vous marier ! Etes-vous allé la voir ?

— Pas encore, répondit-il, avant d'avalier son verre d'un trait. Il faudra que je prenne la diligence pour Sandiford un jour ou l'autre, mais je n'en ai guère envie. Il y a trop de souvenirs là-bas...

Il se retourna brusquement vers elle, le visage crispé.

— Si vous saviez combien je lui en veux de s'être opposée à notre mariage ! J'ai eu beau discuter, supplier, menacer, même ! Rien n'y a fait ! Elle répétait sur tous les tons que je devais épouser une riche héritière, que c'était la seule issue à nos malheurs... Au bout du compte, j'en ai eu assez. Je ne pouvais pas vous épouser, et je ne voulais pas m'unir à une autre. Pour moi, l'armée était la seule solution.

Les souvenirs se bousculaient en foule dans la mémoire de Sarah.

— Au moins vous avez pu vous échapper ! s'exclama-t-elle. Si vous saviez comme j'ai prié, moi aussi, pour pouvoir m'enfuir, partir ailleurs, loin de tout ça ! Je serais allée n'importe où pour oublier ces chemins, ces clairières, ces granges si pleines de souvenirs.

Leurs regards se rencontrèrent. Sarah se tut. Mais il était trop tard ; elle en avait trop dit. Elle savait à quoi il pensait. Elle aussi se rappelait ce dernier jour, la veille de son départ pour la guerre.

Ils chevauchaient ensemble dans le soleil couchant, et s'en revenaient vers Wellingford à travers les prairies à l'abandon. Ils s'étaient dit adieu sous les yeux de lady Wellingford, échangeant un dernier et chaste baiser, et la promesse de s'attendre envers et contre tout.

Mais plus tard, au milieu de la nuit, folle de chagrin et de désespoir, Sarah était sortie et s'était rendue à cheval jusqu'à Sandiford. Elle avait jeté du gravier sur la fenêtre de Sinjin, comme elle le faisait jadis. Et comme jadis, il était venu.

Ils s'étaient retrouvés dans la grange. Mais cette fois elle ne l'attendait pas avec un cheval sellé. Elle s'était jetée dans ses bras, et avait donné libre cours à ses larmes, en l'embrassant follement. Il l'avait renversée sur la paille odorante et elle s'était blottie contre lui, comme pour graver à jamais dans sa chair le souvenir de son corps.

— J'aurais pu vous prendre, cette nuit-là, murmura-t-il, comme s'il lisait ses pensées. Vous auriez dit « oui », je le sais. Vous me désiriez vous aussi. Tout aurait été différent, alors...

Il eut un rire forcé qui serra le cœur de Sarah.

— Mais j'étais trop noble, sans doute, ou trop stupide ! reprit-il. La seule issue honorable pour moi était de partir. Comment aurais-je pu vous laisser, sachant que vous portiez peut-être mon enfant ?

Sarah ne trouva rien à répondre. Toute son énergie était tendue vers un seul objectif : contenir l'émotion qui menaçait de la submerger et l'empêchait de respirer.

— Si vous saviez combien j'ai regretté ma noblesse d'âme, Sarah ! poursuivit-il d'une voix amère. Quelle qu'ait été la suite, il y a une chose dont je suis convaincu : si je vous avais prise ce soir-là, vous ne seriez jamais partie pour Londres, n'est-ce pas?

— Arrêtez! s'écria-t-elle, incapable d'en supporter davantage. Il est trop tard, maintenant. Je vous le répète : ce qui est fait est fait !

Sinjin poussa un profond soupir.

— Lorsque je vous ai quittée, je me suis dit que tout espoir n'était peut-être pas perdu, que quelque chose se produirait... Mais j'avais tort. L'amour n'était pas assez fort. Je vous ai perdue, et c'est vous qui l'avez voulu !

Cette fois, c'en était trop. Sarah se leva, au comble de l'indignation.

— Moi? Comment osez-vous me parler d'amour, me dire que tout est ma faute? C'est vous qui êtes parti le premier, Sinjin, pas moi ! Je vous aurais épousé, avec ou sans fortune, j'aurais travaillé toute ma vie pour restaurer mon domaine et le vôtre, et avec joie ! Mais non ! il a fallu que vous partiez !

— Sarah ! s'écria-t-il en bondissant vers elle, comment pouvez-vous penser...

Elle leva la main, l'immobilisant net.

— Pardonnez-moi, Sinjin ! Je suis injuste. Vous avez agi selon l'honneur, et c'était la seule décision possible. Mais je n'ai pas trahi mon honneur, moi non plus. A présent, il nous faudra vivre avec les conséquences de nos choix.

— Vous voulez dire... qu'il n'y a plus d'espoir pour nous? Je ne puis le croire. Vous m'aimez encore, Sarah, je le sais. Il y a sûrement un moyen de...

Il s'interrompt, comme effrayé par ce qu'il était sur le point de dire.

— Je ne peux vivre sans vous, Sarah.

Une chape de plomb sembla tomber sur elle. Elle essaya désespérément de reprendre son souffle.

— Il le faut pourtant. Oh, Sinjin, ne pouvez-vous comprendre ? Je suis mariée avec Nicholas, maintenant. Il a sauvé ma famille, m'a traitée avec un respect et une générosité dont vous n'avez pas idée. Plutôt mourir que de le trahir !

— Et moi, Sarah, que vais-je devenir ?

Elle le regarda, interdite, les lèvres tremblantes. Puis, incapable de se contenir plus longtemps, elle fondit en larmes.

— Ah, Sarah, mon amour, ne pleurez pas ! s'écria-t-il en se précipitant vers elle.

Ses doigts ne firent que l'effleurer, mais elle sursauta comme si elle s'était brûlée.

— Ne m'approchez pas ! s'écria-t-elle. Ne me touchez jamais. Comment pourrais-je résister... autrement ?

Il se figea, la main tendue, le visage suppliant. Puis, lentement, il laissa sa main retomber et se laissa choir dans le canapé.

Sarah, elle, croisa les bras en un geste défensif, comme si c'était la seule façon de contenir la peine et la douleur qui la broyaient. Au cours de ces trois années, elle avait cru faire l'expérience de toutes les nuances du chagrin et de la souffrance. Mais elle s'était trompée. Jamais elle n'avait rien éprouvé de si déchirant. Son cœur saignait pour lui. Une part d'elle-même brûlait d'aller vers lui — mais l'autre lui soufflait qu'il était trop tard.



## 10

Nicholas ne put retenir un mouvement d'irritation lorsque Glendenning l'informa, à son retour, que milady recevait en ce moment la visite du vicomte Sandiford.

« Au diable l'intrus ! pesta-t-il. Il n'a pas perdu de temps ! »

— Inutile de m'annoncer, Glendenning, maugréa-t-il. Je connais le chemin.

Glendenning s'inclina, et disparut.

Nicholas leva les yeux vers le palier du premier étage. La porte de la chambre était fermée. Le cœur plein d'une sourde inquiétude, il monta lentement l'escalier.

Qu'allait-il découvrir derrière cette double porte fermée? Sarah était-elle simplement en train d'expliquer au capitaine pourquoi elle s'était mariée si vite? C'était une possibilité. Mais il y en avait une autre, qui lui donnait des sueurs froides. Que se passerait-il s'il les trouvait enlacés ?

Il leva le poing, mais au moment de frapper laissa retomber son bras. Quitte à affronter le pire, foin de précautions ! Prenant une profonde inspiration, il ouvrit la porte d'un coup et entra.

En voyant Sarah près de la fenêtre et le capitaine assis sur le sofa à l'autre extrémité du salon, il éprouva un indicible soulagement.

— Bonjour, Sarah, lança-t-il.

Puis, s'inclinant brièvement devant Sinjin :

— Capitaine...

Ce fut tout ce qu'il put dire en guise de politesse.

Le vicomte se leva, dépliant nonchalamment sa haute silhouette.

— Lord Englemere, dit-il en prenant garde de ne pas s'incliner plus profondément que son hôte. Sarah était en train de me raconter comment vous êtes arrivé à point nommé pour la tirer d'embarras !

Sous la courtoisie apparente de ces paroles, Nicholas crut discerner une pointe de sarcasme. Que n'aurait-il donné pour effacer d'un revers de la main cet exaspérant sourire du visage de Sandiford !

— Disons que nous nous sommes mutuellement rendu service, corrigea-t-il en s'efforçant de demeurer courtois.

Il alla se verser un verre de sherry.

— Londres doit vous paraître bien ennuyeux auprès des champs de bataille ! reprit-il. Avez-vous l'intention de rester longtemps ?

Après la froideur de son salut, cette question était pour le moins directe, mais Nicholas n'avait pu la retenir.

— Je n'en sais encore rien, répondit Sandiford. J'ai mille choses à faire. Il se peut que cela prenne plus de temps que prévu.

Par tous les diables ! songea Nicholas en sentant son inquiétude renaître. Le capitaine n'avait donc pas l'intention de céder la place sans résistance ! Quel toupet !

Il se tourna vers Sarah et la dévisagea avec insistance. Elle n'avait pas encore esquissé le moindre geste, ni dit le moindre mot. Quelle mouche l'avait donc piquée, se demanda-t-il, furieux, d'accorder une entrevue à ce matamore ?

Il s'approcha de la fenêtre, les sourcils froncés.

— J'ose espérer que vous avez passé une agréable matinée, ma chérie, s'enquit-il en portant la main de Sarah à ses lèvres.

Sitôt qu'il l'eut touchée, la colère l'abandonna, et il se reprocha sa froideur. Elle avait les doigts glacés, et ses yeux, lorsqu'elle les leva vers lui, étaient pleins d'une angoisse poignante qu'elle ne se donnait même pas la peine de dissimuler.

— Oh, tout à fait ! répondit-elle avec un entrain forcé. Sinjin et moi évoquions les jours anciens. Mais nous ne devons pas le retarder. Il vient de rentrer, et je suis sûre qu'il a beaucoup d'amis à voir, et mille choses à faire.

De nouveau, Nicholas se sentit soulagé. Quelle que fût la cause de son désarroi, Sarah ne semblait pas désireuse de retenir Sandiford.

— Je ne veux pas abuser de votre hospitalité moi non plus, déclara ce dernier avec un sourire contraint.

Il s'inclina devant eux.

— Sarah, lord Englemere, j'ai été enchanté de vous voir, et j'espère pouvoir bientôt vous rendre visite de nouveau.

Après qu'il fut parti, Sarah demeura assise à la fenêtre, regardant fixement devant elle, tendue, comme prête à se briser au moindre choc.

Nicholas la regardait, de nouveau en proie aux pires soupçons. Mais en la voyant si désespérée, il se sentit envahi par un besoin irrésistible de la reconforter. Poussant un soupir, il l'attira entre ses bras.

Elle frissonna et laissa tomber sa tête sur sa poitrine. Nicholas, d'instinct, la serra contre lui.

Au bout d'un moment, elle le repoussa doucement. La pendule sonna. Nicholas sursauta. Le tintement semblait venir du plus profond de la maison. A tout moment une visite pouvait s'annoncer... Il regarda Sarah; elle n'était pas prête.

— Vous ne vous sentez pas bien, ma chérie? demanda-t-il d'une voix douce.

— Si, milord, répondit-elle avec un faible sourire. Je vais très bien, merci.

— Je n'en suis pas si sûr, répliqua-t-il.

Il scruta encore son visage. Elle était livide, et sa lèvre inférieure était agitée par un tremblement imperceptible. Il serra les poings. Que s'était-il passé, au juste, avec Sandiford? L'avait-il importunée, harcelée de questions et de reproches?

Pauvre Sarah ! ne put-il s'empêcher de penser. Il en savait déjà assez sur le compte du capitaine pour comprendre qu'il ne lui laisserait pas de répit. Mais il allait y mettre bon ordre, foi d'Englemere ! Et pour commencer, il fallait qu'elle se repose.

— J'ai bien peur que les curieux ne se pressent à notre porte ce matin, dit-il, surtout après les rumeurs répandues par cette chère Clarissa. J'en frémis rien que d'y penser. Que diriez-vous de fermer notre porte, en prétendant que vous êtes souffrante?

— Oh non ! Ce serait trop impoli !

— Vous avez l'air épuisé, ma chérie. Nous venons de rentrer en ville, et n'avons plus l'habitude des nuits blanches... du moins hors de chez nous !

L'allusion ramena un peu de couleur sur les joues de Sarah.

— J'avoue qu'un peu de repos ne me ferait pas de mal, déclara-t-elle enfin.

— Je vous escorte jusqu'à votre chambre, proposait-il.

Comme ils traversaient le vestibule, il donna l'ordre à

Glendenning de dire qu'ils étaient sortis. Puis, lorsqu'ils furent dans leur chambre, il prit de nouveau Sarah dans ses bras.

— Reposez-vous bien, mon amour. Je reviendrai tout à l'heure.

— Non, restez, je vous en prie. Je ne vous ai pas encore remercié.

— Et de quoi donc ?

— D'avoir inventé cette course ce matin. Vous aviez deviné que Sinjin saisirait la première occasion de me voir. Il ne faut pas trop lui en vouloir. Je lui devais une explication. Mais jamais je ne l'aurais reçu en tête à tête si vous aviez été à la maison. Et vous le saviez !

Nicholas la regarda longuement dans les yeux, interdit. Il n'osait y croire ! Mais non ! décida-t-il enfin. Elle ne jouait pas la comédie. La candeur de son regard reflétait bien la pureté de son âme. Elle était sincère !

— Ne me voyez pas meilleur que je ne suis, protesta-t-il.

— Et vous, ne soyez donc pas si modeste ! répliqua-t-elle. N'importe quel mari, sachant que sa femme va recevoir un ancien... ami, interdirait tout simplement sa porte !

Nicholas ne savait que répondre. Pouvait-il avouer à Sarah que, non content d'interdire sa maison aux indésirables, il l'aurait s'il l'avait pu tout bonnement enfermée à double tour dans sa chambre ?

— Je vous remercie de m'avoir fait confiance, Nicholas.

Il leva les yeux au plafond. Seigneur ! songea-t-il. Voilà qu'elle le prenait pour un saint ! Si elle savait de quels soupçons son âme était dévorée depuis la veille !

— Je vous en prie..., implora-t-il.

— Je n'ai pas fini de vous découvrir ! murmura-t-elle en l'embrassant sur la bouche.

Un sentiment de culpabilité, s'ajoutant à une envie irrésistible d'affirmer ses droits sur elle, poussèrent Nicholas à renoncer à sa première intention. Il voulait la laisser se reposer, mais manifestement la mâtine avait d'autres projets... En effet, glissant la main avec une audace inattendue sous sa chemise, elle lui caressa le torse.

Dès lors, tout s'accéléra.

Le marquis ne prit pas même le temps de défaire les innombrables boutons qui fermaient le corsage de Sarah. Il s'abandonna tout entier au désir qui l'emportait, envahi par un soulagement indicible. Au plus profond de sa détresse, sa femme ne s'était pas réfugiée dans les bras de son ancien soupirant, mais dans les siens.

Le surlendemain, alors que Nicholas parcourait son courrier, Glendenning entra pour annoncer un visiteur.

— Le vicomte Sandiford, milord !

La première réaction de Nicholas fut de faire dire qu'il était sorti. Il se ravisa cependant : malgré l'aversion que lui inspirait le capitaine, il se devait, par égard pour Sarah, d'être au moins courtois envers lui.

— Faites entrer, Glendenning. Et apportez-nous du sherry.

Il se leva lorsque le capitaine entra, impeccablement sanglé dans son uniforme.

— Bonjour, Sandiford. J'espère que vous profitez comme il convient de votre séjour à Londres. Si je peux faire quelque chose...

— Pour l'abrégé ? demanda le capitaine.

Nicholas serra les dents, résolu à ne pas céder à la provocation.

— Sarah est sortie, mais vous êtes le bienvenu. Un peu de sherry ?

— Vous êtes trop aimable, milord, répondit le capitaine. Oui, un peu de sherry, s'il vous plaît. En réalité, j'ai attendu que Sarah soit partie, car je souhaite vous parler en particulier.

Nicholas haussa un sourcil, en s'efforçant de dissimuler sa surprise. La démarche de Sandiford ne laissait pas de l'intriguer. En même temps, il se sentit envahi par une vague appréhension.

— Vraiment ? Et que puis-je faire pour vous ? demanda-t-il.

Le capitaine se laissa nonchalamment tomber dans un fauteuil de cuir en face de son hôte. Il prit une gorgée de sherry puis regarda Nicholas droit dans les yeux.

— Pour commencer, je vous dois des remerciements. Sans vous, je me serais vu dans l'obligation de tuer Findlay qui, à ce qu'on me dit, n'est qu'une sinistre canaille. Je pourrai donc rejoindre mon régiment sans trop de regrets.

Nicholas se contenta de hocher la tête, attendant la suite.

— Je vous dois également des compliments, poursuivit le capitaine. J'ai l'impression que votre ami Waterman s'est fort bien occupé de ce scélérat. Findlay a quitté Londres, mais je vous conseille d'être prudent. Il s'est procuré les services d'un dénommé John Weston, un aristocrate dépravé dont il paye les dettes de jeu, lesquelles, à ce qu'on me dit, sont considérables. Depuis lors, l'individu fait la navette entre Londres et la résidence de sir James. Si j'étais vous, j'ouvrirais l'œil.

— Vous me semblez on ne peut mieux informé, capitaine, dit Nicholas.

Sandiford eut un haussement d'épaules désabusé.

— Simple déformation professionnelle, laissa-t-il tomber. Quand on ne sait pas s'informer, dans mon métier, on se fait tuer.

Le regard bleu du capitaine croisa celui de Nicholas, et le marquis eut l'impression désagréable que son interlocuteur le jugeait en homme qui a affronté le feu de l'ennemi, et n'a donc plus rien à craindre.

Instinctivement, il se raidit.

— Si nous en venions au fait, capitaine? dit-il, sans pouvoir dissimuler tout à fait son impatience. Je ne suis pas Findlay, moi, et, pour ne vous rien cacher, j'aimerais connaître vos intentions en ce qui concerne ma femme.

— C'est bien naturel, répondit Sandiford sans se départir de son sourire. Et vous avez raison. Trêve de futilités !

Il croisa les jambes et se cala confortablement dans son fauteuil.

— Je vais être franc avec vous, Englemere, reprit-il. Une fois surmonté le choc d'apprendre que Sarah était mariée, mon premier mouvement a été de l'enlever et de l'emmener en Espagne.

Nicholas le regarda, abasourdi. Mais le capitaine ne lui laissa guère le temps de réagir. Avec un aplomb inébranlable, il se mit à rire d'un air satisfait.

— Quelle belle femme de soldat elle ferait ! Je la vois déjà, baragouinant l'espagnol en organisant des dîners, et regardant ces dames plumer des poulets pour la popote !

Nicholas serra les poings. A propos de poulets, il en connaissait un dont il avait une furieuse envie de rompre le cou ! Une longue gorgée de sherry l'aida à se contenir.

— Et vous avez le culot de penser qu'elle serait partie avec vous ?

— Pensez-vous ! Il aurait fallu la droguer, répondit le capitaine avec un sourire amer. Je me disais qu'une fois à l'étranger elle comprendrait que le scandale lui interdirait tout retour. Avec le temps, elle s'y serait faite. Elle m'aime, vous comprenez ? Elle m'a toujours aimé. Je saurais la rendre heureuse. Même si, bien sûr, avec son sens du devoir, elle ne s'y ferait pas du jour au lendemain.

A la grande satisfaction du capitaine, le visage de Nicholas s'empourpra. Une envie furieuse de provoquer son interlocuteur en duel s'empara de lui, et il se surprit à soupeser les mérites respectifs de l'épée et du pistolet.

— Vous mourez d'envie de me régler mon compte, n'est-ce pas ? ironisa Sandiford sans se départir de son inaltérable bonne humeur. Je ne puis vous en vouloir, notez bien. J'en ferais autant, si j'étais à votre place.

— Nous différons en ceci, capitaine, répliqua Nicholas, que je reste très attaché à un certain code de conduite. Ce qui exclut, à mon grand regret, que je vous tue dans ma propre bibliothèque. Mais je dois avouer que ce n'est pas l'envie qui m'en manque !

— Là encore, je vous comprends, répliqua le capitaine. L'ennui avec la guerre, voyez-vous, c'est qu'on y oublie qu'il y a des choses qui ne se font pas dans la bonne société.

— Comme de prendre la femme d'un autre ?

— Sans les caprices de la poste, et l'entêtement d'un tyran français, Sarah serait ma femme, à présent, pas la vôtre.

— Vous me semblez bien sûr de vous, Sandiford. Après tout, il y a trois bonnes années que vous l'avez quittée. Et je crois savoir qu'elle n'est pas insensible à mon charme personnel.

Le capitaine haussa un sourcil, l'air sceptique.

— Etes-vous bien certain de vouloir vous donner tant de mal, milord? Vous me prêchez la morale, mais je trouve personnellement curieux de votre part, pour ne pas dire douteux, de forcer Sarah à vous aimer, pour vous réfugier ensuite à Manton Street dans les bras de Mme Ingram. Oui, je sais! s'empressa-t-il d'ajouter en levant la main, voyant que Nicholas serrait nerveusement les bras de son fauteuil, vous ne lui avez pas rendu visite depuis votre mariage. C'est fort délicat de votre part de vous abstenir pendant un mois. Mais à ce que j'ai appris, cette liaison est déjà ancienne. Et à voir le rubis qu'elle exhibait chez lady Jersey l'autre soir, sans parler de la coquette somme que vous lui avez versée pour acquitter ses dettes de jeu, je dois conclure que vous n'avez nullement l'intention de lui signifier son congé.

Cette longue tirade donna à Nicholas le loisir de retrouver sa voix.

— Capitaine, ma patience est à bout. En dépit des lois de l'hospitalité, je n'en puis supporter davantage. J'ai déjà du mal à accepter que vous épiez les activités de Sarah, mais je vous interdis de mettre votre nez dans mes affaires personnelles...

— Oui, je l'admets, c'est répréhensible. D'ailleurs, je n'ai que faire de vos catins, même si je dois reconnaître que j'ai rarement vu un tel étalage de charmes féminins depuis mon retour d'Espagne. En fait, je n'aurais pas un regard pour elles, si j'avais Sarah.

— C'est étrange, railla le marquis, j'avais cru comprendre que vous aviez eu l'occasion d'épouser Sarah, et que vous y aviez renoncé.

Cette fois, Sandiford cessa de pavoiser, et ce fut au tour de Nicholas de jubiler.

— Je ne puis le nier, reconnut enfin le capitaine. C'est la pire erreur de ma vie. Mais sur le moment, j'ai cru agir selon ma conscience, et mon honneur.

Il ponctua ce dernier mot par un regard sauvage et bondit sur ses pieds.

Après avoir arpenté la pièce en silence pendant quelques instants, il se retourna vers Nicholas.

— Oui, je l'admets ! s'exclama-t-il. J'ai laissé tomber Sarah, et suis parti dans l'espoir qu'une mort héroïque mettrait fin à mon chagrin.

Sa voix était pleine d'une dérision amère qui n'avait plus rien à voir avec sa suffisance habituelle. Il contempla les livres qui tapissaient le mur, sans paraître les voir.

— Mais il m'a suffi d'une bataille pour comprendre qu'il n'y a aucune gloire dans la mort, et que la guerre n'est qu'horreur et souffrance. Il faut bien le reconnaître : le seul avantage de toute cette fumée, de ces canons qui rugissent et des cris des blessés et des mourants, c'est qu'ils remettent chaque chose à sa place. Les terres, les titres, la fortune... plus rien n'a d'importance, alors. Seuls les gens comptent. Et pour moi, Sarah compte plus que tout.

Il termina son discours sur une voix étrangement douce qui émut Nicholas malgré lui.

Mais Sandiford ne lui laissa pas le temps de répondre.

— Si la lettre de Sarah m'était parvenue plus tôt, et si Soult ne nous était pas tombé dessus dans les montagnes, je serais arrivé en Angleterre il y a des semaines, et nous ne serions pas en ce moment engagés dans cette conversation déplaisante pour vous comme pour moi.

Nicholas eut une moue sceptique.

— Vous croyez ? Il a fallu une somme rondelette pour racheter Wellingford.

— J'aurais vendu certaines de mes terres, répondit le capitaine en haussant les épaules.

— Ça ne rapporte pas grand-chose par les temps qui courent.

— Alors, j'aurais emprunté de l'argent à l'un ou l'autre de mes compagnons d'armes. Il y en a qui sont très riches, vous savez ! J'aurais fait n'importe quoi, vous entendez ? N'importe quoi pour sauver Wellingford, et épouser Sarah !

Incapable de nier la sincérité de ces paroles, Nicholas ne put s'empêcher d'éprouver de la sympathie pour le capitaine.

— Mais ce n'est pas avec des « si » qu'on refait l'histoire, reconnut Sandiford en prenant une gorgée de sherry. Dites-moi si je me

trompe, mais je suppose que vous ne consentiriez pas à annuler ce mariage?

La sympathie de Nicholas disparut à peine née.

— Annuler mon mariage ? Vous déraisonnez !

— Et un divorce?

— Pas davantage !

— C'est bien ce que je craignais. Alors, j'en viens à la raison de ma visite. J'ai une proposition à vous faire.

Nicholas lui jeta un regard glacial.

— Je n'ai aucune proposition à recevoir de vous. Tout ce qui me préoccupe pour l'instant est de me retenir de vous faire jeter dehors avec les honneurs dus à une canaille de votre espèce !

— Ecoutez-moi d'abord, insista le capitaine. Vous avez fait un mariage de convenance, pas un mariage d'amour, n'est-ce pas? Votre plaisir, vous le trouvez ailleurs, et vous ne voyez aucune raison de changer cette agréable habitude. Nous pourrions donc nous arranger très facilement ! Que Sarah fasse son devoir envers vous, puis qu'elle me revienne.

Nicholas le regarda pendant un long moment, interdit.

— Je crains d'avoir mal compris, dit-il, incrédule. Vous voudriez que je garde Sarah jusqu'à ce que ma succession soit assurée, et puis...

Les mots faillirent lui manquer.

— ... et puis, reprit-il enfin, que je la laisse aller vers vous? Par tous les diables, mais je ne sais ce qui me retient de vous passer mon épée à travers le corps sur-le-champ !

— Pourquoi vous donner cette peine ? Parce que votre vanité est offensée? Je sais bien qu'elle est votre femme, et malheur à qui chasse sur vos terres. Mais par le ciel, elle est bien davantage que cela à mes yeux ! Pouvez-vous prétendre l'aimer comme je l'aime? Pouvez-vous vous engager à la rendre heureuse ?

Complètement abasourdi, Nicholas n'eut pas le temps de répondre.

— Bien sûr que non ! poursuivit le capitaine. Vous en usez à votre guise, parce que la société vous le permet. Du moment que Sarah

reste discrète, pourquoi ne pas lui rendre la politesse? Lui déniez-vous le droit d'être heureuse simplement par amour-propre?

L'indignation de Nicholas était au-delà de toute expression. Il serra de nouveau les poings, faisant un immense effort sur lui-même pour ne pas se ruer sur Sandiford et l'étrangler sans autre forme de procès. Ce fut un véritable miracle s'il parvint à se contrôler.

Le capitaine se passa la main dans les cheveux.

— Croyez-vous que cela me plaise de devoir prendre pour maîtresse la seule femme que je voulais vraiment épouser? Mais sauf si vous mouriez subitement — et c'est là une issue à laquelle je crains que vous ne souhaitiez consentir! —, je n'ai pas d'autre solution. Il faut savoir se contenter de ce qu'on a. C'est un autre enseignement de la guerre.

Il appuya ses mains sur le bureau, et fixa ses yeux bleus fébriles sur Nicholas.

— Prenez le temps de réfléchir avant de refuser, milord. Vous êtes un citoyen, inutile de le nier. Sarah, elle, préfère la campagne. Personne n'irait se formaliser si vous viviez chacun de votre côté, et je vous promets que nous serions discrets.

— Et que pense Sarah de ce charmant petit arrangement? demanda Nicholas, qui allait de surprise en surprise.

— Si vous croyez que j'oserais jamais lui proposer une chose pareille ! s'exclama Sandiford. La connaissant, elle me brûlerait la cervelle sur-le-champ pour avoir offensé son honneur. Vous savez, ajouta-t-il avec un petit rire nerveux, elle est plutôt... impulsive. Je suppose que vous avez eu l'occasion de vous en rendre compte. J'aurai du mal à la convaincre. J'avoue que cela m'aiderait si je pouvais lui dire que vous êtes d'accord.

— Quand les poules auront des dents, peut-être ! répliqua Nicholas, rassuré malgré tout d'apprendre que Sarah n'était pas mêlée à cette infâme machination. Il faut que vous ayez perdu la raison pour penser un seul instant que je pourrais consentir à cela.

— Si vous l'aimiez autant que moi, vous seriez prêt à tout.

— Vous avez eu votre chance, capitaine. Je n'ai nullement l'intention de vous en donner une autre, et sûrement pas de me prêter à vos sordides manigances.

— Vous ne l'aimez pas ! Et vous n'avez même pas l'intention de lui être fidèle ! Alors, je vous en prie, épargnez-moi vos sermons !

Serrant les mâchoires pour réprimer une réplique acerbe, Nicholas traversa la pièce, et tira vigoureusement le cordon de la sonnette.

— Je considère que le sujet est clos, capitaine Sandiford, déclara-t-il. Merci pour cette visite... édifiante. Si nous devons nous revoir, vous pouvez compter sur ma parfaite courtoisie. Mais ne remettez plus les pieds chez moi.

— Comme vous voudrez, milord. Vous êtes chez vous. Toutefois le sujet n'est pas clos. Il est simplement en souffrance. J'ai un compte à régler avec le Buonaparte, mais à mon retour...

Il s'interrompit et regarda Englemere avec un sourire crispé.

— Il ne vous reste qu'à espérer qu'il y ait des tireurs d'élite dans les armées françaises. Qui sait ? Vous aurez peut-être de la chance.

— C'est bien la première fois que je souhaite aux Français de gagner !

Le capitaine s'inclina profondément devant Nicholas.

— Dorénavant, je limiterai mes visites à Sarah. Oh, rassurez-vous, rien que de protocolaire ! Elle s'est mis en tête de me trouver une épouse et je n'aurais pas le cœur de la décevoir. Elle a déjà bien assez souffert par ma faute, ajouta-t-il d'une voix radoucie. Je vous souhaite le bonjour, milord. Veillez bien sur elle pour moi !

Nicholas écarquilla les yeux, médusé par l'outrecuidance de son interlocuteur.

— Non seulement vous voulez me cocufier, mais pardessus le marché vous me demandez de vous garder Sarah au chaud en attendant de pouvoir me la voler ! Par l'enfer, capitaine, vous ne manquez pas d'audace !

— C'est ce que me disent mes supérieurs ! Votre serviteur, milord.

Tandis qu'il escortait son hôte indésirable jusqu'à la porte, une idée subite germa dans l'esprit de Nicholas. Il ne put résister à la tentation d'en faire part à Sandiford.

— J'avoue que je trouve un plaisir certain à assurer ma descendance, vicomte. Mais il y a des risques ! Certains de mes pairs ont eu une kyrielle de filles avant d'avoir leur premier garçon. Et

comme vous avez eu l'obligeance de me le faire remarquer, Sarah ne faillira pas à son devoir!

Il s'interrompit, le temps de laisser un sourire narquois jouer sur ses lèvres.

— Je vous promets, cher capitaine, de faire tout ce qui est en mon pouvoir pour qu'elle y trouve du plaisir, elle aussi !

Nicholas n'éprouva pas le moindre remords en constatant l'effet dévastateur de ses paroles. Les traits du capitaine semblèrent s'affaïsser tout d'un coup, et le rictus suffisant quitta instantanément sa bouche. Sa main se crispa furtivement comme pour dégainer une épée qu'il avait laissée en Espagne, tandis que son autre poing se refermait convulsivement. Mais aucun autre détail n'indiqua qu'il accusait le coup.

Nicholas, de son côté, finissait par ne plus savoir s'il devait vraiment regretter de n'avoir pas provoqué un tel homme en duel.

— Nous pourrions nous retrouver chez Jackson, suggéra enfin le capitaine en toisant son rival de la tête aux pieds. Malgré votre réputation de joli cœur, je suis sûr que vous vous défendez bien sur un ring.

— Rien ne me ferait plus plaisir que de réduire votre visage en bouillie ! Mais Sarah a des projets matrimoniaux vous concernant et il me déplairait de les contrarier.

Glendenning parut à la porte.

— Raccompagnez lord Sandiford, ordonna sèchement Nicholas.

Avec une brève inclination du buste, il tourna les talons et rentra dans son bureau.

Nicholas contempla sa table jonchée de papiers. Il avait beau faire, il ne parvenait pas à se calmer. La fureur et l'indignation se déchaînaient dans son cœur. Mais c'étaient là des émotions qu'il avait appris à combattre. D'où lui venaient alors cette douleur qui lui martelait les tempes et ce tremblement qui agitait ses mains ?

Il fallait que les horreurs de la guerre aient fait perdre l'esprit au vicomte Sandiford ! Lui donner Sarah ! Comment avait-il osé lui proposer un tel marché ?

Plus il y pensait, plus l'idée de le retrouver chez Jackson et de le guérir une fois pour toutes de son insupportable effronterie lui semblait tentante.

Mais à quoi bon ? Il serait bien avancé ! Encore fallait-il qu'il sorte vainqueur du combat, d'ailleurs. Ce qui était rien moins que certain face à un adversaire comme le capitaine.

Restait que le fait de corriger Sandiford ne réglerait qu'une partie du problème.

De derrière une pile de registres où il l'avait reléguée, le parfum entêtant d'une lettre monta vers lui. Avec une moue de dégoût, il la prit entre ses doigts, et la sortit de son enveloppe.

C'était un billet de Chloe le remerciant d'avoir payé ses pertes au jeu, et indiquant qu'elle était disposée à le rembourser en nature sitôt qu'il le voudrait.

L'espace d'un instant, il caressa le projet de répondre à Chloe par une missive courtoise dans laquelle il l'assurerait de sa considération, mais lui annoncerait sa décision de mettre un terme à leur liaison.

Pourtant...

Il fit rouler la plume entre ses doigts. La chose demandait réflexion.

Après la mort de Lydia, il s'était cru incapable d'un engagement définitif. Son mariage avait été un échec complet. Peut-être n'était-il pas fait pour jurer amour et fidélité à une femme ? Avec Chloe Ingram, il avait alors fondé une association des plus commodes. Entre eux, c'était donnant donnant. Ils ne se voyaient qu'autant qu'ils le voulaient. Le reste du temps, tous deux étaient libres comme l'air.

Mais Sarah n'était pas Lydia. Avec elle, l'intimité avait un tout autre sens.

L'amitié les avait rapprochés tout d'abord. Puis le mariage avait changé leur relation, au point qu'il se demandait parfois pourquoi chercher ailleurs ce qu'elle lui donnait avec tant de passion. S'il se séparait de Chloe, la tentation serait grande de se contenter de sa vie conjugale et, qui sait, de se prendre au jeu...

De nouveau, il sentit son estomac se nouer. Il avait cru en Lydia, jadis. S'il devait s'être encore trompé, il n'était pas sûr d'avoir la force de le supporter.

Sa tête continuait à lui faire épouvantablement mal. Avec un grognement exaspéré, il jeta le vélin et la plume sur la table, puis se leva. Que le diable emporte ce hussard qui avait fait renaître tous ses doutes !

Personne ne lui forcerait la main ! Ni Chloe, ni Sarah... et surtout pas ce va-t-en-guerre qui voulait lui prendre sa femme.

## 11

De retour d'une visite tout à fait satisfaisante chez le grainetier, Sarah s'assit à son bureau et passa en revue la commande qu'elle venait de passer. La récolte promettait d'être exceptionnelle cette année à Wellingford, grâce à Nicholas. Ne devait-elle pas le lui dire? Il partagerait sûrement sa joie et son impatience à cette perspective. A moins que...

Son enthousiasme retomba brusquement. Si elle voulait lui parler, il fallait le faire sans tarder, avant que quelqu'un d'autre ne s'en charge!

Elle avait couru les boutiques en compagnie de Clarissa puis s'était excusée, prétextant une course urgente. Soupçonnant quelque mystère, Clarissa avait insisté pour connaître la raison de ce brusque départ et, bien à contrecœur, Sarah avait cédé. Une fois revenue de son effarement, Clarissa avait juré ses grands dieux de n'en parler à âme qui vive. Englemere serait la risée de Londres si on apprenait que sa femme dépensait son argent de poche à jouer à la bergère !

Sarah frappa à la porte de la bibliothèque et entra sans attendre de réponse. Personne. Elle s'immobilisa, fronçant les sourcils. Allait-elle demander à Glendenning de prévenir son maître qu'elle souhaitait le voir sitôt son retour? Mais non ! Après la visite de Sinjin, mieux valait ne pas alimenter davantage les conversations des domestiques.

La seule solution, décida-t-elle au bout d'un moment, était de lui mettre un mot sur son bureau. Elle s'en approcha, cherchant des yeux une plume et du papier.

Une feuille de velin rose couverte d'une écriture perlée était glissée sous le tampon buvard. A côté d'elle se trouvait une feuille vierge, qui semblait attendre la réponse de Nicholas. Même à distance, Sarah crut sentir le parfum vaguement écœurant qui émanait de la missive.

Le cœur serré, elle eut un instant la tentation de la lire, mais se ressaisit immédiatement et fit un pas en arrière, horrifiée. Elle n'allait

tout de meme pas s'abaisser à lire les lettres de la maîtresse de son mari !

Sans plus songer au message qu'elle voulait écrire, elle sortit précipitamment de la bibliothèque, soucieuse avant tout d'éviter qu'un serviteur, ou, pire encore, Nicholas lui-même, ne la surprenne en train de fouiller dans ses affaires.

Elle alla se réfugier dans sa chambre, encore toute tremblante d'émotion. Bien sûr, elle n'ignorait pas les relations de Nicholas avec Mme Ingram. Mais qu'y pouvait-elle ? La parfaite harmonie de leur lune de miel avait fini par chasser tout cela de son esprit. Et voilà que cette lettre, bien en évidence sur la table de Nicholas, venait lui rappeler brutalement cette liaison qu'elle avait presque oubliée, et qui durait encore. C'était une révélation, un choc auquel elle ne s'attendait absolument pas.

« Ne sois donc pas si sotte ! » se dit-elle, furieuse contre elle-même, tout en essuyant une larme qui avait l'audace de forcer son chemin jusqu'au bord de ses cils. « Il n'a jamais été question qu'il te soit fidèle. Tu ne pouvais l'exiger, et il ne t'a rien promis. Alors pourquoi te tourmenter davantage ? »

Au fond de son cœur, elle le savait, il y avait une réponse toute prête. Mais cette réponse, elle ne l'aimait pas du tout. De plus en plus furieuse, elle saisit une statuette sur la console et la jeta de toutes ses forces dans la cheminée.

Le fracas de la porcelaine se brisant en mille morceaux la ramena sur terre. Honteuse, elle se hâta d'aller rassembler les morceaux épars.

Nicholas était un mari gentil et plein de générosité. En la trouvant enfermée avec Sinjin l'autre jour, il aurait pu imaginer le pire. Au contraire, il lui avait fait confiance, l'avait réconfortée, aimée avec tant de tendresse que les plaies de son cœur meurtri s'étaient refermées aussitôt, comme sous l'effet d'un baume miraculeux.

Mais ils n'avaient pas fait un mariage d'amour. Si, pour oublier Sinjin, elle devait tomber éperdument amoureuse de Nicholas, ce serait la catastrophe. Ce n'était pas ce qu'il attendait d'elle. Pire encore ! Il lui faudrait endurer sa liaison avec cette Mme Ingram, souffrir peut-être tous les tourments de la jalousie...

Et elle avait une autre raison, encore, de ne pas donner tout à fait son cœur à Nicholas. Au fond de lui-même, le marquis avait la passion du jeu. Et si différent qu'il fût de son malheureux père, Sarah savait qu'elle ne pouvait confier son destin à un homme dont la fortune était suspendue à un coup de dés.

Que pouvait-il lui arriver de pire que de tomber follement amoureuse d'un époux qui non seulement ne voulait pas de son amour, mais pouvait, par-dessus le marché, se ruiner, et la ruiner par la même occasion, du jour au lendemain ?

« Oh, mon Dieu ! pria-t-elle, donnez-moi la force de résister ! Je ne veux pas que mon cœur se brise une seconde fois. »

Seul dans le salon, Nicholas dégustait à petites gorgées un verre de sherry. Hal devait dîner avec eux ce soir-là, puis ils iraient tous les trois ensemble à la soirée des Sheffingdon.

Il jeta un coup d'œil impatient à la pendule, mais au lieu de chiffres romains, il vit, comme dans un médaillon, un bel officier sanglé dans l'uniforme bleu des hussards.

Sans nul doute, le sémillant capitaine serait lui aussi chez les Sheffingdon. Durant ses premières visites, Sandiford s'était montré poli, sans excès de familiarité avec Sarah, cordial et direct avec lui. Sans l'in vraisemblable démarche qui avait suivi, Nicholas aurait été tout disposé à le considérer comme un homme en tout point admirable, un soldat courageux qui avait rendu d'incalculables services à son pays.

Mais Sandiford avait tout gâché et Nicholas n'oublierait jamais l'expression de son visage lorsqu'il lui avait dit qu'il ferait n'importe quoi pour ne pas perdre Sarah.

Il était prévenu, c'était déjà cela. Bien entendu, il voyait mal le capitaine enlever Sarah. Quant à celle-ci, jamais elle ne se prêterait aux plans absurdes de son ancien soupirant, c'était certain. Alors pourquoi cette colère qui ne le quittait jamais ?

Il se leva brusquement, résolu à n'y plus repenser, et décida d'aller chercher Sarah. Dans le hall, il tomba sur Becky.

— Ah, voilà qui fera plaisir à madame ! disait la camériste en prenant une lettre des mains de Glendenning.

Nicholas eut le temps d'apercevoir le nom de Sarah rédigé dans une écriture manifestement masculine.

A ce moment, Becky leva les yeux et le vit. Surprise, et — eut-il l'impression — rougissant légèrement, elle glissa précipitamment la missive dans sa manche.

— Ma maîtresse ne tardera pas à descendre, milord, dit la chambrière en faisant une révérence. Il a fallu que je recouse un biais sur son châle, mais c'est fini, à présent. Je vais lui porter cela tout de suite.

Nicholas secoua la tête. De quoi parlait-elle donc ? Du châle ou de la lettre ? Il sentit la colère monter en lui. Cette fripouille de Sandiford écrivait-elle à sa femme, par hasard ? S'agissait-il d'une déclaration enflammée, ou tout simplement de ses impressions sur les jeunes filles à marier qu'elle lui avait présentées ?

Il tourna les talons et revint dans le salon, se servit un autre verre de brandy avant de se planter de nouveau devant la pendule, l'air sombre.

— Pardon d'avoir mis si longtemps, Nicholas, dit Sarah en entrant, quelques instants plus tard. Je pensais que Hal serait déjà là...

« Qu'est-ce qui vous a retenue ? faillit demander Nicholas. Serait-ce cette lettre ? »

— Avez-vous trouvé quelque chose d'intéressant dans les magasins, ma chérie ? demanda-t-il en fait.

Elle le regarda quelques instants, surprise.

— Oh, rien de bien extraordinaire, répondit-elle enfin. Je ne comprends décidément pas comment Clarissa peut trouver indispensable le moindre colifichet !

— J'espère que vous n'avez pas suivi son exemple, et qu'il vous reste un peu d'argent, reprit-il avec un sourire forcé. Mère revient en ville la semaine prochaine. Il va falloir commander une robe pour l'occasion.

Sarah le regarda sans comprendre.

— Une nouvelle robe, milord ?

— Mais oui ! dit-il en lui tendant un verre de sherry. Souvenez-vous : mère a dit que, puisque nous n'avions pas donné de bal pour

nos fiançailles, il fallait que nous organisions une grande soirée pour vous présenter comme il convient.

Sarah faillit avaler son sherry de travers.

— Seigneur! s'exclama-t-elle. J'avais complètement oublié !

— Ma mère est tellement enchantée par sa bru qu'elle y tient absolument. Il ne vous reste plus qu'à choisir une robe digne d'une marquise !

Sarah fronça imperceptiblement les sourcils.

— Nicholas, euh..., j'ai déjà tellement de toilettes. Je n'ai vraiment pas besoin d'en acheter une autre.

— Allons donc, ma chérie. Vous voici marquise, à présent. Il faut vous habiller en conséquence, en particulier pour une telle occasion. Au risque de vous faire perdre tous vos moyens, sachez tout de même que la fine fleur de l'Angleterre sera là, y compris le Premier Ministre et ses conseillers. Alors, ne lésinez pas sur l'or et les diamants, surtout !

— Des... diamants?

— Mais oui, des diamants ! reprit-il en haussant les sourcils. Cela pose un problème? Ne me dites pas que vous n'avez déjà plus d'argent!

Il la fixa en souriant.

— Si, précisément, confessa-t-elle, de plus en plus mal à l'aise. J'étais sur le point de vous dire... mais je n'en ai pas encore eu l'occasion.

— Ma parole, j'avais oublié que les couturières coûtaient si cher ! s'exclama-t-il.

— Oh, je ne suis pas retournée chez le tailleur depuis des semaines! Non, cet argent, je l'ai dépensé... à autre chose. Et je doute fort que vous puissiez deviner.

Nicholas se rembrunit. Qu'avait-elle donc pu acheter? A en juger par l'expression de Sarah, il devait s'agir d'une folie inavouable, mais quoi donc?

Et soudain, une idée jaillit dans son esprit, mais tellement inconcevable qu'il faillit la rejeter instantanément. Sandiford ! Il avait avoué à demi-mot qu'il avait des difficultés. Sarah avait-elle... prêté

l'argent de son mari au capitaine? Et cette lettre, alors, était-ce donc pour la remercier ?

— Eh bien, dit-il en se dominant, si vous me disiez tout?

— J'espère que je ne suis pas trop en retard, Nicky !

Avec un sourire affable, Hal Waterman entra.

— Je meurs de faim ! Si on dînait ?

Nicholas fit une moue de déception.

Pour la réponse, il faudrait s'armer de patience !

— Bonsoir, Hal, bougonna-t-il.

Hal s'inclina brièvement devant Sarah, et l'entraîna vers la salle à manger sous le regard sombre de Nicholas, qui leur emboîta le pas.

Debout devant la fenêtre, Nicholas jouait avec une pièce de monnaie qu'il lançait machinalement en l'air. En attendant la valse qu'il avait promise à Sarah, il s'était laissé porter par ses pas jusqu'au salon de jeu des Sheffingdon, et s'apprêtait à disputer une partie de whist avec quelques amis. Il avait cédé sans grand enthousiasme à leurs insistance, et à présent il s'en mordait les doigts.

Il n'avait pu supporter plus longtemps de regarder Sarah danser avec Sandiford, trouvant que les mains du bel officier s'attardaient plus que de raison sur le bras nu de sa femme, et qu'il avait une façon de la couvrir des yeux qui dénotait bien autre chose qu'une vieille amitié. Pourvu que personne en dehors de lui n'ait remarqué ces regards énamourés !

Soudain, mû par une intuition, il se retourna et vit Sarah qui le contemplait depuis la porte. Il eut à peine le temps d'esquisser un sourire : elle le fixa avec de grands yeux épouvantés, puis se détourna brusquement et s'enfuit.

Une espèce de panique s'empara de lui. Sans plus attendre, il se précipita à sa poursuite. Mais lorsqu'il franchit la porte, elle avait disparu.

Il s'immobilisa, partagé entre la perplexité et l'angoisse. Sa femme semblait en proie au désarroi le plus profond. Pourquoi alors ne l'avait-elle pas attendu?

La réponse s'imposa, terrible : il n'était pas celui qu'elle espérait voir. Avait-elle rendez-vous avec un autre? Dans ce cas, il ne fallait

plus s'étonner: lui, Nicholas, était bien la dernière personne qu'elle souhaitait rencontrer !

Après une hésitation, il s'élança parmi les couples qui dansaient. Mais nulle part il ne vit trace de Sarah et du capitaine.

Une affreuse angoisse lui étreignit le cœur. Affichant un sourire de circonstance, il reprit ses recherches.

Une bonne vingtaine de minutes plus tard, il renonça, envahi par une rage sourde. Il avait cherché partout, autour du buffet, dans le salon de jeu, et dans plusieurs antichambres, contraint de s'arrêter à chaque pas pour échanger des propos futiles avec des amis, ou de décliner plusieurs invitations à dîner ou à danser qui ne faisaient qu'exaspérer son inquiétude et son impatience.

Force lui était de se rendre à l'évidence : pas plus de capitaine que de Sarah en ces lieux ! Seuls avaient échappé à ses investigations les salons de repos des dames... et les chambres.

Incapable de lutter plus longtemps contre la colère et l'angoisse qui lui nouaient le ventre, il ne se sentait disposé ni à manger, ni à faire la conversation. La valse promise était passée depuis longtemps, et il était trop furieux, de toute manière, pour danser avec Sarah.

Il décida donc d'aller à son club. Une bonne bouteille de brandy lui permettrait peut-être de se calmer et de reprendre ses esprits.

Il passa au vestiaire et demanda son manteau, dans l'intention de faire dire à Sarah de trouver quelqu'un pour la raccompagner après la soirée.

L'image du capitaine surgit dans son esprit. Il serait sans nul doute trop heureux de s'en charger. De la mettre au lit, peut-être même ! Cette idée le rendit fou.

Tout en se disant qu'une seule bouteille de brandy ne suffirait pas, il attendit impatiemment son manteau.

Assise dans le salon de repos des dames, Sarah se tamponna les joues avec son mouchoir, tout en essayant de comprendre ce qui venait de se passer.

Après avoir dansé avec Sinjin, elle était partie chercher Nicholas afin d'avoir une conversation avec lui.

Elle se reprochait amèrement d'avoir oublié le bal envisagé par la marquise douairière, et surtout de n'avoir rien dit à Nicholas à propos des dépenses qu'elle avait faites pour Wellingford.

Comment lui en vouloir de s'être montré si froid avec elle au cours du dîner? Mais cette froideur, aussi méritée qu'elle fût, lui avait fait mal. Et elle se rendait soudain compte à quel point elle avait besoin de l'approbation de son mari en toutes choses.

Elle ne lui cacherait rien de ce qu'elle avait fait, même s'il devait lui faire des reproches. Tout valait mieux qu'une dispute entre eux.

En quittant la salie de bal, elle s'était arrêtée un instant pour observer la foule qui se pressait autour des tables de jeu. Elle avait aperçu Nicholas et allait s'approcher de lui lorsqu'un mouvement l'avait figée sur place.

Son mari était debout, face à la fenêtre, l'air préoccupé. Soudain, il avait machinalement jeté en l'air une pièce de monnaie puis l'avait rattrapée, et lancée de nouveau.

Sarah avait retenu son souffle, clouée sur place, incapable de détacher son regard du petit rond de métal brillant qui scintillait à la lumière des chandelles.

Puis l'image s'était brouillée, et, à la place de Nicholas, elle avait vu un homme frêle et âgé, aux cheveux grisonnants, qui regardait par la fenêtre de Wellingford, tout en jouant tristement avec une pièce de monnaie.

— J'ai tout perdu, ma Sarah, disait son père. Tout perdu.

Sans même prendre le temps de réfléchir, elle avait fait demi-tour et s'était enfuie sans rien voir.

Ce souvenir affreux, surgi du passé, la glaçait encore aujourd'hui.

Elle se tamponna de nouveau le visage, en s'efforçant de se calmer. Pourquoi avait-elle cédé à la panique? Ce n'était pas son père, un homme usé, épuisé par les années et les soucis, qu'elle avait vu ce soir. Le visage de son mari reflétait tout autre chose que le désespoir d'avoir tout perdu.

Mais Nicholas était un joueur. Cela, elle ne pouvait se le dissimuler. Et ce qui était arrivé à son père pouvait fort bien lui arriver à lui aussi. Demain soir, peut-être, ou dans un an. Qu'importait?

Elle trempa son mouchoir dans l'eau fraîche. Oui, Nicholas était un joueur. Un joueur chanceux, la plupart du temps. Et même s'il perdait, il lui resterait toujours de l'argent, car il était riche, beaucoup plus riche que ne l'était jadis son père à elle.

Et, de toute façon, il lui resterait toujours Wellingford.

A Wellingford, elle était sûre de trouver un refuge, pour elle... et pour son fils. Cette pensée l'émut au-delà de toute expression et elle posa délicatement la main sur son ventre.

Fallait-il lui dire ? Non, pas encore. Elle avait une autre confession à faire. Et tout d'abord, il fallait se ressaisir, et retrouver Nicholas.

Avec un coup d'œil rapide dans la glace, la jeune femme se leva et se dirigea vers la porte.

A ce moment, Clarissa fit irruption dans le petit salon.

— Sarah, ma chérie, il faut absolument que je te raconte... Oh, ce balourd de Wexley a marché sur ma dentelle! Peux-tu m'aider à la remettre?

Quelque peu contrariée par ce contretemps, Sarah remit la dentelle en place à l'aide d'une épingle tout en écoutant d'une oreille distraite le bavardage de Clarissa.

Dix minutes plus tard, les deux amies se dirigèrent bras dessus, bras dessous vers le buffet. Une fois Clarissa confiée aux mains de ses admirateurs, décida Sarah, elle se mettrait en quête de Nicholas.

Un couple venait dans leur direction, lancé dans une conversation animée. A leur approche, la jeune femme et son compagnon se turent, et Sarah crut que cette jolie brune, qui était l'un des partis en vue de la Saison, voulait lui adresser la parole. Elle l'accueillit donc en souriant mais, au dernier moment, l'intéressée détourna les yeux en glissant quelques mots à l'oreille de son cavalier.

Tous les deux éclatèrent de rire.

Sarah regarda Clarissa en fronçant les sourcils. Manifestement, son amie n'avait rien perçu et continuait à bavarder.

Lorsqu'elles se mêlèrent à la foule qui se massait autour de la piste de danse, les conversations cessèrent. Plusieurs invités regardèrent fixement Sarah puis détournèrent les yeux. Des gloussements à peine étouffés s'élevèrent derrière les éventails.

Cette fois, Clarissa ne put s'empêcher de remarquer qu'il se passait quelque chose, et s'interrompit en plein milieu d'une phrase. Sarah fut prise d'un sombre pressentiment.

— Que se passe-t-il ici ? demanda Clarissa.

Un jeune homme à la mine allongée, vêtu d'une veste de velours et d'un gilet safran s'avança vers elle en se dandinant. Sarah le reconnut immédiatement : c'était lord John Weston, que tout le monde redoutait à cause de sa langue acérée.

— Ma parole, mais voici notre bergère! Avez-vous donc laissé vos vaches à la campagne, ou bien vous attendent-elles dans la rue ?

Bergère... Vaches... Sarah se sentit envahie par une espèce de panique. Soudain, elle se souvint. Ce jeune homme devant la boutique du pépiniériste... Non ! Impossible! Il ne pouvait l'avoir vue sortir!

Lord John la regarda avec un petit sourire satisfait et dédaigneux, puis, se tournant vers ses compagnons :

— Attention où vous mettez les pieds, mes amis, déclara-t-il avec emphase. Il y a parfois autre chose que de la paille dans le sillage des vaches !

Sarah entendit Clarissa étouffer un cri d'indignation. Autour d'elles, plusieurs invités s'esclaffèrent. La colère chassa subitement la tristesse en elle.

— Lord John, dit-elle en regardant le bel esprit avec hauteur. Messieurs...

Dans ce mot, elle mit tout le mépris qu'elle éprouvait pour l'entourage du goujat.

Lord John fit une profonde révérence.

— Nous sommes très honorés que vous daigniez nous saluer, milady. Hélas, vous ne semblez pas nous tenir en haute estime ! Oh, je ne vous en veux pas. Après tout, nous ne sommes que la crème de la société londonienne. Tous, du nouveau riche au plus titré, ne sommes guère qu'un troupeau de jeunes gens frivoles et sans intérêt, qui ne vivent que pour le plaisir !

Sarah fut sur le point de lui répliquer qu'elle partageait en effet ce jugement, et d'ajouter, pour faire bonne mesure, qu'elle était

le spécimen le plus remarquable de l'espèce. Mais le respect des convenances l'emporta.

— Vous faites erreur, milord, répondit-elle calmement, et me voyez navrée de constater que vous m'attribuez des pensées peu charitables.

Là-dessus, hochant brièvement la tête, elle reprit le bras de Clarissa et passa son chemin, saluée de nouveau par des gloussements, moins nombreux toutefois.

Dans le silence qui s'ensuivit, la voix de Weston s'éleva derrière elles, imitant une poule.

Sarah sentit sa fureur redoubler. Non pas parce qu'il se moquait d'elle, car elle ne faisait aucun cas de son opinion. Ce qui la choquait en revanche, c'était le mépris qu'il affichait pour les humbles fermiers dont les revenus lui permettaient de mener une vie dissolue dans la capitale.

— Vous êtes un bien piètre imitateur, milord, dit-elle en se retournant. Mais comment vous en vouloir ? En fait d'animaux, vous ne connaissez sans doute que les perroquets et les singes.

Elle reprit son chemin en serrant le bras de Clarissa. D'un commun accord, elles traversèrent la salle de bal et sortirent sur la terrasse. Là, abandonnant le bras de son amie, Sarah alla s'appuyer contre la balustrade dans un coin désert, et poussa un profond soupir de lassitude.

Clarissa donna un coup d'éventail sur un pilier.

— Quel horrible mufle ! Ah, si j'étais un homme, je lui passerais mon épée à travers le corps !

Sarah partit d'un rire triste. Une bergère ! Même si c'était une piètre consolation, elle savait que Nicholas, lui, ne verrait pas les choses ainsi. Ce qu'on disait d'elle en ville avait beaucoup d'importance à ses yeux !

Alors elle se rappela son air sombre dans la salle de jeu et frémit. Il savait déjà !

Quelques minutes plus tard, la jeune femme se sentit suffisamment maîtresse d'elle-même pour regagner la salle de bal. Elle regarda autour d'elle... Aucune trace de Nicholas. Le cœur étreint par l'inquiétude, elle sortit dans le vestibule.

Un homme à la silhouette familière était en train de revêtir un ample manteau.

— Nicholas ! appela-t-elle.

Il se tourna vers elle... Son visage se crispa en la voyant. Il haussa un sourcil, l'air dédaigneux.

— Madame..., dit-il en s'inclinant cérémonieusement, avant de coiffer son chapeau et de se diriger vers la porte.

Sarah se raidit. Cette soudaine froideur, jointe au fait qu'il allait partir sans un mot, lui brisait le cœur. N'y tenant plus, elle se précipita vers lui.

— Vous partez ? demanda-t-elle, rougissant sous les regards intrigués du maître d'hôtel et de plusieurs valets.

— Y voyez-vous un inconvénient, jolie bergère ?

Sarah eut l'impression que ses forces allaient l'abandonner. C'était donc cela ! Il savait ! Et contrairement à ce qu'elle avait envisagé, il prenait la chose on ne peut plus mal, à tel point qu'il était décidé à quitter la soirée en laissant sa femme seule, en proie à la dérision et aux moqueries de tous les invités !

— N... non, milord. Faites comme il vous plaira.

— Merci, milady, répliqua-t-il avec une courtoisie glaciale. Pour ma part, je ne veux pas vous arracher à vos... admirateurs.

Avec une nouvelle inclination encore plus appuyée que la précédente, il tourna les talons et se dirigea vers la porte à grands pas.

Sarah ravala ses larmes. Heureusement, son indignation face à cette injustice était telle qu'elle en oubliait son chagrin. Fort bien ! décida-t-elle. Si Nicholas ne voulait pas la soutenir dans cette épreuve, qu'il en soit ainsi ! Elle avait depuis longtemps l'habitude de ne compter que sur elle-même. Et dans un sens, c'était mieux ainsi.

Relevant bravement la tête, elle décida d'affronter de nouveau la foule dans la salle de bal. A peine avait-elle franchi le seuil qu'elle tomba nez à nez avec Sally Jersey.

Elle n'eut pas le temps d'ouvrir la bouche. Sally lui prit la main et la glissa sous son bras.

— Dites-moi, Sarah, comment faites-vous ? On ne parle que de vous ! Qu'est-ce que c'est que cette histoire de ferme ?

Décidée à ignorer la nausée qui lui soulevait le cœur, la jeune femme prit l'air étonné.

— Ah? On en parle? Si vous voulez bien me dire ce que vous désirez savoir, je serai heureuse de vous renseigner. Mais pour être franche, ajouta-t-elle en essayant de prendre un air vaguement blasé, j'avoue que votre intérêt subit pour l'agriculture m'étonne.

Lady Jersey s'arrêta, interloquée, et la regarda. Sarah ne se laissa pas intimider et, au bout d'un moment, la commère baissa les paupières.

— Très bien, ma chère, concéda-t-elle. Mais vous avez eu beau remettre lord John à sa place, toute la ville va être au courant. Mme Drummond Burrell, en tout cas, l'est déjà. N'empêche que vous avez bien raison : sir John n'est qu'un singe, en effet!

Mais Sarah n'écoutait plus. Une espèce de vertige s'était emparé d'elle. Ainsi, Mme Drummond Burrell avait assisté à la scène! De l'aveu unanime, lady Burrell était l'hôtesse des hôtes, la référence suprême en matière de mondanités et de bienséance. Et dire qu'elle, Sarah, avait failli clamer bien haut ce qu'elle pensait de tout ce beau monde ! Si tel avait été le cas, son nom aurait disparu du jour au lendemain de tous les carnets d'adresses de Londres ! Quant à la réaction de Nicholas, elle n'osait se l'imaginer.

— ... cru voir Nicky s'échapper en douce, disait lady Jersey. Tous pareils, décidément ! Quelle idée de filer à son club alors que votre femme a besoin de vous ! Mais ne vous en faites pas, ajouta-t-elle avec un clin d'œil complice à sa voisine. Je vous soutiens, moi.

Et elle tint parole. Entraînant Sarah au milieu de la salle de bal, elle s'arrêta en chemin pour bavarder avec plusieurs amis, choisissant avec soin les personnes les plus huppées de la société londonienne. A leur approche et sur leur passage, tous les sourires s'effaçaient, personne n'osant braver lady Jersey.

Enfin, elles parvinrent à la porte.

— Je suis sûre que vous prendriez bien un petit remontant, lady Englemere, déclara Sally Jersey, en lâchant le bras de sa compagne.

— Pas étonnant, s'exclama quelqu'un de l'autre côté de la porte. Vu que son mari est parti à la recherche d'un remontant lui aussi — quoique pas de la même nature, évidemment !

Arborant son éternel sourire narquois, lord John s'avança, mais voyant que Sarah n'était pas seule, il s'arrêta net, l'air gêné.

— Mesdames, dit-il en s'inclinant précipitamment.

Lady Jersey n'eut pas même l'air de le reconnaître.

— Décidément, ma chère Sarah, on rencontre toutes sortes de gens dans ces soirées ! Je me demande quelle mouche à piqué les Sheffingdon d'inviter le tout-venant ! Ce n'est plus un salon, mais une ménagerie, ma parole ! Ah, Christopher, mon cher !

Lady Jersey tira le comte de March par la manche devant les témoins abasourdis.

— Veuillez raccompagner lady Englemere, je vous prie. L'air devient irrespirable ici !

En prononçant ces mots elle toisa lord John comme elle l'eût fait d'un animal particulièrement malodorant.

Le volontaire désigné d'office s'exécuta néanmoins de bonne grâce. Il tint compagnie à Sarah, lui fit la conversation et lui offrit une coupe de Champagne. Lorsqu'ils regagnèrent la grande salle, l'ambiance était toute différente. La cordialité semblait illuminer tous les visages.

Malgré son impatience de rentrer, et d'attendre Nicholas pour avoir une bonne explication avec lui, la jeune femme décida de s'attarder un peu, afin de mettre définitivement un terme aux rumeurs.

Elle n'en revenait pas du secours inattendu que Sally Jersey lui avait apporté et lui en savait un gré infini. Comme leurs regards se croisaient d'une extrémité à l'autre de la salle, elle lui adressa un sourire fugace en guise de remerciement.

Enfin, ayant l'impression d'avoir vieilli de deux ans en autant d'heures, Sarah repartit pour Stanhope House, où l'attendait, du moins l'espérait-elle, une bienfaisante solitude — avec ou sans Nicholas.

Après avoir congédié Becky, Sarah choisit un roman dans la bibliothèque, puis s'installa confortablement dans le fauteuil de sa chambre, décidée à attendre Nicholas, dût-elle demeurer éveillée toute la nuit.

Etait-il vraiment à son club? Les propos malveillants de John Weston revinrent à sa mémoire et elle sentit un grand froid l'envahir.

Etait-ce bien de la malveillance? Malgré elle, l'image de Nicholas dans les bras de Chloe Ingram surgit.

Avec un geste d'impatience, elle ouvrit son livre.

Une porte claqua bruyamment dans le vestibule, réveillant Sarah en sursaut. Des pas mal assurés traversèrent le couloir, puis elle entendit la porte de la chambre voisine se refermer.

Elle alla coller l'oreille à la porte et attendit que Nicholas ait remercié son valet pour entrer.

Il était allongé sur son lit, les yeux fermés. En l'entendant approcher du lit, il souleva les paupières en grimaçant.

— Nicholas, lui dit-elle sans préambule, il faut absolument que je vous parle.

Le marquis posa une main sur sa tempe en poussant un gémissement de douleur. A sa grande surprise, Sarah éprouva un immense soulagement en percevant des effluves d'alcool. Elle savait désormais où il avait fini la soirée !

— Je ne suis pas en état de recevoir vos aveux, répondit-il sèchement. Laissez-moi dormir.

— Je n'en ai pas pour longtemps, insista-t-elle. Moi non plus, je n'ai pas dormi. Vous pouvez donc me consacrer un moment !

Il releva à demi la tête et la dévisagea en fronçant les sourcils.

— Comment, ma douce Sarah, vous n'avez pas dormi? dit-il d'une voix traînante.

— Non. Je savais que vous étiez fâché contre moi. Clarissa m'a raccompagné et, après son départ, je vous ai attendu.

— Clarissa vous a raccompagné ? Et vous m'attendez depuis ? Seule ?

Sarah le regarda sans comprendre. Avec qui, grand Dieu, aurait-elle pu l'attendre ?

— Bien sûr, seule, confirma-t-elle. J'ai envoyé Becky se coucher.

— Je suppose qu'elle et Glendenning confirmeront vos dires ?

Exaspérée, la jeune femme fit la moue. Où voulait-il en venir au juste ?

— Si le cœur vous en dit, demandez à Glendenning de faire le compte des bougies que j'ai utilisées en lisant, mais j'avoue que je ne vois pas bien...

— Non, non, inutile, dit-il en se redressant péniblement sur ses oreillers. Allez, je vous écoute !

Sarah s'assit sur la chaise à côté du lit, et prit une profonde inspiration, rassemblant tout son courage.

— Je voulais vous demander pardon, commença-t-elle. J'aurais dû vous consulter avant de dépenser cet argent, qui est le vôtre après tout !

— L'argent? répéta-t-il, éberlué. Mais je m'en soucie comme d'une guigne, figurez-vous ! Vous n'avez aucun compte à me rendre, Sarah.

Elle le dévisagea, de plus en plus perplexe. L'air contrarié de Nicholas ne laissait pas de l'intriguer. Il fallait absolument qu'elle lui explique ! Alors, elle en était sûre, il comprendrait..

— Oh, Nicholas, s'écria-t-elle avec ferveur, grâce à cet argent, Wellingford va renaître. Pensez à tous ces pauvres fermiers qui vont enfin pouvoir vivre mieux !

— Fermiers ? Wellingford ? répéta-t-il, de plus en plus perdu. De quoi voulez-vous parler, au juste ?

— Mais... la personne qui vous a parlé de ces rumeurs à propos des semences vous a sûrement dit...

— Quelles semences? Et quelles rumeurs? Sarah... êtes-vous en train d'essayer de me dire que vous avez dépensé tout cet argent pour acheter... des graines ?

— Vous n'étiez donc pas au courant? s'exclama-t-elle, stupéfaite. Quand j'ai avisé votre air courroucé dans la salle de jeu, j'ai cru que quelqu'un vous avait tout raconté !

Ce fut au tour de Nicolas de paraître médusé.

— Ainsi, vous vous êtes enfuie sans me laisser le temps de vous parler... simplement parce que j'avais l'air en colère?

— Ou... oui. Je voulais tout vous expliquer. Mais quand je me suis enfin décidée, je n'ai pas pu vous trouver. Et après, vous êtes parti... Voilà pourquoi je vous ai attendu ce soir.

Le marquis se laissa retomber sur les oreillers, complètement abasourdi.

— Alors, comme cela, vous avez cru que j'étais furieux... pour une histoire de graines?

— En fait, il y a aussi des charrues, et du chaume pour les toitures...

Un sourire éclaira le visage de Nicholas tandis qu'elle parlait. Finalement, il rejeta la tête en arrière et se mit à rire — ce qui porta à son comble l'irritation de Sarah. Qu'y avait-il de drôle là-dedans? se dit-elle, vexée. Pour sa part, elle ne voyait rien qui puisse justifier pareille hilarité !

Elle était sur le point de se lever pour partir lorsqu'il agrippa soudain son bras et, sans cesser de rire, l'attira sur le lit.

— Des graines ! parvint-il à articuler entre deux hoquets. Oh, Sarah, si vous saviez ce que j'ai pensé. Quel nigaud !

Il la serra contre lui à lui couper le souffle.

Vaincue, la jeune femme sentit sa colère l'abandonner et se blottit avec volupté dans ses bras. Quel soulagement de l'entendre rire, et de s'abandonner ainsi après l'affreuse soirée qu'elle avait passée !

Tout à coup, pourtant, elle se redressa, prise d'un soupçon.

— Mais alors, si vous ignoriez comment j'ai dépensé cet argent, vous n'avez pas entendu...

— Entendu quoi? demanda-t-il en l'embrassant sur le bout du nez.

— Oh, Nicholas..., murmura-t-elle.

La crainte de gâcher le bonheur de cette réconciliation la fit hésiter un moment. Mais il fallait absolument tout lui dire. Cette fois, elle ne voulait plus reculer.

— Vous allez être vraiment fâché contre moi, commença-t-elle. Wexley a appris comment j'ai dépensé tout cet argent. Il a trouvé cela tellement amusant qu'il s'est empressé d'en parler à tout le monde, si bien que certains beaux esprits me surnomment désormais la bergère!

Sans attendre la réaction de Nicholas, elle s'empressa de poursuivre :

— J'ai traité cela par le mépris, bien sûr, et lady Jersey a eu la bonté de prendre mon parti. Mais, malgré tout, on n'a pas fini d'en entendre parler, j'en ai bien peur!

— Ne vous inquiétez pas pour cela, conseilla-t-il doucement. Laissez les gens jaser. Je suis fier de vous, ma chérie. Cet argent, vous l'avez utilisé pour améliorer le sort des miséreux. Aucune autre femme de ma connaissance n'en aurait fait autant.

Il s'interrompit, puis conclut dans un regain de gaieté :

— Tout de même, si je m'attendais à épouser une bergère ! s'exclama-t-il.

Puis, redevenant sérieux :

— Si vous saviez ce que j'ai éprouvé en vous voyant, pâle et désemparée, tout à l'heure ! Je vous ai suivie, j'ai cherché partout — sans succès ! J'étais fou d'inquiétude.

— Clarissa a eu besoin de moi pour arranger sa toilette. Nous étions dans le salon de repos... Je vous demande pardon, Nicholas.

Très ému, il lui prit la main, qu'il baisa dévotement.

— Sarah, promettez-moi de ne plus jamais vous enfuir ainsi. Quelle mouche vous a piquée, ma chérie? Je ne comprends toujours pas.

Sarah baissa la tête un instant, vaguement honteuse, comme une enfant prise en faute.

— Je vais vous expliquer, Nicholas. Quand je vous ai vu en train de jouer avec cette pièce de monnaie dans le salon de jeu...

— Eh bien ?

— Le jour où mon père a tout perdu, je l'ai retrouvé en train de regarder par la fenêtre de la bibliothèque. Lui aussi jouait avec une pièce de monnaie, exactement comme vous. Oh, je sais, c'est stupide de ma part. Mais en vous voyant, j'ai revécu ce moment atroce. Le jeu me fait si peur, Nicholas !

Il la considéra d'un air grave.

— Je ne suis pas votre père, Sarah. Croyez-moi, je n'ai aucune envie de dilapider une fortune que j'ai eu grand mal à gagner!

— Mais vous adorez jouer !

— Oui, c'est vrai, surtout quand je peux évaluer les chances de chacun et rivaliser d'astuce pour triompher. Je n'apprécie pas les jeux de pur hasard. Mais n'ayez crainte : ce petit travers ne fera pas de nous des nécessiteux ! La plus grande part de nos revenus provient

d'activités qui sont beaucoup moins à la mode que le whist ! Je fais des affaires, comme les bourgeois !

— Des affaires? répéta-t-elle sans comprendre.

— Eh oui, ma chérie, des affaires. Je n'ai pas honte de faire travailler mon argent. L'ennui, c'est qu'on me préfère dans le rôle du joueur infallible. Je n'y peux rien ! Tout cela, en fait, parce que j'ai eu une période de chance insensée quand je suis arrivé à Londres après l'université.

Fort heureusement pour moi, un ami m'a conseillé d'investir la plus grande partie de mes gains. Si bien, ma chère, que nous sommes à la tête d'un joli portefeuille d'actions, il y en a dans la navigation, le charbon, le percement de canaux, que sais-je encore? Il y en a même dans le projet de voitures sans chevaux de M. Trevick !

Sarah plissa le front, de nouveau inquiète.

— Etes-vous bien sûr que ces investissements soient moins risqués que le jeu ? demanda-t-elle, sceptique.

— On ne gagne pas à tous les coups, j'en conviens. Une cargaison d'épices qui fait naufrage en revenant des Indes, un chargement de charbon qui s'embourbe.. Le tout est de ne pas mettre tous ses œufs dans le même panier. Si l'on est prudent, cela peut rapporter gros...

Ses yeux brillaient d'enthousiasme.

— Je trouve tout cela passionnant : évaluer les risques, les bénéfices potentiels, décider où on va investir... je vous assure que c'est beaucoup plus excitant que de jouer aux dés !

Sarah ne put s'empêcher de pâlir : naufrages, chargements perdus... Au fond, c'était le même goût du risque dans un environnement différent.

Percevant sa contrariété, Nicholas se rembrunit.

— Vous n'avez pas confiance en moi, n'est-ce pas?

Il semblait plus attristé qu'offensé. Sarah, elle, ne savait plus que répondre. Comment lui dire la vérité sans le blesser, et sans mentir?

Il soupira.

— Au fond, c'est bien compréhensible, après tout ce que vous avez enduré, vous et votre famille. Mais sachez que je ne mettrai jamais notre sécurité en jeu.

— Je sais que vous ferez toujours ce qui est juste, dit-elle avec sincérité.

Cela, au moins, elle le pensait vraiment.

Il sourit, et la flamme de tendresse qu'elle aimait tant brilla de nouveau dans ses yeux.

— Et toi, ma petite puritaine, dit-il en adoptant le tutoiement, où mettrais-tu ton argent? Dans la terre, je parie !

Voyant dans cette soudaine familiarité une preuve de leur complicité retrouvée, elle répondit sur le même mode :

— La terre est toujours là, Nicholas. Elle ne disparaît pas sur un coup de dés, ou à cause d'un naufrage.

— Mais elle ne donne rien quand elle est en jachère et il faut être certain de vendre ce que l'on récolte. Il y a des années où le maïs et le blé ne rapportent rien, tu le sais aussi bien que moi. Il y a du hasard partout, Sarah, et surtout dans l'agriculture.

La jeune femme aurait bien voulu lui dire que ce n'était pas vrai, mais le souvenir des années de vaches maigres l'en dissuada.

— C'est vrai, reconnut-elle. La terre ne rapporte pas toujours, mais elle demeure. Et après notre mort, elle revient à nos enfants et à nos petits-enfants.

— Exact, dit-il avec un rire bref. Mon père m'a légué tous ses terrains à son décès — et pratiquement pas un sou pour les entretenir, parce qu'il avait tout englouti dans ses domaines. Quand les cours des céréales se sont effondrés, c'était tout juste si j'avais de quoi acheter des chandelles et du charbon pour éclairer et chauffer la maison. Je ne veux plus jamais revivre cela ! conclut-il en secouant énergiquement la tête.

Puis, après un instant de réflexion, il proposa :

— Faisons un marché, veux-tu? Je t'apprendrai à placer ton argent et, toi, tu me montreras comment on gère un domaine. D'accord?

De nouveau, Sarah pâlit. Dans cette proposition, elle avait reconnu l'accent de défi du joueur invétéré prêt à se lancer dans une nouvelle aventure !

— Je veux bien essayer, Nicholas, mais... Oh, tu ne sais pas ce que c'est que de voir s'effondrer autour de soi tout ce pour quoi on a vécu! Tout — y compris l'avenir !

— Crois-tu que je l'ignore? dit-il sur un ton énigmatique.

Il lui prit la main et promit gravement :

— Sarah, promit-il, jamais je n'engagerai l'avenir de nos enfants. Veux-tu me faire confiance?

Sarah hocha la tête.

— Tu m'as bien fait confiance, toi. Mais je vais faire davantage, Nicholas ! je connais mes devoirs envers toi, et je m'appliquerai de tout mon cœur à les honorer. Je serai pour toi une épouse parfaite, et plus jamais tu n'auras à te plaindre de moi !

— Hum ! Voilà qui est tentant !

L'air espiègle, il saisit la ceinture de sa robe de chambre.

— Puisque tu me parles de tes devoirs, j'en vois au moins un que tu vas pouvoir remplir sans tarder !

Trois semaines passèrent. Un beau soir, Nicholas retrouva Hal chez White. Après avoir dîné ensemble, les deux amis partagèrent une bouteille de brandy.

— Excellent repas, Hal, dit Nicholas. Merci !

Hal accusa réception d'un bref hochement de la tête.

— Tout le plaisir est pour moi. C'est que tu te fais rare, ces temps-ci. Voilà ce que c'est que de se marier !

— Ne m'en parle pas ! répondit Nicholas avec un profond soupir.

— Ma parole, mais on dirait que cela te pèse, Nick !

— Certainement pas ! J'ai épousé la meilleure femme du monde, et il ne se passe pas de jour, ni de nuit, sans que je m'en félicite. L'ennui, c'est que Sarah a décidé d'être aux petits soins avec moi. Alors, il y a des moments où j'étouffe littéralement !

Nicholas soupira avant d'ajouter :

— Je suis entouré, assiégé, harcelé par toutes sortes d'attentions ! Et je ne peux même pas protester, parce que tout ce qu'elle fait est irréprochable ! L'autre jour, par exemple, j'ai eu le malheur de dire que j'aime les macarons. Eh bien, le lendemain, J'en ai trouvé une boîte sur la table, et depuis j'en mange tous les jours ! J'en ai une indigestion !

— Tu n'as qu'à m'inviter. J'adore les macarons !

— Attends, ce n'est pas tout ! L'autre jour j'ai tancé ce pauvre Baines, parce qu'il m'avait apporté la mauvaise paire de bottes. Pour

sa peine, Sarah lui a fait vider toute ma garde-robe en lui ordonnant de tout ranger. Il a boudé pendant une semaine !

Hal fronça les sourcils.

— Là elle a eu tort ! Un valet, c'est strictement personnel.

— Absolument! confirma Nicholas avec conviction. Si tu veux tout savoir, Hal, je suis dans tous mes états chaque fois que je rentre chez moi ! Tu comprends, j'ai peur qu'elle ait saisi le prétexte d'une remarque innocente de ma part pour mettre la maison sens dessus dessous ! Tiens, je te jure que si je disais que j'ai envie de manger du poulpe au petit déjeuner, j'en trouverais une assiette pleine le matin ! J'en frémis rien que d'y penser.

— Là, tu exagères, Nick. Il faudrait les importer puisqu'il n'y en a pas en Angleterre!

— Tu la connais mal, mon vieux ! Je n'ai qu'à dire un mot, et je te parie qu'en moins d'une semaine j'en aurai sur ma table !

— Pari tenu !

— Attends..., protesta Nicholas, je ne disais pas ça sérieuse...

— Qu'est-ce que j'entends? Un pari?

La voix était vaguement familière. Nicholas regarda par-dessus son épaule, pour voir John Weston qui le contemplait avec un sourire ironique.

— Garçon, le livre des paris, s'il vous plaît ! ordonna le nouveau venu.

— Pas si vite ! s'écria Nicholas, furieux.

— Bonne idée, assura Hal en s'adressant au serveur. Donne-nous le livre, mon garçon. Sarah est capable de tout, je sais, mais là... cela m'épaterait, je l'avoue ! J'ai vu ce genre de bestioles une fois dans ma vie. C'est absolument répugnant !

— Hal, je n'ai jamais dit que je...

La voix tonitruante de Weston noya les protestations de Nicholas.

— Holà, vous autres, lança-t-il à la cantonade. Approchez ! Englemere fait un pari !

Consterné, Nicholas vit une bonne demi-douzaine de membres du club s'approcher de la table, tout excités.

— De quoi s'agit-il? demanda l'un d'eux.

—Moi, je parie sur Englemere, quel que soit l'enjeu ! lança un autre.

Nicholas jeta un coup d'œil assassin à John Weston, sûr que cette canaille avait écouté sa conversation avec Hal. Impliquer sa propre épouse dans un vulgaire pari ! C'était d'un mauvais goût absolu ! Et par-dessus le marché, ledit pari allait être dûment consigné et enregistré dans le livre d'or de son club ! Et au milieu de tout ce brouhaha, pas moyen d'expliquer à Hal, qui n'avait jamais brillé par sa vivacité d'esprit, qu'il n'avait pas eu vraiment l'intention de parier. Plus moyen, à présent, de se dérober...

Maudissant Weston, en même temps que son maître Findlay, de l'avoir pris au piège, il regarda d'un œil résigné Hal griffonner quelques mots sur le registre.

— Nous disions donc, disait Hal tout en écrivant : du poulpe au petit déjeuner avant vendredi prochain ! Je tiens le pari qu'elle n'y arrivera pas.

— Tenu ! maugréa Nicholas, la mort dans l'âme et, en même temps, piqué, en bon joueur qu'il était, par une excitation familière.

Ce vendredi matin, assise à sa coiffeuse, Sarah contemplait les bijoux de la famille Stanhope, étincelant dans le coffret que la marquise douairière lui avait donné. Restait à choisir une parure pour le bal de ce soir...

A côté du gros coffret, elle avait ouvert le sien, beaucoup plus petit. Distraitement, ses doigts jouèrent avec les breloques, et soudain se refermèrent sur une forme familière.

Le cœur battant, elle présenta la chevalière de Sinjin aux rayons du soleil levant. Dans son scintillement, le visage familial d'un jeune homme amoureux lui apparut. Alors, brusquement, elle referma la main, qu'elle pressa contre son cœur. Si jamais elle avait un jour besoin de son premier chevalier servant, elle n'aurait qu'à lui envoyer cette bague, et il remuerait ciel et terre pour venir à elle...

Les yeux brûlant de larmes, la gorge nouée, Sarah resta immobile pendant un long moment, regardant dans le vide. Sinjin et elle se voyaient souvent ces derniers temps. Trop souvent, même s'il se

montrait irréprochable, un peu comme un grand frère plein d'affection.

Et chaque fois qu'elle le quittait, elle éprouvait un besoin irrésistible de retrouver Nicholas, sa tendresse et sa force qui semblaient la protéger de Sinjin. A moins que ce ne fût d'elle-même? C'était une question qu'elle n'avait pas le cœur d'approfondir.

Une brise légère souleva les rideaux, apportant avec elle l'odeur de l'herbe fraîchement fauchée. A Wellingford, les récoltes étaient sûrement en train de lever... Une bouffée de nostalgie s'empara de la jeune femme.

Et si, après le bal de ce soir, elle demandait à Nicholas de la laisser rentrer chez elle? Tressaillant de joie, elle posa la main sur son ventre. Le fol espoir qui était né en elle quelques jours auparavant s'était changé en certitude. Une fois qu'elle lui aurait annoncé la nouvelle, il serait sans doute plus que désireux de l'envoyer se reposer à la campagne.

Pour rester seul à Londres !

Sarah laissa retomber sa main sur la coiffeuse, tandis qu'un grand froid l'envahissait. Nicholas seul à Londres, désormais libéré du devoir d'assurer sa descendance...Quelle aubaine pour Chloe Ingram!

L'espace d'un instant, elle fut prise d'une irrésistible envie de pleurer. Etait-ce donc pour ces trop brèves semaines de bonheur illusoire qu'elle avait épousé Nicholas?

Non ! décida-t-elle soudain, révoltée par cette idée. Comment pouvait-elle le soupçonner, lui qui était si bon avec elle, à qui elle n'avait absolument rien à reprocher?

Elle irait à Wellingford ; sa décision était prise. Il fallait en passer par là.

Ce jour même, elle renverrait par la poste sa chevalière à Sinjin.

En entrant dans la salle à manger, Nicholas sourit en voyant Sarah resplendissante dans son négligé jaune pâle.

— Vous êtes debout de bonne heure, ma chérie, dit-il en l'embrassant sur le front.

— Oui, et je meurs de faim. Servez-vous, Nicholas.

Elle s'assit et le regarda se servir des œufs, du bacon et du pain grillé.

— Ma mère m'a dit que vous aviez... Grand Dieu ! Qu'est-ce que c'est que ça ?

Nicholas venait de soulever un couvercle en argent. Une odeur nauséabonde lui monta instantanément aux narines. Il reposa précipitamment le couvercle.

— C'est le poulpe que vous aviez demandé, dit-elle en lui souriant amoureusement. J'espère que Smithers l'a préparé selon votre goût.

Nicholas leva les yeux au ciel. Le pari ! Il l'avait complètement oublié. Il souleva de nouveau le couvercle avec d'infinies précautions, libérant des effluves plus fétides encore que les précédents ! Au fond du plat, un œil vitreux le contemplait. Il sentit son estomac se soulever.

— Quelle horreur ! s'exclama-t-il, révolté.

Et il laissa retomber le couvercle, sous le regard narquois d'un laquais. Hal avait raison. La bestiole était tout simplement repoussante !

— James, emportez-moi cette... créature !

— Mais Nicholas, je croyais...

Consternée, Sarah ne put aller au bout de sa phrase.

— Eh bien, James, qu'attendez-vous ? insista Nicholas.

— Tout de suite, milord ! répondit un laquais, qui se précipita en riant sous cape.

Le majordome se racla la gorge et fronça les sourcils en fixant l'insolent, qui reprit instantanément son masque impassible.

— En cuisine, James ! ordonna le majordome. Un peu de thé, milord ?

Nicholas jeta un coup d'œil vers Sarah, mais elle avait les yeux fixés sur la porte par laquelle le laquais avait disparu. Le marquis se retourna alors, pour voir une bonne douzaine de serviteurs rassemblés. Il y avait là plusieurs laquais, des femmes de chambre, un palefrenier aussi. Tous semblaient avoir un mal fou à contenir leur hilarité.

« Enfer et damnation ! » jura-t-il entre ses dents.

Glendenning, le majordome, se hâta d'aller fermer la porte. Sarah, elle, contemplait son assiette d'un air accablé et Nicholas se sentit tout à coup affreusement coupable. Il ouvrit la bouche pour

s'excuser, mais se ravisa. Avouer devant Glendenning, qui manifestement n'était pas disposé à goûter la plaisanterie, que tout cela n'était qu'un pari stupide, était au-dessus de ses forces.

Il avala une gorgée de thé, et se brûla la langue.

— Nous n'avons plus besoin de vous, Glendenning, merci, déclara Sarah, avant de prendre à son tour une gorgée du breuvage fumant.

Sitôt que le maître d'hôtel eut refermé la porte derrière lui, elle jeta sa serviette sur la table, se leva et se dirigea vers la porte-fenêtre qui donnait sur le jardin.

Nicholas s'élança à sa suite.

— Sarah ! je suis désolé, s'écria-t-il. Ce n'était qu'un pari stupide entre Hal et moi.

— Ce n'était pas une raison pour faire de moi la risée de tous vos domestiques !

Outrée, elle lui arracha sa main, et s'enfuit vers la porte, qu'elle ouvrit d'un geste rageur, avant de s'élançer dans le jardin.

Nicholas soupira et, après un instant d'hésitation, se mit en demeure de la rejoindre. Sarah avait beau l'exaspérer depuis quelque temps, avec ses attentions incessantes, la dernière chose qu'il souhaitait était bien de la blesser ou de l'embarrasser.

Et voilà qu'avec un à-propos admirable, il avait fait les deux à la fois !

Tout en s'invectivant, il regarda autour de lui et finit par apercevoir Sarah, assise sur un banc. Aux légers soubresauts de ses épaules, il comprit qu'elle pleurait.

« Mon Dieu ! se dit-il, navré. Que dois-je faire ? Aller lui demander pardon tout de suite, ou attendre qu'elle soit calmée ? »

Ce fut à cet instant qu'un éclat de lumière attira son regard.

La jeune femme tenait quelque chose entre ses doigts. Un petit objet brillant qu'elle ne cessait d'effleurer comme un talisman. Intrigué, Nicholas s'approcha sans bruit.

Parvenu à deux pas du banc, il s'arrêta net. L'objet en question, qu'elle semblait tenir presque avec dévotion, n'était autre qu'une chevalière d'homme.

Etait-ce celle de son père ? Peu probable ! Wellingfor l'avait sans doute perdue au jeu. La sienne? Evidemment non ! Il la portait au doigt.

Il ne restait donc qu'une possibilité... Oppressé, Nicholas revint sur ses pas, laissant Sarah tourner entre ses doigts fins la chevalière de Sandiford.

Nicholas se réfugia dans la bibliothèque, partagé entre la fureur et l'accablement. Un bon verre de brandy et un bref examen de conscience, toutefois, eurent vite raison de sa colère.

Sans nul doute, Sarah avait cette chevalière depuis longtemps. A la réflexion, il était évident que le capitaine ne la lui avait pas donnée lors de leur récente entrevue, pour sceller quelque serment qu'il lui avait fait. Et lui-même, Nicholas, était bien placé pour savoir que la jeune femme ne portait pas la bague sur elle depuis lors.

Dans ces conditions, pourquoi serrait-elle sur son cœur la chevalière de Sandiford lorsqu'il l'avait retrouvée dans le parc? Avait-elle besoin de réconfort après l'humiliation qu'il lui avait infligée le matin même? C'était plus que probable, hélas.

Et quoi de plus réconfortant que le gage d'un premier amour?

—Milord souhaite-t-il déjeuner? demanda Glendenning depuis le seuil.

— Milady déjeune-t-elle avec moi?

—Non, milord. Milady est sortie.

Déçu, mais guère étonné, Nicholas regarda Glendenning. Le visage du majordome reflétait une évidente réprobation.

— Je vais vous faire préparer quelque chose de simple, bien que Smithers ait dû s'aliter en voyant le... poulpe revenir dans la cuisine. Je dois informer milord qu'elle avait eu un premier malaise en découvrant qu'il lui fallait accommoder cette créature. Milady lui a donné un remontant, mais le garçon qui a nettoyé la marmite s'est lui aussi trouvé mal, ainsi que la servante qui...

— Il suffit, Glendenning !

Le message était on ne peut plus clair, en effet. Le personnel au grand complet le tenait pour responsable de l'incident, et ne se privait pas de le lui faire savoir.

Mais Glendenning, avec l'obstination des vieux domestiques qui servent leur maître depuis l'enfance, semblait résolu à ce que Nicholas n'entretienne aucune illusion.

—Le personnel a le plus profond respect pour milady, milord.

— Ce qui signifie que le thé sera froid et le mouton brûlé, je suppose, observa Nicholas d'un ton sarcastique.

— Certainement pas, milord. Question de principe. Cependant, je me permettrai de faire remarquer à Votre Seigneurie qu'elle a eu tort.

— En effet, reconnut Nicholas en soupirant. Je me suis mis dans de beaux draps, pas vrai ?

— Il ne m'appartient pas de le dire, milord, répondit Glendenning avant de sortir.

Nicholas tua le temps avant le thé en préparant toutes sortes de protestations de contrition. Mais lorsque 17 heures sonnèrent, il se retrouva seul face à sa tasse... et à ses macarons.

Pour négliger ce rituel immuable, il fallait que Sarah soit encore plus fâchée qu'il ne se l'imaginait. Tout en mâchonnant un biscuit, Nicholas se tortura la cervelle à la recherche d'un moyen de réparer ce fâcheux impair. Un bijou? Sarah avait tout ce qu'il fallait, et n'en portait guère, d'ailleurs, à l'exception de certaine chevalière, bien sûr! Et cela valait pour tous les colifichets pour lesquels les femmes se bouscullaient dans les boutiques chic de Bond Street.

Soudain l'inspiration lui vint. Wellingford ! C'est là qu'elle envoyait tout l'argent dont elle disposait. Quel meilleur moyen de se faire pardonner que de l'aider à restaurer sa chère propriété? Il jeta un coup d'œil à sa montre. Avec un peu de chance, il pouvait obtenir un transfert de fonds à temps pour annoncer la nouvelle à Sarah avant le dîner.

Nicholas faisait nerveusement les cent pas dans le couloir. A son retour, Becky l'avait informé, sur un ton glacial, que milady se reposait et ne souhaitait pas qu'on la dérange. Il ne lui restait plus qu'une chance de la voir seul à seule : c'était de l'intercepter avant qu'elle ne descende pour le dîner donné en son honneur par lady Stanhope. Il s'était donc habillé en toute hâte, avant de rôder avec un air penaud, comme un écolier qui attend l'occasion de se faire pardonner une sottise.

Il fallait bien le reconnaître : la comparaison était on ne peut plus appropriée !

Enfin Sarah parut, une fine étoile de tulle moucheté d'or sur les épaules. Elle portait une robe sobre de soie verte qui épousait les formes de son corps et chatoyait à chacun de ses gestes, reflétant la lumière de manière combien plus suggestive que la fameuse parure d'émeraudes des Stanhope qui ornait son cou et ses oreilles...

Ce soir-là, la haute société londonienne allait découvrir la jeune et ravissante épouse de lord Englemere, songea le marquis avec fierté.

— Bonsoir, ma chérie.

— Nicholas! s'écria-t-elle en sursautant. Vous... vous m'avez fait peur !

Nicholas la couva longuement du regard, admiratif.

— Nos invités n'auront d'yeux que pour vous ce soir, Sarah.

A sa grande surprise, la jeune femme eut une moue dubitative.

— La robe est trop décolletée, c'est bien ce que je craignais. Je vais en mettre une autre tout de suite.

— Non ! répondit-il en lui prenant le bras. Elle est ravissante ! Croyez-moi, Sarah. Inutile d'en changer.

Il la sentit se raidir imperceptiblement à son contact. Elle leva les yeux et le fixa, sur ses gardes, comme si elle avait peur de lui.

— Vous en êtes sûr? demanda-t-elle.

Le cœur de Nicholas se serra. Le visage de Sarah avait perdu cette expression d'innocente confiance qu'il aimait tant.

— Je vous assure que vous êtes resplendissante, Sarah, répéta-t-il. Je suis très fier de vous, vraiment.

Elle le regarda, l'air sceptique, et posa sa main, presque à regret, sur son bras.

— Si nous descendions? proposa-t-elle.

Elle fit un pas vers l'escalier. Nicholas demeura immobile, la forçant à s'arrêter.

— Attendez, Sarah. J'ai essayé de venir vous demander pardon, mais Becky a refusé de me laisser entrer. Je suis désolé, terriblement désolé de vous avoir joué ce mauvais tour alors que vous vous étiez donné un mal fou pour me faire plaisir. Je comprends que vous soyez fâchée.

— Je ne suis pas fâchée, répondit-elle. Plus maintenant. Je suppose que toutes mes attentions ont fini par vous peser...

Elle esquissa un sourire timide, avant de poursuivre :

— Mais il faut bien l'admettre, j'aurais aimé que vous me le fassiez comprendre d'une façon un peu moins... cavalière !

Nicholas sentit un grand froid l'envahir. Pourquoi ne le traitait-elle pas de tous les noms? De toute façon, elle n'en trouverait aucun qu'il ne se soit pas déjà infligé à lui-même. Tout eût mieux valu que cette réserve polie.

Alors qu'il cherchait désespérément la phrase décisive qui ferait fondre la glace dont Sarah s'était caparaçonnée, sa mère sortit de sa chambre.

— Sarah, ma chère! s'exclama-t-elle. Vous êtes absolument exquise!

— C'est précisément ce que je viens de lui dire, mère, renchérit Nicholas, furieux de cette interruption.

Sarah se tourna vers la marquise et, au grand dépit de Nicholas, lui adressa un large sourire.

— Vous me flattez, lady Englemere. Je suis bien ordinaire auprès de vous !

— Trêve de flatteries, jeune fille ! gronda la marquise en lui prenant le bras. Venez, mes enfants ! Il est plus que temps d'aller éblouir nos invités.

Nicholas n'eut d'autre choix que de leur emboîter le pas.

Minuit approchait. Nicholas rongea son frein. Les salons de Stanhope House étaient encore noirs de monde. Cette damnée soirée ne finirait donc jamais ! Comme d'habitude, c'était à peine s'il avait pu échanger deux mots avec Sarah. Sitôt qu'ils en avaient eu terminé avec les présentations et les félicitations, la marquise, impatiente de présenter sa bru à ses invités, l'avait entraînée avec elle. Une seule fois, ils avaient pu danser ensemble. Mais il s'agissait d'ouvrir le bal, sous les regards de plusieurs centaines de personnes. Difficile dans ces conditions d'échanger autre chose que des banalités !

Il se dirigea vers le haut du grand escalier, où sa mère était en train de recevoir des invités tardifs. Une femme somptueusement vêtue venait de descendre de voiture.

Nicholas lui jeta tout d'abord un regard distrait, puis, soudain, s'immobilisa.

Chloe Ingram ne pouvait passer inaperçue dans sa robe écarlate assortie à la parure de rubis qu'il lui avait offerte. A côté d'elle se tenait un hussard en grand uniforme, que Nicholas eût reconnu entre mille...

« Par tous les diables ! jura-t-il. Que diable Chloe vient-elle faire ici avec Sandiford ? »

— Comme c'est aimable de m'avoir invitée, lady Englemere ! susurra Chloe. Bonsoir, milord ! je suis très heureuse d'être venue ce soir.

Nicholas sentit sur lui le regard ulcéré de sa mère, et souhaita un instant que le sol se dérobe sous ses pieds pour l'engloutir. Pourvu que Sarah soit encore du côté du buffet ! Tandis que la marquise murmurait quelques paroles de pure politesse à Chloe, il se pencha à l'oreille de Sandiford.

— Ne me dites pas que c'est vous qui l'avez amenée ici, gronda-t-il entre ses dents serrées.

— Moi ? Certainement pas ! Je suis arrivé au moment où elle tendait son invitation au majordome. Dès qu'elle m'a vu, elle s'est agrippée à moi comme une sangsue !

Ainsi, Chloe avait une invitation ! Qui donc la lui avait envoyée ? Jamais sa mère ne s'y serait abaissée... Il en était là de ses réflexions quand il vit Chloe lui glisser une œillade langoureuse, qu'elle punctua en esquissant un baiser furtif.

Nicholas se sentit pris d'un vertige. Inutile de se faire des illusions : la coquine pensait que l'invitation venait de lui ! Quant aux conclusions qu'elle en avait tirées, il préférait ne pas y penser. Ce qui l'inquiétait plus que tout, c'était de savoir qui pouvait les haïr, Sarah et lui, au point de leur jouer un tour pareil.

A peine avait-il formulé la question que la réponse lui apparut, évidente. Dans tout cela, bien sûr, il fallait voir la main de Findlay qui tirait les ficelles, pendant que John Weston, sa marionnette, exécutait ses ordres !

Il fallait que la situation soit extrême pour que Nicholas s'adresse à Sandiford comme il le fit alors :

— Auriez-vous l'obligeance de retenir Sarah pendant que je me débarrasse de... celle-là ? demanda-t-il à mi-voix au capitaine.

Celui-ci le contempla pendant un moment avec un sourire légèrement narquois.

—Je vous assure que ce n'est pas moi qui l'ai invitée, insista Nicholas.

—Vraiment? répondit Sandiford en jetant un coup d'oeil éloquent en direction de la parure de rubis qu'arborait Chloe Ingram. Bon, par égard pour Sarah, je ferai ce que vous me demandez.

Nicholas ne perdit pas davantage de temps en vains arguments.

—Ma femme doit être au buffet. Donnez-moi quinze minutes.

Le capitaine hocha la tête et s'éloigna. Nicholas, lui, soupira en pensant à Sally Jersey et à toutes les bonnes âmes de la haute société qui dansaient à deux pas de là, juste derrière la double porte. « Fasse le ciel que je puisse faire partir Chloe d'ici avant qu'on la voie! » pria-t-il.

Il s'inclina devant l'intéressée, débita un compliment alambiqué, puis prit sa main gantée et commença à descendre l'escalier.

—Où m'emmenez-vous, Nicky? demanda-t-elle, surprise.

Soudain son visage s'éclaira. Une lueur de triomphe et de plaisir dansa dans ses yeux.

—Nicky ! Vous n'allez tout de même pas... Pendant votre bal?

— Que faites-vous ici, Chloe?

—Mais... J'ai reçu votre invitation ! J'ai tout de suite compris vos intentions. Quelle délicate attention d'agir ainsi au vu et au su de tout le monde ! Quoique... Un peu trop spectaculaire, peut-être?

Ils étaient arrivés en bas des marches.

— Faites avancer la voiture de Mme Ingram, ordonna sèchement Nicholas à Glendenning.

Chloe sursauta et le fixa, interdite.

— Nicholas? Je ne comprends p...

— Chloe, coupa-t-il, je regrette de devoir être brutal, mais nous sommes tous les deux victimes d'une sinistre machination. Vous devez bien vous douter que ma mère n'a jamais eu l'intention de vous inviter au bal qu'elle donne en l'honneur de ma femme.

— Dois-je en déduire que je suis de trop, Nicholas ?

—Je vous sais gré de le comprendre, Chloe, déclara-t-il froidement.

— Je m'en souviendrai, Nicholas, dit-elle d'une voix frémissante.

Glendenning tendit à son maître le manteau de Chloe du bout des doigts, comme s'il s'était agi de la chose innommable qu'il avait servie à son maître au petit déjeuner. Comme le marquis s'apprêtait à le poser sur les épaules de son ancienne maîtresse, elle l'arrêta d'un geste.

— Puis-je au moins aller me regarder dans la glace? demanda-t-elle.

Malgré son impatience de la voir s'en aller, Nicholas ne put faire autrement que d'accéder à cette requête.

— Au fond du couloir, à gauche, dit-il simplement.

Et il se mit à faire les cent pas en attendant le retour de Chloe, au rythme funèbre de la grande pendule du vestibule qui égrenait les douze coups de minuit.

Au bout de ce qui lui parut une éternité, Chloe reparut enfin. Curieusement, elle semblait tout à fait remise de sa déconvenue.

— Merci, Chloe, dit-il, immensément soulagé d'avoir échappé à une scène devant Glendenning et tout un parterre de laquais. Je n'oublierai pas votre délicatesse.

— J'en suis certaine ! répondit-elle en riant.

Le sourire s'effaça soudain de son visage et, après un dernier regard plein de rancœur, elle fit volte-face pour se diriger vers sa voiture. Elle s'installa sur le siège, le menton levé, les yeux fixés droit devant elle.

Nicholas, inquiet, remonta précipitamment l'escalier. Le capitaine, sans Sarah, sortait de la salle où le buffet était dressé.

— Je l'ai retenue aussi longtemps que j'ai pu... Elle est complètement épuisée, ajouta-t-il en fronçant les sourcils. Elle devrait se retirer, mais elle tient absolument à faire un tour aux cuisines pour s'assurer que tout est en ordre de ce côté !

Malgré sa reconnaissance, Nicholas se cabra, peu disposé à entendre les reproches voilés de Sandiford.

— Merci pour votre aide, capitaine ! dit-il brièvement.

A ce moment, Sarah apparut. Elle avait en effet l'air à bout de forces. Un doute subit saisit Nicholas. Et si quelqu'un avait tout de même aperçu Chloe, et l'avait dit à Sarah?

Oubliant Sandiford, il alla vivement vers elle.

— Vous êtes livide, ma chérie. J'ai bien peur que certains de nos invités restent jusqu'à l'aube, mais il ne faut pas vous sentir obligée de les imiter. Voulez-vous que je vous raccompagne à votre chambre?

A son immense soulagement, le sourire timide avec lequel elle accueillit cette suggestion refléta une immense lassitude, mais nul courroux.

— Mais... je devrais peut-être rester, tout de même.

— Non ! Laissez faire ma mère. Elle saura quoi dire.

Sarah ne protesta pas davantage.

— J'avoue que je n'en puis plus. Si personne n'y trouve à redire, je crois que je vais monter.

— Je vous accompagne, et je préviendrai mère en redescendant.

Sarah hocha la tête. Par-dessus son épaule, elle regarda le capitaine.

— Bonne nuit, Sinjin. Merci d'être venu !

— Bonne nuit, Sarah. Reposez-vous bien. Sandiford s'inclina, puis fit un bref signe de tête, lourd de signification, à Nicholas.

Sarah s'était abandonnée aux soins de Becky, qui lui avait brossé les cheveux, l'avait aidée à se coucher, puis bordée, avant de souffler la chandelle. Mais malgré sa fatigue, elle ne trouvait pas le sommeil.

Et au cours des longues heures qu'elle passa éveillée, elle eut tout le loisir de forger sa résolution.

Elle ne voulait plus attendre. Le lendemain, elle partirait pour Wellingford.

Car, malgré ses dénégations, elle n'était pas encore remise de l'incident du poulpe. L'ingratitude de Nicholas était incompréhensible. Mais plus que tout le reste, c'était l'humiliation qui lui faisait mal. Comment avait-il pu prendre des paris sur elle devant tout le monde, sachant son horreur du jeu sous toutes ses formes ?

Son mari n'avait donc pas compris, jamais il ne comprendrait que, pour elle, le jeu signifiait qu'on ne se sentait responsable de rien, qu'on marchait en permanence sur une corde raide. Ah, elle avait eu

bien raison de penser qu'un joueur ne changeait jamais, fût-il, comme Nicholas, le meilleur des hommes !

Et s'il lui fallait une preuve de plus, elle l'avait trouvée en la personne de Chloe Ingram, qu'elle avait rencontrée dans le couloir en se rendant aux cuisines.

Le choc avait été terrible. Ainsi, Nicholas avait décidé de garder sa maîtresse, et, pour comble de cynisme, il avait choisi la réception de sa mère pour le faire savoir à tout le monde !

Renonçant à chercher le sommeil, Sarah se leva et s'installa à son secrétaire afin de dresser la liste des affaires qu'elle ferait préparer par Becky pour son départ.

A peine avait-elle sorti une plume et une feuille de papier que la porte s'ouvrit. Nicholas s'immobilisa sur le seuil.

— J'ai vu de la lumière. Tu ne dormais pas? s'enquit-il, espérant l'amadouer par ce tutoiement.

— Non, Nicholas, répondit-elle en s'efforçant de dissimuler son indignation.

Comment avait-il le toupet de s'étonner qu'elle ne dorme pas après l'affront qu'il lui avait fait? Elle fut à deux doigts de lui dire tout ce qu'elle avait sur le cœur, mais sa nature conciliante, qui l'emportait toujours chez elle, fut encore une fois la plus forte. Elle trouva même la force de sourire en levant les yeux vers lui.

— Il fallait que je te parle, reprit-elle. Maintenant que j'ai été officiellement présentée, ta mère va retourner à Stanhope Hall, je suppose. Je pensais donc en profiter pour aller faire un tour à Wellingford.

— Je comprends. Tu veux admirer le résultat de tes travaux, et de tes... comment appelles-tu cela, déjà? Ah oui ! Tes semailles !

— En effet.

Machinalement, Sarah porta la main à sa poitrine. Pourquoi cette sensation de froid qui lui serrait le cœur, alors qu'elle était sur le point d'exaucer son vieux rêve de retourner sur les lieux de son enfance ?

Les chemins du cœur étaient décidément bien tortueux ! Car au lieu de se réjouir, elle se prenait à regretter que son époux ne fasse rien pour la retenir. Et tout à coup, la raison de cette réaction inattendue lui apparut : Nicholas avait présenté son épouse à la société de Londres. Son devoir fait, il pouvait la laisser partir, afin de se précipiter dans les bras de sa maîtresse, elle aussi officiellement connue de tous !

— En parlant de Wellingford, déclara-t-il, j'ai une surprise pour toi.

Devant l'air soudain inquiet de Sarah, Nicholas sourit.

— N'aie pas peur, Sarah. J'ai de bonnes raisons de penser qu'elle te plaira.

Il s'éclaircit la gorge.

— Je tenais absolument à me faire pardonner ma conduite inexcusable. Je sais combien tu tiens à cette terre. J'ai donc ouvert un premier compte de cinq mille livres à ton nom. Tu es libre d'en user comme bon te 'semblera.

Elle écarquilla les yeux, partagée entre la gratitude et l'incrédulité. Mais la blessure était encore là, qui l'empêchait de se réjouir.

— Je ne sais que dire, Nicholas. C'est très... généreux de ta part. Mais l'affront n'était pas si terrible.

— On ne peut mesurer un affront, ma chérie. Tu ne cherchais qu'à me faire plaisir et, moi, je t'ai blessée.

Sarah sentit la colère céder à une sorte de résignation. Les regrets de Nicholas étaient manifestement sincères, mais au fond de lui il demeurait le même homme et, petit à petit, l'espoir de le voir changer faiblissait...

— Je sais que je n'achèterai pas ton pardon, Sarah, affirma-t-il. Mais j'aimerais sincèrement l'obtenir.

Il lui prit la main et y posa ses lèvres.

— Me pardonnes-tu, ma douce ? Je te promets que tu n'auras plus jamais à souffrir par ma faute !

Oh, comme elle aurait aimé le croire ! Oublier l'incident ridicule du poulpe, c'était facile. Mais il y avait Mme Ingram — et elle ne pouvait s'habituer à l'idée de partager Nicholas.

Pourtant, en acceptant de l'épouser, elle s'était engagée à fermer les yeux, pour le meilleur et pour le pire. Elle savait ce qu'il attendait d'elle. Pour le reste, il s'adresserait ailleurs, comme tous ses pairs.

— Je te pardonne, Nicholas, murmura-t-elle.

Il la dévisagea longuement, avec une intensité telle qu'elle finit par détourner les yeux.

— Ta bouche me pardonne, mais je vois bien dans tes yeux que ton cœur m'en veut encore, déclara-t-il enfin. Je vais devoir déployer

tout mon charme au cours de notre séjour à la campagne pour regagner ton estime !

— Notre séjour? Tu veux m'accompagner?

— Pourquoi pas? Il se trouve que j'ai un petit domaine à quelque distance de Wellingford. C'est un de mes cousins qui s'en occupe, et cela fait un moment que je n'y suis pas allé. L'occasion est bonne. Tu pourras commencer mon éducation !

Sarah ne savait plus que penser. Pourquoi Nicholas voulait-il quitter Londres, alors qu'il avait l'occasion d'être tout entier aux soins de sa chère Chloe?

— Tu n'as pas besoin de m'accompagner, Nicholas, assura-t-elle. J'emmène Becky.

— Non, Sarah. Si tu vas à Wellingford, il est parfaitement naturel que je t'accompagne.

— Ne crains rien, voyons : personne n'ira te reprocher de rester à Londres pendant que je suis à Wellingford. Si je ne me trompe, c'est ce que font toutes les femmes... lorsqu'elles sont dans un certain état.

— Penses-tu! Seules celles qui aiment...

Il s'interrompt soudain, et la dévisagea, interdit.

— Sarah! Qu'as-tu dit?

— J'ai dit qu'il est des circonstances dans lesquelles une femme se retire...

Il la saisit dans ses bras et la serra contre lui.

— Sarah ! Tu en es sûre ?

— Oui, répondit-elle en hochant gravement la tête. J'espère que tu es heureux?

— Si je suis heureux? Mais c'est merveilleux, mon amour !

Soudain il la contempla, l'air inquiet.

— Mais est-il prudent de voyager dans ton état? Tu devrais peut-être rester ici et te reposer?

Sarah ne put s'empêcher de sourire.

— Nicholas ! je suis enceinte, pas malade ! Ce n'est pas une raison pour rester là à ne rien faire ! Et d'ailleurs, je me reposerai bien mieux à Wellingford. Surtout si je suis seule.

En disant cela, elle lui offrait une échappatoire. Allait-il saisir cette chance? Maintenant qu'elle était enceinte, il n'avait plus besoin d'être

constamment auprès d'elle. Pendant un moment, il sembla hésiter. Elle retint son souffle.

— Sarah, dit-il au bout d'un moment. Tu m'en veux donc encore tellement? Tu ne souhaites plus m'avoir auprès de toi ?

— Je n'ai pas dit cela ! Mais tu préfères Londres. Je ne veux pas que tu te sentes obligé de m'accompagner !

— Crois-tu que je veuille venir parce que je me sens coupable, ou parce que je considère que c'est mon devoir? Je désire aller avec toi, un point, c'est tout. Nous pourrions nous installer à Stoneacres; tu t'y reposerai mieux qu'à Wellingford. Je t'en prie, Sarah, dis-moi que je peux venir !

— Tu n'as pas besoin de ma permission pour aller sur tes terres, Nicholas, dit-elle d'une voix frémissante d'émotion.

Puis, le regardant dans les yeux :

— Nicholas, tu... tu as vraiment envie de m'accompagner?

— Oui, répondit-il en l'embrassant. Mais toi, m'as-tu vraiment pardonné? Pourquoi tant d'hésitation à me laisser venir avec toi?

Sarah ferma les yeux. Il ne se trompait pas; elle n'avait pas tout à fait pardonné. Mais le moment était venu de s'y résoudre.

— Si, Nicholas, déclara-t-elle enfin. Je t'ai pardonné.

— Alors, prouve-le, murmura-t-il en posant ses lèvres dans son cou.

— Nicholas... ce n'est plus nécessaire, maintenant que je suis... Tu as fait ton devoir!

Mais les protestations de Sarah étaient vaines. Elle sentit sa résistance faiblir à mesure que les lèvres de Nicholas parcouraient son cou et s'égarèrent sur sa gorge ronde.

— Vraiment ? murmura-t-il en saisissant le ruban qui fermait sa chemise de nuit. Eh bien alors, maintenant que j'ai fait mon devoir, si nous songions au plaisir?

Quelques jours plus tard ils arrivèrent à Stoneacres. Fidèle à ses engagements, Nicholas fit mieux que d'accompagner Sarah. A chaque instant il fit preuve d'une prévenance et d'une tendresse telles qu'elle sentit toute défiance l'abandonner.

Et c'était précisément ce qui la perturbait. Comment garder ses distances avec un époux qui mettait tout en œuvre pour la reconquérir?

Lorsqu'ils s'arrêtèrent devant le perron de Stoneacres, Hugh Baxter, le cousin à qui Nicholas avait confié son domaine, descendit les marches pour les accueillir, entouré de tout le personnel.

Sarah fut frappée par le luxe du petit manoir, étonnée, même, de le trouver meublé au goût du jour. Dans l'appartement principal, que Baxter insista pour leur laisser, régnait un confort qu'elle n'avait vu que dans les meilleures maisons de Londres.

Cependant, en faisant plus ample connaissance avec Baxter à l'heure du thé, son étonnement diminua considérablement. En réalité, Hugh Baxter était le type même du dandy. Il suffisait de voir le raffinement extrême de sa toilette : avec son gilet de soie brodée d'or, son jabot de dentelle, et ses boucles abondamment pommadées, il n'avait rien à envier au gandin le plus exigeant de Bond Street !

— Stoneacres semble prospérer grâce à vos soins, monsieur, lui dit-elle.

Baxter sursauta, comme effrayé à l'idée qu'on pût le soupçonner de se préoccuper d'élevage de moutons.

— Oh, je n'y suis pour rien ! protesta-t-il énergiquement. Je ne m'intéresse guère à l'agriculture, voyez-vous. C'est Grimms, mon intendant, qu'il faut féliciter. La plupart de mes amis sont à Londres. Chaque fois que j'en ai l'occasion, je vais les rejoindre.

Nicholas haussa les sourcils.

— Ah bon? s'étonna-t-il. Je n'ai pas le souvenir de t'y avoir rencontré.

— Voyons Nicky, toi et moi ne sommes pas vraiment du même monde! Pour ma part, j'ai plutôt un faible pour les soirées entre célibataires.

Il ponctua ces dernières paroles d'un clin d'œil vaguement grivois à l'intention de Sarah.

Elle frissonna, mal à l'aise. C'était étrange. Chaque parole, chaque geste de Baxter semblaient soigneusement étudiés, comme s'ils résultaient d'un calcul prémédité.

— Ah, voilà mon majordome ! Comme vous devez être fatigués, j'ai fait préparer quelque chose de simple pour le dîner. Briggs, allons, prenez la tasse de lady

Englemere, et plus vite que ça ! Madame, milord, si vous voulez bien me faire l'honneur.

Sarah fronça les sourcils. A quoi bon brusquer ce pauvre Briggs? S'il comptait impressionner son monde en faisant étalage de son autorité, Baxter se trompait lourdement. Et elle n'était pas dupe : sous son masque mondain, il n'était qu'un égoïste imbu de lui-même et oisif, sans autre préoccupation que son confort personnel.

L'expression courroucée de Briggs ne fit que la conforter dans cette opinion. Mais, à sa grande surprise, elle eut nettement l'impression que ce dernier en voulait également à Nicholas. Pourquoi ?

Cependant, au cours du repas, le majordome se montra plein de déférence pour le maître des lieux qui lui faisait l'honneur si rare de sa visite. Le service fut en tout point irréprochable, mais Sarah avait depuis trop longtemps l'habitude de régler les disputes domestiques pour savoir qu'il ne fallait pas se fier aux apparences.

Sarah aurait voulu aller à Wellingford à cheval, mais Nicholas, toujours aussi prévenant, insista pour qu'on apprête une voiture, lui rappelant qu'ils devaient emporter bien plus que des sacoches de selle, et qu'en outre elle devait absolument se ménager.

Devant tant de sollicitude, elle n'eut pas le cœur de résister. Mais plus ils approchaient de Wellingford, plus la joie de revoir ces paysages familiers l'emportait sur tout le reste. Enfin, à un tournant de la route, ils franchirent la grille ouverte entre ses deux colonnes de pierre rongées par les ans et les intempéries, et s'élançèrent dans la longue allée.

Quand la façade apparut, Sarah retint son souffle. Les l'enêtres à meneaux, reflétant les rayons du soleil sur la façade grise, semblaient lui souhaiter la bienvenue. La voiture s'immobilisa devant les marches du perron. Avant même que le laquais ait pu abaisser le marchepied, les sœurs de la jeune femme, accompagnées de plusieurs domestiques, se précipitèrent à leur rencontre.

Meredyth fit entrer tout le monde dans le parloir, ordonna à Mme Cummings de servir le thé, chassa les chiens et envoya ses sœurs se calmer dans la bibliothèque en leur enjoignant de bien faire leurs devoirs, car elle viendrait passer une inspection plus tard.

— Désirez-vous occuper la chambre de père? demanda-t-elle avec un regard gêné en direction de Nicholas. Mrs Cummings dit que les draps de la chambre principale ont des accrocs... A moins que tu ne veuilles partager ton ancienne chambre avec moi, Sarah ?

— La chambre de votre père fera parfaitement l'affaire, intervint Nicholas. Ne m'en veuillez pas, miss Meredyth, ajouta-t-il avec son plus beau sourire, mais je préfère que Sarah dorme avec moi.

— Comme il vous plaira, milord. Je vais prévenir Mme Cummings. Installez-vous et surtout, si vous avez besoin de quelque chose, dites-le-moi.

L'euphorie de Sarah retomba d'un coup. Elle ne put s'empêcher d'éprouver un pincement au cœur en voyant que Meredyth gouvernait si efficacement son petit monde. Quoi de plus normal, cependant? Il fallait bien que quelqu'un prenne le relais, désormais. Mais Sarah avait la douloureuse impression que Wellingford ne lui appartenait plus comme avant, et qu'elle n'y était plus tout à fait chez elle.

Quelques heures plus tard, ils sortirent ensemble pour visiter le domaine de Wellingford. Sarah ne se tenait plus de joie, tandis qu'elle se perdait en commentaires avertis sur toutes sortes de récoltes que Nicholas était bien en peine de distinguer les unes des autres. Elle prenait note avec un œil exercé de l'état des granges, des clôtures et des haies. Lorsqu'ils croisaient un fermier à la tâche, elle ne manquait pas de s'arrêter pour le complimenter sur son travail, s'enquérir de sa santé et de celle des membres de sa famille qu'elle connaissait tous par leur nom.

Comme le crépuscule tombait, Sarah arrêta la voiture au sommet d'une petite colline. Sous leurs yeux, le domaine s'étendait, avec le château serti comme un joyau avec sa façade de brique au milieu des terrasses engazonnées. Une forêt s'étendait à perte de vue par derrière. A droite et à gauche, les champs cultivés entouraient de coquettes chaumières.

— Comme il me tarde que tout soit fini ! s'exclama-t-elle en tournant ses yeux brillant d'enthousiasme vers Nicholas. Grâce à toi, il n'y en a plus pour très longtemps !

— Tu aimes cet endroit, n'est-ce pas ?

— Oui. Quand j'étais enfant, je considérais que Wellingford était un peu à moi. Papa me traitait comme un garçon. Il m'emmenait chasser et pêcher avec lui, et me laissait accompagner le régisseur dans ses tournées.

Une ombre fugitive passa sur son visage.

— Et puis Colton est né, ajouta-t-elle.

— Ça a tout changé ?

— Oh, ce n'est pas seulement cette naissance, reprit-elle en fronçant les sourcils. En grandissant, j'ai commencé à remarquer certaines choses. On plantait moins, certaines réparations urgentes étaient retardées sans explication. Et à chaque voyage de père à Londres, un objet disparaissait : tantôt c'était une armoire Renaissance, tantôt un portrait de famille...

Elle secoua la tête, l'air pensif.

— J'avais treize ans, et je ne savais pas encore très bien ce que je faisais. Un jour, j'ai appris qu'un de nos meilleurs champs allait être mis en jachère. Je suis allée dire à mon père qu'il ferait mieux de s'occuper de ses terres que de dilapider sa fortune au jeu.

Elle poussa un soupir.

— Il s'est mis en colère. Dans un sens, je l'avais bien mérité. C'était à lui de prendre les décisions, pas à moi. Et après lui, ce serait à Colton. Car mon père avait décidé de tout lui léguer, alors qu'il était encore au berceau !

Son regard sembla se perdre dans le lointain, et elle poussa un profond soupir.

— J'espérais pourtant qu'une partie au moins de Wellingford me reviendrait. Pour moi, ce fut un choc terrible.

La voix sembla lui manquer. Elle demeura silencieuse pendant quelques secondes, avant d'ajouter, dans un souffle :

— A une exception près, ce fut le jour le plus affreux de ma vie.

— Puis-je savoir quelle est cette exception ? demanda Nicholas d'une voix douce.

Sarah sursauta. Nicholas avait tout entendu ! Elle demeura muette si longtemps qu'il pensa qu'elle ne voulait pas répondre.

Puis soudain, dans le silence, il l'entendit murmurer, d'une voix à peine audible :

— Le jour où Sinjin m'a dit que nous ne pouvions nous marier.

Avant qu'il ait eu le temps de réagir, elle ajouta, avec un sourire triste :

— Tu vois, on dirait que je suis condamnée à aimer ce que je ne puis avoir !

— Tu m'as, moi. Aime-moi ! s'exclama-t-il, sans même réfléchir.

Elle le dévisagea longuement, l'air perplexe. Puis elle lui prit la main et la posa sur son ventre légèrement arrondi.

— Oui, dit-elle, c'est vrai, je t'ai.

Il s'approcha d'elle et l'attira contre sa poitrine. Poussant un soupir, elle se laissa aller. Ensemble ils demeurèrent ainsi, regardant le soleil qui descendait, paré de sa longue traîne écarlate, sur Wellingford.

Le lendemain de leur retour à Stoneacres, Nicholas partit consulter le juge du comté à propos d'une affaire. Il prévint Sarah qu'il en aurait pour plusieurs heures. Plaisantant à demi, il lui suggéra de mettre ce temps à profit pour jeter un coup d'œil sur la comptabilité de Stoneacres. Après tout, avait-il ajouté, il était grand temps de commencer son éducation de propriétaire terrien !

Sarah alla trouver M. Briggs, qui l'informa que M. Baxter était en ce moment dans le bureau. Le majordome ajouta, d'une voix indifférente, que son maître avait pour habitude de se retirer là après le petit déjeuner et d'y faire la sieste, la tête dissimulée sous le journal de Londres, jusqu'au déjeuner.

Un coup d'œil par la porte entrebâillée suffit à Sarah pour vérifier la véracité de ces dires. Vautré sur le sofa tapissé d'un somptueux tissu à rayures dorées, les pieds posés sur un coussin, le cousin de Nicholas dormait profondément, soulevant à chaque ronflement les bords de la gazette posée sur son jabot de dentelle.

La jeune femme hésita un instant, puis referma la porte et se rendit dans la bibliothèque. Tout ce qui était à Stoneacres, y compris

les registres de comptes, appartenait à Nicholas après tout. Elle n'avait nul besoin de l'autorisation de Baxter pour les consulter...

Au bout d'une heure, elle leva les yeux et fronça les sourcils, perplexe. Selon les écritures, on avait changé le mobilier du manoir trois fois en trois ans, et cela comprenait l'achat d'une nouvelle cuisinière qui, à en juger par son prix, devait constituer le dernier cri en la matière. A tout cela venait s'ajouter une somme rondelette, investie sous la rubrique « travaux divers ».

Sans une hésitation, Sarah ordonna qu'on fit atteler un cabriolet, et fit rapidement le tour des fermes les plus proches.

Lorsqu'elle rentra à Stoneacres, une heure plus tard, sa perplexité s'était muée en fureur. La mine fermée, elle se rendit directement dans la cuisine. Là, Mme Briggs, quelque peu intriguée par cette intrusion, confirma à milady que la cuisinière était sans doute excellente, mais qu'on pourrait peut-être envisager d'en acheter une nouvelle, car celle-ci commençait à donner des signes de faiblesse.

Sarah retourna à la bibliothèque sans plus attendre. Après s'être fait remettre toutes les clés par Briggs, elle verrouilla la porte. Personne, y compris le régisseur, ordonna-t-elle, ne devait pénétrer dans la bibliothèque avant que Nicholas ait pu vérifier les comptes.

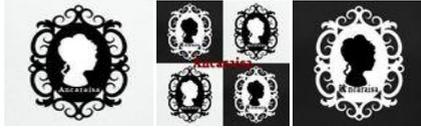
— Mon mari est un homme juste et bon, dit-elle à Briggs tandis qu'ils attendaient ensemble l'arrivée des deux laquais chargés de monter la garde devant la porte. Il ne tolérera pas les abus commis par la faute de M. Baxter. Il va mettre bon ordre à tout cela, je vous le promets.

Briggs s'inclina, et son visage sévère sembla se détendre quelque peu.

— Je me permets de l'espérer, milady. Et puis-je ajouter que nous sommes fort heureux de votre présence à Stoneacres?

Lorsque les laquais furent à leur poste, Sarah s'arma de courage et se dirigea vers le bureau, décidée à dire deux mots à l'élégant Hugh Baxter.

Elle entra et s'éclaircit bruyamment la voix. Baxter se réveilla en sursaut, écarta le journal de son visage et se frotta les yeux.



## 15

— Ah, dit-il enfin en la reconnaissant, lady Englemere ! Le déjeuner est-il servi ?

Sarah contempla le magnifique gilet qui masquait à peine la taille bedonnante de Baxter, puis son regard remonta sur les luxueuses dentelles de son jabot, où reposaient ses joues roses et bien rebondies.

— Pas encore, monsieur Baxter, mais j'ai de quoi vous occuper en attendant.

Il la regarda sans comprendre, puis sourit, l'air condescendant, en fixant son journal.

— Ah, je vois ! Très intéressant, en effet, cette affaire d'escroquerie ! j'ai l'impression que nos tribunaux vont être bien occupés...

— Nous ne sommes pas à Londres, monsieur Baxter ! répliqua-t-elle sèchement. Et il y a des escrocs partout, y compris à Stoneacres. Je viens d'apprendre que le loyer des fermiers avait été augmenté trois fois en sept ans.

Baxter hocha la tête d'un air supérieur.

— Je suppose que vous avez rencontré ces manants, n'est-ce pas ? Quelle engence ! Pour tout vous dire, j'avais l'intention d'augmenter les impôts également, mais ils ont protesté. Ils prétendent qu'ils n'ont plus un sou.

— Monsieur Baxter, ils n'ont même pas de quoi se nourrir !

— Allons, lady Englemere, vous savez bien que ces gens-là exagèrent toujours. Je suis sûr que vous avez vu pire à Londres.

— Il ne s'agit pas de Londres, monsieur Baxter, mais d'un domaine appartenant à lord Englemere et dont vous avez la charge. Je vous

soupçonne d'avoir grossièrement abusé de sa confiance, et j'ai l'intention de l'en informer.

Baxter demeura bouche bée pendant quelques instants. Puis il la dévisagea, comme frappé d'une idée subite.

— Attendez un peu, dit-il. Que me disait mon ami John Weston déjà? Ah oui ! Il paraît que vous vous intéressez à l'agriculture !

Son sourire bénin se changea en un rictus méprisant.

— Oui, Je me souviens. C'est vous qu'on appelle « la bergère » ! Nicholas a toujours considéré, à juste titre, que l'agriculture et la gestion des domaines étaient bons pour les gueux. Je dois à la courtoisie de vous informer, en dépit du manque d'égards que vous me témoignez, qu'il vaut mieux éviter d'importuner votre mari avec ce genre de détails. Il s'en soucie comme d'une guigne, figurez-vous ! Tout ce qui l'intéresse, c'est l'argent que Stoneacres peut lui rapporter.

— Eh bien, parlons-en, précisément. J'ai l'impression que ces terres vous rapportent davantage qu'à lui, monsieur Baxter. D'ailleurs, les revenus des loyers ont eu beau tripler en sept ans, la somme virée annuellement sur le compte de mon mari n'a pas varié d'un penny. Oui, j'ai inspecté les livres de comptes! Alors ne me prenez pas pour une imbécile en me disant que l'argent a servi à acheter une nouvelle cuisinière ou à entretenir les fermes !

La fureur puis la peur déformèrent le visage de Baxter. Mais il ne tarda pas à retrouver sa superbe.

— Ah ! On m'avait bien dit que les femmes enceintes avaient parfois de drôles d'idées! s'exclama-t-il en s'efforçant de rire. Je m'aperçois qu'il y a du vrai là-dedans !

— Les écritures du registre ne sont pas des idées, monsieur Baxter.

Il ouvrit la bouche pour répliquer, mais la referma aussitôt et porta la main à sa gorge, comme si le nœud de son jabot était soudain trop serré. Puis il se redressa, et avança la lèvre inférieure, dédaigneux.

— Mon ami Weston avait raison ! Vous avez la langue décidément bien pendue. Il faut que Nicky ait rudement envie d'un héritier pour vous avoir épousée ! D'habitude il les préfère jolies et dociles... comme Chloe Ingram, qui est sa maîtresse du moment, à ce que vous savez, puisqu'il l'a invitée à votre bal !

Sarah ne put s'empêcher de pâlir devant cet affront délibéré. Baxter s'en aperçut car un rictus triomphant déforma sa bouche.

— Comme vous le constatez, lord John me tient au courant des dernières nouvelles de Londres ! Si vous saviez ce qu'on a ri en apprenant que vous étiez montée vous coucher pendant que Nicky dansait avec Chloe !

Sarah parvint à ne pas trop penser à la douleur aiguë qui lui étreignait le cœur.

— Nous parlions de Stoneacres et de votre... gestion, monsieur Baxter.

Il fit un pas en avant et se campa devant elle, l'air dédaigneux.

— Un conseil, ma belle ! dit-il d'une voix douceuse. Nicky ne s'attarde jamais à la campagne. Continuez à l'importuner avec ce genre de choses, et il repartira pour Londres sans attendre... en vous laissant ici, évidemment, et pour de bon !

— Ne perdez pas votre temps en vaines menaces, monsieur Baxter. Vous feriez mieux de préparer une explication pour lord Englemere, s'il y en a une. Et tâchez qu'elle soit assez convaincante pour l'empêcher de vous poursuivre en justice.

Tout ébranlé qu'il fût, Baxter ne se laissa pas intimider.

— Je suis son cousin ! Nicky ne me fera jamais une chose pareille !

Il fit un pas en direction de la porte. Mais il s'arrêta brusquement en voyant Sarah brandir une clé. Il la reconnut immédiatement. C'était celle de la bibliothèque.

— La bibliothèque est fermée, et sous bonne garde, monsieur Baxter, déclara Sarah. Personne ne touchera à ces registres avant que Nicholas les ait vus. Et je ne doute pas qu'il trouve leur lecture on ne peut plus édifiante !

Le visage congestionné par la rage, Baxter proféra un juron entre ses dents serrées. Il leva la main mais se ressaisit et, au lieu de frapper Sarah, la toisa de haut en bas, l'air méprisant.

— Vous avez de la chance d'être aussi laide : aucun homme n'aurait l'idée de vous accorder un regard ! Autrement, tout le monde penserait que vous attendez un bâtard ! Pensez donc ! Nicky est si épris de sa Chloe !

C'en était trop. Sarah avait déjà dû supporter le spectacle de ces pauvres paysans contraints à la misère pour satisfaire les menus plaisirs de ce gandin décadent. L'allusion à Chloe Ingram était la goutte d'eau qui faisait déborder le vase.

Folle de rage, elle gifla Baxter de toutes ses forces.

Ils se regardèrent, interdits, pendant un long moment. Puis, lentement, il porta la main à sa joue tuméfiée.

— Vous le regretterez, maugréa-t-il avant de sortir.

Lorsque Nicholas revint, deux heures plus tard, Briggs l'informa que milady l'attendait dans le bureau. Intrigué par ce message inhabituel, il se hâta d'aller la rejoindre.

En poussant la porte, il la trouva en train de faire les cent pas, pâle et agitée.

— Que se passe-t-il, ma chérie ? Vous semblez bouleversée !

Sarah le considéra, l'air grave.

— Je suis désolée, Nicholas ! Mais il se passe ici des choses extrêmement graves. Pour être précise, cela fait au moins sept ans que cela dure. Lorsque vous serez au courant, je suis sûre que vous voudrez y mettre un terme dès aujourd'hui.

Nicholas observa le visage pâle et tendu de Sarah.

— Asseyez-vous, Sarah, et dites-moi de quoi il s'agit.

— Oh, Nicholas ! Je ne sais par où commencer ! J'ai fait un tour, ce matin. Si vous saviez ce que j'ai vu ! Les fermes sont dans un état de délabrement épouvantable. Les hommes, les femmes et les enfants sont en haillons, et ils sont maigres à faire peur. M. Baxter, à ce que j'ai compris, a triplé leur loyer en quelques années. Il ne leur a laissé que les yeux pour pleurer !

— Vous devez faire erreur, Sarah, protesta Nicholas. J'ai vérifié mes comptes avant de quitter Londres, et le revenu de Stoneacres n'a pas changé.

— Tout simplement parce que l'augmentation n'a pas été créditée sur votre compte. J'ai vérifié les livres. Tout le reste y figure sous le titre « Travaux et embellissements divers ». Il faut reconnaître que c'est habile ! Que voyez-vous en arrivant à Stoneacres ? Une maison équipée de tout le confort moderne ! Et vous vous dites que c'est de l'argent bien dépensé. Quant au reste, il est censé payer le grain, le

fouillage... autant de dépenses invérifiables ! M. Baxter pensait bien que vous n'iriez pas inspecter les fermes ! D'ailleurs il pouvait toujours prétendre que les bêtes avaient tout mangé, et que les graines étaient déjà semées !

Elle s'interrompt pour laisser à Nicholas le temps de prendre la mesure des malversations de son cousin.

— En dehors du manoir, je n'ai pas perçu la moindre trace de travaux, reprit-elle. Même à Wellingford, je n'ai jamais vu des chaumières dans un tel état de misère. Oh, Nicholas ! s'exclama-t-elle en lui saisissant les mains, ces gens meurent de faim ! Et ce sont vos gens ! Des métayers qui comptent sur vous pour les faire vivre et les protéger. Et c'est en votre nom que cet individu les harcèle, les presse et leur inflige les pires traitements ! Passe encore qu'il ait détourné les fonds destinés à Stoneacres. Mais je ne puis tolérer que ces malheureux soient exploités ainsi !

Nicholas ouvrit de grands yeux. L'accusation était on ne peut plus grave. Mais Sarah était une femme raisonnable qui savait ce que c'était qu'administrer un domaine. Il n'avait aucune raison de mettre sa parole en doute.

— J'ai dû intervenir sans tarder, déclara-t-elle en se levant. En revenant de ma tournée d'inspection, j'ai ordonné à Briggs de mettre les registres sous clé. Après quoi, je suis allée voir votre cousin, pour le prévenir que vous alliez lui demander des comptes.

Elle s'interrompt pour jeter un regard suppliant à Nicholas.

— Il faut le renvoyer, Nicholas ! La façon dont il traite ces pauvres gens est un scandale !

— Si ce que vous dites est vrai, répondit-il en lui prenant les mains, il ne restera pas ici un jour de plus.

— Je vous remercie de me croire, Nicholas, répondit-elle, soudain lasse, comme vidée de toute son énergie. Mais méfiez-vous de ce que Baxter vous racontera. Après ce qui s'est passé, il fera tout pour me nuire auprès de vous.

— Que voulez-vous dire ?

Sarah détourna les yeux, et se remit à arpenter le plancher nerveusement.

— Je sais bien que je n'aurais pas dû... faire ce que j'ai fait. Je m'en suis voulu tout de suite. Mais il a dit des choses blessantes à mon égard et... j'ai perdu mon calme. Je l'ai... giflé.

— Je vous demande pardon?

Sarah avala sa salive, l'air effondré.

— Je l'ai giflé, Nicholas.

Nicholas la regarda, incrédule et vaguement amusé.

— Comment? Ma douce épouse, qui ne prononce jamais un mot plus haut que l'autre, a... giflé mon cousin?

Elle hocha la tête, rouge de confusion.

— Je suis navrée, Nicholas.

— Dites-moi un peu quelles sont ces « choses blessantes » qu'il vous a dites, ma chérie.

— Eh bien... Quand je lui ai appris que j'avais inspecté les livres de comptes, il a compris tout de suite où je voulais en venir. Il a essayé de noyer le poisson, en prétendant que vous vous moquiez pas mal de la façon dont Stoneacres est administré, du moment que l'argent rentre. Il a ajouté que vous seriez contrarié que je m'en mêle.

Elle contempla le sol un moment, puis releva les yeux vers lui.

— Voyant que cela ne marchait pas, il s'est emporté. Il m'a insultée, et je l'ai giflé.

Nicholas sentit monter en lui une violente colère contre son cousin.

— Qu'a-t-il dit au juste, Sarah? demanda-t-il, l'air sévère. Pardonnez-moi d'insister, mais je dois le savoir. C'est une question d'honneur.

De nouveau, elle baissa la tête et demeura silencieuse pendant un long moment. Lorsque enfin elle parla, sa voix n'était qu'un murmure à peine audible.

— Tout le monde sait bien que vous avez fort à faire avec votre maîtresse, a-t-il dit. Il a ajouté que je suis tellement laide qu'aucun homme ne voudrait de moi. On pourrait se demander par conséquent si je ne suis pas enceinte d'un... bâtard.

Nicholas dut faire un effort sur lui-même pour ne pas se ruer hors de la pièce, partir à la recherche de Baxter, et lui écraser le visage d'un bon coup de poing.

—J'en ai assez entendu, ma chérie, dit-il en serrant les dents. Je vais m'occuper de cela sans attendre.

— Ne pensez qu'à Stoneacres, répondit-elle. Le reste n'a pas d'importance.

— Pour moi, si ! répliqua-t-il en lui baisant le front.

Sarah rêvait, seule dans la luxueuse salle à manger. Nicholas était parti depuis quelques heures et il lui manquait déjà.

Elle avait longuement hésité avant de lui rappeler la soirée de Mme Waterman. Tous les ans, la mère de Hal organisait une réception afin de réunir les jeunes filles qu'elle jugeait dignes d'épouser son fils. Nicholas et Sarah avaient promis à Hal leur soutien dans cette épreuve. La jeune femme avait donc convaincu Nicholas de regagner Londres pendant qu'elle restait à Stoneacres.

Mais elle avait eu du mal ! Il ne semblait nullement désireux de la quitter, et elle avait dû déployer des trésors de persuasion pour qu'il s'y résigne. Savait-il seulement combien cette victoire lui avait coûté ? Sitôt qu'elle avait vu la voiture disparaître à un tournant de l'allée, Sarah avait senti une sourde angoisse lui étreindre le cœur. Et si Nicholas s'attardait à Londres ? Combien de temps aurait-elle la force de l'attendre ?

Le temps allait lui sembler bien long, et les jours monotones. Son mari faisait désormais partie de sa vie, avec ses touchantes attentions encore multipliées par la joie et l'impatience de se savoir bientôt père.

Sans s'attarder, Sarah s'était mise au travail. Le plaisir de faire ce qu'il lui avait demandé, et de lui rendre un peu de ce qu'il lui avait donné par la même occasion, était pour elle une façon de se sentir proche, en dépit de la distance qui les séparait.

Mais un élément nouveau était survenu au cours de la première nuit, sous la forme d'une douleur aiguë qui l'avait tenue éveillée pendant des heures.

Et soudain, alors qu'elle regardait par la fenêtre en tournant distraitemment la cuiller dans sa tasse de thé, la douleur revint, lancinante. Elle grimaça et changea de position sur son fauteuil. En vain. Au prix d'un effort, elle parvint à se lever et alla s'allonger sur son lit.

En la voyant livide et le visage marqué par la souffrance, Becky poussa un cri d'effroi... Sarah la rassura. Ce n'était rien. Une petite sieste, et tout rentrerait dans l'ordre.

Contre toute attente, elle réussit à dormir. Mais lorsqu'elle se réveilla, la douleur était encore là, plus intense encore. La jeune femme essaya de se lever — mais s'immobilisa en voyant le drap souillé de sang.

Les jambes tremblantes, elle alla tirer le cordon de la sonnette, puis revint se coucher en attendant Becky. La douleur ne cessait d'augmenter. Elle respira profondément, essayant de maîtriser le sentiment de panique qui commençait à l'envahir.

Becky ne tarda pas. Sans doute était-elle restée dans l'antichambre pendant qu'elle se reposait.

— Vous avez fait une bonne sieste, milady ! s'exclama-t-elle en entrant. Est-ce que vous vous sentez mieux ?

Sarah s'efforça de sourire.

— Un peu. Mais j'ai mal au dos et il me semble que... je perds du sang. Ce n'est rien, j'en suis sûre, mais peut-être vaudrait-il mieux appeler le Dr McPherson. On ne sait jamais.

Becky se précipita à son chevet et lui prit les mains.

— Ne vous inquiétez pas, miss Sarah ! restez allongée. Je vais faire prévenir le docteur.

Elle hésita un instant avant d'ajouter :

— J'ai envoyé un courrier à lord Englemere.

— Becky ! Il ne fallait pas ! Ce n'est rien, je t'assure. Il faut absolument qu'il reste à Londres ce soir !

— C'est fort possible, miss Sarah. Mais s'il devait arriver quoi que ce soit, il aimerait être là, vous le savez bien ! De toute façon, il est trop tard, à présent.

— En effet. Mais je suis contrariée tout de même, dit Sarah. Si lord Englemere te fait des reproches, tu l'auras bien mérité.

— Oui, milady, répondit Becky, visiblement peu impressionnée. Allongez-vous, que je vous borde. Je vais vous monter du thé.

Sarah n'avait plus sommeil. Elle essaya de passer le temps en lisant. Son dos lui faisait toujours aussi mal, et les élancements devenaient plus douloureux et fréquents. Finalement elle renonça à

son livre, et contempla par la fenêtre le ciel chargé de pluie, l'oreille aux aguets, dans l'espoir d'entendre le médecin.

— Seigneur ! pria-t-elle. Faites que rien n'arrive à mon bébé !

Comme la nuit tombait, elle entendit l'accent écossais rocailleux du Dr McPherson dans le vestibule, et soupira de soulagement.

— Eh bien, jeune fille, que se passe-t-il ? déclara l'homme de l'art en faisant irruption dans la chambre.

En quelques mots, Sarah lui décrivit les symptômes. Il secoua la tête en fronçant les sourcils.

— Vous perdez du sang, dites-vous ? Il vaut mieux que je jette un coup d'œil.

Après avoir ausculté sa patiente, il la regarda, l'air préoccupé.

— Grâce au ciel, ce n'est pas parce que vous perdez du sang que vous allez à coup sûr perdre votre bébé. Il faut rester couchée, cependant. Pas question de vous lever, vous m'entendez ? Sous aucun prétexte !

Une peur incontrôlable s'empara de Sarah. Elle saisit la main du docteur.

— Vous dites... que je risque de perdre mon bébé ? Oh, docteur, il faut faire quelque chose !

Le visage du médecin se radoucit.

— Allons, mon petit, inutile de vous affoler ! C'est moi qui vous ai mise au monde ! Je vais tout de même pas vous cacher la vérité. Vous êtes robuste comme tout. Je suis sûr que tout ira bien, à condition de pas quitter votre lit. Et surtout ne vous faites pas de tracas : Dieu veille !

Le message de Becky parvint à Nicholas dans son bureau, alors qu'il était en train de remonter le moral de Hal avec force verres de brandy. Malgré les protestations de son ami, il se mit en route sans attendre. Becky était une femme d'expérience, qui avait la tête sur les épaules. Si elle jugeait nécessaire de le rappeler, il fallait que ce soit pour une raison urgente.

Moins d'une heure après, il lançait Valkyrie, son cheval le plus rapide, dans les rues de Londres. Sarah devait assister à l'inauguration d'une grange en son absence. Peut-être avait-elle

commis quelque imprudence? Hélas, Becky ne donnait aucun détail. Dévoré par l'angoisse, il piqua sa monture.

Il pensait arriver avant la tombée de la nuit. C'était compter sans la pluie qui s'était mise à tomber dru sitôt qu'il avait quitté les faubourgs de la capitale. Pour comble de malchance, les chevaux de relais qu'il avait dû prendre pour permettre à Valkyrie de se reposer n'étaient que de poussives haridelles, tant et si bien qu'il faisait nuit noire lorsqu'il distingua enfin devant lui les torches qui brûlaient aux grilles de Stoneacres. Il était trempé jusqu'aux os, et mort de fatigue.

Tout à son soulagement de se débarrasser du vieux canasson qui avait tant bien que mal fait la dernière étape, il faillit tomber de selle, et c'est d'un pas trébuchant qu'il escalada les marches du perron. Briggs lui ouvrit la porte avant qu'il ait pu frapper.

— Je suis heureux que vous soyez là, milord, dit-il en tendant la main pour le débarrasser de son manteau dégoulinant. Le docteur est là-haut.

A ce moment, un cri angoissé leur parvint de l'étage. C'était la voix de Sarah. Pendant quelques secondes, les deux hommes demeurèrent glacés d'effroi. Briggs serrait toujours le col du manteau. Nicholas s'en débarrassa d'un geste et monta l'escalier quatre à quatre.

— Non ! répéta Sarah, épuisée, tandis que le docteur achevait son examen. Je ne veux pas perdre mon bébé !

— Voyons, mon enfant, nous n'en sommes pas là! Mais si cela devait arriver, il faudrait l'accepter. Vous êtes jeune. Vous aurez d'autres bébés !

— Mais vous ne comprenez pas ! s'écria-t-elle, désespérée. Mon mari veut un héritier. Je le lui dois. Il faut que cet enfant vive !

— Je le sais bien ! répliqua le Dr MacPherson. Je sais aussi que tous les hommes veulent avoir des garçons, mon petit. Mais nous ne pouvons changer la volonté divine.

Il lui prit la main, l'air soucieux.

— Demain matin, nous serons fixés, assura-t-il.

Il se tourna vers Becky, debout au pied du lit.

— Donnez-lui du laudanum pour calmer la douleur.

Puis, regardant Sarah :

— Tâchez de vous reposer, mon enfant, dit-il d'une voix pleine de compassion.

«Non! Ce n'est pas possible! Tout cela n'est qu'un mauvais rêve, et je vais me réveiller ! » se dit Sarah, oppressée, en croisant les mains sur son ventre douloureux.

Becky essuya une larme du coin de son tablier.

— Je vais vous monter du thé bien chaud, miss Sarah, proposat-elle. Je reviens tout de suite.

Mais lorsque la porte s'ouvrit quelques instants plus tard, ce ne fut pas Becky qui entra. Les cheveux plaqués par la pluie, les vêtements ruisselants dans la chaleur de la maison, Nicholas s'immobilisa sur le pas de la porte.

Sarah ferma les yeux et se tourna vers le mur.

Elle entendit Nicholas refermer la porte, sentit le matelas s'affaisser sous son poids lorsqu'il s'assit auprès d'elle.

— Je viens de voir le médecin, dit-il simplement.

Elle n'avait pas la force de le regarder. Luttant désespérément contre les larmes, elle resta tournée vers le mur, fixant les fleurs du papier. Enfin, elle parvint à maîtriser les sanglots qui la suffoquaient.

— Je suis désolée, Nicholas, dit-elle. Vous n'attendiez de moi qu'une chose, une seule. Et je suis incapable de vous la donner.

— Sarah, taisez-vous, je vous en supplie ! s'écria-t-il. Ce sont des choses qui arrivent, le docteur me l'a dit. Chassez ces idées de votre esprit et reposez-vous.

Sarah trouva enfin la force de se retourner. A travers le brouillard des larmes, elle distingua son visage.

Au prix d'un immense effort, elle parvint à ravalier la détresse qui la ravageait.

— Ce ne sera rien, Nicholas. Je suis désolée que vous ayez dû quitter Londres pour si peu.

Elle le regarda, et sourit faiblement.

— Vous êtes en train d'inonder les draps !

Quelque peu rassuré, il sourit à son tour.

— Je vais me changer et manger un morceau, déclara-t-il. Je reviens tout de suite.

Au moment d'ouvrir la porte, il se retourna.

— Cessez de vous tourmenter, Sarah. Personne ne m'a forcé à venir. Vous devriez le savoir, à présent. Ma place est auprès de vous, quoi qu'il arrive.

Sarah se força à sourire encore jusqu'à ce qu'il ait refermé la porte. Alors elle se laissa retomber sur les oreillers et, poussant un soupir qui tenait à la fois du gémissement et du sanglot, ferma les paupières.

Nicholas dut passer des vêtements d'emprunt, car ceux qu'il avait mis dans ses sacoches étaient trempés. Il se sécha au feu de la

cuisine, tout en avalant hâtivement l'assiette préparée par Mme Briggs.

Lorsqu'il retourna dans la chambre de Sarah, celle-ci tournait le dos à la porte, mais il vit tout de suite qu'elle ne dormait pas.

Elle semblait si petite dans ce lit immense ! En la voyant inerte, comme vidée de toute énergie, Nicholas sentit son cœur se serrer. Il s'assit avec précaution sur le lit, prit une des mains de la jeune femme et commença à la réchauffer.

— Sarah, mon amour, que puis-je faire pour vous? demanda-t-il.

— Rien, répondit-elle dans un souffle rauque. Personne ne peut rien pour moi. Allez vous coucher, Nicholas. Demain, nous serons fixés.

La voix morne, dénuée de toute expression de Sarah l'émut davantage encore que si elle avait pleuré.

— Sarah, prenez au moins votre remède. Cela vous soulagera !

— Non, Nicholas ! Allez, je vous en supplie.

Elle retira sa main de la sienne, et pivota de nouveau vers le mur.

— Sarah?

Il posa la main sur son épaule, pris d'une envie irrésistible de la serrer dans ses bras.

— Laissez-moi, Nicholas, répéta-t-elle d'une voix à peine audible. Je vous en prie, faites-le... pour moi !

Il demeura immobile, consterné de la voir refuser le réconfort qu'il mourait d'envie de lui apporter. Finalement, il dut se résoudre à obéir.

— Comme vous voudrez, dit-il, la mort dans l'âme.

Il décida de veiller dans la pièce voisine, et demanda à Briggs de lui installer un couchage de fortune. A bout de forces, il s'y laissa tomber, trop bouleversé pour s'interroger sur ce besoin farouche de consoler Sarah qui s'était emparé de lui.

Lorsqu'il se réveilla, une aube blafarde éclairait le petit salon. Il se leva d'un bond, et poussa la porte sans bruit.

Sarah était tranquille. Nicholas vit tout de suite qu'elle dormait. Que se passerait-il à son réveil ? se demanda-t-il. Elle si obstinée, si volontaire et brave, sous des dehors placides, comment affronterait-elle le jour nouveau, en se rappelant la perte de son enfant?

Depuis le début, elle n'avait eu qu'une idée en tête : lui donner un fils. Pour elle, c'était un échec terrible. Elle aurait bien du mal à s'en remettre.

Il alla en s'étirant tirer la sonnette. Il avait tout juste le temps de se raser et d'enfiler ses vêtements, qui étaient sûrement secs, avant qu'elle se réveille.

Assise sur son lit, un plateau sur les genoux, Sarah était envahie par un étrange sentiment de calme. Tout était fini, à présent.

Pauvre bébé! songea-t-elle, s'attendant à fondre en larmes.

Mais quelle larmes eût-elle pu verser qu'elle n'avait pas versées déjà, la tête appuyée sur la poitrine de Nicholas?

— Oh, Nicholas ! Quelle piètre épouse je fais ! murmura-t-elle.

Désormais, cependant, elle avait une autre raison encore de se sentir abattue. Une raison qui lui était apparue à son réveil, aveuglante, irréfutable. Pendant plus d'un mois elle avait joué à cache-cache avec elle, mais en vain. Nicholas et elle ne s'étaient pas mariés par amour. Et il n'avait toujours pas renoncé au jeu.

Mais elle était tombée amoureuse de lui.

Voilà pourquoi elle ne pouvait penser sans frémir à Chloe Ingram, pourquoi son mari lui manquait au bout d'une heure d'absence, et pourquoi enfin le bruit de ses pas revenant vers elle faisait bondir son cœur de joie et d'impatience.

Idiote ! Triple idiote ! se dit-elle avec une amertume féroce. Quel besoin avais-tu de céder à un sentiment dont Nicholas ne veut pas? Ce qu'il veut, c'est une femme lucide et détachée. Regarde-toi ! Tu es tout sauf cela, désormais !

Mais qu'y pouvait-elle? Le simple fait de penser à Nicholas dans les bras de Chloe Ingram suffisait à lui provoquer des frissons de rage. Comment pourrait-elle s'empêcher d'arracher les yeux de cette femme, si elle la rencontrait lors d'une soirée, ou à l'Opéra? Elle se sentait en tout cas incapable de lui témoigner même un semblant de courtoisie !

Et voir Nicholas partir pour son club, en se disant qu'il lui mentait peut-être, qu'en réalité il allait rejoindre sa maîtresse et ne rentrerait pas de la nuit, qui sait? Tout cela pour l'accueillir avec le sourire, le

lendemain matin au petit déjeuner, alors que le parfum vulgaire de Chloe flottait encore autour de lui ?

Sarah enfouit son visage dans ses mains. Combien de femmes de la haute société s'accommodaient avec le sourire de la double vie de leur époux, cependant ! Elle avait promis à Nicholas d'en faire autant.

Mais elle ne pouvait pas. Plus maintenant, parce qu'elle l'aimait.

Si son bébé avait vécu, pourtant, peut-être y serait-elle parvenue, en reportant sur l'enfant tout l'amour qu'elle éprouvait pour son père, oubliant grâce à lui les infidélités de son mari.

Le destin en avait décidé autrement. Dans quelques heures, les bras qui l'avaient si bien réconfortée se refermeraient peut-être autour de la taille de Chloe Ingram... L'aiguillon de la jalousie lui transperçait le cœur. Partager son mari avec cette femme... avec n'importe quelle autre femme... C'était un supplice qu'elle ne se sentait pas la force d'endurer.

Fallait-il toutefois s'y résoudre? Son cœur toujours plein d'espoir en dépit de tout le lui demandait. Nicholas s'était montré si tendre, si plein d'attentions, même lorsqu'elle était enceinte ! Etait-il prêt à rompre avec Chloe? Pourquoi ne pas prendre son courage à deux mains, et l'en supplier?

Peut-être accepterait-il, à défaut de l'aimer, de lui promettre d'être fidèle? Mais c'était sans doute trop lui demander. Après tout, en l'épousant, elle lui avait fait une promesse. Allait-elle la rompre, en lui demandant de changer les termes de leur accord?

Comment réagirait-il?

Elle repensa à sa colère, le soir de la réception chez les Sheffington, et frissonna. Elle ne pourrait vivre avec un homme qui ne lui témoignerait que froideur et inimitié. Elle n'avait pas su gagner son cœur; pouvait-elle risquer de détruire leur amitié ?

Il avait invité Chloe Ingram à leur soirée. Toutes les attentions du monde ne suffiraient pas à faire oublier ce témoignage de faveur aux yeux du monde.

Bien sûr, Nicholas lui avait affirmé que c'était là une affaire réglée. Réglée... Qu'entendait-il par là, sinon qu'il n'avait pas l'intention de se séparer de sa maîtresse? Et même en lui jurant ses grands dieux qu'elle était sa femme, et que personne ne prendrait sa place, il ne

s'engageait pas à grand-chose. Il la protégerait, s'occuperait d'elle et de leurs enfants — tout en dirigeant ses affections ailleurs.

Restait la plus cruelle des réalités : Nicholas ne voulait pas oublier ses devoirs envers elle. Mais elle, Sarah, avait aussi des devoirs envers lui : lui donner un fils, un héritier. Sitôt que possible, il faudrait essayer de nouveau, l'accueillir dans son lit, l'entendre murmurer des mots d'amour, tout en sachant qu'il quitterait bientôt son lit pour celui d'une autre.

Tout son être meurtri se révoltait contre cette idée, lui soufflait que c'était trop demander. Plus tard, peut-être. Mais pas maintenant.

Une décision prit forme dans son esprit, confuse, tout d'abord, puis de plus en plus claire. Il fallait que Nicholas regagne Londres. Seul le Dr McPherson pouvait le persuader qu'elle devait absolument se reposer à la campagne, et qu'il valait mieux qu'il reparte.

Forte de cette résolution, Sarah posa le plateau sur la table de nuit, et fit quérir le docteur.

— Ah, dit celui-ci en entrant dans sa chambre, ça a l'air d'aller mieux ce matin ! Je vais pouvoir m'occuper de mes autres malades.

— Ne partez pas encore, docteur. Il faut que je vous parle.

Comme il semblait hésiter, elle insista :

— S'il vous plaît, docteur, il faut que vous m'aidiez à... convaincre mon mari de retourner à Londres. Dites-lui que j'ai besoin de repos et de calme pour me remettre, et qu'il vaut mieux que je reste seule ici. Je ne me sens pas encore la force d'affronter Londres.

— L'agitation de la capitale ne vous ferait aucun bien, en effet, répondit le médecin, pensif. D'ici une quinzaine de jours vous serez sur pied. Votre mari aura sûrement la patience d'attendre jusque-là.

— En réalité, je comptais rester plus longtemps, docteur. Un mois, ou plus. Je ne veux pas le retenir si longtemps.

De nouveau, le docteur la dévisagea, l'air surpris.

— Voyons, mon enfant, vous n'êtes pas la première femme qui perd son bébé. La plupart du temps, il n'y a pas de problèmes ensuite. Il ne faut pas avoir peur de s'y remettre !

— Je connais mon devoir, et je le ferai. Mais j'aimerais attendre... plus de quinze jours, en tout cas.

— Votre mari comprendra cela aussi, j'en suis sûr. Mais plus tôt vous reprendrez une vie normale, mieux cela vaudra. C'est parfois bien réconfortant d'être auprès de son mari, dans ce genre de circonstances.

— Ah non ! Vous vous trompez !

Sarah ne put retenir ce cri du cœur. Le médecin haussa les sourcils, mais ne répondit rien.

La jeune femme se mordit la lèvre. Pour la première fois, elle se prit à regretter que le DrMcPherson la connaisse si bien. Et même s'il n'était pas le genre d'homme à poser des questions, il ne fallait rien lui cacher, si elle voulait compter sur son aide.

— Notre... mariage... n'était pas un mariage d'amour, dit-elle avec difficulté. Mais avec le temps, mes sentiments ont changé et je suis tombée amoureuse de Nicho- las.

Seigneur, que ces mots étaient difficiles à prononcer !

— Et lui ? demanda-t-il seulement.

— Il y a une autre femme, murmura Sarah.

— Ah, je comprends !

— Ne vous méprenez pas, docteur McPherson ! Nicholas s'occupe bien de moi. Mais je ne puis retourner à Londres sachant qui... ce que je trouverai là-bas. Il est trop tôt. Oh, je vous en supplie ! Il faut m'aider !

— Que voulez-vous que je fasse, mon petit ?

— Dites-lui que mon état nécessite une longue convalescence à la campagne.

— Et s'il refuse de partir ?

Sarah réfléchit un instant. Le docteur avait raison. Nicholas pouvait fort bien décider qu'il était de son devoir de rester. Mais elle s'attendait à cette objection.

— Vous pourriez peut-être lui dire que j'ai le sentiment de l'avoir terriblement déçu. C'est la vérité, d'ailleurs ! Le voir près de moi me rappelle trop mon échec. J'ai besoin de temps et de solitude pour me remettre.

Le docteur demeura silencieux pendant un long moment. Sarah finit par redouter qu'il ne refuse.

— Si je comprends bien, dit-il enfin, vous souhaitez regagner son affection, n'est-ce pas? Dans ce cas, le plus sûr moyen est de tomber enceinte rapidement.

Sarah blêmit.

— Docteur, non ! C'est hors de question !

— Là, là ! mon enfant ! répondit-il en lui prenant la main. Pardonnez-moi ! Je ne suis qu'un maladroit! C'est ce que ma femme ne cesse de me reprocher. Après ce que vous venez d'endurer, je comprends que vous désiriez rester seule. Mais cela ne veut pas dire que je vous approuve.

Sarah le remercia d'un sourire.

— Vous avez sûrement raison, docteur. Dans une ou deux semaines, j'irai déjà beaucoup mieux, et je n'aurai qu'une envie : faire mes bagages et rentrer. Merci de me donner le choix.

Il hocha la tête d'un air bourru.

— Je vais aller parler à votre mari. Après il faudra que je fasse ma tournée. Prenez bien soin de vous.

Epuisée, mais soulagée, Sarah se relaxa sur ses oreillers. Elle avait un mois. Peut-être davantage. C'était suffisant pour se préparer de nouveau à son destin...

Nicholas finissait tout juste son petit déjeuner quand le Dr McPherson entra dans la salle à manger.

— Je viens de voir votre jeune épouse, déclara-t-il. J'ai bon espoir qu'elle se remette complètement, mais il faudra du temps. Pour l'instant, elle n'a plus besoin de mes soins ; je vais donc m'en aller.

Nicholas se leva et lui serra avec effusion la main.

— Merci pour tout ce que vous avez fait, docteur.

— Inutile de me remercier, jeune homme. J'ai beaucoup d'affection pour miss Sarah, comme tout le monde à Wellingford, d'ailleurs.

Le médecin hésita un instant en fronçant les sourcils. Puis il fit signe à Nicholas de se rasseoir, et s'approcha une chaise.

— Je dois vous dire qu'elle prend tout cela fort mal, comme je le craignais. Aussi, je vous recommande vivement de la laisser se reposer ici, ou à Wellingford. Londres ne lui ferait aucun bien.

— Bien sûr. Y a-t-il autre chose, docteur?

De nouveau, le médecin demeura silencieux pendant un long moment.

— Si je comprends bien, vous avez fait un mariage de convenance, comme on dit?

Surpris, Nicholas dévisagea son interlocuteur.

— Ce n'était pas un mariage d'amour, si c'est ce que vous voulez savoir. Mais je vous assure que j'ai le plus profond respect pour ma femme !

— Je n'ai jamais dit le contraire! Mais dans ce genre de situation, les femmes ont souvent tendance à se sentir coupables. Elles se disent qu'elles ont manqué à leur devoir.

Le visage de Nicholas se crispa.

— Je vois qu'elle vous en a déjà parlé, reprit le docteur. Certains maris sont parfois fort peu compréhensifs.

Il leva la main, voyant que Nicholas allait protester.

— Je n'insinue pas que vous êtes ainsi ! Mais cela n'y change rien : elle se sent responsable et, en même temps, elle est malheureuse d'avoir perdu son enfant. Cela fait beaucoup !

— Où voulez-vous en venir, docteur?

— Eh bien, chaque fois qu'elle vous voit, Sarah repense à son échec et à l'enfant qu'elle a perdu. Votre présence est pour elle un reproche constant. Il serait donc préférable, à mon avis, de repartir sans elle.

— Sans elle ? Mais je suis son mari. Je dois rester à ses côtés !

— Sauf si votre présence lui fait plus de mal que de bien.

— Mais je devrais rester, au contraire, et tenter de lui faire oublier tout cela !

— Autant essayer d'inverser le cours de la Tamise, si vous voulez mon avis ! Il est encore des choses que vous ignorez à son sujet, aussi est-il temps que je vous mette au courant. On ne compte plus le nombre de fois où Sarah a sauvé sa famille de la misère. La première fois, elle avait à peine seize ans. Son pauvre père, que Dieu le garde, voulait mettre aux enchères des terres que leur grand-mère leur avait léguées en dot. Quelle histoire ! Dans tout le comté, on disait que c'était une honte de spolier ces pauvres enfants. Mais votre femme n'était pas du genre à rester là les bras croisés sans rien faire, croyez-moi !

Le docteur se mit à rire en secouant la tête.

— Je n'en reviens toujours pas ! Sarah n'a rien trouvé de mieux à faire que de se précipiter à la vente pour dire aux gens que, s'ils achetaient ces terres, ils pouvaient aussi bien l'acheter elle avec puisque, sans dot, elle n'ajouterait rien au prix !

— Attendez, s'écria Nicholas, frappé d'une idée subite. Cette vente n'a-t-elle pas eu lieu voilà sept ans, près du village de Picton ?

— Si, je crois que c'est cela !

— Mais alors, j'y étais ! s'écria Nicholas. Ces terres jouxtaient Stoneacres. Mon père m'avait chargé d'une enchère, dans une enveloppe cachetée. J'ai vu une fille arriver au galop, qui s'est mise à haranguer les acheteurs. « N'achetez pas ! » répétait-elle à qui voulait l'entendre. C'était donc Sarah ?

— Oui. Vous ne l'avez pas reconnue ?

— J'étais trop loin. De là où je me trouvais, je n'ai pas tout entendu. Mais une chose est sûre : elle est parvenue à les convaincre. Quand le commissaire-priseur a voulu reprendre la vente, il n'y a pas eu une seule enchère. Finalement, il était si furieux qu'il s'est précipité sur moi pour m'arracher l'enveloppe de mon père, mais je l'ai déchirée sous ses yeux. Ah, vous avez raison, docteur ! Elle n'a pas froid aux yeux !

— Elle ne manque pas de cran, en effet ! confirma le médecin. On en a parlé longtemps dans le pays !

— Je veux bien vous croire !

— Convenez donc, milord, que, après avoir tenté et réussi l'impossible, elle ait du mal à accepter cet échec. Il lui faudra du temps pour se le pardonner, et reprendre une vie normale.

— Vous êtes donc d'avis que je la laisse ici ? Pour vous le dire franchement, docteur, je n'en ai pas la moindre envie. Et ce n'est pas uniquement parce que c'est mon devoir de rester avec elle.

— Disons que Sarah serait plus tranquille. Oh, ce n'est pas pour sa santé que je crains, mais pour son moral.

Nicholas poussa un profond soupir. Son être tout entier le poussait à rester. Il ne souhaitait rien tant que d'aider Sarah à surmonter la peine qu'il avait lue dans ses yeux, et sentie dans son corps meurtri.

Mais si le docteur, qui la connaissait depuis bien plus longtemps que lui, était d'un autre avis, il fallait s'incliner...

— Vous avez raison, dit-il, résigné. Je crois qu'il vaut mieux que je parte.

Le médecin hocha la tête.

— Ne vous tracassez pas, mon garçon. Votre femme est solide. Laissez-lui du temps. Elle reviendra, et vous donnera tous les fils que vous voudrez.

— J'ai envie d'avoir des fils, c'est vrai, répliqua Nicholas. Mais c'est d'elle qu'il s'agit, avant tout. Merci pour vos conseils, docteur.

Comme il montait l'escalier pour aller retrouver Sarah, un autre souvenir lui revint brusquement, qui le força à s'arrêter, la main crispée sur la rampe. Le jour des enchères de Picton, il avait vu un autre cavalier arriver ventre à terre. Il avait jeté précipitamment les rênes de son cheval fourbu sur la clôture, avait sauté à terre, et forcé la jeune fille à descendre de son perchoir. A son attitude, et aux murmures de la foule, il avait cru que l'inconnu était un frère, venu tancer la mâtine pour s'être donnée en spectacle. Mais il avait pris Sarah dans ses bras, et l'avait embrassée passionnément.

Nicholas avait ri, en se disant que les deux tourtereaux allaient bientôt pouvoir faire bon usage de la dot !

Il n'avait plus envie de rire, à présent... Avec une étrange acuité, il se remémorait l'instant où le jeune homme était venu le remercier d'avoir déchiré son enchère. Il avait le teint clair, les cheveux blonds. Mais Nicholas n'avait plus le moindre doute : le jeune amoureux plein de reconnaissance ne pouvait être que Saint-John Sandiford, celui qu'on appelait Sinjin.

Le capitaine, assurément, ne manquerait pas de rendre visite à sa mère avant de repartir pour l'armée. Sarah serait là, à quelques heures de cheval. Sinjin entendrait parler de la tragédie, et se précipiterait à Wellingford, aussi promptement qu'il avait volé à son secours sept ans auparavant.

Comment Sarah l'accueillerait-elle ?

La vue de Nicholas se brouilla encore une fois; une autre image, plus récente, lui apparut.

Celle de Sarah, assise dans le jardin de Stanhope House, en train de pleurer, penchée sur une chevalière en or.

Nicholas ne parvenait pas à se concentrer sur son livre. Confortablement installé dans sa bibliothèque de Stanhope House, il ne cessait de penser à Stoneacres. Au bout de trois semaines à Londres, il se sentait toujours aussi mal à l'aise et désemparé.

Un mois presque s'était écoulé depuis son retour. Un mois pendant lequel il avait rongé son frein, incapable de se faire au vide immense que l'absence de Sarah avait creusé en lui, et autour de lui. Les invitations s'entassaient sur son bureau. Pas une seule ne le tentait, et il s'était bien gardé d'y répondre, allant même jusqu'à faire dire à Glendenning qu'il n'était pas chez lui lorsqu'un importun venait frapper à la porte de Stanhope House.

Un mois ! Autant dire une éternité !

Soudain son visage s'éclaira.

Un mois ! N'était-ce pas le délai imposé par le DrMcPherson? Sarah l'attendait peut-être.

Pourquoi ne pas aller la chercher?

Mais son enthousiasme fut de courte durée. Elle ne lui avait pas écrit pour lui dire qu'elle était prête. Il aurait l'air fin, si en arrivant, les bras ouverts et le sourire aux lèvres, il trouvait Sarah dans les mêmes dispositions que lors de son départ ! Non, conclut-il avec un regret douloureux, après un tel congé, il n'était pas question de revenir sans y être invité.

Il y avait une autre solution, cependant. Sarah ne semblait nullement pressée de regagner Londres. Il s'y ennuyait à mourir. Pourquoi ne pas aller à Stanhope Hall? Sa mère l'accueillerait à bras ouverts. Mieux encore : elle-même avait perdu deux bébés. Elle saurait donc sûrement lui dire que faire pour reconquérir Sarah.

Rassérénié, Nicholas décida de partir dès le lendemain matin pour Stanhope Hall.

— Nicky, quel bonheur de te revoir !

La marquise d'Englemere contempla son fils de ses beaux yeux bleus.

— Tu es venu seul? Quelque chose ne va pas? Tu m'avais pourtant écrit que Sarah allait mieux.

— C'est la vérité, pour autant que je sache, répondit Nicholas.

Il lâcha les mains de sa mère et se dirigea vers la fenêtre du petit salon. Mais la marquise, pas dupe, s'assit sur le canapé de brocart et lui fit signe de venir la rejoindre en tapotant la place vide auprès d'elle.

— Viens, Nicky. Dis-moi un peu ce qui te tracasse.

Il eut un petit rire nerveux et se passa la main dans les cheveux.

— Ça se voit donc tellement? demanda-t-il.

Surprise par son amertume, lady Englemere fronça les sourcils.

— C'est à cause de l'enfant, n'est-ce pas?

— Il n'y a pas que cela. Si j'avais connu ce bébé, je pense que j'aurais beaucoup plus mal. Mais Sarah n'était enceinte que de quelques mois. En réalité, c'est elle qui m'inquiète.

Elle lui tendit un verre de sherry. Il en but une gorgée, tout en cherchant ses mots.

— Ma femme a toujours fait face aux situations les plus difficiles. Jamais elle n'a flanché. Même avec Findlay, qui est pourtant l'individu le plus abject qui soit. Je m'attendais certes à ce que la mort du bébé lui cause un choc ; moi aussi, j'en ai souffert. Mais ce n'est rien à côté de ce qu'elle a enduré, mère. Le coup a été terrible.

— Oh, Nicky ! s'exclama la marquise, bouleversée. Aucune épreuve n'est aussi terrible pour une mère que la perte de son enfant. Qu'il ait deux ans, vingt ans, ou qu'il ne soit pas encore né, cela ne fait pas tant de différence !

— Il n'y a pas que cela, mère.

Nicholas arpena le tapis devant la cheminée, dans un état d'agitation croissante. Puis soudain, il s'arrêta et tendit ses mains vers les flammes. Il hésitait à aborder l'autre partie du problème, ne sachant trop par où commencer. Patiemment, la marquise attendit.

Au bout d'un moment, il se tourna vers elle en soupirant.

— Sarah s'est mis en tête qu'elle avait manqué à ses devoirs envers moi. C'est ridicule, non? Elle dit que notre mariage ne lui a apporté

que des avantages, et que la seule chose qu'elle pouvait m'apporter en retour, elle n'a même pas été capable de me la donner.

— Ah ! je comprends ! Elle n'a pas tort, au fond. Tu t'es marié pour avoir un héritier. Sarah voulait sauver sa famille. Ce n'est pas très original. Le problème, c'est qu'elle met un point d'honneur à tenir ses engagements.

— Quand je suis arrivé à Stoneacres, la nuit de la mort du bébé, elle était seule dans sa chambre, la tête tournée vers le mur. Elle n'a même pas voulu me regarder.

Il contempla le feu un instant, sans pouvoir réprimer un frisson rétrospectif.

— Elle m'a demandé pardon d'être... une si piètre épouse pour moi. Oui, une piètre épouse, c'est exactement ce qu'elle m'a dit!

De nouveau, il se tut, comme si l'évocation de cette scène lui était insupportable.

— Ah, mère ! Si vous saviez ce que c'est que de la voir au tréfonds de la détresse et de ne pouvoir l'aider!

Il donna un violent coup de pied sur une bûche qui s'effondra dans l'âtre en faisant jaillir une gerbe d'étincelles.

— C'est pour cela que tu as décidé de rentrer à Londres? demanda-t-elle d'une voix douce.

— Non. Me croyez-vous capable de l'abandonner pour les plaisirs frivoles de la capitale ? Remarquez, je ne vous en voudrais pas. Mais c'est faux, mère ! C'est Sarah qui m'a dit de partir.

Comme sa mère ne disait rien, il poursuivit :

— Elle a même demandé à son médecin, un vieil Ecosais raide comme la justice qui l'a mise au monde, de l'aider à me convaincre.

— Pauvre petite, murmura la douairière.

— Sarah est ma femme. Si elle est malheureuse, ma place est auprès d'elle. Et pour ne vous rien cacher, elle me manque...

Il se retourna vers le feu, et sourit malgré lui.

— Je me sens bien quand elle est là, même si elle a tendance à en faire trop parfois. Elle est si calme, si sereine et, en même temps, si passionnée. Avec elle, tout semble facile. Et elle ne dit jamais une parole de trop. Je ne sais comment vous expliquer... Nous nous entendons bien. Je ne lui demande rien de plus.

— Pourquoi, dans ce cas, ne vas-tu pas la chercher?

— Je ne sais même pas si elle accepterait de me voir, avoua-t-il.

— Hum...

Un étrange sourire joua sur les lèvres de la marquise d'Englemere. Surpris, presque choqué, Nicholas faillit s'emporter. Pourquoi ne voulait-elle pas comprendre sa souffrance? Mais le sourire s'effaça et, redevenant sérieuse, elle reprit :

— Veux-tu que j'aïlle à Stoneacres à ta place?

— Vous feriez cela pour moi ? s'exclama-t-il, oubliant sa colère pour se précipiter vers elle et lui prendre les mains. Elle m'écrit qu'elle va mieux, mais j'aimerais en être certain. Vous saurez vous rendre compte mieux que personne — et aussi lui demander discrètement quand elle compte revenir.

Il baisa les doigts de sa mère, puis se détourna.

— Dites-lui aussi qu'elle me manque, ajouta-t-il d'une voix bourrue.

— Excellent ! dit sa mère en se levant. Excellente idée, voulais-je dire ! Rédige-lui un petit mot. Après tout, autant lui annoncer toi-même ce que tu as à lui dire. Et maintenant, pardonne-moi : il faut que je me prépare à partir.

Nicholas la prit dans ses bras et l'embrassa.

— Merci, mère. Je savais que je pouvais compter sur vous.

Complice, elle posa un doigt sur sa joue.

— Bien sûr! A quoi sert une mère, d'après toi?

Sarah descendit de cheval, de retour d'une course au village. Tout en tenant la bride, Briggs l'informa que la marquise douairière d'Englemere venait d'arriver.

Prise d'une soudaine inquiétude, Sarah remit précipitamment de l'ordre dans sa coiffure. Pourquoi cette visite inopinée? Etait-il arrivé quelque chose à Nicholas? Une frayeur irrationnelle s'empara d'elle, et elle entra en toute hâte dans le vestibule.

— Lady Englemere ! s'écria-t-elle en entrant dans le petit salon. Je ne vous attendais pas. J'espère qu'il ne s'est rien passé de fâcheux ?

— Non, ma chère Sarah, tout va bien, rassurez-vous !

Soulagée, Sarah embrassa sa belle-mère.

—Mais vous, ma chère, comment allez-vous? dit la marquise en faisant un pas en arrière pour examiner son visage. Etes-vous remise? Oh, si vous saviez combien je suis désolée pour votre bébé !

Sarah lutta pour refouler les sanglots qui lui nouaient la gorge. Elle ne pouvait toujours pas penser à son enfant sans avoir envie de pleurer.

Malgré ses efforts, elle ne put empêcher une larme de couler sur sa joue.

—Je suis... désolée, dit-elle, furieuse contre elle-même, en essuyant son visage d'un revers de la main.

Lady Englemere la fit asseoir à côté d'elle sur le canapé.

— Ne vous excusez pas, Sarah, dit-elle d'une voix douce. J'ai perdu deux enfants, et je sais qu'il n'y a rien de pire pour une mère.

Sarah essaya de s'imaginer sa propre douleur, multipliée par deux. Son malheur lui parut soudain moins insurmontable.

— Je suis navrée, murmura-t-elle. Je n'étais pas au courant.

— Nicky ne vous l'avait pas dit? Il n'y a pas pensé, je suppose. Un homme a beau aimer ses enfants, il ne peut savoir ce que c'est de porter un bébé dans son ventre. Mais cela ne change rien à la peine qu'il ressent. Je suis sûre que Nicky est malheureux, lui aussi.

—Oui, je m'en doute, répondit Sarah en détournant les yeux. Oh, je regrette tant de n'avoir pas pu...

— Vous n'avez rien à vous reprocher, Sarah, interrompit la marquise. Je sais ce que vous éprouvez. Quand j'ai perdu mon premier enfant, j'ai été révoltée. C'était trop injuste. La moindre femme de chambre, mariée ou pas, tombe enceinte et accouche d'un enfant dont elle ne veut même pas ! Et moi, qui étais en bonne santé, riche et désireuse d'en avoir, je n'arrivais même pas à en donner un à l'époux que j'adorais !

Sarah inclina la tête. En son for intérieur, elle savait où la marquise voulait en venir. Elle comprenait aussi qu'elle avait raison. Mais il était trop tôt encore pour le reconnaître.

— Le temps atténue la douleur, Sarah, mais rien ne l'efface, reprit lady Englemere. Surtout pas le fait de rester terrée au fond de la campagne ! Je ne veux pas me mêler de ce qui ne me regarde pas,

mais je vous parle en connaissance de cause, ma chérie : il faut lutter, et continuer à vivre. Avec l'aide de Dieu, vous aurez d'autres enfants.

Sarah pâlit. Comment avouer à sa belle-mère que c'était précisément la perspective de partager encore l'intimité de Nicholas qui lui faisait peur plus que tout ?

— Je... je ne me sens pas prête, dit-elle néanmoins.

— Nicky se fait beaucoup de souci. Vous lui manquez, Sarah.

— C'est lui qui vous a demandé de venir ? demanda Sarah, le cœur serré.

— Oui. J'étais inquiète, moi aussi, mais je ne serais jamais intervenue s'il ne m'en avait suppliée. Il souffre, plus peut-être que vous n'imaginez. Pour tout vous dire, il s'est mis en tête que vous ne supportez plus de le voir.

— Je ne peux...

L'émotion fit s'étrangler Sarah.

— Mais c'est tellement absurde ! s'exclama-t-elle tout à coup. C'est ma faute, pas la sienne !

— Non, Sarah ! Ce n'est la faute de personne. Mais si vous ne lui en voulez pas, pourquoi ne pas revenir à lui ?

— Je ne peux pas ! s'exclama-t-elle, sans pouvoir retenir ses larmes. Pas encore. Je tiens à lui plus que vous ne pouvez imaginer, et je ne supporte pas l'idée qu'il souffre à cause de moi. Dites-le-lui, s'il vous plaît.

La marquise la dévisagea pendant un moment.

— Nicky vous a-t-il parlé de Lydia ?

— Lydia ? demanda Sarah, prise au dépourvu. Sa première femme ? Lady Englemere hocha la tête.

— Non. Clarissa m'a dit qu'elle était morte dans un accident, et qu'il a été inconsolable pendant des années.

Mais il ne m'a jamais parlé d'elle et... je ne voulais pas l'ennuyer avec cela. Il était très épris d'elle, n'est-ce pas ?

De nouveau, la marquise hésita avant de répondre. Finalement, elle poussa un soupir et dit :

— Nicky ne parle jamais d'elle. Seuls ses deux meilleurs amis connaissent l'histoire, mais il faut que vous la connaissiez vous aussi, même si j'ai quelquel scrupule à vous la raconter.

La marquise se leva et se dirigea vers la fenêtre sous le regard intrigué de Sarah. Le visage de sa belle-mère reflétait une douleur poignante.

— Oui, murmura-t-elle, Nicky a beaucoup souffert, mais pas pour la raison que vous croyez. Lorsque Lydia a eu cet accident, elle venait de le quitter.

— Est-ce possible ?

— Oui. Elle n'était pas heureuse avec lui, il faut croire. Elle lui a laissé une lettre, disant qu'elle allait rejoindre un homme qui l'aimait vraiment. Nicholas est parti à sa poursuite — et c'est lui qui a trouvé la voiture renversée au bord de la route.

Sarah secoua la tête, horrifiée.

— Comment une femme a-t-elle pu quitter Nicholas ? Je n'arrive pas à y croire !

— J'ai du mal, moi aussi. Mais les faits sont là. Lydia avait trouvé un officier qui lui plaisait davantage. Nicholas n'a jamais su son nom.

Elle quitta la fenêtre et revint vers Sarah.

— Est-ce que vous comprenez ? demanda-t-elle en lui prenant les mains. La situation n'est absolument pas la même, sauf qu'une fois encore la femme qu'il aime le rejette. C'est mon fils, Sarah. Je sais ce qu'il ressent.

— Mais je n'ai jamais eu l'intention de... Comment a-t-il pu penser une chose pareille ? protesta Sarah, accablée par cette révélation.

— Vous ne pouviez vous en douter ! Nicholas comprend parfaitement, à sa manière, que vous ayez besoin d'être seule. Mais un mois a passé. Ne m'en veuillez pas si j'insiste, Sarah, mais s'il compte un peu à vos yeux, ne pouvez-vous essayer de surmonter votre chagrin et revenir vers mon fils ?

Sarah n'en revenait pas. C'était inconcevable. Nicholas rejeté par l'épouse qu'il aimait; Nicholas trahi et abandonné ! Elle n'arrivait pas à penser qu'une telle chose fût possible. Mais ce qu'elle comprenait en revanche, c'était l'angoisse qu'il devait éprouver, et cette idée lui perçait le cœur.

— Oh, Nicholas ! murmura-t-elle d'une voix brisée par l'émotion.

La marquise la serra contre son cœur. Lorsqu'elle se recula, Sarah vit que ses yeux étaient baignés de larmes.

— Pardonnez-moi, mon enfant, dit-elle en se tamponnant les yeux avec son mouchoir. Je n'avais pas l'intention de faire pression sur vous. Tout ce que je vous demande, c'est de réfléchir.

Elle remit son mouchoir dans son réticule.

— Ah, j'oubliais ! dit-elle. Mon fils m'a donné une lettre pour vous. Et j'ai aussi les derniers journaux de Londres.

Elle fouilla dans un sac brodé qu'elle avait posé à côté d'elle.

— Les voici. Je vous laisse les lire tranquille. Je vais aller me reposer un peu en attendant le thé.

Sarah resta dans le salon, encore sous le coup des révélations de lady Englemere. Soudain, une idée la frappa. Elle se leva d'un bond, prise d'une subite angoisse.

Lydia avait quitté Nicholas... pour un officier. Qu'avait-il dû penser, en la voyant accueillir Sinjin à bras ouverts ?

Même un mari qui n'avait aucun lieu de s'inquiéter aurait froncé les sourcils. Sachant ce qui s'était passé, elle n'osait imaginer ce que Nicholas avait éprouvé, lui dont la femme était partie rejoindre un officier !

Il se montrait pourtant toujours d'une irréprochable courtoisie envers Sinjin, sans sortir d'une réserve bien compréhensible. Après tout, il s'agissait de l'ancien amoureux de sa femme. Mais pas une seule fois il n'avait laissé percer le ressentiment ou l'inquiétude qu'il ressentait sûrement.

En bon joueur qu'il était, il avait dû accepter le risque. Après tout, en se remariant, il s'engageait à faire son devoir d'époux. Mais elle, Sarah, ne s'était jamais doutée qu'en lui faisant confiance, il prenait un risque plus grand encore.

Oui, Nicholas avait fait preuve d'un courage et d'une considération admirables. Elle se devait de lui en rendre acte. Tant pis s'il était incapable de l'aimer autant qu'elle l'aimait ; il fallait qu'elle le rejoigne, quoi que Londres lui réservât.

Trois jours plus tard, lady Englemere repartit pour Londres. Pas une seule fois au cours de ce bref séjour, il ne fut de nouveau question de leur conversation. Et lorsque Sarah lui annonça, quelques instants avant son départ, qu'elle restait à Stoneacres, la marquise n'eut pas un mot de reproche.

La jeune femme avait une excellente excuse, d'ailleurs : il lui fallait attendre le nouveau gérant, afin de le mettre au courant. Cela lui laissait une dizaine de jours supplémentaires.

Une fois le carrosse de la marquise parti, Sarah rentra dans la bibliothèque et s'installa pour lire le journal de Londres. Mais elle eut beau faire, elle n'arrivait pas à s'y intéresser. D'autres pensées occupaient son esprit. Elle s'était refermée sur son chagrin, sûre de son droit à la douleur. A présent, elle savait que d'autres femmes avaient connu la même épreuve, et pire encore. De quel droit s'était-elle retranchée du monde, comme si elle était la seule à souffrir ?

Par-dessus tout, elle se reprochait son égoïsme. Pas un instant elle n'avait songé au chagrin de Nicholas. Oh, bien sûr, il avait dû être terriblement déçu, elle n'en doutait pas. Mais elle l'avait laissé partir, comme si la détresse d'un père n'avait aucune importance à ses yeux.

Il avait fallu que lady Englemere lui raconte l'histoire de Lydia, et son dénouement tragique, pour qu'elle se rende enfin compte de ce que son dédain pouvait signifier pour lui. A cause d'elle, il souffrait doublement : son enfant était mort, et sa femme le rejetait.

— Oh, Nicholas, murmura-t-elle, laissant une larme s'échapper le long de sa joue. Si j'avais su !

Il n'y avait plus aucun doute : la seule chose à faire était de rentrer à Londres. Elle le devait à Nicholas, quitte à s'accommoder de sa liaison avec Chloe Ingram.

Elle reprit son journal, espérant y trouver l'oubli de certaines images désagréables que l'évocation de cette femme faisait surgir en son esprit. D'un regard distrait, elle parcourut la page mondaine — et soudain, un nom l'arrêta.

Sir James Findlay avait le plaisir d'annoncer ses fiançailles avec miss Angela Buxley, fille du baron Buxley de Windfeld Manor, dans le Kent.

Sarah se figea, et repassa dans sa tête le catalogue des jeunes filles qui venaient de faire leur entrée dans le monde. Un visage lui apparut, et elle frissonna, consternée. Elle se remémora une jeune fille frêle et pâle, aux longues boucles blondes, au regard doux, presque effarouché, et qui avait l'air d'une enfant.

Le baron Buxley était criblé de dettes. Il jouait beaucoup, disait-on.

Sarah replia le journal et contempla la cicatrice sur son poignet. Elle réentendit son bourreau la menacer des pires représailles si elle ne se pliait pas à sa volonté. Son cœur se souleva à l'idée des choses affreuses qu'il lui avait dites à propos de Nicholas et de leur nuit de noces.

Pauvre Angela Buxley, prisonnière des griffes d'un monstre...

Oh, bien entendu, ce n'était pas son affaire. Cette fille avait des parents pour la protéger, après tout. A ceci près que sir James pouvait se montrer on ne peut plus charmant à l'occasion, et tromper son monde. Elle-même l'avait vu à l'œuvre avec lady Beaumont. Et à supposer que le baron Buxley soit acculé par les créanciers, Angela n'en serait que plus soucieuse de faire son devoir, et n'oserait pas dire à ses parents quel genre d'homme elle allait épouser, à supposer qu'elle en ait la moindre idée !

Une froide résolution s'empara de Sarah. Il n'y avait pas un instant à perdre. Sitôt ses bagages prêts, elle partirait pour Londres.

Elle avait à présent une raison de plus de prendre la route. L'annonce du journal avait fini de la décider : jamais elle ne se pardonnerait d'avoir laissé sir James épouser une jeune fille innocente sans avoir tenté l'impossible pour l'en empêcher.

Le surlendemain, vers la fin de l'après-midi, la voiture de Sarah s'arrêta devant la porte de Stanhope House. Le laquais ouvrit la portière et abaissa le marchepied. Le cœur battant, la jeune femme gravit le perron puis fit jouer le heurtoir.

Glendenning ouvrit la lourde porte. Son regard s'éclaira et, l'espace d'un éclair, l'esquisse d'un sourire apparut sur son visage.

— Lady Englemere ! Vite, milady, ne restez pas dans ce froid !

Il la fit entrer en hâte et entreprit de la débarrasser de sa pelisse de voyage.

— Votre message a dû se perdre, milady, dit-il. Nous ne vous attendions pas. Puis-je me permettre d'ajouter que c'est un grand plaisir de vous savoir de retour ?

— Merci, Glendenning. En fait, je n'ai pas envoyé de message. Ma décision a été plutôt... précipitée.

— Que signifie tout ce vacarme, Glend... Sarah !

Debout à la porte de son bureau, Nicholas s'immobilisa, les yeux rivés sur elle. Sarah demeura figée sur place, incapable de lutter contre la fascination qu'exerçaient sur elle les traits si chers de son beau visage : les boucles brunes où elle aimait tant enfoncer ses doigts, les yeux verts qui rivalisaient parfois avec l'éclat de l'émeraude, les lèvres sensuelles qui savaient si bien attiser son désir...

Le premier mouvement de Nicholas fut de se précipiter vers elle. Mais la présence des domestiques l'arrêta. Elle le vit faire un effort sur lui-même pour composer son visage et, prenant l'air dégagé qui s'imposait, il se tourna vers Glendenning.

— Le thé dans le petit salon, s'il vous plaît, ordonna-t-il.

Il prit le bras de Sarah, et l'emmena avec lui.

— Ma mère m'avait dit que vous ne comptiez pas rentrer avant plusieurs semaines. Pourquoi ne m'avez-vous pas prévenu ? Je serais allé vous chercher. Mais vous voilà de retour, et j'en suis très heureux.

Il lui prit la main et la baisa puis, levant les yeux vers elle :

— Vous m'avez manqué, Sarah.

— Vraiment?

— Oui, beaucoup.

Sarah n'y tenait plus. Il y avait dans la voix de Nicholas un frémissement contenu, et dans son regard une flamme telle qu'elle se jeta dans ses bras en étouffant sur sa poitrine un sanglot de bonheur.

Murmurant son nom, il la tint longuement serrée contre lui, la joue posée sur ses cheveux. Elle se sentait si bien qu'elle demeura là, elle n'aurait su dire combien de temps. Mais Nicholas finit par la repousser doucement pour la contempler.

— Je suis donc pardonné? demanda-t-il doucement.

— Pardonné? De quoi?

— Si je savais ! Mais il a bien fallu que je commette quelque crime pour que vous me bannissiez ainsi de votre présence.

— Ne dites donc pas de sottises ! protesta-t-elle, prise de remords. Je ne voulais pas vous enchaîner à mon chevet, voilà tout. Vous n'auriez pensé qu'à retourner à Londres.

— Je commence à me le demander! J'avais fini par prendre goût à la campagne, et... non, Sarah ! Je vous en supplie !

Mais Sarah n'en pouvait plus. Il vit ses lèvres trembler sous le poids de l'émotion qui l'étreignait. Elle luttait de toutes ses forces pour s'empêcher de pleurer. Une larme, une seule, parvint à s'échapper d'entre ses paupières. Avec une tendresse infinie, il l'effaça d'un baiser.

— Ce n'est rien, Nicholas, parvint-elle à bredouiller, je vous assure! C'est juste que... je voulais tant vous donner un fils !

— Nous avons le temps, Sarah...

Il posa ses lèvres sur son front, ses paupières, sa bouche enfin. Sarah ne voulait plus penser à ses résolutions. Cela faisait trop longtemps. Tout le besoin d'amour inassouvi depuis tant de semaines remonta en elle, et elle lui rendit son baiser.

Combien de temps s'écoula ainsi? Perdue dans l'ineffable bonheur de se trouver réunie avec l'homme qu'elle aimait, Sarah sursauta en entendant quelqu'un toussoter derrière elle... Glendenning se tenait respectueusement sur le pas de la porte, portant un plateau avec le

thé. Derrière lui, Sarah aperçut James, lui aussi chargé d'un plateau. A voir l'air hilare de ce dernier, elle comprit qu'ils étaient là déjà depuis un moment.

Nicholas fit une moue où elle crut déceler plus qu'une pointe de dépit, et la conduisit jusqu'au canapé.

Glendenning les suivit avec le thé.

— Smithers s'est permis de vous envoyer de quoi vous restaurer, milady.

Sarah ouvrit de grands yeux effarés en découvrant l'amoncellement de jambon, de viande froide, de fromages divers, de biscuits, de confiture, de miel, de scones, de tartelettes aux cerises et de fruits que James déposa devant elle.

« Point de macarons », observa-t-elle tout de même.

Et pas davantage d'escargots.

— On dirait qu'elle me soupçonne de n'avoir rien mangé depuis des semaines ! s'exclama-t-elle en souriant au majordome. Tout cela a l'air bien tentant ! Dites à Smithers que je la remercie du fond du cœur !

— Nous nous sommes tous fait beaucoup de souci, milady, si je puis me permettre. Et nous sommes heureux de vous voir de retour.

Sarah sentit sa gorge se nouer.

— Merci, Glendenning. Je suis moi aussi très heureuse d'être revenue.

Le majordome et le laquais se retirèrent, laissant leur maître et leur maîtresse à leur festin. Tandis qu'ils mangeaient, Nicholas mit Sarah au courant des derniers événements londoniens. Il ne souffla pas un mot des fiançailles de sir James Findlay.

Quand il eut fini sa tasse de thé, il revint s'asseoir à côté d'elle.

— Etes-vous heureuse d'être ici, Sarah ? demanda-t-il. Si vous saviez combien votre retour me fait plaisir ! Et je vous en conjure, cessez de vous reprocher de m'avoir déçu ! Chaque jour qui passe, je remercie le ciel de nous avoir unis.

La joie, la douleur et un fol espoir se mêlèrent dans le cœur de Sarah.

— Merci, Nicholas, murmura-t-elle.

— Sarah, reprit-il, je ne suis qu'un homme, mais je crois deviner ce que vous avez enduré. Je... je voudrais vous dire... que je n'exigerai rien de vous tant que vous ne serez pas prête.

— Je le sais, Nicholas, dit-elle, touchée jusqu'au fond du cœur par sa délicatesse.

Prise d'une incompréhensible timidité, cependant, elle n'osa lui dire que, en faisant ses bagages à Stoneacres, elle avait décidé de ne pas se refuser plus longtemps le bonheur de partager son intimité.

Mais quelle que fût son impatience, il lui fallait s'occuper de sir James Findlay.

— Quelles sont les réjouissances prévues pour ce soir? demanda-t-elle.

— Etes-vous bien sûre de vouloir sortir? Vous venez de faire une longue route, et il est peut-être encore tôt après...

— Je suis complètement remise, Nicholas, insista-t-elle. Et j'avoue qu'après le calme de la campagne, l'animation de Londres me fera du bien.

Sarah rougit imperceptiblement à ce pieux mensonge. Mais après tout, se dit-elle pour se rassurer, il existait des gens pour qui c'eût été vrai !

— Eh bien, sortons, si vous le désirez, ma chérie, répondit Nicholas. Nous avons plusieurs invitations. La plus importante est la soirée de lady Richardson.

Sarah hocha la tête. Clarissa lui avait parlé des réceptions de lady Richardson, où tout ce qui comptait à Londres ne manquait jamais de se précipiter. Findlay, qui ne cessait de se vanter de ses nobles origines, mettrait un point d'honneur à y venir.

— J'ai envie d'y aller, dit-elle, si vous êtes d'accord. Clarissa m'en a tant parlé !

— Alors, il faut vous reposer d'ici là, dit Nicholas en lui embrassant la main et en la retenant dans la sienne, comme s'il hésitait à la laisser partir si vite. Hal passera nous prendre à 8 heures. Je vais vous raccompagner jusqu'à votre chambre.

— Avec joie, répondit-elle, peu désireuse de se séparer de lui si vite.

D'autorité, il prit ses doigts, qu'il posa sur son bras, et monta l'escalier d'un pas prudent, comme s'il craignait de la fatiguer. Après l'avoir installée dans son boudoir, il sonna Becky, puis jeta un coup d'oeil plein de regret vers la chambre. Sarah surprit l'expression de son regard et tressaillit.

Mais Nicholas se ressaisit. Prenant une profonde respiration, il s'inclina devant elle.

— Je vous laisse avec Becky. Reposez-vous bien, mon amour.

Sarah le regarda sortir, le cœur serré. Mais quelle que fût son impatience de s'abandonner à l'étreinte promise par le regard de Nicholas, elle avait besoin de se reposer. Et surtout de se préparer pour son entreprise.

Son mari ferait sans doute l'impossible pour l'empêcher de voir sir James ; aussi valait-il mieux mener campagne sans lui. Et étant donné l'avancement des projets matrimoniaux du baron, il n'y avait pas un instant à perdre.

Contrairement à ses attentes, Sarah n'eut aucun mal à se ménager un entretien en tête à tête avec miss Buxley. Voyant la jeune femme se diriger vers le salon de repos, elle s'empressa d'aller la rejoindre.

Elles atteignirent la porte au même moment. Feignant la distraction, Sarah fit mine de bousculer miss Buxley.

— Oh, comme je suis maladroite, s'exclama-t-elle. Je vous demande mille pardons !

Miss Buxley la dévisagea avec ses immenses yeux bleus. Elle semblait encore plus jeune que dans le souvenir de Sarah.

— Ce n'est rien, dit-elle d'une voix timide.

— Vous êtes miss Buxley, n'est-ce pas ? demanda la jeune femme en lui tendant la main. Je suis lady Englemere. Je viens de revenir en ville. Permettez-moi de vous féliciter pour vos fiançailles.

Était-ce un effet de la lumière ? Sarah crut voir la malheureuse femme pâlir.

— Merci, milady, dit-elle d'une voix blanche.

— Vous n'ignorez sans doute pas qu'avant mon mariage sir James Findlay et moi étions assez proches. Je le connais bien.

Angela la regarda sous ses longs cils. Sarah n'eut cette fois aucune peine à lire la crainte qui emplissait son regard.

— Vraiment? demanda miss Buxley.

— Oui. Ne vous formalisez pas si je vous pose une question directe. Souhaitez-vous vraiment l'épouser?

La jeune fille détourna les yeux, et ses lèvres tremblèrent.

— Ma mère dit que c'est un beau parti. Et il a promis de... bien s'occuper de moi.

— Pardonnez-moi d'insister, miss Buxley, mais c'est de vous qu'il s'agit. Est-ce que vous désirez vraiment l'épouser? Vous pouvez me parler en toute confiance.

— Non, je ne veux pas ! s'écria miss Buxley, avant de porter une main à sa bouche, effrayée à l'idée qu'on ait pu l'entendre. Je ne veux pas ! répéta-t-elle. Mais que voulez-vous que je fasse? Il me fait si peur!

Des sanglots muets secouèrent ses épaules. Sarah contempla en frissonnant son visage enfantin aurolé de boucles claires, et son corps juvénile. Ses résolutions s'en trouvèrent renforcées : quoi qu'il lui en coûtât, elle ne laisserait jamais cette innocente enfant tomber aux mains de Findlay.

— Je l'ai dit à ma mère, reprit miss Buxley en levant vers Sarah des yeux brillant de larmes. Elle m'a dit que c'était normal. Toutes les fiancées ont peur. Mais elle a ajouté que si je faisais tout pour plaire à sir James, il serait gentil avec moi.

Elle s'interrompt, le visage empreint d'une sorte de répulsion.

— Mais moi, je ne veux pas faire... ce qu'il a dit.

Sarah sentit la fureur et l'indignation monter en elle.

L'horrible monstre ! Ne pouvait-il choisir une adversaire plus digne de lui ? La pauvre enfant ne tiendrait pas une semaine avec un homme comme lui !

— Personne ne peut vous forcer à l'épouser, Angela, assura-t-elle. Je sais que ça ne sera pas facile, mais il faut dire à votre père que vous ne voulez pas de sir James. Vous êtes jolie; vous n'aurez aucun mal à trouver d'autres soupirants.

— Ils ne seront pas aussi riches, hélas ! Sir James a donné une grosse somme d'argent à mon père quand les fiançailles ont été annoncées. Il m'a dit ça sans doute pour m'empêcher de me rétracter.

— Alors, dites à votre père ce que sir James attend de vous.

— Jamais! Je ne pourrais pas le répéter! c'est trop... répugnant! s'exclama miss Buxley en rougissant. J'ai essayé de lui dire que je ne pouvais aimer sir James, mais il n'a rien voulu entendre. Il faut que je sois une fille obéissante, et que je cesse de l'ennuyer avec mes caprices.

Elle s'interrompit, vaincue par les sanglots. Sarah lui prit la main en fronçant les sourcils. Cette pauvre enfant n'aurait jamais la force de refuser la main de sir James. Il fallait absolument lui venir en aide, aller voir ses parents.

— Ne perdez pas espoir, Angela, dit-elle. Je vais essayer d'arranger cela.

— Oh, lady Englemere, si seulement vous pouviez faire quelque chose ! s'écria miss Buxley en joignant les mains avec ferveur. Mais je me souviens, maintenant : sir James m'a parlé de vous, en effet.

Une expression de perplexité envahit son visage tandis qu'elle enchaînait :

— C'était étrange. Je me suis même demandé s'il ne divaguait pas. Vous lui deviez quelque chose, disait-il, mais c'était à moi de payer, ou quelque chose comme ça.

Sarah se raidit. Tout Londres avait suivi la cour assidue que Findlay lui avait faite, et les beaux esprits avaient jaser en apprenant qu'au dernier moment elle lui avait préféré Nicholas. De toute évidence, le baron avait juré d'avoir sa revanche.

Mais de là à passer sa rage sur une enfant sans défense ! Non, décidément, ce mariage ne devait pas se faire. Et elle ferait tout en son pouvoir pour l'empêcher.

Le fait d'être marquise d'Englemere n'était pas sans avantages, songea Sarah avec un sourire quelque peu désabusé. Lady Buxley se déclara on ne peut plus flattée à l'idée de faire quelques pas avec elle sur la terrasse.

Mais le plaisir de la mère d'Angela fut de courte durée. Sitôt qu'elles se trouvèrent hors de portée des oreilles indiscretes, Sarah aborda le sujet qu'elle redoutait pardessus tout : le mariage de sa fille, et la pressa de lui dire dans quelles dispositions celle-ci se trouvait quant à l'union envisagée pour elle.

—Pour ne rien vous cacher, lady Buxley, je viens de parler avec votre fille. Et j'ai l'impression très nette qu'elle n'éprouve que de l'aversion pour sir James.

— Absurde, milady ! se récria lady Buxley. Sir James est aux petits soins pour elle.

— Votre fille ne vous a donc pas fait part de ses... réserves ?

— Si, admit lady Buxley, soudain mal à l'aise. Elle est un peu tendue ces temps-ci. Mais c'est bien normal. Elle a reçu une bonne éducation, et ne sait pas grand-chose au sujet des... obligations du mariage.

— Lady Buxley, je pense que votre fille a peur de sir James encore plus que du mariage. Et je dois dire qu'elle n'a pas tort. Vous n'êtes pas sans savoir que ses deux premières épouses sont mortes dans des circonstances pour le moins mystérieuses.

Lady Buxley commença à jouer nerveusement avec le coin de son châle.

— Si vous croyez que je prête attention à ces médisances, milady ! Et permettez-moi d'ajouter que je ne vois pas en quoi cette affaire vous concerne !

— Lady Buxley, je conviens que ma démarche peut vous sembler déplacée, mais écoutez-moi, je vous en prie. J'ai failli être fiancée à sir James. Comme il comptait bien m'épouser, il m'a laissé entrevoir certains aspects de sa personnalité qui font de lui, vous pouvez me croire, le dernier des partis souhaitables pour une jeune personne aussi délicate que votre fille. Bien sûr, je ne la connais guère, mais si son bonheur vous tient à cœur, ne la forcez pas à épouser sir James.

— Mais son trousseau est commandé, et les préparatifs sont déjà en train ! protesta lady Buxley en se tordant les mains. Et sir James est si charmant ! Je suis sûre que vous faites erreur !

Sarah contempla lady Buxley, l'air grave.

— Si vous saviez comme je serais heureuse de me tromper ! répondit-elle. Mais je vous assure que ce n'est pas le cas. Et comme le temps presse, je n'irai pas par quatre chemins : il en va de la vie de votre fille.

Le visage de lady Buxley refléta une émotion visible, mais soudain elle repoussa la main de Sarah, posée sur son bras, comme si elle craignait d'être ébranlée par ce contact.

— J'apprécie votre sollicitude, lady Englemere, dit-elle. Mais mon mari a eu de longs entretiens avec sir James. Il se soucie autant que vous du bonheur de sa fille, croyez-moi. Et si sir James est tel que vous le suggérez, il s'en serait aperçu. Maintenant, si vous voulez bien m'excuser...

Elle s'éloigna précipitamment vers le salon, en jetant un coup d'œil par-dessus son épaule, craignant sans doute que Sarah ne cherche à la retenir.

Sarah demeura sur la terrasse, de plus en plus troublée. Lady Buxley n'était pas sans réserves quant à cette union, c'était évident. Mais elle préférait s'en remettre à son mari. Il n'y avait plus qu'à aller le trouver.

Il y avait une bonne demi-heure qu'elle avait quitté la salle de bal, et Nicholas ne manquerait pas de venir bien tôt la chercher. Le dernier endroit où il s'attendrait à la trouver serait sans doute la salle de jeu. Elle s'y rendit donc et vit le baron Buxley debout près de la table de piquet. Elle engagea rapidement la conversation avec lui, et lui proposa de faire une partie avec elle.

Lord Buxley fut tout heureux de cette proposition.

— Avec plaisir, milady, dit-il en se pavanant avec suffisance. Je vais essayer de ne pas vous tondre comme un agneau !

Il se mit à rire, satisfait de sa saillie. Sarah bavarda de choses et d'autres pendant qu'il distribuait les cartes, puis en vint au fait.

— En parlant d'agneau, milord, dit-elle, j'apprends que votre fille Angela doit épouser sir James Findlay ?

— Exact. C'est un jeune homme remarquable. Excellente famille, répondit brièvement lord Buxley.

— Que savez-vous exactement de son passé, milord? demanda-t-elle.

Le baron se rembrunit.

— Je sais qu'on dit toutes sortes de sottises à son sujet. Je n'en crois pas un mot. Il suffit de parler avec lui pour s'en rendre compte : c'est un vrai gentleman.

—Je regrette de vous le dire, milord, mais je ne suis pas du tout de cet avis. Je suis assez bien placée pour affirmer que les rumeurs sont on ne peut plus fondées.

— Ecoutez-moi bien, milady, répondit le baron avec un geste d'impatience. Je m'y connais en hommes, et sir James me fait une excellente impression. Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, j'aimerais que nous laissions ce sujet.

En le voyant se lever pour quitter la table, Sarah le saisit par la manche de son habit.

— Il ne faut pas vous fier aux apparences, milord. Sir James est un homme dangereux. Et s'il vous faut une preuve...

Elle déboutonna son gant et montra la cicatrice au baron.

— Voyez, dit-elle, ce qui se passe lorsqu'on a le malheur de lui déplaire.

Il jeta un coup d'œil sur la blessure et détourna aussitôt les yeux.

— Sir James est un gentleman, répliqua-t-il d'une voix bourrue. En plus, c'est un homme généreux. Je n'ai aucune inquiétude en ce qui concerne le bonheur de ma fille, et sa sécurité. Elle ne fera rien pour lui déplaire.

Il jeta un regard noir sur Sarah, et essaya de libérer son bras.

Mais elle ne le lâcha pas.

— Mais supposez qu'Angela ne lui donne pas satisfaction? Aimez-vous si peu votre fille que vous soyez prêt à en prendre le risque?

— Tout cela est ridicule ! s'exclama le baron, furieux. Vous savez bien que j'aime ma fille. En revanche, c'est vous qui commencez à m'inquiéter, jeune fille. Etes-vous sûre d'avoir tous vos esprits?

A ce moment, son visage s'éclaira, comme sous l'effet d'une révélation.

— Mais bien sûr! dit-il. Comment ai-je pu oublier! Vous avez perdu un enfant récemment, n'est-ce pas? Pauvre petite ! Pas encore remise, hein ? Ça vous a porté sur le système, à ce que je vois !

Il posa la main sur l'épaule de Sarah avec un air paternel et moqueur à la fois.

— Demandez donc à votre mari de vous ramener à la maison, mon petit. Vous avez besoin de repos. Et cessez de vous en faire. L'avenir de ma fille est dans d'excellentes mains !

Avec un sourire plein d'arrogance, il dégagea sa manche, et regarda Sarah, vaguement mal à l'aise, comme s'il la croyait vraiment folle.

La jeune femme réajusta son gant, consternée. Du côté des Buxley, il n'y avait en effet plus d'espoir. Ils ne voulaient rien entendre.

Relevant la tête, elle croisa le regard de Chloe Ingram, fixé sur elle avec une lueur de compassion moqueuse, l'air de dire : « Nicholas est à moi. Et vous, qu'avez-vous ? »

Il ne manquait plus que cela ! Les yeux brûlant de larmes, Sarah passa devant Chloe sans paraître la voir, traversa le vestibule à toute allure... et alla percuter une haute silhouette vêtue d'un uniforme bleu.

Sinjin la retint au moment où elle allait tomber, emportée par son élan.

— Sarah, que se passe-t-il ?

— Rien !

— C'est Mme Ingram, n'est-ce pas ? insista-t-il en la regardant dans les yeux. Je l'ai vue à la porte de la salle de jeu. Est-ce que cette catin vous a dit quelque chose de désagréable ?

— Non, absolument pas. Elle m'a simplement souri.

Sarah n'avait jamais su mentir. Sinjin la regarda de nouveau, et l'entraîna d'autorité dans un petit salon. S'étant assuré que personne d'autre ne s'y trouvait, il tendit un mouchoir à Sarah.

Avec une délicatesse exemplaire, il se détourna tandis qu'elle séchait ses larmes.

— Merci, Sinjin, cela va beaucoup mieux, maintenant.

— Comment allez-vous, Sarah ? demanda-t-il, comme s'il n'avait rien entendu. Je suis désolé à propos de votre bébé. Je n'ai pas osé vous écrire, mais j'ai beaucoup pensé à vous.

De nouveau, Sarah porta son mouchoir à ses yeux et, au bout d'un moment, parvint à reprendre le contrôle de ses émotions.

— Vous devriez vous estimer heureux, dit-elle en esquissant un pâle sourire. Voyez quelle épouse pitoyable je fais !

— Je n'en crois pas un mot !

— C'est pourtant la vérité, hélas ! Merci pour votre aide, Sinjin. Il faut que j'aille rejoindre...

— Oui, coupa-t-il avec amertume. Que dirait-on en voyant lady Englemere seule en compagnie du capitaine Sandiford !

— Nicholas n'apprécierait guère, c'est certain !

Sinjin la dévisagea avec attention pendant quelques secondes.

— Vous me cachez quelque chose, Sarah. Par le diable, il faut que j'en aie le cœur net. Vous aimez Englemere, n'est-ce pas? Cela fait un petit moment que je me pose la question.

Sarah ne chercha pas à le détromper. Comment l'eût-elle pu ? Sinjin la connaissait trop bien.

— Oui, murmura-t-elle.

Il étouffa un juron.

— Oh, Sinjin, ne croyez pas que cela diminue l'amour que j'avais pour vous! Jamais je ne cesserai de vous aimer. Mais vous ne ferez rien qui soit contraire à l'honneur. Ce serait ternir l'amour que nous avons eu l'un pour l'autre. Je sais que vous ne vous abaissez jamais à une chose pareille.

— Vraiment, Sarah?

Pendant un moment, elle retint son souffle. Allait-il la prendre dans ses bras? L'embrasser? Mais il se contenta de la regarder fixement, et bientôt une expression de douce mélancolie remplaça l'amertume sur son visage.

— Je quitterai Londres à la fin de la semaine, dit-il enfin.

— Vous allez rejoindre votre régiment ?

— Oui. Quand nous en aurons fini avec les Français, je me demande si je ne resterai pas dans l'armée. Je n'ai plus grand-chose à faire ici.

— Votre mère ne serait pas contente.

Il eut une moue désabusée.

— En effet. Si j'allais la voir, elle me dirait sa façon de penser.

— Vous n'êtes pas allé à Sandiford? Oh, Sinjin!

— J'ai l'intention de m'y rendre avant de partir. Je suppose que c'est mon devoir.

— Il faut penser à elle, Sinjin. Elle aussi vous aime à sa façon.

Cette fois, il ne put retenir un mouvement de dépit.

— J'en ai de la chance ! s'exclama-t-il. Il y a au moins deux femmes en Angleterre qui m'aiment, chacune à sa façon !

Sarah allait protester mais il lui imposa silence en posant un doigt sur ses lèvres.

— Il faut que je vous le dise une dernière fois, Sarah, énonça-t-il d'une voix frémissante d'émotion et avec un regard si intense qu'elle eut l'impression d'en ressentir la chaleur sur son visage. Je vous aime encore. Je vous aimerai jusqu'à mon dernier soupir. Si je peux vous être utile en quoi que ce soit, Sarah Wellingford, appelez-moi !

Sarah sentit sa gorge se nouer. Son émotion était si forte qu'elle resta sans voix, suspendue comme à un fil entre les pleurs et la volonté farouche de ne pas céder à ses larmes.

Sinjin lui tendit de nouveau son mouchoir.

— Dites à votre mari de bien veiller à votre bonheur, sinon, il aura affaire à moi !

— Ah, Sarah! Vous voilà... Sandiford!

Nicholas s'arrêta net sur le pas de la porte. Son visage inquiet exprima tout d'abord la surprise, puis ses yeux lancèrent un éclair sombre en voyant le capitaine auprès de Sarah.

— C'est moi qui ai amené lady Englemere ici, milord, expliqua celui-ci. Elle paraissait bouleversée.

D'un geste, il désigna le mouchoir baigné de larmes que Sarah serrait entre ses doigts.

Nicholas jeta un coup d'œil furieux à Sandiford. Quelle aubaine pour le bel officier! Encore une bonne occasion de se retrouver seul avec elle ! Et Sarah ! Où donc avait-elle la tête pour se prêter à ses manigances ?

— Vous usurpez un rôle qui m'appartient, Sandiford, dit-il sèchement.

— Alors, pourquoi n'étiez-vous pas auprès d'elle? répondit le capitaine sur le même ton.

— Nicholas ! Sinjin ! Je vous en supplie ! s'écria Sarah. Ne vous disputez pas, je vous en supplie ! Je ne pourrais le supporter.

— Je vais vous ramener, Sarah, déclara Nicholas. Vous êtes épuisée.

— Je n'en puis plus, en effet, répondit-elle. J'aurais mieux fait de rester à Stanhope House. Merci pour votre mouchoir, Sinjin.

— Gardez-le, Sarah. Si je ne vous revois pas d'ici la fin de la semaine, je vous dis adieu. Serviteur, milord.

Il s'inclina brièvement, puis sortit. Sarah se tourna vers Nicholas, et lui prit la main en le regardant dans les yeux.

— Quelqu'un m'a fait une réflexion à propos de... du bébé, Nicholas, dit-elle. Sinjin passait par là et m'a présenté ses condoléances. Il part rejoindre son régiment la semaine prochaine.

Nicholas chercha en vain les mots pour exprimer un quelconque regret. Le soulagement l'emportait sur tout le reste.

— J'imagine que son unité a besoin de lui, dit-il tout de même. C'est un excellent officier.

— Oui, dit-elle. C'est aussi un parfait gentleman. J'espérais que vous deviendriez amis.

— Jamais de la vie ! dit-il tout bas.

Durant tout le trajet de retour, Sarah ne desserra pas les dents. Était-ce tout simplement la fatigue, ou parce que Sandiford lui avait annoncé son départ? Nicholas brûlait de le savoir, mais n'osait rompre le silence prostré de son épouse...

De nouveau la colère monta en lui.

Sitôt la voiture arrêtée, il sauta à terre et aida Sarah à descendre.

— Je suppose que vous avez hâte de vous retirer, maugréa-t-il.

— Je suis désolée, Nicholas, dit-elle avec lassitude. Je ne devrais pas être si susceptible.

Becky entra précipitamment, et commença à préparer sa maîtresse pour la nuit. Nicholas s'éclipsa.

Ce ne fut qu'une fois dans sa chambre qu'il se souvint qu'elle ne lui avait pas reparlé de son aparté avec Sandiford. Était-ce par omission, ou par calcul? Comment savoir ?

Il se versa un verre de brandy, et se laissa tomber dans un fauteuil.

A ce moment, une phrase de Sarah lui revint à l'esprit.

« Il m'a présenté ses condoléances. »

Ce fut pour lui comme une révélation. Sandiford n'était donc pas allé la voir à Stoneacres ! Un indicible soulagement, mêlé d'une joie insensée, s'empara de lui.

Mais aussitôt, il fut pris de remords en se rappelant les traits bouleversés de Sarah. Malgré sa promesse, il s'était encore une fois

laissé emporter par la jalousie. Au lieu de la reconforter, de rester auprès d'elle, il s'était empressé de la soupçonner, tout cela parce qu'il l'avait trouvée seule avec le capitaine Sandiford.

Il ne lui restait plus qu'une chose à faire : aller s'excuser auprès de Sarah avant qu'elle ne s'endorme.

Lorsqu'il entra, il la trouva déjà couchée, la tête enfouie dans son oreiller. Becky fit une brève révérence et sortit avec une mine renfrognée qui en disait long. Manifestement, elle le tenait pour seul responsable de l'état dans lequel sa maîtresse était rentrée du bal.

Il tendit un verre de vin à Sarah.

— Buvez, dit-il d'une voix douce. Cela vous aidera à dormir.

Il fit quelques pas dans la chambre sans rien dire, pendant qu'elle buvait à petites gorgées. Au bout d'un moment, il se retourna vers le lit.

— Sarah, je suis désolé pour ma brutalité de ce soir.

— C'est ma faute, répondit-elle. Je n'aurais pas dû rester seule avec Sinjin. J'avais oublié que les mauvaises langues pourraient en tirer les pires conclusions. J'ai décidément encore beaucoup de progrès à faire!

— Et moi donc ! renchérit-il en riant. En réalité, nous ferions mieux de ne pas sortir pendant quelques jours. Vous n'êtes pas encore assez remise.

— Je vais très bien, protesta-t-elle. C'est cette réflexion qui m'a blessée. Plus tôt j'apprendrai à affronter ce genre de désagrément, mieux cela vaudra. Je ne vais tout de même pas passer le restant de ma vie enfermée à Stanhope House !

Nicholas vida son verre et approcha du lit.

— Ménagez-vous, tout de même, insista-t-il.

Il prit l'extrémité de la longue tresse de Sarah et s'en caressa les doigts.

Le contact lisse et soyeux de ses cheveux lui rappela celui de sa peau. Depuis son mariage, il avait pris la douce habitude de partager le lit de Sarah chaque nuit. Cela faisait cinq semaines, à présent, qu'il ne l'avait pas fait, et en pensant que seul un léger voile dissimulait à ses yeux le corps de son épouse, il sentit la flamme du désir monter en lui. Il n'avait qu'à étendre le bras, et dégrafer quelques boutons...

Il se figea soudain. Au dernier moment, ses doigts se refermèrent, et son bras retomba le long de son corps, tandis que des perles de sueur montaient à son front.

Il s'était juré de ne pas la toucher avant qu'elle soit prête. Mieux valait la quitter le plus vite possible.

Il se baissa pour déposer un chaste baiser sur son front.

— Dormez bien, ma douce Sarah, murmura-t-il d'une voix étranglée.

Il s'éloigna à son corps défendant vers la porte.

— Nicholas !

Il se retourna, la main déjà sur la poignée.

— Vous êtes toujours fâché contre moi ?

— Non, mon amour. Je vous l'ai déjà dit, il me semble.

— Alors, pourquoi... ne restez-vous pas avec moi ?

Cette fois, la flamme s'embrasa, comme si la porte d'une fournaise s'était ouverte subitement au plus profond de son être. Il resta immobile, les oreilles bourdonnantes, le cœur battant à toute allure, essayant de ne pas fixer les lèvres de Sarah, et sa poitrine qui se soulevait sous sa chemise de nuit...

— J'ai peur de vous faire mal, ma chérie.

— Je suis complètement remise, Nicholas. Restez, s'il vous plaît.

Sarah piqua la dernière épingle dans ses cheveux. Quelle idiote, se dit-elle en souriant dans le miroir, d'être restée cachée si longtemps à Stoneacres ! Nicholas avait été d'une telle tendresse, et d'une telle passion la nuit précédente, qu'elle ne pouvait croire qu'il y eût place pour une autre dans ses pensées. Si seulement elle pouvait l'attirer ainsi dans sa chambre tous les soirs, il n'aurait plus un moment pour Chloe !

Mais alors qu'elle descendait dans la salle à manger, son euphorie retomba brusquement. Elle n'avait pas réussi à convaincre les Buxley. Quitte à rompre le charme des retrouvailles, il fallait qu'elle en parle à Nicholas sans tarder.

Lorqu'elle entra, le visage de Nicholas s'éclaira. Il se leva pour l'embrasser. En le voyant si heureux et insouciant, elle décida d'attendre la fin du petit déjeuner pour lui parler.

Tout en se versant une dernière tasse de thé, elle s'éclaircit la gorge et dit, d'une voix qu'elle espérait dégagée :

— Avez-vous vu l'annonce des fiançailles de sir James dans le journal ?

— Oui, répondit-il avec une moue méprisante. J'avoue que je m'interroge sur le bon goût de cette fille. A moins que ce ne soit son intelligence...

— Je crains qu'elle n'ait guère le choix. C'est encore une enfant. Son père est criblé de dettes. La proie idéale pour sir James, en somme !

Nicholas haussa les sourcils, l'air soudain grave.

— Ça vous rappelle quelque chose, j'imagine.

— A cela près que cette fois la victime est beaucoup plus jeune et vulnérable que moi. Elle est totalement désarmée, et terrifiée par lui. J'ai essayé de lui parler hier. Et j'ai aussi vu ses parents. Mais ils ne veulent rien entendre.

— Comment? s'exclama-t-il, interloqué. Vous avez parlé aux Buxley?

— Oui, et surtout, ne me dites pas que je me mêle de ce qui ne me regarde pas ! Je connais sir James sans doute mieux qu'aucune autre femme... aucune femme vivante, en tout cas ! Je ne puis laisser cette enfant tomber entre ses mains !

— Sarah, j'apprécie votre sollicitude, mais en effet ce n'est pas votre problème. Cette fille a un père, n'est-ce pas? Eh bien, c'est à lui de la protéger, pas à vous !

— Vous oubliez l'appât du gain, Nicholas ! répliqua-t-elle. J'ai tout fait pour le convaincre, le mettre en garde... Je lui ai même montré ma cicatrice. Mais Findlay le tient. Il lui a même donné de l'argent. Le baron Buxley ne veut rien entendre.

— Alors, vous avez fait tout ce que vous avez pu ! J'en connais peu qui se seraient donné ce mal, d'ailleurs.

— Vous ne comprenez pas, Nicholas ! Il ne s'agit pas d'Angela, mais de sir James ! Il faut le mettre hors d'état de nuire une fois pour toutes ! Et il ne suffit pas de ruiner sa réputation dans la haute société. Une simple femme de chambre ou une boutiquière ont

autant le droit d'être préservées de ses avances que la fille d'un baron!

— J'en conviens volontiers, répondit Nicholas. Mais je vois mal comment agir !

Sarah prit une profonde inspiration.

— Si je ne me trompe, reprit-elle, la loi punit les actes de violence, n'est-ce pas? Et ceci est une preuve suffisante, à mon avis.

Elle lui montra la cicatrice sur son poignet. Il la dévisagea, horrifié.

— Ne me dites pas que vous comptez le traîner devant les tribunaux ! s'exclama-t-il.

Il prit la main de Sarah, et posa délicatement ses lèvres sur la cicatrice.

— Sarah, mon amour, je vénère votre courage, mais je ne vous laisserai pas vous exhiber devant un tribunal.

— Rassurez-vous, je ne montrerai que mon poignet ! répondit-elle en riant.

Nicholas n'eut pas l'air de goûter la plaisanterie.

— Ce n'est pas si simple que cela, et vous le savez parfaitement, répliqua-t-il. Je frémis à l'idée de tout le tapage qu'un procès entraînera : gros titres et caricatures dans les journaux, tribunal bondé. Ma famille exigera que je divorce ! Non, Sarah, il faut y renoncer !

Sarah se tut, partagée entre l'urgence de l'entreprise et la crainte de déplaire à Nicholas.

— Angela Buxley m'a parlé d'une dette que j'ai envers Findlay, et qu'il veut lui faire payer, expliqua-t-elle. Elle ne savait pas ce qu'il entendait par là, mais moi, je le sais. Il faut que vous compreniez. Quel que soit le scandale, je suis responsable. Je ne puis fermer les yeux et faire comme si de rien n'était.

Le visage de Nicholas se ferma. Sarah ne lui avait jamais vu un air aussi grave et solennel.

— Comment espérez-vous convaincre les juges qu'il vous a agressée? demanda-t-il. Cette cicatrice est ancienne, maintenant, et il n'y avait pas de témoins. Sarah, en tant que votre mari, je vous interdis formellement de persister dans cette entreprise.

Sarah réfléchit. L'expérience avait été si atroce, qu'elle pensait que la cicatrice serait une preuve suffisante. Nicholas, cependant, ne lui laissa pas le temps de répondre. Implacable, il poursuivit.

— Et n'allez pas vous mettre en tête d'aller trouver Findlay, surtout. Je vous jure que, si vous persistez à jouer les bons offices, je vous enfermerai dans votre chambre !

— Au pain sec et à l'eau ? demanda-t-elle, piquée au vif.

Nicholas se radoucit.

— Au pain sec et au thé... peut-être. Et... je viendrai souvent vous rendre visite.

Il redevint sérieux aussitôt.

— Cette histoire ne me dit rien qui vaille, Sarah, reprit-il. Nous devons être prudents. Sir James nous en veut. Pas question de le sous-estimer. C'est un homme dangereux. Si quoi que ce soit devait vous arriver, je ne me le pardonnerais jamais. Angela Buxley et les autres n'ont qu'à se trouver un autre champion. Je ne reviendrai pas là-dessus, Sarah.

Il lui saisit le poignet, et le caressa avec douceur.

— Il faut prendre des précautions. Vous ne sortirez pas sans moi, désormais. Et si vous voulez faire des courses, vous prendrez la voiture, et deux laquais vous accompagneront.

Sarah ne chercha pas à discuter. Prétextant une course qu'elle avait précisément projetée avec Clarissa, elle posa sa tasse et remonta dans sa chambre.

Une fois la porte fermée, elle repensa aux paroles de Nicholas. Elle mourait d'envie de le croire, et de tout laisser tomber. Son mari était si amoureux depuis son retour, et la nuit les avait portés sur de tels sommets de passion et d'extase, que tout son être protestait contre une entreprise qui risquait de ruiner leur bonheur.

Elle ne pouvait persister sans désobéir ouvertement. Un procès entraînerait sans nul doute les suites qu'il avait évoquées. Y compris le divorce, si sa famille l'exigeait...

Aurait-elle la force de prendre un tel risque ?

Hélas, elle n'avait guère le choix. La façon dont Nicholas et ses amis avaient traité sir James n'avait fait qu'exaspérer le démon qui possédait le baronet. Si elle ne parvenait pas à faire échouer ses

desseins une fois pour toutes, d'autres jeunes filles souffriraient, mourraient peut-être, à cause d'elle.

Elle avait des devoirs envers Nicholas. Mais sa conscience lui en imposait d'autres, plus impérieux encore. Comment pourrait-elle vivre en sachant qu'elle n'avait pas tout fait pour sauver d'innocentes créatures des griffes de ce monstre ? Non ! Il fallait persévérer.

A ce moment, elle se rappela l'autre objection de Nicholas, et regarda sa cicatrice. La marque, fine et blanche, était à peine visible. Il avait raison. Ce n'était pas une preuve suffisante. Findlay aurait beau jeu de prétendre que cette cicatrice lui venait d'une blessure antérieure.

L'espace d'un instant, Sarah céda au découragement. La conclusion s'imposait, à la fois terrifiante et accablante. Si elle voulait confondre sir James, il lui faudrait produire des preuves plus décisives.

Elle réfléchit longuement, et finalement un plan prit forme dans son esprit. Son trouble s'apaisa, remplacé par une froide résolution.

— Pardonnez-moi, Nicholas, murmura-t-elle. Vous savez combien je vous aime. Mais il n'y a pas d'autre solution.

Le soir même, ils assistèrent au bal de lady Cunningham, dont la fille était une amie d'Angela Buxley. La soirée était donc donnée en l'honneur des deux jeunes filles, et Sarah ne doutait pas que sir James y ferait au moins une apparition.

Elle ne tarda pas à repérer le baronet, qui se trouvait à quelque distance d'elle en compagnie d'Angela. Voyant que Sarah le regardait, il s'inclina pour baiser la main de sa fiancée. Celle-ci ne put réprimer un geste de répulsion. Sans ménagement, Findlay lui serra le poignet et, tout en la tirant derrière lui, il s'approcha de Sarah. A quelques pas d'elle, il relâcha l'étai de ses doigts qui faisait grimacer la malheureuse. Elle saisit l'occasion pour s'enfuir sans demander son reste.

Sarah frissonna. Un bref regard circulaire suffit à l'assurer que Nicholas n'était pas dans les parages. L'occasion ne se représenterait pas deux fois. D'un mouvement de la tête, elle indiqua la terrasse et sortit.

Quelques instants plus tard, la voix douce de sir James susurra à son oreille :

— Eh bien, ma colombe, on voulait me revoir? Déjà lassée de votre nouveau mari ? Ou bien est-ce lui qui vous délaisse pour... comment dire... d'autres appâts?

Rassemblant tout son courage, Sarah se tourna vers lui.

— Il ne s'agit pas de moi, monsieur, mais de miss

Buxley, répliqua-t-elle froidement, décidée à aller droit au but. C'est encore une enfant. Elle n'est pas faite pour vous.

— En effet. Elle n'a pas votre tempérament, hélas ! Je crains que le dressage ne manque singulièrement de piquant.

Il fit un pas vers Sarah, qui se força à ne pas reculer.

— Cela m'inquiète un peu, car j'ai les appétits d'un homme, moi, ajouta-t-il.

A ce moment, un bruit de pas le fit se retourner brusquement. Voyant qu'il s'agissait d'un couple d'amoureux qui rentrait du parc, il sourit, soulagé.

— Croyez que j'apprécie ce charmant tête-à-tête, mais il ne faut pas que je m'attarde. Englemere semble plutôt susceptible, et je sais ce qu'il en coûte d'encourir son déplaisir.

Il présenta son pur profil grec, dont il était naguère si fier, à la lumière d'un chandelier. Sarah ne put s'empêcher de sursauter. La ligne parfaite de son nez était à présent déformée par une horrible bosse.

— Oui, reprit-il en voyant sa réaction, votre seigneur et maître est d'un naturel plutôt... possessif. Je parie que vous n'avez pas même le droit de danser avec un autre !

Il toucha son nez cassé du bout du doigt. Un éclair de rage brilla dans son regard.

— Il me le payera, croyez-moi.

Puis, reprenant la pose alanguie qu'il affectait habituellement dans les salons :

— Lui... ou quelqu'un autre.

Il fit demi-tour pour s'en aller.

— Je n'ai pas fini, sir James, intervint Sarah.

Il s'arrêta, et revint lentement vers elle.

— J'ai encore des choses à vous dire. Puis-je vous voir demain ?  
Chez vous ?

Findlay haussa les sourcils et la dévisagea, incrédule.

— Vous viendriez chez moi ? Seule ?

Sarah prit une profonde inspiration.

— Ce que j'ai à vous dire est... tout à fait confidentiel.

Findlay réfléchit quelques instants, manifestement partagé entre la crainte que Nicholas lui inspirait, et la perspective d'avoir Sarah à sa merci.

— Bien sûr, glissa-t-elle, comme pour utiliser une arme suprême, si vous avez peur de Nicholas, je m'en voudrais d'insister. Je vous souhaite le bonsoir, sir James.

— Je n'ai peur de personne ! s'écria-t-il.

Fronçant les sourcils, il lissa lentement sa cravate. Sarah attendit, retenant son souffle. Plusieurs secondes s'écoulèrent, interminables. Elle n'en pouvait plus. Allait-il se décider, à la fin ? Enfin sir James fit une moue dédaigneuse, et une lueur mauvaise dansa dans ses yeux.

— Mettons bien les choses au point, ma colombe : c'est vous qui insistez pour venir chez moi. Venez donc, si vous y tenez. Je serai là.

Il la déshabilla du regard avec une insistance éhontée. Sarah serra les dents.

— Il n'est jamais trop tard pour bien faire ! dit-il avant de s'éloigner.

« Vous ne croyez pas si bien dire ! » songea-t-elle en le suivant des yeux.

Il était trop tard désormais, pour revenir en arrière. Sir James avait mordu à l'appât. Demain, si tout allait bien, le piège se refermerait sur lui.

Auparavant, cependant, elle avait une dernière nuit à passer avec Nicholas. Oubliant tout, elle rentra, décidée à lui donner tout l'amour dont elle était capable.

Sarah entendit le pas de Nicholas approcher de sa porte. Un frisson d'impatience la parcourut. La nuit précédente, il était venu à elle plein d'ardeur, et ils s'étaient aimés passionnément. Mais elle n'avait pas encore oublié son serment : au paroxysme de leur étreinte, elle avait senti que quelque chose la retenait encore d'exprimer et d'éprouver toute l'ivresse de son plaisir.

Cette fois, elle ne se retiendrait pas. Car c'était peut-être la dernière. Demain, peut-être, elle devrait quitter Nicholas. Si tel était le cas, elle suivrait son destin. Mais au moins, avant cela, elle voulait de toutes ses forces goûter pleinement, et sans retenue, l'union de leurs deux corps.

Il entra, referma la porte derrière lui et s'immobilisa. Sarah aurait préféré la lumière du jour, afin de mieux le voir. Faute de mieux, elle avait allumé quantité de chandelles sur la cheminée et sur la table de chevet.

Nicholas regarda autour de lui, médusé. Puis ses yeux s'arrêtèrent sur Sarah, et il sentit le souffle lui manquer.

Elle était allongée, le dos calé par les oreillers, complètement nue. La couverture était roulée à ses pieds. Seule son abondante chevelure voilait son corps, laissant tout de même apparaître les pointes de ses seins, le galbe de ses hanches, et tombait en cascade entre ses jambes.

— Je commençais à avoir froid, dit-elle d'une voix légèrement oppressée dans le silence profond de la chambre.

— Je... vais vous réchauffer, parvint-il à répondre.

Il se débarrassa de sa robe de chambre tout en s'approchant du lit, et s'allongea auprès d'elle pour l'embrasser.

Elle le laissa faire tout d'abord, goûtant la chaleur de ses lèvres et de sa langue, mais lorsqu'il étendit la main pour soulever sa chevelure, elle le saisit par les poignets.

— Laissez-moi vous regarder, murmura-t-elle.

Il laissa retomber ses mains. Les yeux rivés sur ceux de Sarah, il se laissa aller, guidé par elle, sur les oreillers. Toujours à moitié dissimulée par le rideau de ses cheveux, elle s'agenouilla sur le lit, et le fixa.

Nicholas suivit le parcours de ses yeux sur son corps nu, qu'elle explora comme elle ne l'avait jamais fait auparavant. Ce creux au bas de sa gorge invitait aux baisers, tout comme les deux fossettes sous ses épaules. Elle aussi voulait baiser son torse musclé, sentir la caresse de sa fine toison sur sa joue. Cette fois, songea-t-elle avec un plaisir indicible, son parcours était tracé. Partout où ses yeux se posaient, elle savait que ses lèvres viendraient, précédées ou suivies par ses doigts, ses mains.

Et nul recoin du corps de Nicholas n'échapperait à son examen attentif. Chaque instant l'enhardissait davantage, repoussait les limites de son audace. Bientôt son regard descendit le long des bras de Nicholas, revint sur son ventre plat, se perdit dans la toison bouclée qui montrait le chemin vers sa virilité dressée, frémissante.

— S... Sarah ! gémit Nicholas en se redressant, le front couvert de sueur.

Elle posa la paume de sa main sur sa poitrine et le repoussa doucement.

— Patience, milord, murmura-t-elle en souriant. Je n'ai pas fini.

Il se laissa retomber sur l'oreiller, prenant appui sur les coudes pour suivre le regard de Sarah, qui frôlait à présent ses jambes, survolait ses genoux, glissait sur ses mollets, dansait autour de ses chevilles, et montait à l'assaut de ses pieds.

— Voulez-vous voir l'autre face? proposa-t-il en se prenant au jeu.

Sarah vibra, tous les sens en éveil à l'idée de ce qu'elle allait faire.

— Non, répondit-elle, haletante. Je veux vous voir me regarder.

Malgré son impatience, Nicholas décida de se plier aux exigences inattendues de Sarah. Fasciné, il la contempla, frémissant d'excitation contenue.

Sarah ne l'avait pas encore touché. Inlassablement, elle poursuivit son exploration. Approchant sa bouche de son pied, elle souffla légèrement, et remonta, tout en retenant ses cheveux d'une main, faisant courir son souffle brûlant le long des jambes de Nicholas, et plus haut encore. Elle voulait voir sa peau frissonner sous son haleine là où son regard s'était préalablement attardé.

Son corps tout entier se cambrait, ondulait. Ses seins tendus, la fleur de sa féminité, palpitaient à mesure que ses lèvres approchaient du membre dressé de Nicholas. Un instant elle s'immobilisa pour reprendre sa respiration, puis, lentement, exhala son souffle.

Nicholas poussa un gémissement. Toute à l'ivresse de son pouvoir, Sarah exultait en voyant son visage crispé, ses yeux brillant de désir, ses épaules soulevées par des mouvements convulsifs. Mais au-delà du tourment qu'elle lui infligeait, elle lisait dans ses yeux l'impatience contenue, le délicieux supplice qui le retenait prisonnier, immobile.

— Sarah ! supplia-t-il encore, d'une voix étranglée.

— Patience ! chuchota-t-elle.

Il rouvrit les yeux, éperdu de sentir Sarah s'installer sur son ventre.

La bouche de la jeune femme fondit sur la sienne, la dévora.

Croyant qu'il pouvait joindre ses efforts aux siens, il l'enlaça farouchement, et essaya de la renverser sur le dos. Mais elle le repoussa. Au bout d'un moment, il desserra son étreinte, et la regarda, haletant.

— Sarah, je vous en prie ! gémit-il. Je n'en peux plus !

Elle se redressa.

— Laissez-moi vous toucher, murmura-t-elle.

Sa bouche se posa à côté des lèvres de Nicholas, et entreprit le long voyage que son regard avait accompli. Il ferma les yeux et s'abandonna, comme si les intentions de Sarah lui apparaissaient clairement désormais, et lui donnaient la force suprême d'attendre.

Il suivit, oppressé, le chemin brûlant que traçait sa bouche. Partout où son regard s'était attardé, il sentit le feu de ses baisers. Sur son cou d'abord, ses épaules, sa poitrine, son ventre. Il savait le but du voyage, mais n'éprouvait plus la moindre impatience. Délibérément, elle évita le centre de son désir, faisant un détour par ses hanches, et il n'éprouva aucun dépit de la sentir s'éloigner plus bas, toujours plus bas, jusqu'à la plante de ses pieds, qu'elle baisa longuement.

Il savait qu'inexorablement elle remonterait, mais priait pour qu'elle prenne son temps. C'était un plaisir nouveau qu'elle faisait naître en lui, et chaque pause de sa bouche lui procurait un émoi aussi précieux que la fougue échevelée de leurs plus sauvages étreintes.

Nicholas découvrait une autre Sarah. Elle semblait avoir vaincu toute réticence, toute réserve. Plus rien ne lui semblait interdit, et il était tout entier possédé par le désir de s'abandonner à elle. Il lui faisait confiance.

Tout ce qu'elle s'était promis de faire au cours de ses premières explorations, Sarah le fit sans réserve. Nicholas lui appartenait. Elle prenait possession de son corps, le soumettait à sa volonté, et jubilait à l'idée de lui faire goûter des plaisirs inouïs. Aucun recoin de son corps, pas même les plus intimes, n'échappa à ses lèvres avides. Et ce n'est qu'au terme de ce dernier voyage qu'elle s'installa enfin pour l'inviter en elle. Leurs deux corps s'unirent alors dans un embrasement de plaisir qu'ils partagèrent sans retenue.

La jeune femme ne voulait pas s'arrêter, cherchait par tous les moyens à prolonger l'extase, consciente en même temps que le terme approchait où les flammes retomberaient, où le feu mourrait, la laissant seule, pour la dernière fois peut-être, sur un rivage désolé.

Le lendemain, Nicholas et elle seraient peut-être séparés pour toujours.

Assis à son bureau, Nicholas souriait béatement tout en s'efforçant, sans grand succès, de s'intéresser à son courrier. Les détails de la nuit ne cessaient de défiler dans son esprit émerveillé.

Son étonnement était sans bornes. Sarah, qu'il sentait d'habitude si réservée, si prudente même au plus fort de leurs étreintes, avait donné libre cours à sa passion comme jamais auparavant. Et grâce à elle, il avait découvert un monde de plaisirs inconnus, qui en promettait d'autres encore.

Ce matin, pourtant, pendant le petit déjeuner, il l'avait retrouvée telle qu'il la connaissait, posée, calme, sereine. Comme si la nuit n'avait été qu'un rêve. Et lorsqu'il avait fait allusion à leurs ébats, elle avait rougi.

Il n'avait eu dès lors qu'une idée en tête : la retrouver le soir, pour une nouvelle nuit d'amour comme celle qui venait de s'achever. Et s'assurer enfin qu'il n'avait pas rêvé.

On frappa à la porte. Nicholas se retourna et vit Sarah entrer. Elle lui rendit son sourire et s'approcha du bureau.

— J'ai quelques courses à faire, dit-elle. Rien de bien intéressant, du linge de maison. Ce n'est pas la peine de m'accompagner.

— Ce qui veut dire que je vais déjeuner seul ? soupira-t-il. Serez-vous de retour pour le thé, au moins ?

— Je ne sais pas. Probablement pas.

Il lui prit la main, et l'attira vers lui. Ils échangèrent un long baiser.

— Je pourrais peut-être vous convaincre de changer de projets ?

— Vous n'y réussiriez que trop bien, si je vous laissais faire, répondit-elle avec un sourire énigmatique. Je ferais mieux de partir sans tarder.

Elle fit un pas vers la porte, puis revint sur ses pas.

Posant les doigts sur le front de Nicholas, elle parcourut les contours de son visage, comme si elle caressait un objet précieux. Son visage irradiait une tendresse infinie, une chaleur intense. Le jeune homme retint son souffle.

— Au revoir, Nicholas, murmura-t-elle.

Il la suivit des yeux tandis qu'elle sortait, littéralement cloué dans son fauteuil. Jamais il n'avait vu une telle expression sur son visage. Un seul mot avait le pouvoir de décrire la ferveur qui semblait

l'habiter... Un mot magique qui fit courir dans ses veines un délicieux frisson. Est-ce que par hasard... Sarah l'aimait?

Une jubilation insensée l'envahit. Jamais il n'avait tant exigé d'elle, mais à présent il découvrait avec émerveillement combien l'idée qu'elle pût l'aimer le rendait heureux.

Il avait complètement oublié ce qu'il était venu faire dans la bibliothèque. Quelle importance? se dit-il en riant. Rien d'autre ne comptait que Sarah.

Il aurait dû l'accompagner.

Tant pis s'il se comportait comme un fiancé énamouré ! Etre aimé de Sarah, c'était peut-être le plus grand bonheur qu'il pût rêver ! Et pour qu'un tel bonheur s'empare de lui, emplisse sa vie, il fallait que lui aussi, peut-être...

Si on lui avait assené un violent coup sur le crâne, le choc n'eût pas été plus violent. Il se figea dans son fauteuil. Après la mort de Lydia, il s'était dit que plus jamais il ne pourrait aimer d'autre femme. Il avait trop souffert, son cœur était meurtri pour toujours. Désormais, cependant, il comprenait ce qui s'était passé : son amour pour Sarah s'était construit pierre par pierre, sur les fondations les plus sûres qui soient : l'estime et l'amitié. Mais ces mots étaient bien faibles à côté de ce qu'il éprouvait maintenant. Un besoin irrésistible de la protéger, le désir d'être toujours près d'elle, et tant d'autres choses encore qui le taraudaient... Oui, tout cela ne pouvait avoir qu'un seul nom : l'amour.

Sarah vérifia l'heure, puis rangea sa montre dans son réticule. Il lui avait fallu peu de temps pour remettre le petit paquet aux mains du serviteur de Sinjin, mais elle avait dû ensuite s'acheter une paire de gants avant de rencontrer son régisseur.

Celui-ci n'aurait pas manqué de s'étonner en effet qu'elle n'en ait pas, et elle n'osait retourner à Stanhope House, craignant de rencontrer Nicholas, et de s'exposer à de nouveaux adieux.

Le reverrait-elle jamais? Chaque tour de roue l'éloignait de lui, peut-être pour toujours, et son cœur se serra à cette idée.

Le courage faillit lui manquer, mais elle parvint cependant à donner au cocher l'adresse de sir James Findlay, à Portman Square. Il

lui suffisait de penser au sort qui menaçait Angela Buxley pour que sa détermination revienne.

La voiture s'arrêta. Le cœur battant, elle descendit et renvoya le cocher, sans écouter les protestations de Martin, le laquais que Nicholas avait attaché à son service. Elle dut recourir à toute son autorité, disant qu'elle rendait visite à une amie, qui la ferait raccompagner.

Avant de gravir les marches, elle tendit à Martin un petit billet destiné à Nicholas, tout en insistant bien pour qu'il ne le lise qu'après le thé.

A présent, le devoir l'appelait. Peut-être aussi le destin. Elle se tourna vers le perron, monta les quelques marches d'un pas incertain, et frappa.

Un serviteur maigre, au visage balafgré, la fit entrer sans un mot. Malgré les battements assourdissants de son cœur, Sarah entendit la voiture s'éloigner et la porte se refermer lourdement derrière elle.

Le serviteur la fit monter, par un élégant escalier, jusqu'à un petit salon où il la laissa, disant d'une voix sans expression qu'il allait prévenir son maître de son arrivée.

La jeune femme se trouvait à présent dans l'antre du loup. La pièce, à l'image du maître des lieux, était à première vue d'un raffinement sans faille. Mais en grattant le vernis, songea-t-elle avec une moue de dégoût, qui sait si elle ne sentirait pas l'odeur de la putréfaction, la même sans doute qu'exhalait l'âme corrompue de sir James?

Pourvu que Sinjin vienne ! Elle repensa au message roulé dans la chevalière qu'elle lui avait fait remettre : « *13, Portman Square. 16 heures. Je compte sur vous. Sarah.* »

A présent, elle allait affronter sir James. Saurait-elle résister à la violence qu'elle venait provoquer délibérément? Elle ne se sentait nullement une vocation de martyre. Tout dépendait de Sinjin. Il fallait absolument qu'il arrive à l'heure dite.

— Vous êtes donc venue ! énonça une voix narquoise du côté de la porte.

Elle se retourna. Il était là, en effet, impeccable comme d'habitude, dans sa veste noire, sa culotte de peau et son gilet crème.

— Un peu de vin, Manners, lança-t-il par-dessus son épaule. J'ose espérer que vous trinquerez avec moi, ajouta-t-il à l'adresse de Sarah.

Elle s'était installée sur une bergère auprès de la cheminée. Il s'approcha, un sourire énigmatique aux lèvres.

— Peut-être pourrions-nous nous dispenser des préliminaires d'usage, suggéra-t-il. Dites-moi donc l'objet de votre visite.

— Comme vous voudrez, sir James... Eh bien, comme je vous l'ai laissé entendre hier soir, je m'oppose formellement à ce que vous épousiez miss Buxley.

— Je m'étonne que, après m'avoir privé d'une épouse plus... conforme à mes désirs, vous vous opposiez à ce que je tente ma chance avec une autre ! Il est bien tard pour avoir des regrets !

Il marqua une pause, et poussa un soupir faussement suppliant.

— Comprenez-moi, milady, il faut que je me marie.

Sir James sourit de cet air suffisant qu'elle avait en horreur. Il tendit la main vers elle, mais retint son geste en entendant la porte s'ouvrir. Manners entra, porteur d'un plateau avec une carafe et deux verres.

— Sur le buffet, ordonna-t-il sèchement. Ce sera tout, Manners. Faites en sorte qu'on ne nous dérange pas.

Il remplit les deux verres, et lui en tendit un. Elle le prit, en s'efforçant de maîtriser le tremblement de sa main.

— A vous, ma chère... Comme c'est courageux de votre part, d'être venue seule, sans personne pour vous prêter main-forte ! Mais je ne m'explique pas votre démarche. Est-ce que votre noble époux se désintéresse de vous, maintenant que vous avez perdu votre marmot ?

Sarah serra les dents, résolue à dissimuler la souffrance que cette allusion brutale lui donnait. Elle but une gorgée de vin pour se donner contenance.

— Je vous avais bien prévenue, pourtant, reprit-il en feignant la compassion. Tout ce qu'il attend de vous, c'est un héritier. J'avoue avoir tout fait pour l'éloigner de vous, ma belle fermière.

Sarah ouvrit de grands yeux horrifiés. Comment n'y avait-elle pas songé auparavant ? C'était pourtant si simple ! La belle fermière ! Qui

d'autre que Findlay pouvait avoir soufflé cette calomnie à l'oreille de John Weston?

—C'était donc vous !

— Oui, dit-il avec un geste négligent de la main. Un détail, certes, mais à petites causes, grands effets. Malheureusement, vous avez réussi à déjouer les pièges de Weston. Mais vous ne vous attendiez tout de même pas à ce que j'accepte sans broncher d'être rejeté au profit d'Englemere !

Il effleura de l'index le menton de Sarah. La jeune femme s'enfonça imperceptiblement dans son fauteuil, sans montrer sa frayeur.

— Nous sommes faits l'un pour l'autre, reprit-il. Je vous l'ai toujours dit, d'ailleurs. Votre mari est peut-être exigeant, mais il est incapable de vous apprécier à votre juste valeur. Vous avez de l'esprit et du courage. Et vous avez un besoin irréprensible de faire le bien. C'est pourquoi vous êtes venue me voir, n'est-ce pas, ma colombe ? Vous vouliez m'éloigner de miss Buxley?

Il s'interrompit de nouveau, une lueur de triomphe dans le regard.

—Ma patience a été récompensée, reprit-il. Vous vous êtes jetée tête baissée dans le piège. Je savais que mes projets de mariage avec miss Buxley vous ramèneraient vers moi. Mais si mon plan avait échoué, je n'aurais pas tout perdu. Cette jeune fille n'est pas sans mérites, au fond. Elle me fait l'effet d'une fleur en bouton qui ne demande qu'à éclore.

Une lueur de désir animal dansa dans ses yeux. Sarah sentit son cœur se soulever.

—Oh, elle ne vous vaut pas, j'en conviens. Mais le mariage n'interdit pas certains arrangements on ne peut plus agréables. Vous êtes bien placée pour le savoir, d'ailleurs. Il suffit de demander à ce beau capitaine qui vous poursuit de ses assiduités. Quelle chance qu'il retourne en Espagne !

Avant que Sarah n'ait eu le temps de réagir, il s'approcha d'elle.

— Tout concourt à nous rapprocher, comme vous le voyez, ma colombe. D'ailleurs, vous portez mon sceau...

Il lui saisit le bras, et lui arracha son gant.

— Oui, il est bien là...

Son sourire s'effaça brusquement.

—Et moi, je porte le vôtre ! reprit-il d'une voix sauvage, en posant le doigt sur la bosse qui déformait son nez. Quel est le prix d'un tel affront, selon vous?

—Je n'y suis pour rien ! protesta-t-elle.

— Ne jouons pas sur les mots, ma chère. Je sais bien que c'est à ce lourdaud de Waterman que je dois d'être défiguré. Mais qu'est-ce que cela change? Vous en êtes la cause, c'est ce qui compte à mes yeux.

Il fit un pas en arrière, et examina Sarah avec insistance. Elle fit un effort sur elle-même pour soutenir son regard. Il jouait au chat et à la souris avec elle, et ce petit jeu lui procurait une jouissance évidente. Mais elle était résolue à ne pas lui donner la satisfaction de voir qu'elle avait peur.

— Je vous défie de me nuire, déclara-t-elle, surprise par le calme de sa voix.

Findlay éclata d'un rire mauvais.

— Comment, ma chère, oubliez-vous votre réputation? Il me suffit de vous retenir ici, et d'appeler quelques amis. En un rien de temps, tous les beaux esprits de Londres sauront que lady Englemere m'a rendu visite chez moi, sans escorte. Une femme mariée, seule, chez un célibataire ! Votre beau mari ne fera ni une ni deux ! Il voudra divorcer tout de suite !

— A moins qu'il ne décide de vous brûler la cervelle !

— Sous quel prétexte? Manners et votre propre cocher seraient là pour témoigner que vous êtes venue de votre plein gré. Et croyez-vous qu'Englemere se mettrait en quatre pour une femme qui, non contente d'être incapable de lui donner un fils, a déjà trop fait parler d'elle?

Il resserra l'étai de ses doigts sur le poignet de Sarah.

— Bien sûr, vous pourriez avoir raison. De la part d'Englemere, il faut s'attendre à tout. Mais je suis prêt à prendre le risque. C'est ce qui rend l'affaire si... piquante !

Sarah essaya de dégager son bras. En vain. Il approcha ses lèvres, et les posa sur la cicatrice.

— J'avoue qu'un divorce serait la meilleure solution. Je vous installerais chez moi. Avec miss Buxley, bien entendu. Je suppose

qu'Englemere vous a initiée à certaines... pratiques intimes, n'est-ce pas?

Il approcha brusquement son visage de Sarah, et plongea son regard venimeux dans ses yeux.

— Que diriez-vous d'un petit ménage à trois? Il faudra sans doute que je ligote miss Buxley sur mon lit. Pauvre petite ! Croyez-vous qu'elle aura mal, la première fois ? Vous pourrez assister à la scène, si vous le désirez.

— Vous êtes répugnant ! s'exclama-t-elle avec dégoût.

Il sourit, l'air flatté.

— Dois-je convoquer mes amis ? Ou bien vous laisser partir? En tout état de cause, j'exige d'être payé de mes peines. Que suggérez-vous ?

Il la força à poser la main sur son nez déformé.

— Votre beau petit minois peut-être ? dit-il en feignant de réfléchir. Non, il nous faut quelque chose de plus discret. Un secret que nous partagerions vous et moi. Voyons un peu ces jolis doigts...

Sans desserrer son étreinte, il la regarda, guettant sa réaction.

Sarah parvint à rire.

— Vous n'oseriez pas, dit-elle d'une voix mal assurée.

— On parie ? Mes serviteurs sont bien payés, et sourds quand les circonstances l'exigent.

— Oubliez-vous qui je suis, milord? S'il m'arrive quoi que ce soit, Nicholas vous tuera.

Il la considéra un instant, amusé, comme si elle venait de faire un pli au whist.

— Cela se peut, répliqua-t-il. Quelque chose de plus... subtil, alors. Une lueur sauvage brilla soudain dans ses yeux.

— Pourquoi ne pas jouir de ce qu'il m'a été volé ? Que diriez-vous d'offrir un petit bâtard blondinet en dot à Englemere ?

Il la prit brutalement dans ses bras et ondula lascivement contre elle.

— Voilà qui me plairait plus que tout au monde, murmura-t-il d'une voix rauque.

L'espace d'un instant, Sarah faillit céder à la panique. Elle se força à demeurer immobile. Si elle faisait seulement mine de résister, elle était perdue. Elle réfléchit à toute allure.

Elle feignit de céder, se détendit imperceptiblement, et parvint à se détacher de lui. Immédiatement, il resserra son étreinte. Toujours en essayant de le repousser, elle laissa échapper un faible gémissment.

Findlay s'immobilisa et sourit, l'air triomphant.

— Ah, ma colombe, je le savais ! dit-il.

Il profita de l'espace qui s'était ouvert entre eux pour plonger la main dans le corsage de Sarah. Ses doigts se refermèrent sur son sein. L'air égaré, pantelant de désir, il entreprit, avec son autre main, de défaire les boutons de sa robe en s'écartant un peu.

C'était ce que Sarah attendait. De toutes ses forces, elle jeta son genou entre les jambes de Findlay.

Poussant un hurlement, il lâcha prise, plié en deux par la douleur. Sarah recula jusqu'à la cheminée, le cœur battant violemment dans sa poitrine. Fuir ! Il fallait fuir, sans attendre qu'il se ressaisisse.

Elle jeta un coup d'œil à la pendule. Il fallait tenir encore dix minutes, quoi qu'il advienne, quoi que fasse Findlay !

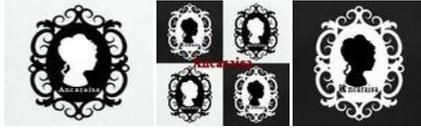
Pourvu que Sinjin arrive à temps !

Sir James se redressa péniblement. Il ne restait plus rien, sur son visage, de l'exultation et du désir qui le possédaient un moment auparavant.

— Chienne ! maugréa-t-il entre ses dents serrées.

Le regard flamboyant de fureur, il s'approcha. Un rictus féroce déforma ses lèvres. Il plongea la main dans la poche de sa veste et en sortit un petit couteau.

D'un geste, il fit jaillir la lame et s'avança vers Sarah.



## 20

Nicholas, toujours sur son nuage, gravit d'un pas bondissant les marches de Stanhope House. Incapable de se concentrer sur son travail, il avait entraîné Hal chez Jackson. Là, il avait ébahi tout son monde en acceptant de boxer contre un débutant... et en perdant son combat! Jackson lui avait fait des remontrances pour son manque de combativité. Hal l'avait regardé d'une drôle de façon mais il s'était contenté de sourire béatement.

Il était à présent 17 heures, l'heure du thé. Et bien que Sarah lui eût dit qu'elle ne rentrerait probablement pas à temps, il était revenu, au cas où...

Glendenning apporta le plateau, un laquais dans son sillage.

— Milady m'a demandé de vous remettre ceci, milord. Mais vous ne devez en prendre connaissance qu'après avoir savouré votre thé.

Nicholas s'empara du billet, et en huma discrètement le parfum de lavande qu'il associait toujours à Sarah.

— Où avez-vous déposé lady Englemere? demanda-t-il, distrait.

— A Portman Square, milord. Elle allait rendre visite à une amie souffrante. Quelqu'un doit la raccompagner.

— Portman Square? répéta-t-il en fouillant sa mémoire. Qui donc habite là-bas?

Sans doute quelque vénérable douairière à laquelle

Sarah se sentait obligée, par pure charité, de faire ses devoirs, conclut-il en haussant les épaules.

— Merci, Martin, dit-il après avoir posé le billet près du sucrier.

Que pouvait bien contenir cette mystérieuse enveloppe? Pourquoi pas quelque fantaisie amoureuse? Depuis la veille, Nicholas avait l'impression que Sarah était capable de tout. Toutefois, puisqu'elle lui avait fait dire d'attendre après le thé, il respecterait son vœu.

Et quelle meilleure façon, pour prendre son mal en patience, que de penser à la nuit qui s'annonçait ? Pendant qu'il la caresserait, allait-elle lui murmurer qu'elle l'aimait? Ou bien, une fois que leur passion les aurait déposés sur de doux rivages, serait-ce lui qui avouerait le premier sa tendre inclination? Il hésitait encore à se dévoiler, même s'il admettait désormais volontiers que ses sentiments pour Sarah n'avaient plus rien à voir avec l'affection des premiers temps. Il avait l'impression d'en être revenu à ses premières amours, au temps où, confus et rougissant, il n'osait regarder dans les yeux les femmes qu'il idolâtrait.

Ce souvenir le fit sourire.

— Sarah, je vous aime ! clama-t-il, sur plusieurs registres, dont aucun ne lui apporta satisfaction.

Mais pourquoi se précipiter? Ils avaient la vie devant eux. L'idée que Sarah l'aimait, qu'il l'aimait en retour, était encore trop nouvelle pour qu'il y songeât sans un mélange de crainte et d'exultation.

Et puis, il se laissait peut-être emporter par son imagination. Sans doute cette enveloppe ne contenait-elle que quelques lignes lui rappelant que, le soir, tous deux devaient se rendre chez lady Untel. Fichu contretemps, s'ils étaient contraints de rentrer tard !

Comment savoir, avec Sarah? S'était-il seulement attendu à la façon dont elle l'avait reçu dans sa chambre la veille au soir? Pour la centième fois peut-être, il se remémora chaque instant de cette parenthèse merveilleuse.

Mais tandis que les images défilaient dans son esprit, un vague sentiment de malaise s'empara de lui. Quelque chose essayait de monter à la surface, de se frayer désespérément un chemin à travers les images enivrantes de la nuit...

Et soudain, comme une bulle éclatant sur les eaux, la mémoire lui revint.

*« Il a son compte. Je crois bien que je lui ai cassé le nez. Il a mis du sang partout dans ma voiture quand je l'ai raccompagné chez lui à Portman Square. »*

Les paroles de Hal résonnèrent comme un glas sinistre. L'espace d'une seconde, il eut l'impression que son cœur avait cessé de battre. Puis il saisit la lettre, et l'ouvrit précipitamment.

*« Nicholas chéri,*

*« Vous m'avez interdit de me mêler du mariage de sir James Findlay. J'ai beaucoup réfléchi, mais les devoirs de ma conscience sont plus impérieux encore que ceux m'attachant à vous.*

*« Mon cher époux, je vous supplie de me comprendre : comment pourrais-je fermer les yeux, et laisser une innocente tomber aux mains de sir James? J'ai donc l'intention, quitte à m'attirer vos foudres, d'obtenir les preuves qui me permettront de l'accuser. Je déplore d'avoir à vous déplaire, croyez-moi, mais... »*

Nicholas n'alla pas plus loin. Envahi par un sentiment de panique, il bondit de son fauteuil et se rua vers le cordon de la sonnette, renversant une chaise sur son passage. Puis il sortit en trombe de la pièce, manquant percuter Glendenning dans le vestibule.

— Envoie Martin à l'écurie. Qu'il selle Valkyrie tout de suite ! lança-t-il au majordome éberlué, tout en gravissant quatre à quatre les marches de l'escalier.

Il entra dans sa chambre, se débarrassa en toute hâte de ses souliers pour chausser ses bottes d'équitation, et se précipita de nouveau dans l'escalier.

Les battements de son cœur semblaient marteler sa prière muette : *« Seigneur! Faites que j'arrive à temps, avant qu'il... »*

Il passa de nouveau devant Glendenning qui, cette fois, s'autorisa à froncer les sourcils, et courut jusqu'aux écuries. Martin en sortait, menant Valkyrie par la bride.

— Quel numéro, à Portman Square? demanda-t-il, tout en bondissant en selle.

— 13, milord!

— Dis à John de s'y rendre avec la voiture aussi vite que possible !

Nicholas piqua vigoureusement son cheval, qui s'élança à toute allure sous les yeux médusés du pauvre Martin.

Sur son passage, les chariots s'écartaient, les piétons s'éparpillaient, prévenus par le fracas des sabots de Valkyrie, qui brûlait littéralement le pavé, faisant jaillir des gerbes d'étincelles. Des images de cauchemar se bousculaient dans l'esprit de Nicholas. Lydia, inerte et défigurée, pendant par la portière de sa voiture; Edmund, le visage violacé et boursoufflé, les yeux révoltés; un petit bébé qu'il n'avait pas vu, mais que Sarah et lui avaient perdu...

Il serra convulsivement les rênes, éperonné par l'angoisse.

Portman Square s'ouvrit devant lui, calme et désert. Il tira sur les rênes, sauta de selle et se jeta contre la porte qui, à sa grande surprise, céda sans opposer de résistance.

A bout de souffle, il fit irruption dans le vestibule de marbre.

Des grognements furieux lui parvinrent de l'étage, ponctués par un fracas de vaisselle brisée et un cliquetis d'épées.

— Sarah, Sarah ! Où êtes-vous ? cria-t-il.

Il s'élança dans l'escalier. Une porte s'ouvrit alors sur le palier et il vit Findlay, l'épée à la main, qui battait en retraite, serré de près par Sandiford.

Le capitaine se fendit en avant. Findlay para. Le bruit de la lutte se répercutait sur les murs et sur le sol dallé. Findlay repoussa Sandiford, et se rua vers le rez-de-chaussée. La vue de Nicholas dut le surprendre, ou peut-être se prit-il le pied dans le tapis. Toujours est-il qu'il resta un moment en équilibre sur la dernière marche, avant de tomber, la tête la première, dans l'escalier.

Nicholas fit un pas de côté. Emporté par son élan, Findlay tendit le bras, essayant d'attraper sa botte pour se retenir — en vain. Au terme d'une chute terrible, il heurta de plein fouet le sol en marbre et demeura inerte, les bras en croix.

Le capitaine rengaina vivement son épée.

— Je m'en occupe, dit-il brièvement.

Puis, en montrant le palier :

— Première porte à gauche !

Nicholas ne se le fit pas répéter deux fois.

— Une voiture arrive, cria-t-il par-dessus son épaule. Pouvez-vous l'attendre ?

Le capitaine hocha la tête, pendant que Nicholas s'élançait au secours de sa femme.

— Sarah ! Sar... Oh, mon Dieu !

Elle gisait, face contre terre, devant la cheminée.

En un bond, il fut près d'elle.

— Sarah, murmura-t-il, le cœur battant à tout rompre.

Il voulut lui prendre la main pour sentir son pouls, mais une vision d'horreur l'arrêta net. Sous le poignet de Sarah, une flaque de sang allait s'élargissant sur le tapis.

Pris de panique, il arracha sa cravate, et la noua autour du bras de la jeune femme pour juguler l'hémorragie. Il fit pression de toutes ses forces, serrant avec l'énergie du désespoir, jusqu'à ce que les doigts de Sarah deviennent violacés. Alors seulement, il relâcha son étreinte, pour constater avec effroi que le corsage de son épouse était lacéré. Tremblant, il écarta les lambeaux de tissu. Grâce au ciel, les coupures étaient superficielles, et ne saignaient pas beaucoup. Mais, il s'en était manifestement fallu de peu pour que la malheureuse connaisse une fin effroyable...

Fou de douleur et d'inquiétude, Nicholas souleva Sarah qu'il déposa avec précaution sur le canapé. Puis il s'assit à son côté et promena un regard circulaire sur la pièce. Tout prouvait que la jeune femme s'était défendue avec l'énergie du désespoir : le salon était un chaos de meubles renversés et de bibelots brisés...

Reportant son attention sur le poignet de Sarah, il examina sa blessure et découvrit qu'elle se situait exactement à l'emplacement de l'ancienne cicatrice.

Voilà donc, songea-t-il avec consternation, comment elle comptait apporter la preuve de l'agression de Findlay ! Et dire qu'il avait failli lui rire au nez quand elle lui avait fait part de ses intentions... Le remords lui serra le cœur. Il aurait dû se douter qu'elle ne renoncerait pas si facilement à son entreprise, et l'aider, au lieu de la laisser seule face à ce fou furieux.

— Oh, Sarah, pardonnez-moi ! murmura-t-il. Pardonnez-moi...

Posant la tête sur les cheveux de sa femme, il donna libre cours à ses larmes.

Pendant de longs instants, ponctués par le tic-tac de la pendule, il attendit ainsi, prostré, incapable de parler, de faire le moindre geste.

Ce fut ainsi que Sandiford le découvrit en entrant. Le capitaine jeta un coup d'œil sur Sarah toujours inconsciente, et serra les dents.

— Vous pouvez la porter?

Nicholas hocha la tête.

Sandiford ramassa sa cape d'uniforme qu'il avait jetée sur le plancher.

— Tenez, dit-il. Enveloppez-la là-dedans.

Nicholas s'exécuta comme un automate, et souleva Sarah avec précaution.

— Vous n'êtes pas bien beau à voir, observa Sandiford.

Nicholas regarda ses vêtements. Son foulard pendait de son col. Des taches de sang bruni souillaient les revers de sa veste et son plastron, ainsi que le revers de ses manches.

Sandiford rabattit les pans de la cape qui enveloppait Sarah sur les épaules et les bras de Nicholas.

— Allons-y, ordonna-t-il.

Ils installèrent Sarah dans la voiture. Le cocher, sur les instructions du capitaine, fit claquer son fouet sitôt que les portières se furent refermées.

— Je ne sais comment vous remercier, Sandiford, énonça Nicholas au bout d'un moment.

— Je ferais n'importe quoi pour Sarah, je vous l'ai déjà dit, répondit Sandiford d'un ton bref.

— Que s'est-il passé exactement chez...

Nicholas n'eut même pas la force de prononcer le nom abhorré de Findlay. La colère l'étouffait, rien que de penser aux mains de cet individu abject posées sur Sarah.

— Je ne sais trop, à vrai dire. J'étais en train de prendre le thé quand mon serviteur m'a apporté un paquet de la part de Sarah. Il contenait ma chevalière, et un billet me demandant de la retrouver à Portman Square à 16 heures précises.

Il montra la bague à Nicholas.

— Je la lui avais donnée il y a trois ans, en lui disant que, si elle avait besoin de moi, il lui suffisait de me la renvoyer. Bien entendu, je suis parti de suite, mais Findlay avait déjà...

La voix de Sandiford s'étrangla dans sa gorge, et il eut du mal à poursuivre :

— ... joué du couteau. Je me demande toujours ce que Sarah faisait là-bas, et pourquoi il s'en est pris à elle.

De nouveau, Nicholas sentit les remords et l'amertume lui étreindre le cœur.

— Elle le connaissait bien. Quand elle a appris qu'il allait épouser une pauvre innocente sans défense, elle s'est mis en tête de l'en empêcher à n'importe quel prix. Ce n'était d'ailleurs pas la première fois que ce scélérat s'en prenait à elle.

— Comment? s'écria Sandiford, indigné.

— Ils devaient se fiancer, mais Sarah a dû faire quelque chose qui lui a déplu et il lui a brûlé le poignet. Elle porte encore la cicatrice... Lui échapper est l'une des raisons qui m'ont poussé à l'épouser.

Il eut un rire sans joie.

— Je voulais la protéger. Je n'ai guère réussi.

— Je la reconnais bien là, observa Sandiford. Quand il s'agit de secourir la veuve et l'orphelin, rien ne l'arrête ! Vous ne la connaissez que depuis peu de temps. Comment auriez-vous pu prévoir qu'elle prendrait de tels risques ?

— J'aurais dû m'en douter, répliqua Nicholas, guère soulagé par les paroles du capitaine. Elle m'avait fait part de ses inquiétudes. Je savais ce dont Findlay était capable et jamais je n'aurais dû la laisser l'approcher. Quand elle m'a dit qu'elle allait essayer de le traîner en justice, je m'y suis opposé, imbécile que je suis, et j'ai cru qu'elle m'obéirait. Je lui ai même dit, Dieu me pardonne, que sa cicatrice ne constituerait pas une preuve suffisante.

Il serra les dents, trop bouleversé pour poursuivre. Au bout d'un moment, il reprit cependant :

— Je n'imaginai pas qu'elle irait jusqu'à...

Il ferma les yeux et posa la joue sur la tête de Sarah.

Sandiford ne répondit rien, ému malgré lui par les regrets de Nicholas. Quelques instants plus tard, ils arrivèrent à Stanhope

House. Le capitaine donna quelques explications à Glendenning, tandis que Nicholas emportait Sarah dans sa chambre.

Becky entra, l'air égaré.

— Oh, la pauvre petite ! s'exclama-t-elle.

Sandiford lui saisit le bras.

— Ne vous affolez pas, Becky. Vous vous souvenez du jour où Sarah est tombée du pommier? C'est moi qui l'avais mise au défi d'y grimper. On a tous eu bien peur !

Becky se ressaisit.

— Ne vous inquiétez pas, milord, conseilla-t-elle. Laissez-moi lui enlever ses vêtements. Si vous voulez bien sortir un instant?

— Puis-je venir prendre de ses nouvelles demain? demanda Sinjin.

— Bien sûr.

Sandiford hocha la tête, puis se dirigea vers la porte. Au moment de sortir, cependant, il se ravisa et, attiré par une force irrésistible, revint vers le lit. Son visage était empreint d'une émotion visible. Jetant un coup d'œil de défi à Nicholas, il se pencha, et écarta une mèche de cheveux blonds du front de Sarah.

— Réveille-toi vite, chère Sarah, murmura-t-il.

Puis il sortit sans un mot de plus.

Nicholas aida Becky à déshabiller Sarah. Tout en pleurant à chaudes larmes, la fidèle servante lava les taches de sang et enfila une chemise de nuit à sa maîtresse.

Nicholas s'affala dans un fauteuil. La journée avait duré des siècles — et la nuit ne venait pas encore.

Les premières lueurs de l'aube éclairèrent la chambre silencieuse. Nicholas était assis au chevet de Sarah. La veille, il avait fait venir son médecin personnel, qui l'avait examinée et pansée.

Avant de partir, l'homme de l'art lui avait recommandé d'essayer de la faire boire. Elle ne reprendrait sans doute pas connaissance avant un certain temps, avait-il ajouté. Restait à espérer que la perte de son sang ne l'ait pas trop affaiblie, et qu'il n'y ait pas d'infection... On serait fixé dans la soirée. Il avait laissé une poudre contre la fièvre, et promis de revenir dans la matinée.

Becky avait monté le dîner de Nicholas dans la chambre. Il s'était forcé à manger, afin de reprendre des forces, mais était incapable de se rappeler ce qu'il avait avalé.

Il n'avait rien d'autre à faire qu'attendre... et réfléchir.

Malgré les paroles réconfortantes de Sandiford, il se sentait affreusement coupable. Sarah ne lui avait pourtant rien caché de ses intentions. Et au lieu de tout faire pour l'aider, il s'était comporté en véritable autocrate !

Comment s'étonner dès lors que, au moment du danger, la jeune femme ait fait appel à Sandiford ? Le capitaine n'était-il pas le mieux placé pour lui venir en aide ? Lui, en tout cas, n'avait pas balancé : il était venu tout de suite.

Une autre frayeur lui glaça le cœur. Il se flattait sans doute en pensant que Sarah était revenue à Londres pour lui ! En réalité, elle ne pensait déjà qu'à une chose : affronter Findlay, et mettre un terme à ses agissements.

Il poussa un long soupir, et relut la lettre qu'elle lui avait laissée, cette fois jusqu'à la fin.

*«... J'espère que vous saurez me pardonner. Si vous ne le pouvez, je comprendrai. Merci pour tout le bonheur que vous m'avez donné. Je prierai la Providence de vous donner une épouse plus digne de vous. »*

Elle semblait avoir pris sa menace de divorcer très au sérieux ! Allait-elle en profiter pour retourner vers Sandiford, qui lui avait fait confiance et s'était hâté à son secours ? Sans nul doute, le capitaine lui ouvrirait les bras, sans se soucier des effets d'un divorce sur sa réputation !

L'espace d'un instant, il fut tenté de se retirer dignement, de laisser la place à son rival. Mais aussitôt, il rejeta cette idée. Sarah s'était donnée à lui. Il fallait qu'elle tienne sa promesse, parce que... Cette fois, la raison était trop aveuglante : lui aussi aimait éperdument Sarah !

Toutes les défenses qu'il avait érigées autour de son cœur meurtri après la mort de Lydia s'étaient effondrées. Et Sarah seule était capable d'un tel exploit.

Etant donné le passé, il ne pourrait peut-être jamais croire tout à fait à l'amour de Sarah. Mais il était prêt à prendre le risque, pour ne

pas la perdre, même si le capitaine Sandiford venait vivre à deux pas de Stanhope House, mettant ainsi une épée de Damoclès au-dessus de sa tête.

Au lieu de fuir lâchement, il fallait reconquérir Sarah, éteindre en elle jusqu'au dernier regret de ce premier amour perdu...

Il se promet de commencer sitôt son réveil.

Sentant renaître en lui un espoir nouveau, il se pencha et caressa doucement la joue de sa femme. Mais sitôt qu'il l'eut touchée, il retira sa main, horrifié : la peau de la jeune femme était sèche et brûlante.

Pris de panique, il bondit vers la porte et appela Becky. Pendant qu'elle courait chercher des linges et de l'eau, il prépara la mixture laissée par le médecin. Il souleva Sarah, et essaya de la ranimer. En vain.

Pendant de longues heures, ils humectèrent le linge et l'appliquèrent sur le visage, la poitrine, les bras de la malade. Becky eut enfin la bonne idée de tremper un linge dans la potion, et de le presser sur les lèvres de Sarah. De temps en temps, celle-ci déglutissait et, au prix d'efforts interminables, ils réussirent à lui administrer une partie du remède.

Pour la première fois, Nicholas se dit que Sarah allait peut-être mourir, et un frisson glacé le parcourut tout entier. Auprès du chagrin que lui donnerait un tel malheur, toutes ses frayeurs de ces dernières heures paraissaient peu de chose !

Une foule d'images se mirent à danser devant lui : Sarah égrenant son rire perlé... Sarah pensive, le regard lointain... Sarah posant la tête au creux de son épaule, pour s'endormir, comblée, après l'une de leurs étreintes...

Il se remémora sa nature indépendante, son orgueil obstiné, l'ardeur qu'elle mettait à faire ce qu'elle considérait comme son devoir envers lui.

Sans elle, sa vie ne serait plus qu'une interminable traversée du désert.

Et par-dessus tout, il ne supportait pas l'idée de la perdre sans lui avoir dit qu'il l'aimait.

Le jour se leva enfin. La fièvre avait baissé un peu, mais Sarah n'avait toujours pas repris connaissance. Nicholas sentait tous ses membres endoloris, et ses doigts étaient engourdis à force de serrer le linge pour la faire boire.

Becky se tourna vers lui, et vit son visage défait.

— Vous n'avez pas fermé l'œil de la nuit, milord, dit-elle. Moi, j'ai dormi. Alors, allez vous étendre; Sarah aura besoin de vous à son réveil.

Nicholas opina. Il ne se sentait plus la force de rester éveillé. De drôles d'étoiles dansaient devant ses yeux, sa tête semblait flotter dans un brouillard, et ses oreilles bourdonnaient. Mais il avait peur de quitter Sarah.

— Tu as raison, Becky, concéda-t-il enfin. Je vais dormir un peu. Mais ici, près de son lit.

Il tira une bergère au chevet de Sarah.

— Réveille-moi s'il arrive quoi que ce soit.

Il s'enroula dans une couverture, appuya sa tête contre le dossier du fauteuil et, vaincu par l'épuisement, s'endormit au bout de quelques secondes.

Lentement, Sarah émergea de sa torpeur. Sa poitrine était en feu, une douleur lancinante lui déchirait le poignet, et sa bouche était sèche. Elle voulut étendre le bras machinalement vers la table de nuit, mais n'y réussit pas. Elle n'avait pas même la force de soulever un verre d'eau.

En retombant, sa main heurta la table de nuit. Eveillée en sursaut, elle regarda autour d'elle. Il lui fallut quelques instants pour se rendre compte qu'elle était dans son lit, à Stanhope House. Mais elle se sentait si faible ! Elle tourna la tête... Nicholas dormait, assis dans un fauteuil à côté d'elle. Sa chemise était toute froissée, son col ouvert. Il était tout décoiffé, et des cernes violacés ombrèrent ses joues.

L'inquiétude acheva de la réveiller — et soudain, elle se souvint.

Findlay s'était rué sur elle, un couteau à la main, le visage convulsé par un rictus sauvage, proférant des injures qu'elle ne comprenait même pas. Elle avait lutté désespérément, tentant d'esquiver ses assauts furieux, mais finalement il avait réussi à la maîtriser.

D'une main, il lui avait immobilisé les bras derrière le dos. Sans cesser de l'injurier, il avait méthodiquement lacéré son corsage, entamant la peau par endroits. Finalement, au comble de la rage, il avait saisi son poignet, et y avait plongé la lame de son couteau, à l'endroit même de la cicatrice.

Au moment de perdre connaissance sous l'effet de la douleur et de la terreur, elle avait entendu Sinjin crier son nom, et l'avait vu surgir, l'épée au poing. Findlay, pris de court, l'avait repoussée, puis, décrochant sa propre épée suspendue au-dessus de la cheminée, avait engagé le fer avec lui sur le palier.

Tout ce dont elle se souvenait ensuite, c'était un cliquetis de lames, tandis qu'elle tombait dans le puits sans fond de l'inconscience.

Était-ce Sinjin qui l'avait ramenée chez elle? Un sentiment de reconnaissance l'envahit. Cher Sinjin ! Il était venu sans attendre, et lui avait sauvé la vie. Grâce au ciel, le capitaine serait bientôt à l'étranger et l'affreux scandale qui allait certainement s'ensuivre ne l'atteindrait donc pas.

Mais Nicholas? Il avait l'air complètement ravagé de fatigue et d'inquiétude. Sans doute attendait-il son réveil pour lui dire où il avait l'intention de l'envoyer pendant le procès.

Et pendant la procédure de divorce, peut-être...

Était-ce la dernière fois qu'elle le voyait? Surmontant la douleur qui lui lacérait la poitrine, la jeune femme se redressa à demi pour regarder son époux, comme pour prolonger cet instant suprême où lui était donnée la dernière occasion de le voir.

Malgré elle, Sarah sourit. Jamais elle ne l'avait vu dans un tel état, lui qui était toujours si jaloux de son apparence !

A ce moment, il bougea sur son fauteuil, poussa un grognement et ouvrit les yeux. Ils étaient injectés de sang. Ses traits étaient tirés, son teint livide. De nouveau, elle sentit son angoisse renaître.

— Nicholas? demanda-t-elle d'une voix blanche. Vous allez bien ?

Il fut debout d'un bond.

— Sarah ? Oh, mon Dieu, Sarah !

Il tomba à genoux au bord du lit et posa une main tremblante sur son front.

— La fièvre est presque tombée, s'exclama-t-il. Dieu soit loué !

— Nicholas, insista-t-elle, vous êtes malade? Vous avez l'air...

Dans un élan, il prit sa main et l'embrassa fiévreusement.

— A qui la faute? Vous m'avez fait une de ces peurs... Mais vous devez mourir de soif.

Prenant le verre sur la table de nuit, il l'approcha des lèvres de Sarah, qui but d'un trait.

— Merci, Nicholas, murmura-t-elle. J'ai essayé de le prendre tout à l'heure, mais je n'ai pas eu la force !

— Pas étonnant, après ce que vous venez d'endurer!

— Oh, Nicholas, je suis désolée...

— Non, Sarah, c'est moi qui suis désolé! Quand j'ai appris que vous étiez partie affronter ce dément, j'ai eu la plus belle peur de ma vie. Quelle folie !

— Il le fallait, Nicholas. J'ai tout envisagé, mais il n'y avait pas d'autre moyen de le mettre hors d'état de nuire.

Elle soupira, l'air malheureux.

— Et maintenant il va falloir affronter le scandale.

— Personne ne sait que vous êtes allée chez Findlay. J'ai fait dire à nos gens que vous avez eu un malaise chez une amie. Il n'y aura pas de scandale.

Sarah respira profondément, réveillant l'atroce brûlure qui lui dévorait la poitrine.

— Nicholas, reprit-elle péniblement, il faut me dire la vérité. Si vous avez décidé de divorcer, je ne vous en voudrai pas.

— Que me chantez-vous là ? protesta-t-il avec passion. Tout ce que je sais, c'est qu'au moment où vous aviez le plus besoin de moi je n'étais pas là! Je ne veux pas entendre parler de divorce, et je ne veux pas que vous l'épousiez !

— Qui ça? Findlay? demanda-t-elle, abasourdie. Jamais de la vie !

— Findlay est mort, Sarah. C'est pourquoi il n'y aura pas de scandale, car il n'y aura pas de procès.

— Mort?

Elle demeura un instant interdite, la tête sur l'oreiller.

— C'est Sinjin qui...?

— Non. Ils ferraillaient sur le palier. Findlay a voulu rompre vers l'escalier, et il est tombé.

Il s'interrompit et émit un grognement de déception.

— C'est dommage, d'ailleurs, car j'aurais bien voulu lui passer mon épée à travers le corps !

— Cher Sinjin, murmura-t-elle.

— Sarah, dit gravement Nicholas, je sais ce que vous éprouvez pour lui. Lui aussi vous aime, j'en suis conscient, mais nous nous sommes voués l'un à l'autre, vous et moi. Et j'aimerais tant que vous m'autorisiez à rester auprès de vous, à vous soigner. Pourquoi ne pas tout recommencer ?

Sarah sentit un fol espoir monter en elle.

— Vous voulez dire que... malgré tout le mal que je vous ai donné, vous voulez encore de moi ?

Son cœur battait la chamade. Elle n'osait le regarder. Qu'allait-il répondre ?

— Plus que jamais, assura-t-il d'une voix rauque.

Elle leva les yeux vers lui. Il lui souriait, et c'était son cœur qui parlait, il n'y avait pas à s'y tromper. Folle de bonheur, elle sentit le souffle lui manquer.

Restait toutefois un dernier obstacle, que la voix de sa conscience lui imposait d'affronter...

— Attendez, Nicholas, j'ai un aveu à vous faire. Je ne puis tenir la promesse que j'ai contractée. Il est arrivé quelque chose, depuis. Quelque chose d'imprévu...

Elle tordit nerveusement le drap entre ses doigts.

— ... c'est plus fort que moi, reprit-elle. Je crois que je suis tombée amoureuse de vous.

A sa grande surprise, elle le vit sourire, et s'installer auprès d'elle sur le lit.

— Vraiment ? dit-il. Voilà une excellente nouvelle !

— Vous ne comprenez pas ! gémit-elle, au désespoir. Et pourtant vous me connaissez. Je me donne sans réserve à ceux que j'aime : ma famille, les gens de Wellingford, de Stoneacres. Mais en retour, je peux être possessive, exigeante, impossible !

Le courage faillit lui manquer, mais il fallait aller jusqu'au bout.

— Tout cela pour vous dire que... je ne puis plus supporter de vous partager avec une autre !

— Une autre? J'avoue que je ne comprends pas !

Elle le regarda, l'air offensé.

— Au contraire, Nicholas, vous savez très bien de qui je veux parler. Je l'ai vue moi-même, à la soirée de votre mère.

Le sourire de Nicholas s'effaça brusquement.

— Vous l'avez vue? Non! C'est impossible!

— Alors c'est sa sœur jumelle qui m'a accostée dans le petit salon, avec un collier de rubis gros comme des œufs de pigeon ! Inutile de nier, Nicholas ! D'ailleurs, à ce que m'a dit Hugh Baxter, plusieurs centaines d'invités l'ont vue danser avec vous !

— Ah, il vous a dit ça? Maintenant, je comprends votre réaction ! Il faut me croire, ma chérie. Tout cela n'est qu'un tissu de mensonges. Pour commencer, ce n'est pas moi qui avais invité Chloe. Sans en avoir la preuve formelle, je soupçonne Findlay. Il a dû demander à Weston de s'en occuper, histoire de semer la discorde entre nous. Mais je l'ai renvoyée dès qu'elle est descendue de voiture.

Avant même que Sarah ait pu tirer toutes les conclusions qui en découlaient, il lui prit la main.

— Je vous donne ma parole, Sarah, que je n'ai pas vu Mme Ingram depuis que j'ai demandé votre main. C'est vous que j'aime, ma douce Sarah, et je ne désire aucune autre femme.

Elle le fixa, encore un peu hésitante. Etait-il possible que son mari l'aimât vraiment? Cela semblait incroyable, et pourtant...

Il lui sourit de nouveau.

— Vous pourriez peut-être m'embrasser? suggéra-t-il.

Spontanément, elle lui offrit sa bouche, mais, au dernier moment, se ravisa. Restait un dernier aveu, le pire...

— Il y a encore une chose, dit-elle en rougissant. Je dois vous prévenir qu'il m'arrive de ne plus savoir me retenir.

Il la contempla, interdit.

— Comme la nuit dernière, ajouta-t-elle en baissant les paupières. Nicholas poussa un soupir mélancolique.

— Ah, quelle nuit ! murmura-t-il.

— Vous m'aviez pourtant dit que vous ne vouliez pas d'une épouse passionnée.

— Moi? répliqua-t-il en secouant vigoureusement la tête. Je n'ai jamais dit une sottise pareille !

— Si!

— Alors, je devais être complètement ivre !

Puis, sourcils froncés :

— Attendez un peu, Sarah. Etes-vous en train de me dire que toutes nos nuits auraient pu être comme la dernière, si je n'avais pas fait cette réflexion stupide?

— Peut-être pas toutes : vous m'avez appris bien des choses !

— Et vous donc, mon aimée ! Pour commencer, je sais grâce à vous que je n'avais pas besoin de Chloe. Et que je peux encore aimer sans réserves, malgré le passé.

Pris d'une idée subite, il s'agenouilla au bord du lit.

— Je vous propose un nouveau marché, Sarah. Voulez-vous prendre le risque de m'aimer, moi qui vous aime par-dessus tout? En échange, je promets que vous n'aurez pas à le regretter.

Etait-ce encore une promesse de joueur ? Sarah chassa aussitôt ce soupçon incongru. Nicholas irradiait la sincérité. Et, au fond, il avait raison : c'était si bon de gagner !

— Vous n'êtes qu'un incorrigible joueur, dit-elle, mutine, en l'attirant sur le lit, mais dans certains domaines, je crois être moi-même assez téméraire. Alors, c'est d'accord, monsieur mon époux, je relève le défi !

